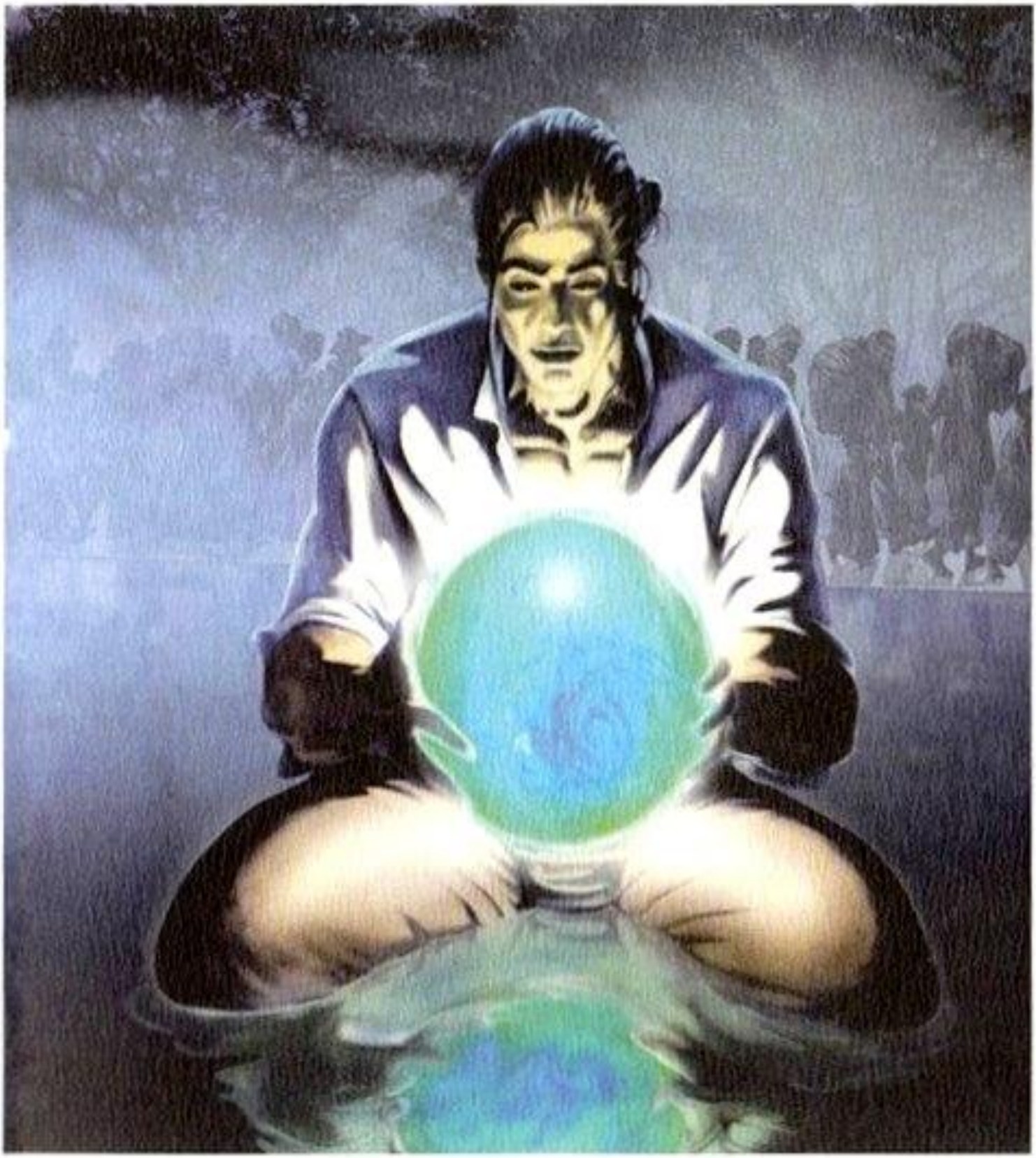
Orson Scott Card

LES CHRONIQUES D'ALVIN LE FAISEUR

La Cité de Cristal



L'ATALANTE

ORSON SCOTT CARD

La Cité de Cristal

Les Chroniques d'Alvin le Faiseur.
Livre VI

Traduit de l'américain
par Patrick Couton

GALLIMARD

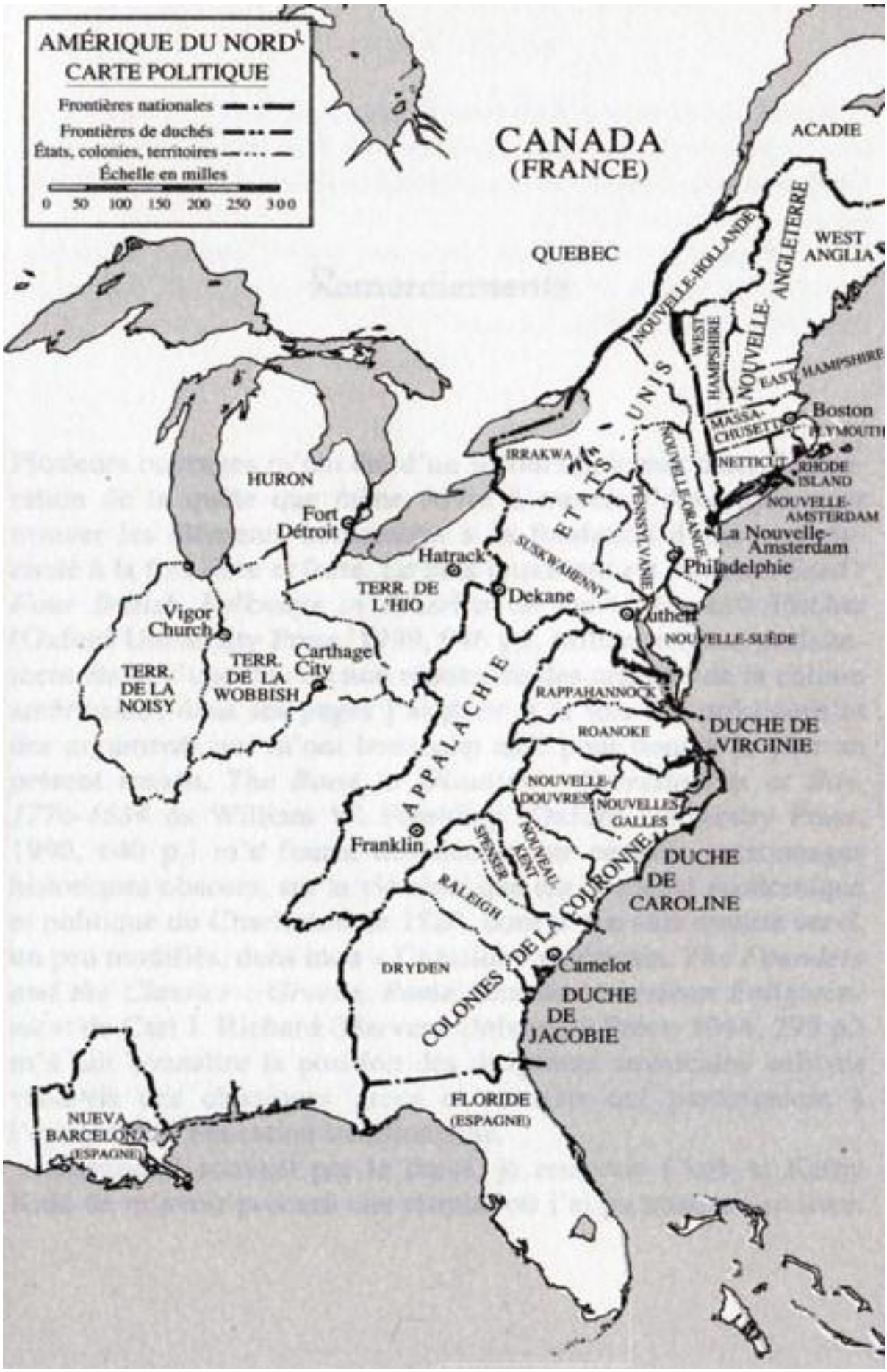
Titre original :
THE TALES OF ALVIN MAKER.
The Crystal City

© Orson Scott Card, 2003.

© Librairie l'Atalante. 2004, pour la traduction française.

Pour Chris et Christi Baughan,
bien assortis l'un à l'autre.

AMÉRIQUE DU NORD
CARTE PHYSIQUE
Route d'Alvin Miller
(Route de la Wobbish)
Échelle en milles
0 50 100 150 200 250 300
LAC HAUTES-EAUX
LAC HURON
LAC MIZOGAN
LAC CANADA
L. IRRAKWA
FINGER LAKES
MONTAGNES D'APPALACHIE
Saint-Denis
Rhône
Seine
Scoggin
Merrimack
Boston
Cap Faith
Hudson
Mo-Hawk
Tamise
La Nouvelle-Amsterdam
Philadelphie
Saskwahenny
Dekaine
Hatrack
Butte-aux-huit-faces
Luther
Potomac
Vigor Church
Carthage City
Tippy-Canoe
Maw-Mee
Saint-Joseph
Paw-Nee
Noisy
Wobbish
My-Amy
Pickawee
Hio
Monongy
Shenandoah
James
Baie de Saint-Olaf
Virgin
Kenituck
Mizeray
Roanoke
Cherriky
Cree-ek
Smoky
Franklin
Yadkin
Merrey
Avon
Savannah
Camelot
Tennizy
Ozark
Ar-Kansas
Hot
Mizzipy
Yazoo
Pearl
Noche
Santa Maria
Bammy
Tweed
Rivière Rouge
Rio de Hispaña
Santa Isabela
Osh-Kontsy
Mizzipy


AMÉRIQUE DU NORD
CARTE POLITIQUE
Frontières nationales
Frontières de duchés
États, colonies, territoires
Échelle en milles
0 50 100 150 200 250 300
CANADA
(FRANCE)
ACADIE
QUEBEC
WEST ANGLIA
NOUVELLE-ANGLETERRE
NOUVELLE-HOLLANDE
WEST HAMPSHIRE
EAST HAMPSHIRE
MASSA-CHUSETTS
Boston
PLYMOUTH
NETTICUT
RHODE ISLAND
NOUVELLE-AMSTERDAM
La Nouvelle-Amsterdam
Philadelphie
ETATS UNIS
IRRAKWA
HURON
Fort Détroit
Hatrack
SUSKWAHENNY
PENNSYLVANIE
NOUVELLE-ORANGE
TERR. DE L'HIO
Dekane
Luthen
NOUVELLE-SUÈDE
Vigor Church
Carthage City
TERR. DE LA NOISY
TERR. DE LA WOBBISH
APPALACHIE
RAPPAHANNOCK
ROANOKE
DUCHE DE VIRGINIE
NOUVELLE-DOUVRES
NOUVELLES GALLES
Franklin
SPENSER
NOUVEAU-KENT
COURONNE
DUCHE DE CAROLINE
RALEIGH
DE LA
DRYDEN
Camelot
COLONIES
DUCHE DE JACOBIE
FLORIDE
(ESPAGNE)
NUEVA BARCELONA
(ESPAGNE)

Note du traducteur :

Il est souvent fait référence dans ce roman à un épisode où Alvin fait la connaissance de certains personnages (Abraham Lincoln, Couz, Jim Bowie, Steve Austin). Cet épisode, *The Yazoo Queen,* vient d'être publié aux États-Unis dans un recueil de nouvelles réunies par Robert Silverberg sous le titre de *Legends II*.

Note de la Team AlexandriZ :

La nouvelle « Sur le *Yazoo Queen* », porte le chapitre 0 dans cette édition.

o

Sur le Yazoo Queen

(Nouvelle parue dans Légendes de la Fantasy, tome II.)
Introduction par Robert Silverberg

Dans *Les Chroniques d'Alvin le Faiseur,* une vision alternative de l'histoire des États-Unis tels qu'ils n'ont jamais existé, Orson Scott Card imagine un monde où la guerre d'indépendance n'aurait jamais eu lieu, et où la magie populaire serait une réalité.

L'Amérique est divisée en plusieurs provinces, les Espagnols et les Français ayant conservé une présence forte dans le Nouveau Monde. La toute jeune révolution scientifique d'Europe a mené beaucoup de personnes possédant un « talent », c'est-à-dire un pouvoir magique, à émigrer vers l'Amérique du Nord, emportant leur magie avec eux. La série s'attache à suivre la vie d'Alvin, septième fils d'un septième fils, et donc un individu au pouvoir colossal. La destinée d'Alvin sera de devenir un Faiseur, un adepte comme le monde n'en a plus vu depuis mille ans. Mais pour chaque Faiseur, il existe un Défaiseur, un adversaire surnaturel et maléfique qui s'efforce d'utiliser Calvin, le frère d'Alvin, contre lui.

Au cours de ses aventures, Alvin explore le monde autour de lui et se heurte à des problèmes comme l'esclavage et l'hostilité persistante entre les colons et les Indiens qui contrôlent la moitié ouest du continent. La série paraît se diriger vers une confrontation ultime entre Alvin et le Défaiseur, qui déterminera le sort de tout le continent, voire du monde entier.

Sur le Yazoo Queen

Traduit de l'américain par Cédric Perdereau

Alvin regardait le capitaine Howard accueillir à son bord un nouveau groupe de passagers, une famille prospère avec cinq enfants et trois esclaves.

« C'est le Nil d'Amérique, dit le capitaine. Mais Cléopâtre elle-même n'a jamais navigué avec autant de faste que vous autres allez connaître sur le *Yazoo Queen.* »

La famille va en profiter, se dit Alvin. Sans doute pas les esclaves. Quoi que, en tant que serviteurs, ils seraient mieux lotis que les deux douzaines de fugitifs enchaînés en plein soleil tout l'après-midi, sur le pont.

Alvin les avait à l'œil depuis qu'Arthur Stuart et lui étaient arrivés au port fluvial de Carthage City, vers onze heures. Arthur Stuart avait une envie folle de partir explorer la ville, et Alvin l'avait laissé faire. La ville qui se targuait d'être la Phénice du Nord avait beaucoup de choses à révéler à un garçon de l'âge d'Arthur. Oui, même à un garçon à moitié noir. Puisqu'elle se trouvait sur la rive nord de l'Hio, on le soupçonnerait d'être un fugitif. Mais il y avait bien assez de noirs affranchis à Carthage City, et Arthur Stuart n'était pas idiot. Il ferait attention.

Il restait aussi beaucoup d'esclaves, à Carthage City. Par la loi, un esclave noir du sud restait un esclave même dans les États libres du nord. Et la plus grande honte de toutes, c'était ces fugitifs enchaînés, qui avaient réussi à atteindre la liberté de l'Hio et que des Pisteurs avaient retrouvés et enchaînés pour les ramener au fouet et aux autres horreurs de la servitude. Aux propriétaires courroucés qui en feraient des exemples. Pas étonnant qu'il y en ait tant qui essaient de se suicider, et parfois y parviennent.

Alvin vit des blessures sur plus d'un des vingt-cinq esclaves enchaînés là, dont beaucoup auto-infligées, *a priori.* Les Pisteurs endommageaient rarement la marchandise qu'on les

payait pour ramener. Ces blessures aux poignets et au ventre indiquaient sans doute qu'ils préféraient la liberté à la vie.

Ce qu'Alvin se demandait surtout, c'était si on chargerait ces fugitifs sur ce bateau ou sur un autre. La plupart du temps, on passait les esclaves en bac sur l'autre rive, et on les faisait marcher. On racontait trop d'histoires de prisonniers qui avaient sauté par-dessus bord et coulé avec leurs chaînes aux pieds pour que les Pisteurs aient envie d'utiliser un transport fluvial.

Mais de temps en temps, Alvin avait surpris des bribes de conversation de la part des esclaves – pas grand-chose, puisque cela pouvait leur valoir un coup de fouet, et pas assez fort pour qu'il distingue les mots ; mais la musique du langage ne ressemblait pas à de l'anglais, voire à de l'anglais du nord ou de l'anglais du sud, ni même à de l'anglais d'esclave. Ce n'était sûrement pas une langue africaine ; les Britanniques menant une guerre à outrance contre l'esclavagisme, peu de livraisons traversaient l'Atlantique.

Alors c'était peut-être de l'espagnol, ou du français. De toute façon, ils allaient sans doute à Nueva Barcelona, que les Français appelaient encore La Nouvelle-Orléans.

Ce qui soulevait quelques questions, dans l'esprit d'Alvin. Surtout une : comment un groupe de fugitifs de Barcelona avait-il pu se retrouver dans l'État de l'Hio ? Ça aurait fait une longue marche, surtout s'ils ne parlaient pas anglais. La femme d'Alvin, Peggy, avait grandi dans une maison abolitionniste, où son papa, Horace Guester, faisait passer la rivière à des fugitifs. Alvin savait à quel point le Train Souterrain était valable. Il s'étendait jusqu'aux nouveaux duchés de Mizzippy et d'Alabam, mais Alvin n'avait jamais entendu parler d'esclaves parlant l'espagnol ou le français et qui auraient pu suivre cette longue route sombre vers la liberté.

« J'ai encore faim », annonça Arthur Stuart.

Alvin se tourna vers le garçon – non, le jeune homme, il grandissait et sa voix devenait grave – qui derrière lui, les mains dans les poches, regardait le *Yazoo Queen*.

« M'est avis, dit Alvin, qu'au lieu d'regarder ce bateau, on ferait mieux d'y embarquer et d'y passer une trotte.

— Pour où ? questionna Arthur Stuart.

— Tu d'mandes ça par rapport que t'espères un long voyage ou un petit ?

— Celui-là va tout droit à Barcy.

— Pour peu que l'brouillard du Mizzippy le laisse passer. »

Arthur Stuart fit une grimace contrite.

« Oh, c'est vrai, parce qu'autour de toi, le brouillard va forcément se serrer près.

— Bien possible, répondit Alvin. L'eau et moi, on s'est jamais entendus.

— Quand tu étais petit, peut-être, admit Arthur Stuart. Le brouillard fait ce que tu lui dis, maint'nant.

— Ça c'est c'que tu crois.

— C'est toi qui m'as fait voir.

— Je t'ai fait voir avec la fumée d'une bougie, corrigea Alvin. Et c'est pas parce que je peux le faire que toutes les brumes et toutes les fumées qu'on va croiser vont faire ce que j'leur demande.

— Ça veut pas dire le contraire non pus, insista Arthur Stuart avec un grand sourire.

— J'attends juste de savoir si ce bateau emmène des esclaves ou pas. »

Arthur Stuart se tourna vers l'endroit où Alvin regardait. Les fugitifs.

« Pourquoi tu les laisses pas simplement partir ?

— Où tu veux qu'ils aillent ? demanda Alvin. On les surveille.

— Pas de trop près. Les gardes, là, où ce qui passe pour tel, leurs outres sont pus trop pleines.

— Mais les Pisteurs ont encore leurs capsules. Il ne leur faudrait pas longtemps pour les retrouver tous, et ils auraient encore plusse d'ennuis.

— Alors tu vas rien faire du tout ?

— Arthur Stuart, je peux pas forcer toutes les chaînes de tous les esclaves du sud.

— Je t'ai vu fondre de l'acier comme si c'était du beurre.

— Alors quèques esclaves s'enfuient et laissent derrière eux des flaques d'acier qu'étaient aut' fois leurs chaînes. À ton avis, elles vont en penser quoi, les autorités ? Qu'un forgeron s'en est

v'nu avec des petits soufflets et une tonne de charbon, qu'il a allumé un feu pour faire fondre toutes les chaînes ? Et qu'après il a filé en reprenant tout son charbon dans ses poches ?

Arthur Stuart le regarda avec un air de défi.

« Alors tout ça, c'est pour te protéger ?

— Je crois bien. Tu connais à quel point je suis trouillard. »

L'année précédente, Arthur Stuart aurait cligné les yeux et dit qu'il était désolé, mais à présent que sa voix avait changé, le mot « désolé » ne lui venait plus aussi facilement aux lèvres.

« Tu peux pas non pus guérir tout le monde. Mais ça t'a pas empêché d'en soigner *quèques-uns*.

— Pas la peine de libérer ceusses qui peuvent pas rester libres. Et combien qu'y en aurait pour fuir, à ton avis ? Combien se noieraient dans la rivière ?

— Pourquoi ils feraient ça ?

— Parce que tu connais aussi bien que moi qu'y a pas de vraie liberté à Carthage City pour un esclave marron. Cette ville est p'têt' la pus grosse de l'Hio, mais elle est plusse au sud qu'au nord, pour ce qu'est d'l'esclavage. Y paraîtrait même qu'on achète et qu'on vend des esclaves icitte, des marchés cachés dans des greniers, et les autorités l'savent et font rien du tout, rapport qu'ça rapporte tant d'argent.

— Alors tu peux rien y faire.

— J'ai soigné leurs poignets et leurs chevilles là où les menottes ont trop mordu. J'les ai rafraîchis dans le soleil, et j'ai purifié l'eau qu'ils boivent pour qu'ils soyent pas malades. »

Et là, enfin, Arthur Stuart eut l'air un peu gêné – quoique encore crâne.

« J'ai jamais dit qu't'es pas gentil.

— Je peux rien être d'autre que gentil. À c't'heure, icitte. Ça, et l'fait que j'ai pas l'intention de donner mon argent à ce capitaine si les esclaves vont être chargés sus son bateau. J'ai pas envie d'aider un bateau à esclaves.

— Il remarquera même pas le prix de notre passage.

— Oh que si il va remarquer, tempéra Alvin. Le capitaine Howard, là, il peut te dire combien d'argent qu't'as dans la poche rien qu'à l'sentir.

— Même toi, tu peux pas faire ça.

— C'est l'argent, son talent, m'est avis. Il a un pilote pour guider son bateau, et un ingénieur pour son moteur à vapeur, et même bien un charpentier, pour s'occuper de sa roue à aubes et des dégâts qu'prend la coque quand il passe près de la rive gauche jusqu'au Mizzippy. Alors pourquoi il est capitaine, lui ? Question d'argent. Il sait qui en a, et il sait comment vous convaincre de l'dépenser.

— Et combien d'argent il va croire que t'as, toi ?

— Assez pour posséder un bon jeunot d'esclave, mais pas assez pour m'en payer un qui s'rait plusse taiseux. »

Arthur Stuart le regarda d'un air mauvais.

« J'suis pas à toi.

— Je t'ai dit, Arthur Stuart, je voulais pas que tu m'accompagnes pour ce voyage, et je pense encore de même à c't'heure. J'ai pas envie de t'emmener dans le sud, rapport que ça m'oblige à dire que t'es mon esclave. Et j'connais pas ce qui est pire, entre toi qui fais semblant d'être à moi, ou moi qui fais semblant d'être le genre de gars à avoir un esclave.

— Je m'en viens, et pis c'est tout.

— Tu me l'as assez répété.

— Et ça doit pas tant t'déranger, vu qu'tu pourrais me forcer à rester icitte sus c'quai si tu voulais.

— Dis pas "sus", ça rend Peggy folle de colère.

— Elle est pas là, et tu l'as dit toi-même.

— Oui, mais les jeunes générations devraient être meilleures que les anciennes.

— Alors toi t'es un échec bien cuisant, faut reconnaître, rapport que j'étudie la Faiserie avec toi depuis toutes ces années, et que j'peux à peine faire danser une bougie ou craquer une pierre.

— Moi je crois que tu t'en tires très bien, et que t'es meilleur que ça, quand l'idée te vient en tête.

— J'y mets toute ma tête, jusqu'à ce qu'elle m'lance comme si elle explosait.

— J'aurais dû dire "Si tu y mets du cœur". L'idée, c'est pas de leur *faire* faire ce que tu veux – aux bougies, aux pierres ou aux chaînes –, c'est de les *convaincre* de faire ce que tu veux.

— Je t'ai jamais vu *parler* au fer pour qu'il se torde, ni au bois mort pour qu'il lui pousse des bourgeons, mais ils le font.

— Peut-être que tu m'entends pas ou que tu me vois pas, mais je le fais bien quand même, à part qu'ils comprennent pas les mots, rien que le plan dans mon cœur.

— Pour moi, ce s'rait comme de faire des vœux, on dirait.

— Seulement parce que tu connais pas encore comment qu'on l'fait.

— Y m'semble que ça fait pas d'toi un bon maître.

— Peggy non pus, on dirait, vu la façon que t'as de causer.

— Mais au moins, je connais qu'y faut que j'cause bien quand elle est là pour m'entendre. Alors qu'à c't'heure, je suis toujours pas capable d'faire un trou dans du fer-blanc, qu'tu soyes là ou pas.

— Tu pourrais, si tu t'y intéressais un peu.

— Je veux monter sus c'bateau.

— Même s'y transporte des esclaves ?

— Il les transportera qu'on soye d'sus ou pas.

— Tu fais un bel idéaliste, toi, pour sûr.

— Si tu montes sur le *Yazoo Queen,* ô mon maître, tu pourras aider tous ces esclaves à bien viv' leur retour vers l'Enfer. »

Son ton moqueur était agaçant, mais pas tout à fait déplacé, décida Alvin.

« C'est ben vrai. Les p'tits bonheurs, c'est parfois énorme quand on n'a qu'ça…

— Alors achète ton billet, parce que c'bateau est censé partir à la première heure du matin, et qu'on f'rait mieux d'y être, tu crois pas ? »

Alvin n'aimait pas beaucoup le mélange de désinvolture et d'impatience dans la voix d'Arthur Stuart.

« Tu n'aurais pas à c't'heure pour plan de libérer ces pauvres âmes pendant l'voyage ? Parce que tu connais comme moi qu'ils sauteraient par-d'sus l'bord et qu'y en a aucun qu'est capable de nager, tu peux en être sûr. Alors ce serait comme un meurtre de les libérer.

— J'ai pas c'genre de plan.

— Y m'faut ta promesse que tu vas pas les libérer.

— Je lèverai pas le p'tit doigt pour les aider, promit Arthur Stuart. Je peux rendre mon cœur aussi dur que l'tien quand y a besoin.

— J'espère que c'est pas avec c'genre de paroles que tu comptes me réjouir de ta compagnie, dit Alvin. Surtout que m'est avis que tu connais que c'est pas mérité.

— Tu veux dire que tu te durcis pas le cœur, pour voir pareilles méchancetés sans réagir ?

— Si je pouvais me durcir le cœur, je serais un moins bon homme, mais j's'rais plusse heureux. »

Puis il alla vers la guérite où on vendait les billets pour le *Yazoo Queen*. Il se prit une cabine pas très chère jusqu'à Nueva Barcelona, et une place de serviteur pour son boy. Il était en colère d'avoir dû dire ce genre de paroles, mais il avait menti avec son visage et avec sa voix, et l'homme n'y avait vu que du feu. À moins que tous les propriétaires d'esclaves s'en veuillent autant, et qu'Alvin ne soit pas si différent des autres.

*

En vérité, Alvin était très content de faire ce voyage. Il adorait les machineries, tous ces gonds, pistons, joints et tout ce métal, chaud comme une forgerie. La vapeur qui montait dans les chaudières. Il adorait la grande roue à aubes, qui tournait comme celle qu'il avait connue enfant, dans le moulin de son père. À part qu'ici, c'était la roue qui poussait l'eau, au lieu du contraire. Il aimait sentir la tension dans l'acier – la pression, la torsion, la tension et le refroidissement. Il envoyait sa bestiole et se promenait dans les machines, pour les connaître comme il connaissait son propre corps.

L'ingénieur était un bon gars, qui prenait soin de ses machines, mais il y avait des choses qu'il ne pouvait pas connaître. Des petites fissures dans le métal, des endroits où la tension était trop grande, où l'huile n'était pas assez présente et où la friction s'accumulait. Dès qu'il eut compris comment les choses devaient être, Alvin commença à expliquer au métal comment se guérir, comment refermer les petites fractures, comment se lisser pour que la friction soit moins grande. Le

bateau n'était pas parti de Carthage depuis deux heures que la machinerie avait atteint la perfection des moteurs à vapeur. Ensuite, Alvin n'eut plus qu'à se laisser porter. Son corps, comme tous les autres, suivait le pont oscillant, et sa bestiole se promenait dans les machines pour les sentir pousser et tirer.

Mais elles n'eurent bientôt plus besoin de son attention, et la machinerie recula dans son esprit tandis qu'il commençait à s'intéresser aux passagers.

Il y avait des gens fortunés dans les cabines de première classe, avec leurs serviteurs logés pas trop loin. Et puis des gens comme Alvin, avec à peine un sou, mais quand même assez pour les cabines de deuxième classe, qui accueillaient quatre passagers par cabine. Et leurs serviteurs, quand il y en avait, étaient forcés de dormir sous le pont avec l'équipage, bien qu'encore moins bien lotis. Pas parce qu'il manquait de la place, mais parce que l'équipage se serait rebiffé s'il avait dormi dans des conditions aussi mauvaises qu'un moricaud.

Et après, il y avait les autres, ceux qui n'avaient pas même de lit, rien que des bancs. Pour les gens qui allaient sur une petite distance, une journée ou guère plus, c'était une bonne idée de se prendre un banc. Mais pour beaucoup, il n'y avait que des pauvres qui allaient loin, comme Thèbes, Corinth ou même Barcy.

Et eux, s'ils avaient mal au derrière à force de rester sur des bancs, eh bien, ce ne serait ni la première ni la dernière fois que ça leur arriverait.

Malgré tout ça, Alvin se dit qu'il était de son devoir, rapport que ça lui demandait peu d'efforts, de plus ou moins façonner les bancs pour les postérieurs qui y siégeaient. Et il n'eut pas grand mal à pousser les poux et les tiques vers les cabines de première classe. Alvin vit ça comme un gentil projet éducatif. Les parasites avaient bien le droit de goûter au sang de riche avant que leur courte vie se termine. Après tout, un sang si noble devait avoir un goût exquis pour des puces.

Tout cela réclama l'attention d'Alvin un petit moment. Enfin, il n'y consacrait pas toute sa concentration – ce serait trop dangereux, dans leur monde où il avait des ennemis décidés à le tuer, et des étrangers qui se demanderaient ce qu'il avait dans

son sac pour qu'il le tienne tout le temps près de lui. Alors il gardait à l'œil toutes les flammes de vie présentes sur le bateau, et s'il y en avait une pour venir vers lui avec de mauvaises pensées, il le saurait.

Mais ça ne marchait pas comme ça. Il ne sentait pas une âme près de lui, et quand une petite main se posa sur son épaule, il fut à deux doigts de se retrouver à l'eau tant il sursauta.

« Qui Diab' que vous… Arthur Stuart, on ne prend pas les genses par surprise comme ça.

— Pas bien difficile de prendre les genses par surprise, avec le moteur qui fait un tel vacarme », répondit Arthur.

Mais il avait un sourire comme un croissant de lune, comme le vieux Davy Crockett, tellement il était fier de lui.

« Pourquoi que le seul talent que tu t'occupes de maîtriser, c'est çui qui m'cause le plusse de tracas ? demanda Alvin.

— M'est avis qu'c'est une bonne chose de pouvoir cacher ma… flamme de vie. »

Il avait prononcé ces derniers mots tout bas, rapport qu'il n'était pas bon de parler de Faiserie quand il y avait des gens pas loin qui pourraient s'y intéresser.

Alvin enseignait son talent librement à ceux qui le prenaient au sérieux, mais il ne s'affichait pas pour les étrangers trop curieux, surtout parce que beaucoup se rappelleraient les histoires de l'apprenti forgeron qui s'était enfui en volant un soc de charrue magique en or. Bien sûr, le fait que l'histoire soit trois quarts fantaisie et neuf dixièmes menterie importait peu. Alvin pourrait s'en faire tuer ou cogner sur la tête et délester tout pareil, la seule partie vraie de tout ça était le soc vivant dans son paquetage. Il ne voulait pas le perdre, surtout pas après l'avoir trimbalé dans toute l'Amérique pendant la moitié de sa vie.

« Y a personne que moi sus ce bateau pour voir ta flamme de vie, dit Alvin. Alors la seule raison pour laquelle que t'apprends à te cacher, c'est t'cacher de la seule personne dont tu d'vrais pas te cacher.

— C'est ben bête, ça, rétorqua Arthur Stuart. Si y a une personne dont un esclave doit s'cacher, c'est ben d'son maître. »

Alvin le foudroya du regard. Arthur lui sourit.

Une voix éclata de l'autre côté du pont.

« J'aime voir un homme à l'aise avec ses serviteurs. »

Alvin se tourna et vit un petit homme au sourire ample et au visage qui suggérait une belle estime de soi.

« Je m'appelle Travis, dit l'homme. William Barret Travis, avocat, né et élevé dans les colonies de la Couronne, à présent en quête de gens qui ont besoin de travaux légaux, ici, aux frontières de la civilisation.

— Les genses des deux côtés de l'Hio, ils aiment bien se considérer comme plutôt civilisés, déclara Alvin. Mais sont jamais allés à Camelot pour voir le roi.

— Est-ce mon imagination, ou vous ai-je entendu appeler ce petit "Arthur Stuart" ?

— C'est quèqu'un d'autre qu'a fait la blague en nommant ce drôle, mais j'me dis qu'maintenant, c'est bien son nom. »

Et tout ce temps, Alvin se demandait ce que voulait l'homme, pour prendre la peine de parler à un gars comme lui, bruni par le soleil, costaud et pas l'air finaud.

Il sentait Arthur Stuart qui voulait discuter, mais Alvin n'avait aucune envie de se retrouver à s'occuper des bêtises que le garçon aurait en tête de dire. Il posa la main sur son épaule d'un air de rien, et la serra jusqu'à ce qu'Arthur puisse à peine respirer.

« J'ai remarqué que vous avez des épaules, dit l'homme.

— Comme la plupart des gens, une paire, une épaule par bras.

— Je me disais que vous étiez peut-être forgeron, à part que les forgerons ont souvent une grosse épaule et une autre plus normale.

— Sauf ceusses qu'utilisent leur bras gauche aussi souvent que leur droit, pour garder l'équilibre. »

Travis gloussa.

« Eh bien, voilà qui résout le mystère. Vous êtes bien forgeron.

— Quand j'ai un soufflet, du charbon, et du fer, et un bon creuset.

— J'imagine que vous ne portez pas ça dans ce petit paquetage.

— M'sieur, dit Alvin, j'me suis rendu à Camelot qu'une fois mais j'me souviens pas que ce soye des bonnes manières de parler des épaules ou du paquetage des genses juste en les rencontrant.

— Tout à fait, c'est mal élevé dans le monde entier, et je vous demande de m'en excuser. Je ne voulais pas vous manquer de respect. Mais je recrute, vous voyez, ceux qui ont des talents qui peuvent nous servir, et qui n'ont pas encore de place faite dans la vie. Des hommes errants, en quèque sorte.

— Y a beaucoup d'hommes qui errent, et y sont pas tous c'qu'y prétendent.

— Et c'est pour ça que je vous ai parlé, mon garçon, répondit Travis. Parce que vous ne prétendiez rien. Et sur la rivière, rencontrer un homme qui ne se vante de rien, c'est la meilleure recommandation.

— Alors vous v'nez pas souventes fois sur la rivière, dit Alvin, rapport que beaucoup d'hommes qui se taisent par icitte ont juste pas envie qu'on les reconnaisse.

— "Reconnaisse" et pas "reconnaît". Vous avez reçu une certaine éducation, on dirait.

— Pas autant qu'y faudrait pour faire un gentilhomme d'un forgeron.

— Je recrute, répéta Travis. Pour une expédition.

— Et vous avez besoin de forgerons ?

— D'hommes forts, adroits avec toutes sortes d'outils.

— Mais j'ai déjà du travail, dit Alvin. Et une commission à Barcy.

— Alors, ça ne vous intéresserait pas d'aller découvrir de nouvelles terres, qui sont à présent aux mains des sauvages, à attendre que les Chrétiens viennent laver leur terre des sacrifices impies qu'ils pratiquent ? »

Alvin sentit immédiatement la colère et la peur lui monter au front, et comme toujours quand une émotion aussi forte lui tombait dessus, il sourit davantage et s'efforça de rester aussi calme que possible.

« M'est avis qu'y faudrait s'aventurer dans le brouillard et passer sur la rive ouest pour ça, répondit Alvin. Et y m'paraît que les Rouges de ce côté-là d'la rivière ont des yeux et des

oreilles assez fins, qui guettent les Blancs qui veulent amener la guerre dans des pays en paix.

— Oh, vous m'avez mal compris, mon ami, dit Travis. Je ne parle pas des prairies où les trappeurs s'aventuraient et où les Rouges ne laissent plus passer le moindre Blanc.

— Alors de quels sauvages vous parlez ?

— Du Sud, mon ami. Du Sud et de l'Ouest. Les malfaisantes tribus des Mexica, cette sale engeance qui arrache le cœur des hommes vivants au sommet de leurs ziggourats.

— Pour sûr, ça fait une longue trotte. Et bien bête. Ce que la puissance de l'Espagne a pas pu dominer, vous vous figurez que quèques Anglais avec un avocat pourraient le conquérir ? »

Travis s'était appuyé sur le bastingage à côté d'Alvin, le regard perdu sur l'eau.

« Les Mexica sont finis. Haïs par les autres Rouges qu'ils dominent, dépendants de l'Espagne pour le commerce d'armes de second ordre. Je vous dis qu'ils sont bons à conquérir. Et puis, quelle armée ils vont pouvoir nous opposer, après avoir sacrifié leurs hommes sur les autels pendant tous ces siècles ?

— L'est idiot, celui qui va chercher une guerre que personne le force à faire.

— Oui, idiot, et encore davantage en groupe. Le genre d'idiots qui veulent devenir aussi riches que Pizarro, qui a conquis les grands Incas avec une poignée d'hommes.

— Ou aussi morts que Cortés ?

— Ils sont tous morts, à présent, rétorqua Travis. Pourquoi, vous comptiez vivre éternellement ? »

Alvin était déchiré entre l'envie de dire à cet homme d'aller enquiquiner quelqu'un d'autre, et le faire parler pour en apprendre plus sur ce qu'il préparait. Mais au final, mieux valait ne pas devenir trop familier avec ce voyageur, décida Alvin.

« M'est avis qu'j'vous ai fait assez perdre votre temps, m'sieur Travis. Y en aura d'autres que ça intéressera plusse, rapport que ça m'intéresse pas du tout. »

Travis sourit encore, mais Alvin vit son cœur et sa flamme de vie s'emballer. L'homme n'aimait pas qu'on lui dise non, mais il le cachait derrière un sourire.

« Bah, c'est toujours agréable de se faire un ami, tempéra Travis en tendant la main.

— Sans rancune, dit Alvin. Et merci d'avoir pensé à moi comme quèqu'un qu'vous aimeriez avoir avec vous.

— Exactement, sans rancune. Et je ne reviendrai pas vous le proposer, mais si vous changez d'avis, je vous accueillerai à bras ouverts. »

Ils se serrèrent la main, se donnèrent une tape sur l'épaule, et Travis repartit sans un regard en arrière.

« Eh bien, dit Arthur Stuart. Tu veusses parier que c'est pas une invasion ou une guerre, mais rien qu'une expédition pour mettre la main sur l'or des Mexica ?

— Difficile à savoir. Mais y parle assez librement, pour un homme qui propose une action interdite par le roi et le Congrès. M'est avis qu'les colonies de la Couronne ou les États-Unis seraient pas très patients avec lui si on l'entendait parler d'la sorte.

— Oh, j'suis pas si sûr, protesta Arthur Stuart. La loi, c't'une chose, mais le roi Arthur pourrait bien s'être mis dans la tête qu'il lui faut plusse de terres et d'esclaves, et il a pas forcément envie de faire la guerre aux États-Unis pour ça…

— C'est une idée.

— Et plutôt maligne, m'est avis. »

Sans répondre, Alvin tira une lettre de sa poche et la montra au garçon.

« L'est de m'zelle Peggy, dit Arthur avant de la lire. Oh, tu vas pas me raconter que tu connaissais qu'ce type s'rait sur le bateau.

— J'en avais vraiment pas la moindre idée. J'pensais juste poser des questions à Nueva Barcelona. Mais maintenant, je vois à peu près qui surveiller quand on sera arrivés.

— Elle parle d'un certain Austin, rappela Arthur Stuart.

— Mais il doit avoir des hommes. Des hommes qui vont faire du r'crutement pour lui, s'il a envie de s'faire une armée.

— Et comme par hasard, il vient te voir.

— Il t'a entendu m'dire des misères, alors il a dû s'imaginer que si j'étais mauvais maître, j's'rais p'têt' un bon suiveur. »

Arthur Stuart replia la lettre et la rendit à Alvin.

« Alors, si le roi prépare vraiment une invasion du Mexico, on fait quoi ?

— Même s'il s'attaque au Mexico, à c't'heure, il va pas pouvoir s'battre contre les États lib'.

— Et du coup, les États esclavagisses auront pas trop envie de s'battre.

— Mais un jour, la guerre avec le Mexico va s'finir, dit Alvin. Au cas qu'y aurait une guerre, bien sûr. Et quand elle se finira, soit le roi aura perdu, et y s'ra colère et honteux et aura plein d'ennuis. Ou alors il aura gagné, et son trésor sera plein d'l'or des Mexica, assez pour s'acheter une toute nouvelle marine s'il a envie.

— M'zelle Peggy serait pas trop contente si elle t'entendait causer, à c't'heure.

— La guerre, c't'une mauvaise chose, on va chercher des noises aux ceusses qui vous ont rien fait.

— Mais ce s'rait p'têt' une bonne chose d'arrêter les sacrifices humains, non ?

— M'est avis que les Rouges qui prient pour qu'on les libère des Mexica pensaient pas vraiment être sauvés par des esclavagisses.

— Mais être esclave, c'est mieux qu'd'être mort, non ?

— Ta mère pensait le contraire, rappela Alvin. Et maintenant, assez discuté de tout ça. Ça m'rend triste.

— De penser aux sacrifices ? Ou aux esclaves ?

— Non. D't'entendre parler comme si l'un valait mieux qu'l'autre. »

Et avec cette sombre humeur sur le cœur, Alvin retourna à la chambre si éloignée qu'il avait pour lui seul, posa son soc d'or sur sa couchette, et se blottit autour pour réfléchir, dormir, rêver un peu et voir s'il comprenait ce que tout ça voulait dire. Ce Travis qui se montrait si ouvert avec son projet, et Arthur Stuart qui était si aveugle, alors que tant de personnes avaient sacrifié tant de choses pour qu'il reste libre.

*

Alvin demeura seul dans sa cabine jusqu'à ce que le bateau arrive à Thebes. Le jeune homme était descendu à terre pour voir la ville – que l'on vendait comme la plus grande du Nil américain – et quand il revint, il y avait un homme endormi sur la couchette même où Alvin avait pris ses habitudes.

Ce qui était irritant, mais compréhensible. C'était le meilleur lit, étant la couchette la plus basse du côté qui avait du soleil dans la fraîcheur du matin, et non dans la chaleur de l'après-midi. Et ce n'était pas comme si Alvin avait laissé la moindre possession dans la cabine pour marquer ce lit comme sien. Il portait son paquetage avec lui en quittant le bateau, et tous ses biens matériels s'y trouvaient. À moins de compter le bébé que sa femme portait en elle – et que, à bien y réfléchir, elle portait avec elle aussi invariablement qu'Alvin portait son soc.

Donc, Alvin ne réveilla pas l'homme. Il fit demi-tour et partit, à la recherche d'Arthur Stuart ou d'un endroit calme où manger le souper qu'il avait rapporté à bord. Arthur avait insisté pour rester sur le bateau, et cela convenait très bien à Alvin, mais il refusait de lui courir après avant de dîner. Le sifflet avait sonné pour rappeler tout le monde à bord. Arthur Stuart aurait dû guetter Alvin, et ce n'était pas le cas.

Alvin savait pourtant où il était. Il pouvait généralement se focaliser sur la flamme de vie d'Arthur, et il doutait que le garçon puisse se cacher de lui s'il se décidait vraiment à le trouver. Pour l'heure, il savait que le garçon était dans le quartier des esclaves, où personne ne risquait de lui demander ce qu'il fichait là ni qui était son maître. Ce qu'il faisait, c'était autre chose.

Presque aussitôt qu'Alvin eut ouvert son paquetage pour sortir le pain de maïs, le fromage et le cidre qu'il avait achetés en ville, il vit Arthur se mettre à gravir l'échelle qui menait au pont. Une nouvelle fois, Alvin se demanda ce que le garçon comprenait vraiment de la Faiserie.

Arthur Stuart n'était pas menteur par nature, mais il pouvait garder un secret, plus ou moins, et il était possible qu'il n'ait pas encore trouvé le moment pour lui dire qu'il avait réussi. Y avait-il la moindre chance que le garçon ait choisi ce moment parce

qu'il *savait* qu'Alvin était revenu de la ville, et *savait* qu'il se préparait à manger ?

Et bien sûr, Alvin n'avait pas terminé sa première bouchée de sa première tranche de pain au fromage qu'Arthur se laissa tomber sur le banc à côté de lui. Alvin aurait pu dîner dans la salle à manger, mais il se serait senti mal de laisser son « serviteur » en arrière. Sur le pont, cela ne regardait personne. Cela pourrait lui donner un air populaire, aux yeux de certains propriétaires d'esclaves, mais Alvin se fichait bien de ce que ces gens-là pensaient de lui.

« Alors, c'était comment ? demanda Alvin.

— Le pain, ça a le goût de pain.

— Je parle pas du pain, bon sang !

— Le fromage est très bon, bien qu'il soit fait avec le lait des vaches les plusse maigres, mitées, maladives, osseuses, hâves, à moitié aveugles, souffreteuses, caractérielles et malheureuses. Et on doit les nourrir à la sciure.

— Donc, les laitages fins font pas partie des spécialités régionales.

— Si Thebes est censée être la pus grande ville du Nil américain, y d'vraient commencer par drainer le marais. Si l'Hio et le Mizzippy se r'trouvent icitte, c'est pasque le terrain est bas, et donc souvent inondé. Pas besoin d'être un érudit pour comprendre ça.

— J'ai jamais vu un érudit qui connaissait comment différencier un terrain bas d'un terrain élevé.

— Allons, les érudits ne sont pas forcément bêtes comme leurs pieds à propos de… ben, c'qu'il y a sous leurs pieds.

— Oh, j'connais bien. Quèqu'part, y doit bien y avoir un érudit qu'a à la fois de l'éducation *et* du bon sens. Mais l'est pas encore v'nu en Amérique, c'est tout.

— Et m'est avis qu'ça prouve bien qu'il a du sens, rapport que c'est l'genre de pays oùsqu'y construisent une ville au milieu du marécage. »

Ils ricanèrent ensemble puis se remplirent trop la bouche pour parler.

Quand la nourriture eut disparu (et Arthur en prit plus de la moitié, et n'avait pas encore l'air rassasié) Alvin lui demanda, apparemment désinvolte :

« Alors, qu'esse y a de si intéressant dans la cale des serviteurs ?

— Des esclaves, tu veux dire ?

— J'essaie d'parler comme le genre de personne qui pourrait en posséder un, dit Alvin tout bas. Et tu d'vrais parler comme le genre de personne qu'est possédée. Sinon, m'accompagne pas dans mes voyages au sud.

— J'essayais de découvrir quelle langue cette grosse vingtaine de fugitifs pouvait parler.

— Et ?

— C'est pas du français, rapport qu'y a un Cajun qui dit qu'non. Pas une âme qui connaisse leur langue.

— Eh ben au moins, on connaît quesse qu'y sont pas.

— J'en connais plusse que ça.

— Je t'écoute.

— Le Cubain, il me prend à part, et il dit : "'Coûte moi bien, mon p'tit, j'crois qu'j'ai déjà entendu c'genre de parlance. » Alors je lui d'mande ce que c'est qu'leur langue, et y m'répond qu'ce sont sans doute pas des fugitifs.

— Pourquoi il pense ça ? »

Mais Alvin, en lui-même, remarque la façon dont Arthur Stuart reprend exactement les paroles de son interlocuteur, et l'accent, et se rappelle l'époque où Arthur Stuart pouvait reproduire n'importe quelle voix, à la perfection. Et pas seulement les voix humaines, mais aussi les cris d'oiseaux et d'animaux, les pleurs d'un bébé, et le vent dans les arbres ou le grattement d'une chaussure sur la terre. Mais c'était avant qu'Alvin le change, à l'intérieur, modifie son odeur pour que les Pisteurs ne puissent plus le retrouver avec sa capsule. Il avait dû changer les plus petites parties de lui, les parties invisibles. Cela lui avait coûté une partie de son talent, oui, et c'était dur pour un enfant. Mais cela lui avait aussi donné sa liberté, et Alvin ne le regrettait pas. Mais il pouvait en regretter le prix.

« Il dit : "J'ai déjà entendu c'genre de jactance, y a un beau moment, quand qu'j'appartenais à un m'sieur parti à Mexico." »

Alvin opina, sans trop savoir ce que cela annonçait.

« Et moi j'lui réponds : "Pourquoi qu'des genses noirs de peau ils apprendraient l'parler des Mexica ?" Et lui m'répond : "Y a des noirs dans tout le Mexico, d'puis longtemps."

— Ce serait logique, commenta Alvin. Ça n'fait qu'cinquante ans qu'les Mexica ont chassé les Espagnols. Ils ont dû y être inspirés par Tom Jefferson qu'a libéré les Cherrikys du roi. L'Espagne avait dû faire v'nir plein d'esclaves au Mexico, avant ça.

— Bien sûr, fit Arthur Stuart. Alors je me demandais, si les Mexica ils tuent autant de gens, pourquoi qu'ils ont pas d'abord utilisé ces esclaves africains ? Et lui il dit : "Le Noir est sale, les Mexica pas pouvoir cuisiner lui pour dieu de Mexica." Et après, il a ri et ri.

— Ça a un avantage, que les genses vous croient impurs.

— J'ai entendu plein de prêcheurs en Amérique dire que Dieu trouve *tous* les hommes sales.

— Arthur Stuart, je connais qu'ça, c't'une menterie, parce que dans ta vie, t'as pas été assez près d'un prêcheur pour l'entendre dire pareille chose.

— Eh ben, j'ai entendu parler de prêcheurs qui l'disaient. Et c'est pour ça qu'not' Dieu, il veut pas de sacrifice humain. On est pas dignes, blancs ou noirs.

— Mais m'est avis qu'c'est pas la vraie opinion qu'Dieu a d'ses enfants, dit Alvin. Et j'connais qu'tu penses comme moi.

— Je pense c'que j'pense, répondit Arthur Stuart. Et c'est pas toujours comme c'que toi tu penses.

— Content que tu t'sois mis à penser.

— Juste en passe-temps. Je comptais pas en faire un métier ni rien… »

Alvin ricana, et Arthur Stuart se laissa aller à en profiter.

Alvin se mit à réfléchir tout haut.

« Alors, on a vingt-cinq esclaves qu'appartenaient aux Mexica. Mais maintenant, ils descendent le Mizzippy dans l'même bateau qu'un homme qui r'crute des soldats pour une expédition contre l'Mexico. Pour une coïncidence, elle est bien miraculeuse.

— Des guides ? demanda Arthur Stuart.

— J'me dis qu'c'est sans doute ça. P'têt' qu'ils portent des chaînes pour la même raison qu'tu fais semblant d'être un esclave. Pour qu'les genses les prennent pour une chose, alors qu'en fait c'en est une autre.

— À moins qu'quèqu'un soit assez bête pour penser qu'des esclaves enchaînés s'ront des bons guides dans une terre inconnue.

— Tu veux dire qu'y s'ront p'têt' pas fiables.

— J'dis qu'y s'disent tous qu'mourir dans le désert, c'est pas trop mal, s'ils peuvent emmener quèques esclavagistes blancs avec eux. »

Alvin opina. Le garçon comprenait que les esclaves pouvaient préférer la mort, finalement.

« Eh bien, je ne parle pas l'mexica, et toi non plusse.

— Pour l'moment, tempéra Arthur.

— Je vois pas comment qu'tu vas l'apprendre. On laisse pas les genses les approcher.

— Pour l'moment.

— J'espère que t'as pas un plan idiot dans ta tête dont tu vas pas m'parler.

— Ça m'dérange pas d'en parler. J'ai déjà un tour à les nourrir et à ramasser leurs seaux. Le tour d'avant l'aube, rapport que personne est pressé d'le faire, çui-là.

— Ils sont surveillés jour et nuit. Comment tu comptes leur parler ?

— Allez, Alvin, tu connais qu'y doit bien y en avoir un qui parle anglais, sinon comment qu'y pourraient guider qui qu'ce soit ?

— Ou alors y en a un qui parle espagnol, comme un des esclavagisses, tu y as pensé ?

— C'est pour ça que j'ai d'mandé au gars de Cuba d'm'apprendre l'espagnol. »

Il se vantait forcément.

« Je suis resté en ville que six heures, Arthur Stuart.

— Oui, il m'a pas *tout* appris… »

Cela força Alvin à se demander une nouvelle fois si le talent d'Arthur Stuart était plus fécond qu'il ne le montrait. Apprendre une langue en six heures ? Bien sûr, rien ne garantissait que

l'esclave cubain connaisse assez l'espagnol pour ça, ou même assez d'anglais. Mais Arthur Stuart avait peut-être un talent pour les langues. Et s'il n'était pas vraiment imitateur, mais plutôt un homme capable de s'exprimer dans n'importe quelle langue ? On parlait de ces sortes de gens, des hommes et des femmes qui pouvaient entendre une langue et la parler comme un indigène en quelques instants.

Arthur Stuart avait-il ce talent ? À présent que le garçon devenait homme, en prenait-il enfin le contrôle ? Alvin se surprit un instant à être jaloux. Puis cela le fit rire. Imaginez un homme avec *son* talent qui enviait quelqu'un d'autre. Je peux faire couler la roche comme l'eau, je peux rendre l'eau solide comme l'acier et transparente comme le verre, je peux transformer l'acier en or vivant, et je suis jaloux parce que je ne peux pas en plus apprendre les langues comme un chat apprend à retomber sur ses pattes ? Le péché d'ingratitude, l'un des nombreux qui vont m'envoyer en Enfer.

— Qu'esse qui te fait rire ? demanda Arthur Stuart.

— Je me rends juste compte que t'es pus un drôle. Si t'as b'soin de moi, par exemple si quèqu'un te surprend à parler aux esclaves mexica et commence à te fouetter, tu trouveras un moyen de me signaler que t'as besoin d'aide ?

— Pour sûr. Et si ce tueur au couteau qui dort dans ton lit devient un souci, tu trouveras un moyen de m'dire ce que tu veux comme épitaphe ? renvoya Arthur Stuart avec un sourire.

— Un tueur au couteau ?

— C'est ce qu'on prétend dans l'équipage. Mais tu vas sans doute lui demander toi-même, et il te racontera tout. C'est comme ça qu'tu procèdes, d'habitude, non ? »

Alvin acquiesça.

« C'est vrai que j'suis souvent direct, quand j'veux savoir quèque chose.

— Et pour l'instant, ça a pas eu l'air de t'tuyer trop souvent.

— Oui, j'ai une bonne moyenne.

— Mais t'as pas toujours appris ce que tu voulais, insista Arthur Stuart.

— Mais j'ai toujours découvert quèque chose d'utile. Par exemple, à quel point on met facilement les gens en boule.

— Si je connaissais pas qu't'en as un autre, j'dirais qu'c'est ça, ton talent.

— Agacer les gens.

— Il faut dire, y en a qui s'énervent juste quand tu leur dis bonjour.

— Alors que personne s'énerve jamais contre toi.

— Je suis adorable.

— Pas toujours, rappela Alvin. T'es une forte tête, et parfois c'est très agaçant.

— Pas pour mes amis, répondit Arthur avec un sourire.

— Non, reconnut Alvin. Mais ça rend tes parents fous de rage. »

Le temps qu'Alvin revienne à sa cabine, le « tueur au couteau » s'était réveillé de sa sieste et était parti. Alvin joua avec l'idée de se coucher dans le même lit, puisque ç'avait été le sien en premier lieu, après tout. Mais cela lancerait sans doute une dispute, et Alvin n'y était pas assez attaché. Il était content d'avoir un lit, déjà, et avec quatre couchettes pour deux, il n'avait aucune raison de provoquer l'autre.

En s'endormant, Alvin tendit son esprit comme il le faisait à chaque fois, pour chercher Peggy, pour s'assurer que sa flamme de vie se portait bien. Puis le bébé, qui grandissait bien en elle, et qui avait son propre battement de cœur. Ça ne se finirait pas comme la première grossesse, avec un bébé né si tôt qu'il ne pouvait pas respirer. Ils n'allaient pas le regarder suffoquer et laisser échapper sa vie en quelques minutes désespérées, devenir bleu et mourir dans ses bras pendant qu'il cherchait frénétiquement à l'intérieur un moyen de réparer le problème pour qu'il puisse vivre. À quoi bon être un septième fils de septième fils si la seule personne qu'on ne peut pas soigner est son premier-né ?

Alvin et Peggy étaient restés serrés l'un contre l'autre les premiers jours après cela, mais au cours des semaines qui avaient suivi, elle s'était écartée, avait commencé à l'éviter, jusqu'à ce qu'il comprenne enfin qu'elle se séparait de lui pour empêcher qu'il lui fasse un autre enfant. Il lui avait parlé, lui avait expliqué qu'on ne pouvait pas s'en cacher, que beaucoup de gens perdaient des bébés, et des enfants à moitié grandis,

aussi, et qu'il fallait réessayer, en avoir un autre, et un autre, pour se réconforter quand on pensait au petit corps qui dormait dans la terre.

« J'ai grandi avec deux tombeaux sous les yeux, dit-elle, en sachant que mes parents me regardaient et voyaient mes sœurs mortes, qui portaient le même nom que moi.

— Eh ben, tu étais une torche, tu savais plusse de choses que les aut's enfants sur c'qui se passe dans les gens. Notre bébé ne sera sans doute pas une torche. Il saura simplement à quel point nous l'aimons et à quel point nous avions envie de lui. »

Il n'était pas sûr de l'avoir vraiment décidée à avoir un autre bébé, et se demandait si elle n'avait pas plutôt accepté pour lui faire plaisir. Et pendant cette grossesse, comme la fois précédente, elle avait battu la campagne, travaillant pour l'Abolition alors même qu'elle cherchait une façon pacifique d'apporter la liberté. Tandis qu'Alvin restait à Vigor Church ou Hatrack River, à enseigner à ceux qui voulaient les rudiments de la Faiserie.

Jusqu'à ce qu'elle ait un travail pour lui. L'envoyer en aval sur un bateau à vapeur, jusqu'à Nueva Barcelona, alors qu'en lui-même il aurait simplement aimé qu'elle reste avec lui et le laisse s'occuper d'elle.

Bien sûr, étant une torche, elle savait exactement ce qu'il voulait, ce n'était pas un secret. Elle devait donc avoir davantage besoin d'être loin de lui que lui d'être avec elle. Et il pouvait l'accepter.

Ça ne l'empêchait pas de venir la regarder juste avant le sommeil, et de s'endormir avec sa flamme de vie et celle du bébé qui illuminaient son esprit.

*

Il s'éveilla dans le noir, sachant qu'il y avait un problème. C'était une flamme de vie tout près de lui. Puis il entendit le souffle discret d'un homme caché. Avec sa bestiole, il entra dans l'homme et sentit ce qu'il faisait – il tendait la main au-dessus d'Alvin vers le paquetage qui reposait au creux de son coude.

Un vol ? À bord d'un bateau sur la rivière, c'était le moment le plus idiot pour accomplir une telle action, si c'était bien ce qu'il avait en tête. À moins qu'il soit très bon nageur et puisse atteindre la rive avec un lourd soc en or.

L'homme avait un couteau gainé à la hanche, mais sa main n'y était pas posée, donc il ne cherchait pas les ennuis.

Alvin parla donc aussi doucement que possible.

« Si vous cherchez à manger, la porte est de l'autre côté. »

Oh, comme l'autre sursauta en l'entendant ! Et son premier instinct fut de porter la main à son couteau – et il était rapide ; Alvin comprenait que sa main pouvait être n'importe où, sur le couteau ou pas, il était toujours prêt à sortir sa lame.

Mais le gars se ressaisit, et Alvin devina ce qu'il s'était dit. La nuit était simple, et à ce qu'en savait l'autre, Alvin n'y voyait pas mieux que lui.

« Vous étiez là à ronfler, expliqua l'homme. J'allais vous toucher pour vous faire vous tourner. »

Alvin savait que c'était un franc mensonge. Quand Peggy lui avait parlé de ses ronflements il y a des années, il avait étudié ce qui faisait ronfler les gens, et avait réparé son palais pour qu'il ne fasse plus de bruit. Il avait promis de ne pas utiliser son talent pour son propre avantage, mais il s'était dit que faire disparaître son ronflement était plutôt un présent pour les autres. Après tout, lui, ça ne l'avait jamais réveillé. Mais il laissa passer ce mensonge.

« Merci bien. J'ai le sommeil assez léger, alors il suffit de m'dire "Tourne-toi" pour que je le fasse. Enfin, c'est ce que prétend ma femme. »

Puis, avec audace, l'homme avoua ce qu'il faisait.

« Étranger, je connais pas c'que vous avez dans vot' paquetage, mais vous l'serrez d'si près qu'ça éveille la curiosité. On s'demande c'que vous avez d'si précieux.

— J'ai appris que les genses sont tout aussi curieux quand je le serre de moins près, et qu'ils se sentent un peu plusse libres de tâtonner dans l'noir pour y r'garder d'pus près. »

L'homme gloussa.

« Donc, vous allez pas me dire grand-chose sur c'qu'y contient.

— Je réponds toujours aux questions polies.

— Mais pisque ce s'rait pas poli de vous d'mander c'qu'y a dans vot' sac, j'me dis qu'vous répondez pas du tout à c'genre de question.

— Content de rencontrer un homme qui connaît la politesse.

— La politesse et un couteau qui soupire pas à la tâche, voilà ce qui me permet d'avoir la paix dans c'monde.

— Moi, la politesse m'a toujours suffi, dit Alvin. Mais je reconnais qu'j'aurais préféré ce couteau quand c'était encore une râpe. »

Avec un saut, l'homme fut à la porte, la lame dégainée.

« Qui t'es ? Qu'esse tu sais d'moi ?

— Je connais rien de vous, m'sieur, répondit Alvin. Mais je suis forgeron, et je connais la tête d'une râpe qu'a été transformée en couteau. Enfin, plutôt en épée, à c't'heure.

— J'ai pas tiré mon couteau sus c'bateau.

— Content de l'apprendre. Mais quand je vous ai trouvé endormi, un peu pus tôt, il faisait encore assez jour pour voir la taille et la forme du fourreau. Personne ne fait des couteaux aussi épais à la base de la lame, mais il était bien proportionné pour une râpe.

— On peut pas savoir c'genre de chose juste à r'garder, dit l'homme. Vous avez entendu quèque chose. Quèqu'un qu'a parlé.

— Les gens parlent toujours, mais pas de vous, dit Alvin. Je connais mon métier, comme vous d'vez connaître le vôtre. Je m'appelle Alvin.

— Alvin Smith, hein ?

— J'ai la chance d'avoir un nom. Et j'suis sûr que vous aussi, vous en avez un. »

L'homme gloussa et rangea son arme.

« Jim Bowie.

— Ça r'semble pas à un nom d'métier, m'est avis.

— C'est un mot écossais. Ça veut dire qu'j'ai les ch'veux clairs.

— Ils sont bruns.

— Sans doute que l'premier Bowie d'vait être un Viking blond qui s'est plu en pillant l'Écosse, et du coup il est resté.

— Un de ses enfants a dû retrouver son esprit de Viking pour traverser une autre mer.

— J'suis Viking jusqu'aux os, dit Bowie. Vous avez ben vu pour c'couteau. J'étais témoin à un duel d'vant une forgerie, juste dehors de Natchez, y a une paire d'années. Les choses ont dégénéré quand ils ont raté tous les deux. Les gens v'naient voir du sang, y z'ont pas voulu être déçus. Un gars a réussi à m'mettre une balle dans la jambe, alors je pensais être hors-jeu, mais j'ai vu le major Norris Wright s'attaquer à un drôle moitié moins grand et moitié moins vieux qu'lui. Ça m'a bien énervé. À tel point qu'j'ai sitôt oublié ma blessure, et l'sang qui m'coulait comme d'un porc en broche. J'suis d'venu fou, j'ai pris la râpe du forgeron et j'y ai planté dans l'cœur.

— Il faut être fort, pour une chose pareille.

— Oh, c'est plusse que ça. J'ai pas glissé entre les côtes. Je l'ai passée *dans* une côte. Nous les Vikings, on a une force de géant quand on s'énerve.

— Et j'ai raison de penser que c'couteau, c'est la fameuse râpe ?

— Un coutelier d'Philadelphie m'l'a r'façonnée.

— À la meule, pas à la forge.

— Exactement.

— Vot' couteau porte-bonheur.

— J'suis pas encore mort.

— J'imagine qu'il faut pas mal de chance pour ça, si vous avez l'habitude de prendre le paquetage des genses pendant qu'y dorment. »

Le sourire mourut sur les lèvres de Bowie.

« J'y peux rien si j'suis curieux.

— Oh, je connais bien, moi j'ai l'même défaut.

— Alors maintenant c'est vot' tour.

— Mon tour de quoi ?

— D'raconter votre histoire.

— Moi ? Oh, j'ai qu'un couteau à dépecer, moi, mais j'ai pas mal bourlingué dans les terres sauvages, et l'est bien pratique.

— Vous connaissez qu'c'est pas d'ça que j'parle.

— Mais c'est c'que j'dis.

— Je vous ai parlé de mon couteau, à vous d'me parler d'vot' sac.

— Vous parlez de votre couteau à tout le monde, et donc vous êtes pas obligé de l'utiliser beaucoup. Mais j'parle de mon paquetage à personne.

— Ça rend les genses curieux, ça. Et d'autres pourraient même avoir des soupçons, ajouta Bowie.

— Ça arrive de temps en temps. »

Alvin s'assit et glissa les jambes hors de sa couchette pour se lever.

Il avait déjà évalué son compagnon, et savait qu'il devait être au moins quatre pouces plus grand, avec des bras plus larges et les épaules massives d'un forgeron. »

Bowie rit à cette réponse.

« Tes un grand gaillard, toi ! Et t'as peur d'personne.

— J'ai peur d'beaucoup d'genses, corrigea Alvin. Surtout s'ils peuvent planter un couteau dans les côtes et l'cœur de quèqu'un dans l'même geste. »

Bowie opina du chef.

« Ça dame, c'est pas banal. J'ai d'jà vu pas mal de genses qu'avaient peur de moi. Mais au plusse y z'avaient peur, au moinsse ils voulaient l'dire. T'es l'premier à m'dire vraiment que j'te fais peur. Alors à ton avis, ça veut dire que t'as *plusse* peur qu'eux, ou moinsse ?

— J'vais t'dire. Tu touches pas à mon paquetage, et on sera pas obligés d'le savoir. »

Bowie rit de nouveau, mais son rictus évoquait plutôt un puma qui grondait qu'un vrai sourire.

« Tu m'plais bien, Alvin Smith.

— Content de l'apprendre.

— Je connais un type qui cherche des gars comme toi. »

Ah ! Ce Bowie était donc avec Travis.

« Si tu parles de m'sieur Travis, lui et moi, on a déjà conclu qu'on irait chacun not' chemin.

— Ah.

— Tu viens de l'rejoindre à Thebes ?

— Je t'ai parlé de mon couteau, j'te parlerai pas d'mes affaires.

— J'vais t'parler des miennes, dit Alvin. Pour l'instant, mes affaires, c'est d'retourner m'coucher, et d'voir si j'peux r'trouver le rêve où j'étais avant qu'tu veuilles m'arrêter d'ronfler.

— Bonne idée. Et puisque j'ai pas encore pu dormir ce soir, rapport que tu ronflais, j'vais m'y mettre avant que l'soleil se lève. »

Alvin se rallongea et se recroquevilla autour de son paquetage. Il tournait le dos à Bowie, mais bien sûr il laissa sa bestiole dans l'homme, et savait exactement ce que l'homme faisait. L'homme resta un long moment à regarder Alvin, et à la façon dont son cœur battait et son sang filait dans ses veines, Alvin sentait que l'homme était troublé. Colère ? Peur ? Difficile à dire sans regarder le visage d'un homme, et encore cela ne suffisait pas toujours. Mais sa flamme de vie flamboyait, et Alvin se dit que l'homme était en train de prendre une décision à son sujet.

Il ne va pas s'endormir de sitôt, s'il continue de se mettre la rate au court-bouillon comme ça, songea Alvin. Alors depuis l'intérieur de l'homme, il le calma petit à petit, fit ralentir son cœur et sa respiration. La plupart des gens pensaient que c'étaient leurs émotions qui causaient toute l'agitation dans leur corps. Alvin savait que c'était le contraire. Le corps mène, et les émotions suivent.

En quelques minutes, Bowie était assez détendu pour bâiller. Et peu de temps après, il dormait. Toujours avec son couteau, qu'il gardait à portée de main.

Ce Travis s'était trouvé des amis intéressants.

*

Arthur Stuart se sentait beaucoup trop sûr de lui. Mais quand on *connaît* qu'on se sent trop sûr, et qu'on compense en étant très très prudent, alors ça ne fait pas de mal de se sentir sûr de soi, si ? Si ce n'est qu'on se sent peut-être plus en sécurité qu'on n'est.

C'était ce que M'zelle Peggy appelait le « raisonnement circulaire », et ça m'nait nulle part. Ça *ne* menait nulle part. Il oubliait toujours cette règle. Penser à M'zelle Peggy le forçait

toujours à écouter la façon dont il parlait et à se corriger. À part que ça lui servait à rien de parler comme il faut. Il serait juste un demi-Noir qui aurait appris à parler comme un gentleman – une sorte de singe savant, voilà comment on le verrait. Un chien qui marchait sur les pattes arrière. Pas un vrai gentleman.

Et c'était sans doute pour ça qu'il était aussi sûr de lui. Il voulait toujours prouver quelque chose. Mais pas vraiment à Alvin.

Si, *surtout* à Alvin. Parce que c'était Alvin qui continuait de le traiter en drôle alors qu'il était devenu un homme. Il le traitait comme un fils, mais il n'était le fils de personne.

Bien sûr, toutes ces réflexions ne lui faisaient pas grand bien, alors que son travail était de récupérer le seau de chambre souillé. Il prenait son temps, pour trouver qui parlait espagnol ou anglais parmi les esclaves.

« *Quien me comprende ?* murmura-t-il. Qui me comprend ?

— *Todos te comprendemos, pero calle la boca,* chuchota le troisième homme. Nous te comprenons tous. Mais ferme-la. *Los blancos piensan que hay solo uno que hable un poco de ingles.* »

Qu'est-ce qu'il parlait vite, et avec un accent très différent de celui du Cubain ! Mais quand Arthur s'était mis une langue dans le crâne, le reste n'était pas très difficile. Ils parlaient tous anglais, en faisant semblant qu'un seul le baragouinait.

« *Quieren fugir de ser esclauos ?* Voulez-vous échapper à l'esclavage ?

— *La unica puerta es la muerta.* La seule sortie serait la mort.

— *Al otro lado del rio,* dit Arthur, *hay rojos que son amigos nuestros.* De l'autre côté de la rivière, il y a des Rouges qui sont nos amis.

— *Sus amigos no son nuestros*, répondit l'homme. Tes amis ne sont pas les nôtres. »

Un autre homme assez proche pour les entendre opina.

« *Yya no puedo nadar*. Et de toute façon je ne sais pas nager.

— *Los blancos, que van a hacer ?* Que vont faire les Blancs ?

— *Piensan en ser conquistadores*. (Apparemment, ces hommes ne croyaient pas beaucoup au plan de leurs maîtres.)

Los Mexicos oan a corner sus corazones. Les Mexica vont leur manger le cœur. »

Un autre homme entra dans la conversation.

« *Tu hablas como cubano.* Tu parles comme un Cubain.

— *Soy americano. Soy libre. Soy…* (Il n'avait pas appris le mot pour "citoyen".) *Soy igual.* Je suis égal. »

Mais pas vraiment, se dit-il. Enfin, je suis plus égal que vous.

Plusieurs des Noirs mexica reniflèrent à ces mots.

« *Ya hé visto, tu dueño. »*

Arthur ne comprit que « *dueño* », propriétaire.

« *Es amigo, no dueño.* C'est mon ami, pas mon maître. »

Oh, ils trouvèrent cela désopilant. Bien sûr, leur rire était silencieux, et quelques-uns regardèrent le garde, qui somnolait appuyé contre le mur.

« *Me de promessa.* Promettez-moi. *Cuando el ferro quiebra, no se maten. No salguen sin ayuda.* Quand le fer se brisera, ne vous tuez pas. (À moins qu'il ait dit : "Vous faites pas tuer.") De toute façon, ne partez pas sans aide. »

C'était ce qu'Arthur pensait dire. Ils le regardèrent avec une incompréhension totale.

« *Voy quebrar el ferro* », répéta Arthur.

L'un d'eux tendit les mains, goguenard.

Les chaînes cliquetèrent, et plusieurs regardèrent de nouveau le garde.

« *No con la mano,* expliqua Arthur. *Con la cabeza. »*

Ils échangèrent des regards déçus. Arthur savait ce qu'ils pensaient. Ce garçon est fou. Il croit pouvoir briser le fer avec sa tête. Mais il ne savait pas comment l'expliquer mieux que cela.

« *Mañana. »*

Ils opinèrent, profonds. Aucun ne le croyait.

Au temps pour les heures qu'il avait passées à apprendre l'espagnol. Enfin, le problème était peut-être qu'ils n'avaient jamais entendu parler de Faiserie, et n'imaginaient pas un homme briser le fer avec son esprit.

Arthur Stuart savait qu'il pouvait le faire. C'était l'une des premières leçons d'Alvin, mais ce n'était que sur ce voyage qu'Arthur avait fini par comprendre ce que son maître avait voulu dire. Sur la façon de rentrer dans le métal. Tout ce temps,

Arthur pensait qu'il pouvait y arriver en se concentrant très fort. Mais ce n'était pas cela. C'était facile. Une sorte de détour dans son esprit. Un peu comme le langage fonctionnait pour lui. Sentir le goût de la langue dans sa bouche, puis se sentir à l'aise dans cette sensation. Comme le fait de savoir que même si « *mano* » se terminait en « *o* », il lui fallait « *la* » devant, et non « *el* ». Il savait simplement comment les choses devaient être.

À Carthage City, il avait donné un *quarter* à un homme qui vendait du pain doux, et l'homme avait essayé de ne pas lui rendre de monnaie. Au lieu de lui crier dessus – à quoi bon, là sur le quai, un demi-Noir qui crierait sur un Blanc ? – Arthur pensa à la pièce qu'il avait tenue dans sa main toute la matinée, à sa *chaleur*, et à la sensation qu'il avait en la tenant. C'était comme s'il comprenait son métal, de la même façon qu'il comprenait la musique du langage. Et à penser à sa chaleur, il voyait dans son esprit qu'elle s'échauffait.

Il l'encouragea, l'imagina devenir de plus en plus chaude, et d'un coup l'homme cria et commença à taper sur la poche où il avait rangé la pièce.

Qui le brûlait.

Il essaya de la sortir de sa poche, mais se brûla les doigts et finit par enlever son manteau, rabattre ses bretelles, et descendre son pantalon, devant tout le monde. Il le retourna pour faire tomber la pièce sur le trottoir, où elle grésilla et fit fumer le bois.

Puis l'homme s'occupa de la douleur sur sa jambe, là où la pièce l'avait brûlé. Arthur Stuart le rejoignit, imaginant que la pièce avait refroidi. Il la ramassa.

« Vous d'vriez m'donner ma monnaie, dit-il.

— Fiche-moi le camp, sale djab tout nègre, hurla l'homme. T'es un sorcier, voilà c'que t'es. Maudire la pièce d'un homme, c'est comme du vol !

— C'est très drôle, v'nant de quèqu'un qui voulait me faire payer vingt-cinq cents pour une miche à cinq cents. »

Plusieurs passants s'en mêlèrent.

« Alors, on essaie de garder l'argent du petit ?

— Il y a des lois contre ça, même s'il est noir.

— Voler à ceux qui ne peuvent pas se défendre…

— Remets ton pantalon, imbécile. »

Un peu plus tard, Arthur Stuart fit de la monnaie et essaya de payer l'homme, mais il ne voulait pas le laisser s'approcher.

Au moins j'ai essayé, se dit Arthur. Je ne suis pas un voleur.

Je suis un Faiseur.

Pas un grand Faiseur comme Alvin, mais bon sang, j'ai imaginé qu'ma pièce chauffait et elle a failli brûler un trou dans l'pantalon du gars.

Si je peux faire ça, alors je peux apprendre à tout faire, voilà ce qu'il pensait, et voilà pourquoi il se sentait si sûr de lui. Parce qu'il s'entraînait tous les jours, sur tous les métaux qu'il avait pu trouver. Ça ne servirait à rien de faire fondre les fers, bien sûr. Ces esclaves ne le remercieraient pas s'il leur brûlait les poignets et les chevilles pour les libérer.

Non, il comptait ramollir le fer sans le chauffer. C'était beaucoup plus dur que de le chauffer. Souvent, il se surprenait à faire un effort, à nouveau, à essayer de faire entrer la mollesse de force dans le métal. Mais quand il se détendait et sentait le métal dans sa tête, comme une chanson, il retrouvait bientôt l'astuce. Il ramollit sa propre boucle de ceinture à tel point qu'il pouvait la malaxer comme il voulait. Mais après quelques minutes, il se rendit compte qu'il voulait surtout en faire une boucle de ceinture, puisqu'il en avait encore besoin pour retenir son pantalon.

Le cuivre était plus facile que le fer, puisqu'il était déjà plus mou. Et Arthur Stuart n'était pas rapide. Il avait vu Alvin ramollir un canon de revolver pendant qu'on lui tirait dessus. *Lui,* il était rapide. Mais Arthur Stuart devait d'abord réfléchir. Vingt-cinq esclaves, chacun avec un lien au poignet et un autre à la cheville. Il devait s'assurer qu'ils attendraient tous que le dernier soit libre pour partir. S'il y en avait un seul pour détaler en avance, ils seraient tous capturés.

Bien sûr, il pourrait demander l'aide d'Alvin. Mais il se doutait déjà de sa réponse. Les laisser en esclavage, voilà ce qu'Alvin avait décidé. Et Arthur s'y refusait. Ces hommes étaient entre ses mains. Il était Faiseur, à présent, à sa manière, et il lui incombait de décider pour lui-même quand il était bon d'agir, et quand il était meilleur de ne rien faire. Il ne pouvait pas faire les

mêmes choses qu'Alvin, guérir les gens, se faire obéir des animaux et transformer l'eau en cristal. Mais il pouvait ramollir le fer, bon sang, et il allait libérer ces hommes.

Demain soir.

*

Le lendemain matin, ils passèrent de l'Hio dans le Mizzippy, et, pour la première fois depuis des années, Alvin vit le brouillard de Tenskwa-Tawa sur la rivière.

On aurait cru avancer dans un mur. Le ciel était limpide, vide, et quand on regardait devant soi, ça n'était pas grand-chose, juste un peu de brume sur la rivière. Mais tout d'un coup, on ne voyait pas à plus de cent mètres, et encore, seulement si on remontait ou qu'on descendait la rivière. Si on voulait continuer vers la rive opposée, c'était comme devenir aveugle, on n'apercevait même plus l'avant du bateau. C'était la clôture que Tenskwa-Tawa avait érigée pour protéger les Rouges qui étaient partis vers l'Ouest après l'échec de la guerre de Ta-Kumsaw. Tous les Rouges qui ne voulaient pas vivre sous le joug de l'homme blanc, tous les Rouges qui en avaient assez de la guerre, avaient traversé l'eau pour aller à l'Ouest, puis Tenskwa-Tawa avait… refermé la porte.

Alvin avait entendu des histoires sur l'Ouest de la bouche de trappeurs qui y allaient, avant. Ils parlaient de montagnes si hérissées de pierres, si brutes et si hautes qu'elles portaient de la neige jusqu'en juin. D'endroits où le sol lui-même crachait l'eau à cinquante pieds de haut, ou plus. De troupeaux de bisons si grands qu'ils pouvaient défiler devant vous tout le jour et toute la nuit, et paraître encore aussi nombreux le lendemain. Des prairies et des déserts, des forêts de pins et des lacs comme des bijoux nichés dans des montagnes si hautes qu'on manquait d'air si l'on atteignait le sommet.

Et tout cela était devenu une terre rouge, où les Blancs ne poseraient plus jamais le pied. Voilà la raison d'être de ce brouillard.

À part Alvin. Il savait que si l'envie lui en prenait, il pouvait dissiper ce brouillard et traverser. Non seulement ça, mais il ne

serait pas tué. Tenskwa-Tawa l'avait dit, et aucun homme rouge ne serait allé à l'encontre de la loi du Prophète.

Une partie de lui voulait accoster, attendre que le bateau reparte, puis se trouver un canot et traverser la rivière pour partir à la recherche de son vieil ami et mentor. Qu'il serait bon de lui parler de tout ce qui se passait dans le monde ! Des rumeurs de guerre imminente entre les États-Unis et les Colonies de la Couronne. Ou entre les États esclavagistes et les États libres des États-Unis. Des rumeurs de guerre avec l'Espagne pour contrôler l'embouchure du Mizzippy, ou de la guerre entre les Colonies de la Couronne et l'Angleterre.

Et maintenant, cette rumeur de guerre avec les Mexica. Qu'en penserait Tenskwa-Tawa ? Il avait peut-être aussi des problèmes de son côté. Il travaillait peut-être à l'heure actuelle à une alliance de Rouges pour descendre défendre leurs terres contre les hommes qui traînaient leurs prisonniers au sommet de leurs ziggourats pour arracher leur cœur afin d'apaiser leur dieu.

Quoi qu'il en soit, voilà ce qui passait par la tête d'Alvin tandis qu'il s'appuyait contre le bastingage à la droite du bateau… C'est-à-dire à tribord, bien qu'Alvin ne comprenne pas pourquoi les marins avaient besoin de mots différents pour gauche et droite. Il se tenait là, à regarder dans la brume sans voir plus qu'un autre homme, quand il remarqua quelque chose. Pas avec ses yeux, mais avec cette vision intérieure qui apercevait les flammes de vie.

Il y avait quelques hommes dans l'eau, au milieu, là où ils ne pouvaient pas distinguer le haut du bas. Ils tournaient en rond, effrayés. Il ne lui fallut qu'un instant pour comprendre. Deux hommes sur un radeau, si ce n'est qu'ils n'avaient rien mis sous le radeau, et avaient chargé l'avant plus que l'arrière. Ce n'étaient donc pas des navigateurs. Ce devait être un radeau de fortune et, faute d'adresse, ils n'avaient pas su maintenir le radeau face à l'aval. À la merci du courant, voilà, sans moyen de savoir ce qui se passait à cinq pieds d'eux.

Pourtant, le *Yazoo Queen* n'était pas silencieux. Mais le brouillard a une certaine façon de noyer les sons. Et même s'ils entendaient le bateau, reconnaîtraient-ils ce son ? Pour des

hommes terrifiés, ç'aurait aussi bien pu être un monstre qui descendait la rivière.

Mais Alvin n'y pouvait rien, n'est-ce pas ? Il ne pouvait pas prétendre voir ce que personne n'aurait pu apercevoir. Et le cours de la rivière était trop fort et compliqué pour qu'il en prenne le contrôle, pour rapprocher l'embarcation.

Donc, il fallait mentir. Alvin se tourna et cria :

« Vous avez entendu ? Vous les avez vus ? Un radeau hors de contrôle sus la rivière ! Des hommes sus un radeau, qu'appelaient à l'aide et qui tournent en rond ! »

En un rien de temps, le pilote et le capitaine étaient tous les deux penchés sur le bastingage dans la cabine.

« Je ne vois rien, cria le pilote.

— Pus maintenant, mais j'les ai vus y a une seconde. Ils sont pas loin. »

Le capitaine Howard voyait le tournant que prenaient les choses, et il n'appréciait pas.

« Je ne ferai pas entrer le *Yazoo Queen* dans cette brume plus profondément que ça ! Non monsieur ! Ils vont s'échouer sur la rive en aval, ça ne nous regarde pas !

— La Loi de la rivière ! s'exclama Alvin. Des hommes en péril ! »

Le pilote resta pantois. C'était bien la loi. Il fallait porter secours.

« Je ne vois aucun homme en péril ! cria le capitaine Howard.

— Alors envoyez pas le gros bateau, dit Alvin. J'vais partir les chercher sus l'annexe. »

Le capitaine n'aimait pas ça non plus, mais le pilote était un homme bon, et bientôt Alvin était dans l'eau, les mains sur les rames.

Mais avant qu'il puisse s'éloigner, Arthur Stuart arriva, sauta par-dessus l'écart et s'étala dans le canot.

« Je t'ai jamais vu aussi maladroit, commenta Alvin.

— J'allais pas rater ça. »

Il y avait un autre homme au bastingage, qui criait dans sa direction.

« Soyez pas si pressé, monsieur Smith ! cria Jim Bowie. Deux hommes forts, ce sera mieux qu'un seul pour un travail pareil ! »

Puis lui aussi sauta. Avec élégance, pour un homme qui avait bien dix ans de plus qu'Alvin et vingt de plus qu'Arthur. Mais quand il atterrit, il n'y eut pas le moindre frémissement. Alvin se demanda quel pouvait être son talent. Il avait imaginé qu'il s'agissait de tuer, mais ce n'était peut-être qu'un à-côté. L'homme avait presque volé.

Ils étaient donc là, chacun à une rame, tandis qu'Arthur Stuart était assis à la proue, les yeux écarquillés.

« Où qu'y sont ? demandait-il sans cesse.

— Le courant a pu les emporter, répondit Alvin. Mais ils sont par icitte. »

Et quand Arthur commença à paraître plus que sceptique, Alvin le fixa avec un tel regard que le jeune homme finit par comprendre.

« Je crois que j'les vois, finit-il par dire pour accréditer le mensonge d'Alvin.

— Tu vas pas essayer de traverser c'te rivière pour nous faire tuer par les Rouges ? dit Jim Bowie.

— Non m'sieur, c'est pas mon intention. J'ai vu ces gars, comme je vous l'dis, et je veux pas d'leur mort sur ma conscience.

— Eh ben, où ils sont, maintenant ? »

Bien sûr, Alvin le savait, et il ramait vers eux de son mieux. Le problème, c'est que Jim Bowie ignorait où ils étaient, et il ramait aussi, mais pas exactement dans la même direction. Et puisqu'ils tournaient tous les deux le dos à la direction de l'annexe, Alvin ne pouvait même pas faire semblant de les voir. Il pouvait simplement essayer de ramer plus fort que Bowie pour les faire aller du bon côté.

Jusqu'à ce qu'Arthur roule les yeux et dise :

« Vous avez fini de faire semblant qu'vous vous croyez l'un l'autre, et vous allez ramer dans la bonne direction, maintenant ? »

Bowie rit. Alvin soupira.

« T'as rien vu, dit Bowie. Parce que je t'observais regarder dans la brume.

— Et c'est pour ça qu'vous êtes venu.

— Je voulais savoir ce que tu comptais faire avec ce bateau.

— Je veux sauver deux gars sus un radeau qui tourbillonne dans l'courant.

— Tu veux dire que c'est vrai ? »

Alvin opina, et Bowie rit de nouveau.

« Ah ben ça !

— C'est comme ça. Et donc, un peu plusse dans le courant, s'il vous plaît.

— Alors c'est quoi, ton talent ? insista Bowie. Voir dans la brume ?

— On dirait bien, non ?

— Je crois pas. Je pense qu'tu nous caches beaucoup de choses. »

Arthur Stuart regarda le corps massif d'Alvin des pieds à la tête.

« Pourtant, on en voit déjà beaucoup.

— Et toi, t'es pas un esclave », ajouta Bowie.

Personne ne rit à ces mots. Ça, c'était un savoir dangereux pour n'importe qui.

« Mais si, insista Arthur.

— Aucun esclave ne répondrait comme ça, idiot, déclara Bowie. T'as une si grande gueule, aucune chance qu'on t'ait fouetté un jour.

— Oh, quelle bonne idée que tu m'aies accompagné pour le voyage.

— T'inquiète pas, dit Bowie. Moi aussi j'ai des s'crets. J'peux bien garder le tien. »

Tu peux. Mais le feras-tu ?

« C'est pas un grand s'cret, assura Alvin. Je vais juste devoir le ramener dans le nord et redescendre sur un autre bateau.

— Tes bras et tes épaules montrent que t'es un vrai forgeron. Mais y a pas un seul forgeux qui pourrait voir un couteau dans l'fourreau et dire qu'c'était une râpe.

— J'suis bon.

— Alvin Smith. Tu d'vrais vraiment commencer à voyager sous un aut' nom.

— Pourquoi ?

— T'es l'forgeux qu'a tué deux Pisteurs, y a une paire d'années.

— Des Pisteurs qui ont tué la mère de ma femme.

— Oh, aucun jury n'te condamnerait. Pas plus que moi j'ai été condamné pour çui qu'j'ai tué. M'est avis qu'on a beaucoup en commun.

— Moinse que tu penserais.

— Le même Alvin Smith qu'a pris à son maître un certain objet.

— C'est des menteries. Et il le sait.

— Oh, j'suis sûr. Mais c'est c'qu'on dit, à c't'heure.

— Il ne faut pas croire ces histoires.

— Oh, je sais. Tu mollirais pas sur l'aviron, dis-moi ?

— Je suis pas sûr de vouloir rattraper le radeau pendant qu'on est en train d'causer d'tel.

— Je voulais juste te signaler, à ma façon bien calme, que je crois connaître c'que t'as dans ton paquetage. Un talent bien puissant qu'tu as, si c'qu'on dit est vrai.

— Qu'esse qu'on dit, que je peux voler ?

— Tu pourrais transformer le fer en or, y paraît.

— Ce serait bien, ça.

— Mais tu dis pas le contraire.

— Le fer, je peux en faire que des gonds et des fers à cheval.

— Maintenant. Mais tu l'as fait une fois, pourtant.

— Non, m'sieur. J'vous ai expliqué que ces histoires sont des menteries.

— J'te crois pas.

— Alors vous me traitez de menteur, m'sieur, dit Alvin.

— Oh, tu ne vas pas te vexer, quand même ? Parce que j'ai l'habitude de gagner tous mes duels. »

Alvin ne répondit rien, et Bowie regarda longuement Arthur Stuart.

« Ah. C'est comme ça.

— Quoi ? demanda Arthur Stuart.

— Toi, t'as pas peur de moi, répondit Bowie d'une voix encore plus gouailleuse que d'habitude.

— Mais si.

— T'as peur de c'que j'sais, mais t'as pas peur que j'tuye ton "maître" dans un duel.

— J'suis terrifié. »

Il n'y eut qu'une fraction de seconde, mais la rame de Bowie fut abandonnée, et son couteau sortit du fourreau pour se poser sur la gorge d'Alvin.

Mais ce n'était plus un couteau. Juste une poignée.

Le sourire quitta lentement le visage de Bowie quand il se rendit compte que son précieux couteau-fait-dans-une-râpe n'avait plus de fer.

« Qu'esse t'as fait ?

— Question amusante, dit Alvin, venant d'un homme qui voulait me tuer.

— Je voulais juste te faire peur, affirma Bowie. T'étais pas obligé de faire ça à mon couteau.

— J'ai pas le talent pour lire les intentions des genses, protesta Alvin. Maintenant, r'tourne-toi et rame. »

Bowie reprit son aviron.

« Ce couteau, c'était ma chance.

— M'est avis que t'as pus de chance, alors, commenta Alvin.

— Vous d'vriez faire plusse attention aux ceusses contre qui vous l'tirez, m'sieur Bowie, ajouta Arthur Stuart en secouant la tête.

— T'es l'homme qu'y nous faut, reprit Bowie. C'est tout c'que j'voulais dire. T'étais pas obligé de casser mon couteau.

— La prochaine fois qu'vous chercherez à r'cruter un homme, le menacez pas au couteau.

— Et menacez pas d'raconter ses s'crets. »

Et pour la première fois, Bowie parut plus inquiet que contrarié.

« Hé, j'ai jamais dit qu'j'connaissais tes s'crets. J'ai juste deviné, c'est tout.

— Eh bien, Arthur Stuart, m'sieur Bowie vient d'remarquer qu'il est au milieu d'la rivière, dans la brume, pour une

dangereuse mission d'sauvetage, avec deux personnes dont il a menacé d'raconter les s'crets.

— Faut dire, ça fait réfléchir, reconnut Arthur Stuart.

— J'quitterai pas c'te barque sans m'battre, prévint Bowie.

— Je compte pas vous faire mal, assura Alvin. Parce qu'on est pas pareil, vous et moi. J'ai tué un homme, une fois, de rage et de chagrin, et je l'regrette encore.

— Moi aussi.

— C'est le moment l'pus fier de votre vie. Vous avez gardé l'arme, et vous dites qu'elle vous porte chance. On a rien de pareil.

— M'est avis qu'non, en effet.

— Et si je veux vous tuer, dit Alvin, je suis pas obligé de vous faire tomber à l'eau. »

Bowie opina. Puis il lâcha les avirons. Ses mains commencèrent à monter vers ses joues, sa bouche.

« On ne peut plus respirer, hein ? Personne vous étouffe, pourtant. Inspirez, expirez, vous faites ça depuis tout bébé. »

Bowie ne s'étranglait pas. Il n'arrivait simplement plus à se faire obéir de son corps.

Alvin ne continua pas jusqu'à ce que l'homme devienne bleu ou quoi que ce soit. Jusqu'à ce que Bowie se sente vraiment impuissant. Puis il se rappela comment respirer, tout d'un coup, et avala l'air.

« Maintenant qu'on sait qu'vous n'risquez rien d'ma part sur c'te barque, allons sauver les deux gars qui s'sont faits un radeau sans quille. »

Et à ce moment, le blanc du brouillard se transforma en bateau plat à moins de cinq pieds d'eux. Un autre coup de rame, et ils le percutèrent. Avant cela, les deux occupants du radeau n'avaient pas la moindre idée que quelqu'un approchait.

Arthur Stuart tirait la corde bâbord et sautait sur le radeau pour solidariser les deux embarcations.

« Le seigneur soit loué, dit le plus petit des deux hommes.

— Vous arrivez au bon moment, ajouta le grand en aidant Arthur à attacher la corde. On a un radeau bien peu fiable et, dans cette brume, on ne voyait pas vraiment le paysage. Un pauvre voyage, il faut le dire. »

Alvin rit.

« Content de voir que vous avez encore du cœur.

— Oh, on priait et on chantait des hymnes, pensez-vous.

— Bon sang, vous êtes vraiment grand, vous ! s'étonna Arthur Stuart quand l'homme se pencha sur lui.

— Oui, une tête de plus que mes épaules, mais pas assez grand pour mes fixe-chaussettes. »

Ça oui, il savait y faire. On ne pouvait pas s'empêcher de le trouver sympathique.

Ce qui éveilla tout de suite la méfiance d'Alvin. Si c'était ça, le talent de cet homme, alors on ne pouvait pas lui faire confiance. Et pourtant, le pire, c'était que même en se méfiant de lui on l'aimait bien.

« Vous êtes quoi, avocat ? » demanda Alvin.

Ils avaient amené le canot devant le radeau, pour pouvoir le remorquer en retournant au bateau.

L'homme se redressa de toute sa taille puis s'inclina, et Alvin n'avait jamais vu mouvement moins gracieux. Il était tout en genoux et en coudes, tout en angles, même sur son visage. Rien chez lui de doux, tout d'osseux. Aucun doute, il était laid. Des sourcils de singe, qui dépassaient loin au-dessus de ses yeux. Et pourtant… il n'était pas déplaisant à regarder. On avait chaud au cœur, on se sentait accueilli, quand il souriait.

« Abraham Lincoln de Springfield, à votre service, messieurs, salua-t-il.

— Et je suis Couz Johnston de Springfield, ajouta l'autre.

— Couz pour Cousin. Tout le monde l'appelle comme ça, expliqua Abraham.

— *Maintenant,* on m'appelle comme ça.

— Le cousin de qui ? demanda Arthur Stuart.

— Pas le mien, répondit Abraham. Mais il a une tête de cousin, vous ne trouvez pas ? C'est l'épitomé du cousinage, la quintessence de la cousiniférosité. Alors quand j'ai commencé à l'appeler Couz, ce n'était qu'une mise en forme de l'évidence.

— En fait, je suis le fils du premier mari de la deuxième femme de son père, expliqua Couz.

— Ce qui fait de nous des étrangers par alliance.

— Je vous suis particulièrement reconnaissant de nous avoir récupérés, expliqua Couz. Vous empêchez ainsi Abe de terminer l'histoire la plus atroce que j'aie jamais entendue.

— Ce n'était pas une fantaisie. Je l'ai apprise d'un certain Mot-pour-Mot. Il l'avait dans son livre, et il n'y écrit jamais rien qui ne soit vrai. »

Le Vieil Abe – qui ne pouvait pas avoir plus de trente ans – avait l'œil vif. Il vit le regard qu'échangèrent Arthur Stuart et Alvin.

« Vous le connaissez donc ? demanda Abe.

— Un homme de vérité, c'est exact. Quelle histoire vous a-t-il racontée ?

— Celle d'un enfant né il y a bien des années. Une histoire tragique d'un frère tué par un tronc d'arbre emporté par une rivière en crue, qui le frappa tandis qu'il sauvait sa mère, dans un chariot pris au milieu de la rivière, à donner le jour. Mais tout condamné qu'il était, il resta en vie assez longtemps dans la rivière pour que le bébé naisse septième fils d'un septième fils.

— Noble histoire. Je l'ai vue aussi dans son livre, assura Alvin.

— Et vous la croyez ?

— Oui.

— Je n'ai jamais dit qu'elle n'était pas vraie, tempéra Couz. Simplement que ce n'est pas le genre d'histoire qu'on veut entendre en dérivant sur une coquille de noix au milieu de la brume du Mizzippy. »

Abe Lincoln ignora la réflexion de son compagnon.

« J'expliquais donc à Couz que la rivière ne nous traitait pas si mal, par rapport à ce que ce ruisseau plus petit avait fait aux gens de cette histoire. Et à présent, vous voici, qui venez nous sauver. La rivière a été franchement généreuse pour nous, mauvais faiseurs de radeaux que nous sommes.

— Vous avez fait çui-ci vous-mêmes, alors ?

— Le gouvernail a cassé, expliqua Abe.

— Pas de rechange ?

— Je ne savais pas qu'il en faudrait une. Mais si nous étions arrivés à terre, j'aurais pu en faire un autre.

— Vous êtes adroit de vos mains ?

— Pas vraiment, reconnut Abe. Mais je suis prêt à recommencer jusqu'à ce que ce soit bien fait. »

Alvin rit.

« Eh bien, il est temps de recommencer ce radeau.

— Je serais ravi si vous pouviez m'indiquer nos erreurs. Je ne vois rien ici qui ne soit pas fait comme il faut.

— C'est ce qu'il y a sous le radeau qui manque. Ou plutôt, ce qu'il devrait y avoir et qui n'y est pas. Vous avez besoin d'une dérive à l'arrière, pour que l'arrière reste l'arrière. Et en plusse, vous l'avez trop chargé à l'avant, et du coup il est forcé d'tourner.

— Alors ça… Bien, c'est ma faute. Je ne dois pas être fait pour la navigation.

— Comme tout le monde ou presque. À part mon ami, m'sieur Bowie. Dès qu'il voit un bateau où il a une chance de ramer, il se jette dedans. »

Bowie eut un sourire crispé et opina du chef pour Abe et son compagnon. Le radeau était planté dans l'eau, et Alvin et Bowie avaient du mal à le faire avancer.

« Peut-être, proposa Arthur Stuart, pourriez-vous vous tenir à l'arrière du radeau, pour qu'il se relève un peu et ne soit pas si dur à tirer. »

Gênés, Abe et Couz obtempérèrent aussitôt. Et dans la brume, cela les rendait presque invisibles et étouffait les bruits qu'ils faisaient. Toute conversation devenait impossible.

Il fallut un moment pour rattraper le bateau, mais le pilote, étant un homme bon, avait ralenti, malgré la colère du capitaine Howard pour le temps perdu. Tout d'un coup, le brouillard s'effilocha et ils entendirent à côté d'eux la roue à aubes du *Yazoo Queen*.

« Alors ça, par ma barbe, cria Abe. C'est un bien beau bateau à vapeur que vous avez là.

— L'est pas à nous », répondit Alvin.

Arthur Stuart remarqua le peu de temps qu'il fallut à Bowie pour quitter la barque et retourner sur le pont, repoussant de ses haussements d'épaules les mains qui le claquaient dans le dos comme si c'était un héros. Arthur le comprenait. Mais

c'était certain, même si Alvin lui avait fait peur sur l'eau, Bowie restait un danger pour eux.

Une fois l'annexe amarrée au *Yazoo Queen* et le radeau attaché à côté, il y eut toutes sortes de bavardages parmi les passagers. Notamment, comment ils s'étaient retrouvés dans le fameux brouillard du Mizzippy.

« Comme je vous l'avais dit, ils étaient tout près, mais il a quand même fallu les chercher. »

Abe Lincoln entendit cette histoire avec un sourire, et ne dit rien pour contredire son sauveur, mais il n'était pas idiot, Arthur Stuart le voyait bien. Il savait que le radeau n'avait jamais approché le bateau. Il savait aussi qu'Alvin était allé droit sur le radeau, comme s'il avait pu le voir.

Mais cela ne lui importait pas. En un rien de temps, il racontait à tout le monde à quel point il avait été mauvais dans la fabrication du radeau, et comme tous ces tournoiements leur avaient donné le vertige.

« Ça m'a tout emmêlé, et il nous a fallu à tous les deux une demi-journée pour comprendre comment détacher mes bras de mes jambes et sortir ma tête de sous mon aisselle. »

Ce n'était pas vraiment drôle, mais la façon dont il le racontait était désopilante. Même si elle n'avait aucune chance de finir dans le livre de Mot-pour-Mot.

*

Cette nuit-là, ils accostèrent dans une ville de rivière récente, et il y eut tant d'allées et venues sur le *Yazoo Queen* qu'Arthur Stuart abandonna son plan de libérer les vingt-cinq esclaves mexica.

Au lieu de cela, Alvin et lui assistèrent à une conférence donnée dans la salle à manger du bateau. L'orateur n'était autre que Cassius Marcellus Clay, le fameux orateur anti-esclavage, qui persistait dans sa folie militante en plein pays esclavagiste. Mais en l'écoutant, Arthur Stuart comprenait comment cet homme avait échappé à toutes représailles. Il ne dénonçait personne, ne qualifiait pas l'esclavage de péché immonde. Au

lieu de cela, il parlait du mal que l'esclavage faisait aux propriétaires et à leur famille.

« Que gagne un homme à élever ses enfants en leur faisant croire qu'ils n'auront jamais à travailler ? Que se passera-t-il quand il sera vieux, et que ces enfants qui n'auront jamais appris à travailler dépenseront son argent sans penser au lendemain ?

« Et quand ces mêmes enfants auront vu leurs frères humains, aussi sombre que soit leur peau, traités avec dédain, leur travail méprisé et leur liberté refusée, hésiteront-ils à traiter leur père vieillissant comme une chose sans valeur, à jeter quand elle n'est plus utile ? Car, quand un être humain est traité comme un outil, pourquoi les enfants ne considéreraient-ils pas tous les humains selon leur utilité, à abandonner lorsqu'ils ne leur servent plus à rien ? »

Arthur Stuart avait entendu parler beaucoup d'abolitionnistes au fil des ans, mais celui-ci les surclassait tous. Au lieu de causer l'ire d'une foule d'esclavagistes qui auraient attendu de le plonger dans le goudron et les plumes, ou pire, il les avait tous fait réfléchir, et ils se regardaient les uns les autres, incertains, pensant sans doute à leurs propres enfants et au tas de parasites qu'ils étaient devenus.

Mais au final, Clay n'avait sans doute pas changé grand-chose. Que pourraient-ils faire, libérer leurs esclaves et déménager au nord ? Ce serait comme l'histoire dans la Bible, où Jésus avait dit au jeune riche : « Vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi. » La richesse de ces hommes se mesurait en esclaves. Les abandonner, ce serait devenir pauvre. Ou au moins rejoindre le troupeau des hommes qui doivent payer ceux qu'ils emploient. Louer le dos d'un homme, pour ainsi dire, au lieu de le posséder. Aucun n'aurait le courage de le faire, du moins aucun de ceux qu'Arthur Stuart voyait.

Mais il remarqua qu'Abe Lincoln paraissait écouter très attentivement ce que disait Clay, les yeux brillants. Notamment quand Clay parla de ceux qui voulaient renvoyer tous ces esclaves en Afrique.

« Combien de vous seraient heureux qu'on vous renvoie en Angleterre, en Écosse, en Allemagne ou là d'où vos ancêtres

sont venus ? Riches ou pauvres, libres ou non, nous sommes Américains, et les esclaves dont les grands-parents sont nés sur ce sol ne peuvent pas être *renvoyés* en Afrique, car ils n'y seraient pas plus à leur place qu'en Chine ou en Inde. »

Abe opina, et Arthur Stuart eut l'impression que jusqu'à ce moment, ce grand échalas avait cru que la solution au problème noir aurait été exactement celle-là, de les expédier en Afrique.

« Et les mulâtres ? Le Noir à la peau claire, qui possède autant de sang européen qu'africain ? Ces gens-là seront-ils coupés en deux pour qu'une partie s'en aille vers chacun de ses continents d'origine ? Certainement pas. Que cela nous plaise ou non, nous sommes tous liés ici, dans cette terre, sous le même joug. Quand vous asservissez un homme noir, vous vous asservissez également, car vous lui êtes aussi lié qu'il vous est lié, et votre caractère est façonné par sa servitude aussi sûrement que le sien. Rendez l'homme noir servile, et dans le même moment vous vous rendez tyrannique. Faites trembler l'homme noir de peur devant vous, et vous devenez un monstre terrifiant. Pensez-vous que vos enfants ne vous craindront pas eux aussi, en vous voyant dans cet état ? Vous ne pouvez pas porter un visage pour l'esclave et un autre pour votre famille, en espérant qu'on croira les deux pareillement. »

Quand la conférence fut finie, et avant qu'Arthur et Alvin se séparent pour se rendre à leurs quartiers respectifs, ils passèrent un moment ensemble accoudés au bastingage ; au-dessus du radeau.

« Comment peut-on entendre ce discours, demanda Arthur Stuart, et rentrer chez soi sans libérer ses esclaves ?

— Eh bien, déjà, moi je ne t'ai pas libéré.

— Parce que tu fais simplement semblant que je sois ton esclave.

— Alors je pourrais faire semblant de te libérer, pour donner l'exemple aux autres.

— Non, tu peux pas, protesta Arthur Stuart. Qu'esse que tu ferais de moi, après ? »

Alvin sourit et hocha la tête, et Arthur Stuart comprit.

« J'ai pas dit que ce serait facile, mais si tout l'monde le faisait…, insista le jeune homme.

— Mais tout le monde le f'ra pas, répondit Alvin. Alors ceux qui libèrent leurs esclaves deviennent soudain pauvres, tandis qu'les autres restent riches. Et qui a le pouvoir dans les États esclavagistes ? Ceux qui gardent les esclaves.

— Donc, c'est sans espoir.

— Il faut que ça arrive d'un coup, par décision de loi, et non petit à petit. Tant qu'y sera possible de posséder un esclave, les hommes méchants en tireront avantage. Il faut l'interdire tout à fait. C'est ça que j'arrive pas à expliquer à Peggy. En fin de compte, toute sa persuasion rime à rien, parce qu'au moment où quèqu'un arrête de posséder des esclaves, il perd tout poids auprès de ceux qui les ont gardés.

— Le congrès peut pas interdire l'esclavage dans les Colonies de la Couronne, et le Roi peut pas l'interdire aux États-Unis. Alors quoi qu'on fasse, il y aura un endroit avec des esclaves, et un endroit sans.

— Ça va être la guerre, dit Alvin. Tôt ou tard, les États libres en auront assez de l'esclavage, et les États esclavagistes en auront de plus en plus besoin, et donc y aura une révolution dans un camp ou dans l'autre. J'pense pas qu'y aura la liberté avant que le Roi tombe et que les Colonies de la Couronne soient devenues des États de l'Union.

— Ça peut pas arriver, soupira Arthur Stuart.

— Je pense que si. Mais ce s'ra un massacre. Pasque les gens combattent pus férocement que jamais quand ils cachent à tout le monde, y compris eux-mêmes, que leur cause est injuste. (Alvin cracha dans l'eau.) Va te coucher, Arthur Stuart. »

Mais Arthur n'arrivait pas à dormir. La présence de Cassius Clay sur le bateau avait mis les gens en émoi à la cale, et certains étaient en colère que Clay ait voulu culpabiliser les Blancs.

« Croyez-moi, commenta un gars du Kentucky. Quand ils se sentent *coupables,* la seule façon dont ils peuvent se rassurer, c'est de s'convaincre qu'on mérite d'être esclaves. Et si on mérite d'être esclaves, c'est qu'on est méchants, et donc qu'il faut nous punir tout le temps. »

Arthur Stuart trouvait tout cela un peu tarabiscoté, mais il n'était qu'un bébé quand sa mère l'avait emporté vers la liberté.

Il ne pouvait pas vraiment argumenter quand on lui parlait de ce qu'était vraiment la servitude.

Même quand les choses se furent calmées, Arthur ne put s'endormir. Il finit par se lever et remonter en catimini jusqu'au pont.

La lune éclairait le paysage, sur la rive est, car le brouillard y était bas, et on voyait les étoiles.

Les vingt-cinq esclaves mexica dormaient sur le pont de poupe, et certains marmonnaient dans leur sommeil. Le garde aussi dormait.

Je voulais vous libérer ce soir, pensa Arthur. Mais ce serait trop long, maintenant. Je n'aurais jamais fini avant le matin.

Puis il se dit que ce n'était peut-être pas vrai. Il pouvait peut-être agir plus vite qu'il croyait.

Il s'assit donc dans une ombre et, après quelques faux départs, il fit entrer la chaîne de l'esclave le plus proche dans son esprit et commença à sentir le métal comme il l'avait fait pour la pièce. Il le ramollit comme il l'avait fait avec sa boucle de ceinture.

Le problème, c'est que le fer était plus épais et contenait plus de métal que la pièce ou la boucle. Le temps qu'il en ait ramolli un morceau, le précédent était redevenu dur, et ainsi de suite. Il se rappelait l'histoire que Peggy lui avait lue sur Sisyphe, qui en Hadès devait faire rouler une pierre au sommet d'une montagne. Mais pour chaque pas qu'il faisait en avant, il en reculait de deux tellement il glissait, et après toute une journée de travail, il était plus loin de la fin qu'à son début.

Puis il faillit se maudire tout haut d'être si bête.

Il n'avait pas besoin de tout ramollir. Ils n'allaient pas l'enlever comme une manche. Il suffisait de ramollir la charnière, là où le métal était plus fin et plus fragile.

Il essaya et vit que tout se passait bien, quand il comprit autre chose. L'axe avait disparu.

Il mit une chaîne après l'autre dans son esprit, et vit qu'elles étaient toutes pareilles. Les axes des charnières avaient tous disparu. Tous les esclaves étaient déjà libres.

Il se leva et alla se planter au milieu des esclaves.

Ils ne dormaient pas. Ils lui firent de petits signes pour lui dire de partir, de se cacher.

Alors il retourna dans l'ombre.

Comme sur un signal, ils ouvrirent tous leurs entraves et les posèrent délicatement sur le pont. Bien sûr, cela fit un peu de bruit, mais le garde ne bougea pas. Tout le bateau resta endormi.

Puis les Noirs se levèrent et passèrent par-dessus le bastingage opposé à la rive.

Ils vont se noyer. Personne ne leur a appris à nager ni laissé une occasion d'apprendre seuls. Ils allaient choisir la mort.

Si ce n'est qu'à la réflexion, Arthur n'entendit pas une seule éclaboussure.

Il se leva quand tous les esclaves eurent quitté le pont et alla regarder à un autre point du bastingage. Ils étaient bien passés par-dessus bord – tous regroupés sur le radeau. Et maintenant, ils chargeaient soigneusement les biens d'Abe Lincoln sur l'annexe. C'était une petite barque, mais c'était un petit chargement, aussi ne fallut-il pas longtemps.

Quelle différence, de ne pas voler les biens d'Abe ? Ils étaient de toutes façons des voleurs, puisqu'ils se volaient eux-mêmes en fuyant. En tout cas, c'était le principe légal. Comme si un homme, en étant libre, volait quelque chose à quelqu'un d'autre.

Ils s'allongèrent sur le radeau, tous les vingt-cinq, faisant une véritable pile humaine, et ceux des bords utilisèrent leurs bras comme pagaie pour s'éloigner dans le courant. Ils partaient dans la brume, vers le rivage de l'homme rouge.

Quelqu'un lui posa la main sur l'épaule, et il sursauta d'effroi.

C'était Alvin, bien sûr.

« Vaut mieux qu'on nous voye pas icitte. Descendons. »

Arthur Stuart le mena vers les quartiers des esclaves, et bientôt ils étaient en pleine conversation murmurée dans la cuisine, obscure à part la lanterne qu'Alvin faisait flamber au minimum.

« Je m'étais bien dit qu'tu trouverais un plan idiot comme çui-là.

— Et moi je pensais que tu les laisserais rester esclaves comme si ça ne te faisait rien, mais j'aurais dû savoir qu'non, répondit Arthur Stuart.

— J'pensais d'même, dit Alvin. Mais je connais pas si c'est les questions de Bowie, ou l'couteau qu'il a voulu me mettre dans la gorge – et non, Arthur Stuart, y s'était pas arrêté à temps. Pour un peu qu'y aurait eu une lame sur son couteau, il m'aurait égorgé. C'est peut-être la peur d'la mort qui m'a fait craindre de rencontrer Dieu en sachant que j'aurais pu libérer ces vingt-cinq esclaves et qu'j'avais décidé de pas le faire. Ou alors, c'était le sermon de M. Clay ce soir. Qui m'a converti tout d'un coup.

— Et converti m'sieur Lincoln, ajouta Arthur Stuart.

— Peut-être bien, dit Alvin. Mais on dirait pas que c'est l'genre d'homme à en posséder un autre.

— J'connais pourquoi t'étais obligé d'le faire.

— Et pourquoi ?

— Parce que tu connaissais qu'sans ça, j'le frais moi-même. »

Alvin haussa les épaules.

« Eh bien, j'connaissais que tu essaierais.

— J'aurais réussi.

— Très lentement.

— Ça marchait, une fois qu'j'ai eu compris qu'il fallait s'attaquer à la charnière.

— Sans doute. Mais la vraie raison pour laquelle j'ai choisi c'soir, c'est qu'on avait l'radeau. Un vrai présent du ciel, pas vrai ? Ç'aurait été dommage de pas l'utiliser.

— Qu'esse qui va leur arriver quand ils parviendront sur la rive de l'homme rouge ?

— Tenskwa-Tawa s'occupera d'eux. J'leur ai donné un cadeau à r'mettre au premier Rouge qu'ils verront. Çui-là les escortera jusqu'au Prophète, où qu'y s'trouve à c't'heure. Et quand *lui* l'verra, il leur accordera le passage. Ou même il les laissera habiter là.

— Ou alors il aura besoin d'eux, pour combattre contre les Mexica, s'ils vont vers le nord.

— Peut-être.

— C'était quoi, c'cadeau ?

— Quèques objets comme celui-ci », dit Alvin.

Il montra un petit cube scintillant. On aurait cru la glace la plus pure au monde, ou du verre, mais le verre ne scintille pas.

Arthur Stuart prit l'objet en main et comprit de quoi il s'agissait.

« C'est de l'eau. Une boîte d'eau.

— Plutôt un cube d'eau. J'ai décidé de le faire aujourd'hui, sur la rivière, quand mon sang a failli y couler. C'est en partie comme ça que je les ai faits. Une petite partie de moi est entrée dans l'eau pour la rendre solide comme l'acier. Tu connais la loi : "Le Faiseur, c'est celui…

— Le Faiseur, c'est celui qui fait partie de ce qu'il crée", acheva Arthur Stuart.

— Va dormir, dit Alvin. Personne doit savoir qu'on était d'bout ce soir. Je peux pas les faire dormir éternellement.

— J'peux l'garder ? J'ai l'impression que j'vois quèque chose dedans.

— On peut tout voir, dedans, si on regarde assez longtemps, confirma Alvin. Mais non, tu peux pas le garder. Si tu crois que ce que j'ai dans mon paquetage est précieux, imagine ce que donneraient des genses pour un cube d'eau qui leur procure des visions vraies de ce qui arrive ou qui arrivera, pour eux ou dans le monde. »

Arthur tendit la main et voulut rendre le cube à Alvin.

Mais au lieu de le prendre, Alvin sourit, et le cube redevint liquide, et s'écoula entre les doigts d'Arthur Stuart. Celui-ci regarda la petite flaque sur la table et se sentit plus abandonné que jamais.

« C'est que d'l'eau, le rassura Alvin.

— Et un peu d'sang.

— Nan, ça j'l'ai r'pris.

— Bonne nuit, dit Arthur Stuart. Et… merci d'les avoir libérés.

— Une fois qu'tu avais pris ta décision, j'avais pus l'choix. J'les ai r'gardés et j'me suis dit : Quèqu'un les a aimés autant qu'ta m'man t'a aimé. Elle est morte pour t'libérer. Moi, j'étais pas obligé d'en faire autant. Fallait juste que j'me fasse un peu violence, que j'me mette un peu en danger. Mais pas beaucoup.

— Mais t'as vu ce que j'ai fait, non ? Je l'ai amolli sans l'faire chauffer !

— Tas été bon, Arthur Stuart. On peut pas dire l'contraire, t'es un Faiseur.

— Pas un très bon.

— Chaque fois qu'on a deux Faiseurs, y en a toujours un qui l'est plusse que l'aut'. Mais pour éviter qu'y s'monte le bourrichon, faut toujours s'rappeler qu'on peut en trouver forcément un troisième qu'est meilleur qu'les deux premiers.

— Qui est meilleur que toi ? demanda Arthur Stuart.

— Toi. Parce qu'une once de compassion, ça vaudra toujours plusse qu'une livre de talent. Maintenant, va t'coucher. »

Alors, Arthur s'abandonna à la fatigue immense qui l'écrasait. Ce qui l'avait maintenu éveillé jusque-là avait disparu. Il arriva tout juste à sa couchette avant de s'endormir.

Oh, quel raffut il y eut, au matin ! Les soupçons allaient bon train. Certains pensaient qu'c'étaient les gars du radeau, sinon pourquoi les esclaves auraient laissé la cargaison ? Jusqu'à ce que quelqu'un fasse remarquer qu's'ils l'y avaient pas laissée, c'te cargaison, il n'y aurait pas eu de place pour tous les évadés.

Puis les soupçons tombèrent sur le garde qui avait dormi, mais la plupart des gens savaient que c'était une erreur, puisque, s'il avait fait ça, il aurait aussi bien fait de s'enfuir avec eux, au lieu de rester à dormir sur le pont jusqu'à ce qu'un marin remarque les chaînes sans les esclaves.

Ce n'était que maintenant, une fois les esclaves disparus, que la propriété des esclaves devenait évidente. Alvin aurait pensé que m'sieur Travis était leur maître, mais le plusse livide de tous, c'était le capitaine Howard en personne. C'était étonnant. Néanmoins, ça expliquait pourquoi les hommes partis pour Mexico avaient choisi c'bateau pour descendre la rivière.

Mais à la surprise d'Alvin, Travis et Howard n'arrêtaient pas d'regarder Arthur Stuart et lui-même, comme s'y s'doutaient d'la vérité. Rien d'étonnant, finit-il par se dire. Si Bowie leur avait raconté ce qui était arrivé à son couteau sur le fleuve, ils se d'mandaient forcément si un homme avec un tel pouvoir sus l'fer pourrait pas faire disparaître tous les axes des m'nottes.

Lentement, la foule se dispersa. Mais pas l'capitaine Howard, ni Travis. Et quand Alvin et Arthur firent mine de partir, Howard se dirigea droit sur eux.

« J'veux vous causer, dit Howard d'un ton qui n'avait rien d'amical.

— De quoi ? demanda Alvin.

— D'votre boy. J'ai vu comment qu'y f'sait leurs seaux le matin. J'ai vu leur causer. Ça m'a bien rendu méfiant, dame, vu qu'y en avait pas un pour parler anglais.

— *Pero todos hablaban español*, expliqua Arthur Stuart.

— Ils parlaient *tous* l'espagnol ? s'étonna Travis, qui paraissait chagriné. Ah ! les sales menteurs. »

Ben voyons. Comme si les esclaves devaient la moindre honnêteté à leur propriétaire.

« C't'une bonne confession, ça. Il a r'connu qu'y parlait leur langue et qu'y connaissait des choses que leur maître connaissait même pas. »

Alvin posa la main sur l'épaule d'Arthur en voyant que celui-ci allait protester, mais il ne l'empêcha pas de parler.

« Mon boy que v'là est tout juste après apprendre l'espagnol, expliqua Alvin. Alors pour sûr, l'a pris la première occasion qui passait pour pratiquer. À moinses que vous ayez une preuve qu'ces fers ont été ouverts avec un seau d'chambre, j'pense que vous pouvez l'oublier, c'garçon.

— Non, je ne pense pas qu'il ait ouvert les fers lui-même, concéda le capitaine Howard. M'est avis qu'y f'sait l'espion pour un autre, pour leur donner le plan pour les libérer.

— J'ai pas raconté d'plan », dit Arthur Stuart sur un ton courroucé.

Alvin resserra sa prise sur l'épaule du jeune homme. Aucun esclave noir n'aurait parlé de la sorte à un Blanc, et surtout pas à un capitaine de bateau.

Puis une autre voix s'éleva dans le dos de Travis et Howard.

« Allez, mon garçon, dit Bowie. Tu peux leur raconter. Plus la peine de faire des menteries. »

Et avec une sensation d'effroi, Alvin se demanda à quel feu d'artifice il devrait avoir recours pour détourner leur attention

suffisamment longtemps pour qu'Arthur Stuart et lui puissent fuir.

Mais Bowie ne dit pas du tout ce à quoi Alvin s'était attendu.

« J'ai fait en sorte que l'gamin m'raconte c'que les esclaves lui avaient dit. Ils préparaient un terrib' rituel mexica. Ils voulaient arracher l'cœur d'quèqu'un une nuit, pendant qu'y f'raient semblant d'être nos guides. Bande de traîtres, ceux-là, alors j'ai décidé qu'on s'en passerait bien.

— *Vous* avez décidé ? s'indigna le capitaine Howard. De quel droit avez-*vous* décidé ?

— Par sécurité, répondit Bowie. C'est vous qui m'avez nommé responsable des éclaireurs, et c'est c'que ceux-là d'vaient être. Mais c'était une idée bougrement idiote depuis le début. Pourquoi vous pensez qu'les Mexica les avaient laissés en un seul morceau, au lieu d'leur arracher l'cœur ? C'était un piège, depuis l'début. Mais on est pas tombés d'dans.

— Vous *savez* ce qu'ils ont coûté ? insista le capitaine Howard.

— À vous, rien », rappela Travis.

Cette remarque fit perdre au capitaine beaucoup de sa superbe.

« C'est une question d'principe. Les libérer, comme ça…

— Mais j'les ai pas libérés. J'les ai envoyés d'laut' côté d'la rivière. À votre avis, qu'esse que les Rouges vont en faire ? Si même y passent le brouillard… »

Il y eut quelques autres grommellements, mais aussi des rires, et le sujet fut abandonné.

Dans sa cabine, Alvin attendit le retour de Bowie.

« Pourquoi ?

— Je t'avais bien dit que j'connaissais comment qu'on garde un s'cret, rappela Bowie. J'vous ai r'gardés faire, l'drôle et toi. J'dois dire, ça valait l'coup, d'voir comment vous les avez libérés sans même les toucher. J'pensais pas voir un jour un talent pareil. Ça, t'es bien un F'seur.

— Alors viens avez moi, dit Alvin. Quitte ces hommes. Tu connais donc pas l'danger qu'ils courent ? Les Mexica sont pas idiots. Tu voyages avec des morts.

— Possib'. Mais ils ont b'soin de c'que j'sais faire, et pas toi.

— Si. Parce que j'connais pas combien d'genses sont capab' de m'cacher leur flamme de vie. C'est ça, ton talent, hein ? Disparaître à la vue d'tous, quand tu veux. Parce que j't'ai pas vu nous r'garder, hier soir.

— Et pourtant, j't'ai réveillé rien qu'en tendant la main vers ton paquetage, l'autre nuit.

— En tendant la main ? Ou en l'remettant en place ? » Bowie haussa les épaules.

« Je te remercie d'nous avoir protégés en portant l'chapeau. »

Bowie gloussa.

« C'était un tout p'tit chapeau. En fait, Travis commençait à en avoir assez de tout c'qui fallait faire pour prendre soin des moricauds. C'est Howard qu'insistait pour les garder, et y vient même pas avec nous, une fois qu'y nous pose sus la côte.

— J'pourrais t'apprendre. Comme Arthur Stuart apprend.

— J'pense pas, dit Bowie. Comme t'as dit, on est pas des hommes pareils.

— Pas si différents pour qu'tu puisses pas changer si l'envie t'prenait. »

Bowie secoua la tête.

« Bon. Alors j'vais t'remercier d'la seule façon qui t's'ras utile », proposa Alvin.

Bowie attendit.

« Eh ben ?

— J'viens d'le faire, expliqua Alvin. J'te l'ai r'mise. »

Bowie toucha le fourreau à son côté. Il n'était pas vide. Il tira son couteau. La lame était là, comme avant, tout à fait identique.

Bowie tenait son arme comme un enfant perdu depuis longtemps.

« Comment qu't'as r'mis la lame ? demanda-t-il. Tu y as même pas touché.

— Elle était là d'puis l'début. J'l'avais juste un peu étalée.

— Pour que j'puisse pas la voir ?

— Et qu'elle coupe pus.

— Mais maintenant, elle coupe ?

— M’est avis qu’tu vas mourir, quand tu t’battras contre les Mexica. Mais j’veux qu’t’emmène des sacrifieurs avec toi avant ça.

— Promis. Sauf pour la partie où j’meurs.

— J’espère que t’as raison et qu’j’me trompe, m’sieur Bowie.

— Et j’espère que tu vivras pour toujours, Alvin le Faiseur », répondit le Tueur au couteau.

Ce matin-là, Alvin et Arthur Stuart débarquèrent, ainsi qu’Abe Lincoln et Couz, et ils descendirent ensemble vers Nueva Barcelona, tous les quatre, échangeant des anecdotes impossibles tout du long. Mais c’est une autre histoire…

I
Nueva Barcelona

Depuis quelque temps, on aurait dit qu'absolument tout le monde se donnait rendez-vous à Nueva Barcelona. C'étaient surtout des vapeurs qui amenaient les nouveaux arrivants. Malgré le brouillard sur le Mizzippy qui empêchait l'homme blanc de passer sur la rive occidentale, les bateaux montaient et descendaient le fleuve, lestés de passagers et de marchandises – autant dire qu'ils convoyaient de l'argent pour le déposer tout cuit dans le bec de ceux qui avaient la mainmise sur l'embouchure.

À savoir, ces temps-ci, les Espagnols, du moins officiellement. Nueva Barcelona était entre leurs mains et on voyait leurs troupes partout.

Mais la présence même de ces troupes était révélatrice. Elle laissait supposer que les Espagnols n'étaient pas très sûrs de pouvoir tenir la ville. Quelques années plus tôt, elle s'appelait encore La Nouvelle-Orléans, et il restait toujours beaucoup de quartiers où il valait mieux parler français quand on voulait trouver un morceau à manger ou un toit sous lequel dormir – et quiconque s'avisait d'y parler espagnol risquait fort de se réveiller la gorge tranchée.

Alvin ne fut pas surpris de voir Espagnols et Français se mélanger sur les quais. Ce qui le surprit, ce fut d'entendre presque tout le monde s'exprimer en anglais – le plus souvent mâtiné d'un accent prononcé, mais en anglais tout de même.

« M'est avis que t'as appris tout ton espagnol pour arien, Arthur Stuart, dit-il au jeune métis qui feignait d'être son esclave.

— P't-être que oui, p't-être que non, répliqua Arthur Stuart. Mais ça m'a pas coûté gros de l'apprendre. »

Ce qui était vrai. Alvin avait été décontenancé par la facilité avec laquelle le gamin s'était initié à l'espagnol auprès d'un esclave cubain à bord du vapeur qui leur avait fait descendre le fleuve. C'était un talent précieux que même Alvin ne possédait pas, ne serait-ce qu'un peu. Être un Faiseur offrait des avantages, mais pas tous. Alvin n'avait pas besoin qu'on le lui rappelle. Certains jours, il se disait que ça ne valait pas mieux qu'une chique de tabac recrachée sur le plancher du salon. Malgré tous ses pouvoirs, il n'avait pas réussi à sauver la vie de son bébé, pas vrai ? Oh, il avait essayé, mais à la naissance de l'enfant, deux mois trop tôt, il n'avait pas trouvé comment lui rectifier les poumons de l'intérieur afin qu'il puisse respirer. Le nouveau-né avait bleui et succombé faute d'oxygène. Non, être un Faiseur ne valait pas grand-chose.

Margaret était à nouveau enceinte, mais Alvin et la jeune femme ne se voyaient guère ces temps-ci. Elle, parce que très occupée à tenter d'empêcher une guerre sanglante à propos de l'esclavage. Lui, parce que très occupé à chercher à quoi consacrer sa vie. Rien de ce qu'il avait entrepris n'avait donné de grands résultats. Et ce déplacement à Nueva Barcelona serait tout aussi vain, il n'en doutait pas.

Une bonne chose tout de même : il avait fait la connaissance d'Abe et de Couz durant le voyage. Mais maintenant qu'ils étaient à Barcy, il les avait perdus de vue et se retrouvait seul avec Arthur Stuart, poursuivant ainsi sa démonstration que tous les pouvoirs du monde ne valaient rien quand on était trop bête pour savoir à quoi les employer et comment les partager avec autrui.

« Tu fais 'core la même figure, Alvin, dit Arthur Stuart.

— Quelle figure ?

— Comme si t'avais envie d'pisser mais que t'aurais la verdasse d'voir sortir des morceaux. »

Alvin lui flanqua une petite tape sur la tête. « Tu peux pas débagouler d'même dans cette ville.

— Personne m'a entendu.

— Pas la peine de t'entendre pour voir comme tu t'conduis. T'es faraud comme un écureuil. Gare autour de toi – tu vois la couleur se conduire de même ?

— J'suis qu'à moitié noir.

— Suffit d'être un seizième noiraud pour être noir dans cette ville.

— Maudit djab, Alvin, comment ces genses connaissent qu'ils sont pas un seizième noirauds ? Personne a jamais vu ses arrière-arrière-grands-parents.

— Qu'esse tu veux parier que tout l'monde blanc de Barcy peut réciter sa clique de famille complète ?

— Qu'esse tu veux parier qu'ils l'ont proche tout inventionnée ?

— Fais comme si t'avais peur que j'te donne le fouet, Arthur Stuart.

— Pourquoi ? On a jamais l'impression que t'en viendras à ça. »

Le défi était clair, et Alvin le releva. Il comptait seulement simuler la colère, rugir un bon coup, lever la main et en rester là. Seulement, lorsqu'il ouvrit la bouche, son rugissement tonna plus fort qu'il ne l'avait escompté. Et sa colère était réelle, violente, au point qu'il dut se forcer pour ne pas frapper le gamin.

Si réelle que l'ombre d'une peur sincère passa dans les yeux d'Arthur Stuart qui se recroquevilla sous le coup prêt à tomber.

Mais Alvin se ressaisit, et le coup ne tomba pas.

« T'as joliment joué l'drôle qu'a peur, fit-il en riant nerveusement.

— Je jouais pas, dit Arthur d'une voix douce. Et toi ?

— J'suis donc tellement bon que t'es obligé de demander ?

— Non. Souventes fois, t'es un failli menteur. T'avais une colère bleue.

— Ouaip, c'est vrai. Mais pas contre toi, Arthur Stuart.

— Contre qui donc, alors ?

— Pour tout dire, j'connais pas. J'connaissais même pas que j'étais encrèle avant d'vouloir faire semblant. »

À cet instant, une main imposante empoigna l'épaule d'Alvin, pas violemment mais tout de même avec force. Peu d'hommes avaient les mains assez grandes pour empaumer une épaule de forgeron de l'avant à l'arrière.

« Abe, fit Alvin.

— Je me demande à quoi je viens d'assister, dit le nouvel arrivant. Je jette un coup d'œil à mes deux amis qui font semblant d'être maître et esclave, et qu'est-ce que je vois ?

— Oh, il m'donne tout l'temps des rinçures quand y a personne qui regarde, fit Arthur Stuart.

— M'est avis que j'pourrais bien commencer, dit Alvin, pour t'apprendre à faire des menteries d'même.

— Alors c'était de la comédie ? » demanda Abe.

Alvin se sentait mortifié à l'idée que cet homme de bien puisse même se poser la question, surtout après avoir descendu ensemble le Mizzippy durant une semaine. Et peut-être qu'une partie de sa colère refoulée affleurait encore la surface, parce qu'il se surprit à répliquer très sèchement : « C'était d'la comédie, mais en plusse c'est nos affaires.

— Et pas les miennes ? fit Abe. J'en ai l'impression. Ce ne sont pas mes affaires quand un ami veut porter la main sur un autre ami. J'imagine qu'un bon citoyen doit se contenter de regarder les bras croisés.

— Je l'ai pas tapoché, dit Alvin. Je l'aurais pas fait.

— Mais maintenant c'est moi que vous voulez frapper.

— Non. Asteure j'veux m'déniquer une aubarge pas chère, y poser mon sac et trouver quèque chose à chiquer. D'après que Barcy, c'est une bonne ville où manger, mais faut pas avoir peur d'engouler des poissons qu'ont l'air de vermines.

— Est-ce que vous m'invitez à manger ? demanda Abe. Ou à m'en aller pour vous laisser vous occuper de vos affaires ?

— Surtout à changer d'conversation, répondit Alvin. Mais j'serais joliment content si Couz et vous veniez dîner avec nous autres dans la première bonne aubarge qui s'présente.

— Oh, Couz ne sera pas des nôtres. Il vient de découvrir l'amour de sa vie qui l'attendait à l'embarcadère.

— Vous voulez dire la traînasse avec qui il causait ? demanda Arthur Stuart.

— Je lui ai suggéré qu'il pouvait attendre de trouver une putain de meilleure condition, dit Abe, mais il a prétendu qu'elle n'en était pas une, et elle a juré qu'elle avait eu le coup de foudre à l'instant même où elle l'avait vu. Alors j'imagine que je vais lui

remettre la main dessus demain dans la matinée, soûl et détroussé.

— J'suis content d'connaître qu'il peut dépendre sus vous pour veiller sus lui, Abe, dit Alvin.

— Mais j'ai déjà pris mes précautions », fit Abe. Il brandit un portefeuille. « Je lui ai fait les poches le premier, si bien qu'il n'a pas plus de trois piastres à voler. »

Alvin et Arthur éclatèrent tous deux de rire.

« C'est ça, vot' talent ? demanda Arthur Stuart. Faire les poches ?

— Non, jeune homme, répondit Lincoln. Pas besoin de talent pour voler Couz. On lui chiperait le nez qu'il ne s'apercevrait de rien. Surtout si une fille lui fait les yeux doux.

— Mais la fille s'en apercevrait, elle, fit Alvin.

— Peut-être, mais elle n'a rien dit.

— Et comme elle avait idée elle aussi d'chiper le contenu du portefeuille, par rapport qu'elle vous avait vus tous deux vendre toute vot' cargaison et sûrement prendre l'argent et l'partager, vous croyez pas qu'elle aurait dit quèque chose ?

— Alors je pense qu'elle ne m'a pas vu faire.

— Ou elle vous a vu mais elle s'en moquait. »

Abe réfléchit un instant. « À mon avis, d'après ce que vous me dites, je devrais jeter un coup d'œil dans ce portefeuille.

— Vous pourriez », dit Alvin.

Ce que fit Abe. « Cré coup de tonnerre », lâcha-t-il. Le portefeuille était évidemment vide.

« Cré grand couillon, oui, fit Alvin, mais vos amis véritables vous en feront jamais la remarque.

— Comme ça, elle l'avait déjà volé.

— Oh, j'crois pas qu'elle a posé la main sus lui. Mais une fille de même, ça doit pas travailler toute seule. Ça fait les yeux doux…

— Et son compère fait les poches, termina Arthur Stuart.

— Tu m'as l'air de t'y connaître, fit Abe.

— On ouvre l'œil, dit Arthur Stuart. Nous aut', on aime bien les attraper sus l'fait, si c'est possible.

— Alors pourquoi vous ne les avez pas attrapés quand ils ont volé Couz ?

— On connaissait pas qu'il fallait veiller sus vous autres », répondit Arthur Stuart.

Abe le regarda, en proie à une indignation calculée. « La prochaine fois que vous voulez rosser ce drôle, Al Smith, faites-moi le plaisir de rajouter une torgnole de ma part.

— Si vous voulez rincer un beau-frère adopté à moitié noiraud, vous avez qu'à vous en trouver un, dit Alvin.

— Et pis, ajouta Arthur Stuart, vous avez bien b'soin qu'on veille sus vous.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— À cause que vous en avez pas souvenance, mais c'est pas seulement Couz que les battements d'cils de la fille aux grands yeux ont distrait. »

Abe se donna une claque sur la poche. L'espace d'une seconde il fut soulagé de toujours y sentir son portefeuille. Mais il se rappela aussitôt que celui de Couz non plus ne s'était pas envolé. Il ne lui fallut qu'un instant pour découvrir que tous deux s'étaient fait détrousser.

« Et ils ont eu le toupet de remettre les portefeuilles en place, fit-il d'une voix stupéfaite.

— Ben, tracassez-vous donc pas, dit Arthur Stuart. C'était sûrement l'talent du voleur, alors qu'esse vous auriez pu y faire ? »

Abe s'assit carrément sur le quai, manœuvre hautement délicate car il était si grand et si maigre qu'en se baissant il faillit projeter trois ou quatre personnes à l'eau.

« Alors ça, c'est le bouquet, dit-il. Et moi je suis le plus grand couillon qui soit. D'abord, j'ai fait un radeau impossible à piloter, et vous avez dû me sauver. Ensuite, à peine ai-je vendu ma cargaison et récupéré l'argent pour lequel je suis venu que je me laisse dévaliser.

— Bon, fit Alvin, on s'en va manger.

— Comment ? Je n'ai pas un picaillon. Je n'ai même pas mon trajet retour.

— Oh, on va vous offère le dîner, dit Alvin.

— Je ne peux pas accepter.

— Pourquoi ?

— Parce que je serais en dette envers vous.

— On a sauvé vot' vie de couillon sus l'fleuve, Abe Lincoln. Vous êtes tellement en dette envers moi que vous m'devez des intérêts sus l'air que vous respirez. »

Abe réfléchit un instant. « Eh bien, alors, tant qu'à y être d'un penny, autant y être d'une livre, j'ai l'impression.

— La version américaine, c'est "tant qu'à y être d'un sou, autant y être d'une piastre", dit obligeamment Arthur Stuart.

— Mais la version de ma maman, c'est celle que j'ai dite, répliqua Abe. Et comme j'ai autant de livres que de piastres, je pense que je peux choisir mon juron.

— C'était un juron, d'après vous ?

— C'était dans ma tête un juron tellement affreux qu'un marin s'enfoncerait des bouts de bois dans les oreilles pour ne pas l'entendre. Je n'en ai dit qu'une partie, celle du penny et de la livre. »

Pendant tout ce temps, bien sûr, Alvin se servait de sa bestiole pour rechercher les voleurs. Il fallait en priorité retrouver Couz, d'une part parce que la femme était peut-être toujours avec lui, d'autre part pour s'assurer qu'on ne lui avait fait aucun mal. Il repéra sa flamme de vie au moment où il recevait un coup de gourdin sur le crâne dans un coin mal famé. Ce ne fut pas difficile d'amortir le choc pour qu'il n'en souffre pas trop. De le faire s'écrouler par terre de façon assez convaincante pour que son agresseur n'éprouve pas le besoin de doubler la mise. Mais Couz se réveillerait sans même une migraine.

En attendant, l'homme et la femme s'en repartaient tranquillement comme si de rien n'était. Alvin les fouilla donc au moyen de sa bestiole et découvrit rapidement l'argent. Il n'eut aucune peine à détendre un peu la trame du tissu dans la poche de l'homme et le sac de la femme, pas plus qu'à rendre les pièces glissantes. Il les empêcha aisément de faire le moindre bruit lorsqu'elles cascadèrent sur le quai. Le plus délicat fut de les retenir de se couler par les espaces entre les planches et de disparaître dans les eaux stagnantes sous le ponton.

Arthur Stuart, fort d'une solide expérience désormais, arrivait évidemment à suivre dans les grandes lignes les

agissements d'Alvin. Voilà pourquoi il étirait la conversation en longueur pour lui permettre de mener sa tâche à bien.

Dans un sens, se dit Alvin, on ressemble beaucoup à ce couple de voleurs. Arthur Stuart est le baron qui occupe l'attention d'Abe afin qu'il ne se doute pas de ce qui se passe, et moi je suis le coupeur de bourse et voleur à la tire. La seule différence, c'est que notre vol à nous annule en quelque sorte le vol précédent.

« Et si on allait chiquer au lieu d'en causer ? dit Arthur Stuart.

— Ousqu'on va trouver un repas comestible ? fit Alvin.

— Par icitte, j'crois, dit Arthur Stuart en se dirigeant droit vers la ruelle où les pièces s'étaient toutes répandues.

— Oh, ça ne m'a pas l'air très engageant, fit Abe.

— Faites-moi confiance. J'ai le nez pour les bons repas.

— C'est vrai, confirma Alvin. Et moi j'ai la langue, la bouche et les dents pour ça.

— Je fournis le ventre de bon cœur », proposa Abe.

Ils le laissèrent prendre la tête dans la ruelle. Et voilà qu'il passe devant les pièces sans s'arrêter.

« Abe, fit Alvin. Vous avez donc pas vu les pièces d'or là-bas par terre ?

— Elles ne sont pas à moi, répondit Abe.

— Qui trouve garde, qui perd pleure, cita Arthur Stuart.

— J'ai peut-être perdu quelque chose, fit Abe, mais je ne pleure pas.

— Mais vous avez trouvé asteure, et j'vous vois pas l'garder. »

Abe observa ses deux compagnons d'un œil vaguement soupçonneux. « Je crois qu'on devrait ramasser ces pièces et se mettre à la recherche de leur propriétaire. Quelqu'un va sûrement beaucoup regretter d'avoir un trou dans sa poche.

— M'est avis », fit Alvin en se penchant pour ramasser quelques pièces.

Arthur Stuart faisait de même, et ils les eurent bientôt récupérées jusqu'à la dernière. Ça représentait une belle somme, une fois toutes rassemblées.

« Faut les ranger quèque part, dit Alvin. Et si vous les remisiez dedans vos portefeuilles vides ? »

Alvin s'attendait à ce qu'Abe s'aperçoive, lorsqu'il entreprit de remplir ses portefeuilles, qu'il s'agissait exactement du montant qu'on avait volé.

Mais il ne remarqua rien. Parce que la somme ne correspondait pas. Il y avait fichtrement trop d'argent.

Arthur Stuart éclata de rire et ne s'arrêta que lorsque les larmes lui coulèrent le long des joues.

« Alors, qui pleure maintenant ? demanda Abe.

— Il rit après moi, dit Alvin.

— Pourquoi ?

— Par rapport que j'ai complètement oublié une affaire : Couz et vous, vous êtes sûrement pas les premiers qu'ils ont volés aujourd'hui. »

Abe baissa les yeux sur les portefeuilles bourrés puis sur les pièces qu'Alvin et Arthur Stuart tenaient encore, et il comprit enfin. « Vous avez volé les voleurs. »

Alvin secoua la tête. « Vous étiez supposé accroire qu'ils avaient lâché vot' argent et s'étaient enfuis, quoi, dit-il. Mais j'peux pas prétendre ça asteure que vous avez trouvé plusse d'argent que ce qu'ils vous ont pris. »

Abe secoua la tête à son tour. « Ma foi, je commence à me dire que vous avez une espèce de talent, monsieur Smith.

— J'connais un brin comment m'y prendre avec les métaux, fit Alvin.

— Y compris celui qui se trouve dans la poche ou la bourse de quelqu'un d'autre deux ou trois rues plus loin.

— On s'en va quérir Couz, dit Alvin. M'est avis qu'il devrait bétot s'réveiller.

— Il dort ? demanda Abe.

— On l'a un brin encouragé. Mais ça va aller. »

Abe lui jeta un regard mais ne dit rien.

« Et tout cet argent en plusse ? demanda Arthur Stuart.

— Je ne le prends pas, répondit Abe. Je garde ce qui nous revient de droit, à Couz et moi, mais le reste, laissez-le donc là, sur le quai. Les voleurs pourront venir le reprendre.

— Mais c'était pas leur argent non pus, fit Arthur Stuart.

— Ça se réglera entre leur créateur et eux le jour du Jugement dernier. Je ne veux pas en entendre parler. Je ne veux pas d'argent que je ne peux pas justifier.

— Devant l'Seigneur ? demanda Alvin.

— Ou devant les juges, fit Abe. J'ai un reçu pour ce montant, on peut prouver qu'il m'appartient. Abandonnez le reste ici. Ou gardez-le, si ça vous est égal d'être vous-mêmes des voleurs. »

Alvin ne pouvait pas croire que l'homme dont il venait de récupérer l'argent le traitait de voleur. Mais, après un moment de réflexion, il comprit qu'il aurait du mal à prétendre avoir trouvé les pièces comme ça, par hasard. Ni qu'elles lui appartenaient, même en faisant de gros efforts d'imagination.

« J'ai idée si on vole un voleur, dit Alvin, ça fait on est un voleur de même.

— J'ai idée aussi », répéta Abe.

Alvin et Arthur Stuart laissèrent s'écouler de leurs mains l'argent qui retomba sur les planches du quai. Une fois encore. Alvin s'assura qu'aucune ne passait entre elles. L'argent ne profiterait à personne au fond de l'eau.

« Vous êtes tout l'temps aussi honnête ? dit Alvin.

— Quand il s'agit d'argent, oui m'sieur, répondit Abe.

— Mais pas pour tout.

— Je dois le reconnaître, certains détails des histoires que je raconte ne sont pas à proprement parler d'une vérité absolue.

— Ben, évidemment qu'non, fit Alvin, mais on peut pas raconter une bonne histoire sans l'improuver de temps en temps.

— Enfin, si, on peut, dit Abe. Mais on fait comment quand il faut raconter la même histoire aux mêmes gens ? On est bien obligé de la modifier pour qu'ils l'écoutent encore avec plaisir.

— C'est pour eux autres qu'il faut traficoter la vérité, par le fait.

— Par pure charité chrétienne. »

Couz dormait toujours lorsqu'ils le retrouvèrent, mais pas du sommeil de la victime qui vient de recevoir un coup sur la tête, plutôt du sommeil ronflant de l'homme fatigué. Abe marqua donc une pause et se mit un doigt sur les lèvres afin de faire comprendre à Alvin et Arthur Stuart qu'ils devaient le laisser

parler. C'est seulement après qu'ils eurent acquiescé d'un hochement de tête qu'il se mit à pousser Couz du bout du pied.

Couz crachota et se réveilla. « Oh, bon sang, fit-il. Qu'est-ce que j'fiche là ?

— Tu te réveilles, répondit Abe. Mais tu dormais il y a une minute.

— Ah bon ? Pourquoi j'dormais ici ?

— J'allais te poser la même question. Tu as pris du bon temps avec cette dame dont tu es tombé si éperdument amoureux ? »

Couz se rengorgea. « Oh, et comment ! » Mais tous voyaient à sa mine qu'il ne gardait en réalité aucun souvenir de ce qui avait pu se passer. « C'était incroyable. Elle était… Mais j'devrais peut-être pas vous raconter ça en présence du petit.

— Non, vaudrait mieux pas, fit Abe. Tu as dû prendre une belle cuite hier soir.

— Hier soir ? s'étonna Couz en regardant autour de lui.

— Il s'est passé toute une nuit et une journée depuis que tu es parti avec elle. J'imagine que tu as dû dépenser ta part de l'argent jusqu'au dernier sou, mais je te préviens, Couz, je ne te donne rien de la mienne, sûrement pas. »

Couz tapota ses vêtements et s'aperçut que son portefeuille manquait. « Oh, la bon sang de pierreuse ! La bon d'là de mielleuse !

— Couz a un talent pour jurer devant les enfants, dit Abe.

— Mon portefeuille a disparu.

— M'est avis que l'argent qu'il contenait aussi.

— Ben, elle volerait pas le portefeuille en laissant l'argent, tout de même ? fit Couz.

— Tu es donc sûr qu'elle l'a volé ? demanda Abe.

— Ben, sinon, comment expliquer la perte de mon portefeuille ?

— Tu as passé une nuit et une journée à bambocher. Qui te dit que tu n'as pas tout dépensé ? Ou que tu n'en as pas fait cadeau à la femme ? Ou que tu ne t'es pas fait une demi-douzaine de nouveaux amis à qui tu as offert à boire jusqu'à ce que tu n'aies plus d'argent, et que tu n'as pas ensuite troqué le portefeuille contre un dernier verre ? »

On aurait dit que Couz avait reçu un coup de pied dans le ventre tant il paraissait abasourdi et malheureux. « Tu crois que j'ai fait ça, Abe ? J'dois avouer que je m'souviens pas du tout de ce que j'ai fait hier soir. »

Il leva alors la main et se toucha la tête. « J'ai dû tellement dormir que la gueule de bois m'est passée.

— Tu n'as pas l'air bien solide, dit Abe. Tu n'as peut-être pas de gueule de bois parce que tu es encore soûl.

— Je flageole un peu, fit Couz. Dites-moi, vous trois, est-ce que j'ai la voix pâteuse ? Est-ce que j'parle comme un gars soûl ? »

Alvin haussa les épaules. « Comme un bougre qui vient de s'réveiller, plutôt.

— Comme si vous aviez un chat dans l'gargoton, fit Arthur Stuart.

— Je t'ai vu plus soûl que ça, dit Abe.

— Oh, je me remettrai jamais d'une honte pareille, Abe, fit Couz. Tu m'as prévenu de pas la suivre. Qu'elle ou quelqu'un d'autre m'ait volé mon argent, que je l'aie tout dépensé ou perdu corps et biens parce que j'étais plein comme une outre, je vais rentrer à la maison les mains vides et mam va me tuer, les oreilles vont me tinter un bout de temps tellement elle va me chanter goguettes.

— Oh, Couz, tu sais bien que je ne vais pas te laisser dans un tel embarras, dit Abe.

— Ah bon ? C'est vrai ? Tu vas m'donner un peu de ta part ?

— Une somme assez rondelette. Nous dirons que… tu as investi le reste, une sorte de spéculation, mais l'affaire a mal tourné. Tout le monde le croira, pas vrai ? C'est mieux que se faire détrousser ou tout dépenser dans la boisson.

— Oh oui, Abe. Tu es un saint. Tu es mon meilleur ami. Et t'auras pas à mentir pour moi, Abe. Je sais que t'as horreur de ça. Tu diras aux gens qu'ils me demandent à moi, et c'est moi qui leur débiterai les mensonges. »

Abe mit la main à sa poche, sortit le propre portefeuille de Couz et le lui tendit. « Prends dans ce portefeuille ce dont tu penses avoir besoin pour rendre ton histoire crédible. »

Couz entreprit de compter les pièces d'or de vingt piastres, mais au bout de quelques-unes sa conscience se mit à le travailler. « Chaque pièce que je prends, c'est une pièce dont j'te prive, Abe. J'peux pas faire ça. Décide toi-même combien tu peux te permettre de me donner.

— Non, toi, fais le calcul, dit Abe. Tu sais que je suis mauvais en matière de comptes, sinon mon magasin n'aurait pas fait faillite l'an dernier.

— Mais j'ai l'impression de te voler quand je te retire comme ça l'argent du portefeuille.

— Oh, ce n'est pas mon portefeuille », fit Abe.

Couz le regarda comme s'il était fou. « Tu l'as sorti de ta poche, dit-il. Et s'il n'est pas à toi, alors à qui ? »

Comme Abe ne répondait pas, Couz posa à nouveau les yeux sur le portefeuille.

« C'est l'mien, fit-il.

— Il ressemble effectivement au tien, dit Abe.

— Tu l'as pris dans ma poche pendant que j'dormais ! s'indigna Couz.

— Je te le dis sincèrement, non. Et ces messieurs te confirmeront que je ne t'ai pas touché autrement que du bout de ma chaussure pendant que tu ronflais comme un chœur d'anges, étendu par terre.

— Alors comment tu l'as eu ?

— Je te l'ai volé avant même que tu partes avec la fille, répondit Abe.

— Tu… Mais alors… alors comment ai-je pu faire toutes ces choses hier soir ?

— Hier soir ? Autant que je me souvienne, tu étais sur le bateau avec nous.

— Qu'est-ce que tu… » Tout devint alors clair dans la tête de Couz. « Espèce de bon d'là de vieux pipeur ! Espèce de fieffé filou d'escamoteur ! »

Abe se mit la main en conque autour de l'oreille. « Écoutez ! Le chant de l'étourneau-couz !

— On est le même jour ! J'ai pas dormi plus d'une demi-heure !

— Vingt minutes, précisa spontanément Alvin. D'après moi, toujours bien.

— Et tout ça, c'est mon argent ! » fit Couz.

Abe hocha la tête d'un air grave. « Oui, mon ami, du moins jusqu'à ce qu'une autre fille te fasse les yeux doux. »

Couz parcourut du regard la petite ruelle. « Mais qu'est-ce qui est arrivé à Fannie ? On marchait tous les deux dans cette ruelle, la main dans… la main, et, l'instant d'après, tu m'pousses du pied.

— Tu sais quoi, Couz ? fit Abe. Ta vie sentimentale laisse à désirer.

— Tu peux parler », répliqua Couz d'un ton maussade.

Mais il avait visiblement touché là un point sensible. Abe ne se départit pas de son sourire, mais la gaieté disparut de son visage et, au lieu de répliquer par une plaisanterie ou une blague, il donna l'impression de rentrer peu à peu quelque part en lui-même.

« Allez, on s'en va manger, fit Arthur Stuart. Toutes ces bavasseries m'remplissent pas beaucoup l'ventre. »

Comme c'était la parole la plus sincère et la plus sensée qu'ils entendaient depuis une demi-heure, ils en furent tous d'accord et, se fiant à leur nez, tombèrent sur un établissement qui servait à manger des animaux essentiellement morts, pas trop pourvus en pattes, non venimeux de leur vivant et à première vue assez cuits pour être consommables. Pas facile à trouver à Barcy.

Après le dîner, Couz sortit une pipe qu'il entreprit de bourrer avec du fumier, s'il fallait en croire l'odeur lorsqu'il l'alluma. Alvin s'amusa à l'éteindre, mais il savait qu'il n'avait pas reçu son talent de Faiseur seulement pour s'éviter de temps en temps les mauvaises odeurs.

Il préféra prendre congé.

Il se balança son sac sur l'épaule, s'assura qu'Arthur se dépliait de sa chaise avant de se lever, et tous deux se carapatèrent pour se mettre en quête d'un logement. Pas de ces taudis en bordure du fleuve, pouilleux, nauséabonds, hors de prix, surpeuplés mais au personnel réduit, véritables souricières en cas d'incendie. Alvin n'avait aucune idée du temps qu'il allait

rester et ses moyens financiers étaient limités, aussi voulait-il une chambre dans une pension située dans le quartier de Barcy où logeaient les honnêtes voyageurs comptant séjourner un moment. Là où s'installerait par exemple un compagnon forgeron qui chercherait une boutique ayant besoin d'une paire de bras en sus.

Il n'avait pas parcouru trente pas hors de la taverne où ils avaient dîné quand il s'aperçut qu'Abe Lincoln les suivait et qu'il ne servait à rien de le pousser à aller plus vite pour qu'il les rattrape, malgré ses jambes plus longues encore que les siennes. Alvin s'arrêta, se retourna et découvrit alors qu'Arthur n'était pas à ses côtés mais marchait en compagnie d'Abe.

C'était troublant pour Alvin : Arthur avait appris comment soustraire sa flamme de vie à sa vigilance. Bien entendu, il retrouvait toujours le gamin quand il le recherchait. Mais autrefois il le localisait en permanence sans même y penser, et maintenant qu'Arthur avait quelques notions du talent de Faiseur – comment chauffer le fer ou le ramollir, ce qui n'était pas une mince affaire –, il savait aussi à l'évidence comment empêcher son aîné de le remarquer dès qu'il s'éloignait un peu et partait seul à l'aventure.

Mais l'heure n'était pas aux remontrances, pas en présence d'Abe.

« Nous avez décidé qu'vous pouviez laisser as'soir son argent a Couz sans trop de risque, en fin d'compte ? lança Alvin.

— C'est déjà un risque de lui laisser ses pieds, répondit Abe, mais je me suis dit qu'Arthur Stuart et vous étiez maintenant d'excellents amis que je serais navré de perdre de vue.

— Ben, ça va forcément arriver, fit Alvin, vu que la seule mayère d'ramener vos bénéfices dans l'Nord, c'est d'acheter un billet et d'embarquer avant que Couz tombe encore en amour.

— Vous m'avez l'air d'un nomade, fit Abe. Pas d'un homme qui a une adresse où lui écrire. Moi, en revanche, j'ai un domicile fixe. Je ne gagne pas beaucoup d'argent en ne faisant pas encore grand-chose, mais je sais où je veux le faire. Écrivez à Abraham Lincoln, ville de Springfield, État de la Noisy River, et ça m'arrivera directement. »

Alvin n'avait pas manqué d'amis dans sa vie, mais s'il avait déjà apprécié des hommes après les avoir brièvement côtoyés, aucun ne lui avait jamais fait comprendre aussi clairement que l'estime était réciproque. « Abe, j'oublierai pas cette adresse, et j'compte bien m'en servir. Mais en plusse j'ai un moyen pour ceusses qui veulent m'écrire. Les lettres envoyées à Alvin junior aux bons soins d'Alvin Miller à Vigor Church finiront par me parvenir.

— Votre famille, je pense.

— J'ai grandi là-bas et on continue à s'causer », dit Alvin en souriant.

Mais Abe garda son air grave. « Je connais le nom de Vigor Church et la sinistre histoire qui s'y rattache.

— Une histoire sinistre, c'est sûr, et véridique, fit Alvin. Mais, si vous la connaissez, vous connaissez aussi que certaines genses ont pas pris part au massacre de Prophèteville et qu'y a pas eu d'malédiction jetée sus eux autres.

— Je n'y ai jamais réfléchi, mais j'imagine que certaines personnes ont dû garder les mains propres. »

Alvin leva les siennes. « Mais ç'a pus autant d'importance qu'avant, par rapport que la malédiction a été annulée et la faute pardonnée.

— Je n'en ai pas entendu parler.

— On en cause pas beaucoup, fit Alvin. Si vous voulez connaître toute l'histoire, vous serez l'bienvenu dans ma famille n'importe quand. C'est une maison accueillante qui reçoit une masse de visites et, si vous dites que vous êtes mon ami et celui d'un certain beau-demi-frère à moi, on vous servira des portions en plusse et on vous contera une histoire ou deux que vous avez encore jamais entendues.

— Soyez certain que j'irai, dit Abe. Et je suis content à l'idée d'avoir de vos nouvelles après ce soir.

— Vous pouvez pas être plusse content qu'moi », fit Alvin.

Sur une dernière poignée de main, ils se séparèrent à nouveau, et les longues jambes d'Abe ne tardèrent pas à le ramener vers la taverne d'un pas énergique qui fendait le flot serré des passants tel un vapeur remontant le courant.

« J'aime bien ce bougre-là, dit Arthur Stuart.

— Moi aussi, fit Alvin. Il fait rire le monde, mais il vaut mieux qu'ça, m'est avis.

— Sans compter que c'est l'bougre le plusse joliment vilain ou l'plus vilainement joli que j'ai jamais vu, dit Arthur Stuart.

— Jusse en passant, j'aimerais que t'arrêtes ta ruse de m'cacher ta flamme de vie. »

Arthur Stuart le regarda sans ciller et répondit exactement comme Alvin s'y attendait. « Asteure qu'on est pus en compagnie, Al, il serait p't-être temps de m'dire ce qu'on vient faire icitte à Barcy. »

Alvin soupira. « J'vais t'répéter ce que je t'ai déjà dit à Carthage quand on s'est mis en voyage. J'suis venu icitte à Barcy par rapport que Peggy m'y a envoyé, et un bon mari fait ce que sa femme lui d'mande.

— Elle t'a pas envoyé à Carthage, c'est sûr. Elle pense que tu vas y mourir.

— Quand j'mourrai, j'serai mort partout, voilà, dit Alvin avec une certaine irritation. Elle peut m'envoyer au bout du monde et j'irai, mais au moins c'est à moi d'choisir ma route.

— Tu veux dire que tu connais pas du tout ce qu'on est supposés faire icitte ? Quand t'as répondu ça l'autre fois, j'ai cru que tu m'disais que c'étaient pas mes affaires.

— C'est p't-être pas tes affaires, mais jusqu'icitte c'est pas les miennes non plus, on dirait. Sus l'vapeur, j'ai pensé que not' voyage avait quèque chose à voir avec Steve Austin, Jim Bowie et l'expédition au Mexique ousqu'ils ont voulu m'engager. Mais on les a laissés derrière nous autres et…

— Et libéré deux douzaines de genses de couleur qui voulaient pas être esclaves.

— C'était plusse toi qu'moi, et c'est pas une affaire à s'vanter icitte dans les rues d'Barcy.

— Et faut encore que tu trouves ce que Peggy a en tête, dit Arthur Stuart.

— On se cause pus comme avant, fit Alvin. Et des fois j'crois qu'elle me dit d'aller à la galope quèque part pour éviter de m'voir ailleurs ousqu'il m'arriverait des affaires affreuses.

— Ça t'est déjà arrivé.

— Ben, j'aime pas ça. Mais j'connais aussi qu'elle veut un père en vie pour not' bébé, alors j'obéis, quand même j'lui rappelle de temps en temps qu'un adulte aime bien connaître pourquoi il fait ci ou ça. Et asteure en quoi ça consiste, ce que j'dois faire.

— C'est ça qu'un adulte aime bien ? fit Arthur Stuart en se fendant d'un sourire bien trop large.

— Tu verras quand tu seras grand », dit Alvin.

Mais, à la vérité, Arthur Stuart était peut-être déjà un adulte. Alvin ignorait si son père était grand ; quant à sa mère, elle l'avait enfanté tellement jeune qu'elle n'avait sans doute pas encore achevé sa croissance. Quelle que soit sa taille définitive, il avait quinze ans, et il était temps qu'Alvin cesse de le prendre pour un petit frère et qu'il le traite comme un homme qui avait le droit de suivre sa propre voie, si tel était son désir.

Voilà sans doute pourquoi Arthur Stuart s'était donné la peine d'apprendre à cacher sa flamme de vie à Alvin. Pas la cacher complètement – il n'en aurait jamais les moyens. Mais il pouvait s'arranger pour qu'Alvin ne le remarque pas à moins de le chercher tout spécialement, et c'était en matière de camouflage davantage que ce dont le forgeron ne l'avait jamais cru capable.

Alvin ne se privait pas non plus de se cacher des gens, aussi avait-il du mal à refuser au gamin son besoin d'intimité. Par exemple, nul ne savait qu'Alvin non seulement ignorait dans quelle mission Margaret comptait l'envoyer, mais qu'il s'en fichait complètement. Comme de tout le reste.

Parce qu'à l'âge avancé de vingt-six ans Alvin Miller, qui était devenu Alvin Smith mais dont le nom secret était Alvin le Faiseur, cet Alvin dont la naissance avait été entourée de puissants présages, que le bien et le mal avaient surveillé durant son enfance, cet Alvin qui s'était cru investi d'une grande mission et d'une grande tâche dans son existence avait depuis longtemps fini par comprendre que tous ces présages ne menaient nulle part, que toute cette surveillance était peine perdue, parce qu'on n'avait pas donné le pouvoir de Faiseur à l'homme de la circonstance. Entre les mains d'Alvin, il n'avait abouti à rien. Tout ce qu'il faisait se défaisait aussi vite, voire

plus vite. Impossible de rattraper le Défaiseur dans son œuvre sinistre de démolition du monde. Il ne pouvait pas enseigner à autrui davantage que des bribes de son pouvoir, aussi son projet de s'entourer d'autres Faiseurs n'était-il pas près de se réaliser.

Il ne pouvait même pas sauver la vie de son propre bébé, ni apprendre les langues comme Arthur, ni voir les chemins de l'avenir comme Margaret, il était dépourvu de tous les dons utiles dans la vie. Il n'était qu'un compagnon forgeron qui, par le plus grand des hasards, détenait un soc d'or qu'il transportait partout dans un sac depuis maintenant cinq ans, et pour quel résultat ?

Alvin n'avait aucune idée de la raison qui avait poussé Dieu à le choisir pour être le septième fils d'un septième fils, et quel qu'ait été le projet divin, il l'avait sûrement déjà fait échouer, parce que même le Défaiseur avait l'air de lui ficher la paix. Autrefois, il était tellement formidable qu'il vivait entouré d'ennemis. Aujourd'hui, même ses ennemis ne s'intéressaient plus à lui. Pouvait-on donner preuve plus éclatante de son échec ?

Cette humeur sombre l'accompagna pendant tout le trajet jusque dans Barcy proprement dite, où il comptait trouver un logement pour Arthur Stuart et lui. Et c'est peut-être sa mine attristée qui leur valut de se faire éconduire aux deux premières adresses.

Il avait le cœur si lourd en arrivant à la troisième qu'il n'essaya même pas de soigner sa présentation. « J'suis un compagnon forgeron du Nord, dit-il, et ce 'tit drôle s'fait passer pour mon esclave, mais c'est des menteries, il est libre, et l'djab m'emporte si je l'fais dormir en bas avec les serviteurs. J'veux une chambre avec deux bons lits, j'paye comme il faut mais personne prendra ce jeune bougre pour un serviteur. »

Le regard de la femme à la porte passa d'Alvin à Arthur Stuart puis revint sur Alvin. « Si vous débitez ce discours-là à toutes les portes, j'suis étonnée de pas voir une bande de gars courir après vous avec des gourdins et une corde.

— D'habitude, j'demande seulement une chambre, dit Alvin, mais je m'suis levé le gros bout l'premier.

— Ben, surveillez votre taquet à l'avenir, fit la femme. Il s'trouve que vous avez frappé à la bonne adresse pour votre discours, par pur coup d'chance ou par perversité. J'ai la chambre que vous voulez, avec les deux lits, et, comme vous êtes dans une maison ousqu'on déteste l'esclavage qui est une insulte faite à Djeu, vous verrez que personne va vous chercher querelle à cause que vous traitez ce jeune homme en égal. »

II
Écureuil et Orignal

Alvin tendit la main. « Alvin Smith, m'dame. »

Elle la lui serra. « J'ai entendu causer d'un Alvin Smith marié à une Margaret qui va d'ville en ville pour semer la terreur dans l'tcheur des genses qui aiment raconter des menteries.

— Elle fait aussi un brin peur aux ceusses qu'aiment pas mentir, renchérit Arthur Stuart.

— Moi, dit Alvin, j'reste neutre sus la menterie, vu qu'y a des fois ousque la vérité blesse le monde.

— J'suis moi-même pas trop fanatique pour dire la vérité, reconnut la femme. Par exemple, j'suis convaincue que toutes les filles devraient grandir en croyant sincèrement qu'elles sont jolies et intelligentes, et tous les garçons qu'ils sont forts et bons tcheurs. C'qui commence comme une blague vire en espoir, j'ai toujours trouvé, et, si on y croit assez longtemps, ça devient en grande partie vrai.

— J'regrette de pas avoir connu ça quinze ans passés, fit Alvin. Trop tard asteure pour changer l'drôle que j'ai là.

— J'suis joli, dit Arthur Stuart. J'ai b'soin de rien d'autre pour m'dépatouiller dans l'monde.

— Vous voyez l'tracas ? fit Alvin.

— Si vous êtes le mari d'Margaret Larner, dit la femme, alors j'parie que ce joli bougre c'est son frère Arthur Stuart qui, vu sa mine, est forcément d'la famille royale.

— J'croiserais pas la rue pour être roi, fit Arthur Stuart. Mais si on m'apportait l'trône, p't-être que je m'assirais d'sus un moment. »

Désormais dans la maison, Alvin s'accrochait à son sac, mais Arthur remit le sien à la femme sans trop d'hésitation.

« Les escaliers, ça vous fait pas peur ? demanda-t-elle.

— J'grimpe toujours six étages avant le p'tit-déjeuner, ça fait j'suis plusse proche du ciel quand j'dis mes prières », blagua Alvin.

Elle lui jeta un regard pénétrant. « J'connaissais pas que vous aimiez prier. »

Alvin était confus. Sa plaisanterie avait dû toucher un point sensible. « L'monde connaît que j'prie, m'dame, dit-il. J'voulais pas me moquer, si on est icitte dans une maison pieuse.

— C'en est une, répliqua la femme.

— J'ai idée, intervint Arthur Stuart, que c'est aussi une maison où tout l'monde s'appelle "vous", à cause que j'ai pas encore entendu d'noms propres. »

Elle éclata de rire. « J'ai porté tellement d'noms dans ma vie que je m'y retrouve plus. Par icitte, on m'appelle Mam Écureuil. Et cherchez pas à deviner comment j'ai attrapé ce nom-là. C'est mon mari qui me l'a donné quand il a décidé qu'il était Pap Orignal.

— C'est toujours plaisant d'accepter l'hospitalité d'un orignal et d'un écureuil, fit Alvin, mais c'est la première fois que ça m'arrive dessous un toit.

— S'agit pas d'hospitalité, dit Mam Écureuil. Vous payez, et d'ailleurs c'est pas donné. On a une masse de bouches à nourrir. »

Ce ne fut qu'une fois au deuxième étage qu'ils comprirent ce qu'elle voulait dire. Dans une grande salle dégagée percée de fenêtres tout au long d'un mur, un homme brun robuste au visage empreint d'une patience béate se tenait debout devant environ trente-cinq enfants âgés de cinq à douze ans, assis côte à côte sur quatre rangées de bancs. À peu près un quart d'entre eux étaient noirs, quelques-uns rouges, certains blancs mâtinés d'un soupçon de France, d'Espagne ou d'Angleterre, mais plus de la moitié étaient de races tellement mélangées qu'on aurait eu du mal à deviner quel pays du monde n'avait pas contribué à leur lignée.

Mam Écureuil articula sans les prononcer les mots « Pap Orignal » et désigna l'homme du doigt.

C'est seulement lorsque le mari de Mam Écureuil fit un pas en tanguant et en roulant comme un bateau pris dans un coup

de vent soudain qu'Alvin remarqua son pied estropié. On n'avait pas cherché de chaussure adaptée à sa malformation. Une gaine enserrait le pied, liée au tibia par des bandes de cuir qui lui maintenaient aussi un épais coussinet sous le talon. Mais il ne montrait aucun signe de douleur ni de gêne, et les enfants ne ricanaient ni ne se moquaient. Soit les gamins témoignaient d'une humanité miraculeuse, soit Pap Orignal était d'une dignité à toute épreuve.

Il leur faisait réciter en silence des mots écrits sur une ardoise. Il en notait quatre ou cinq, levait l'ardoise bien haut afin que chacun la voie puis désignait un enfant du doigt. L'enfant se levait alors et articulait – sans les prononcer à voix haute – chacun des mots que Pap Orignal lui indiquait. Le maître hochait ou secouait la tête en fonction de la bonne ou mauvaise réponse puis désignait un autre gamin. Dans le silence général, les petits claquements secs des lèvres et des langues retentissaient avec une force surprenante.

Les mots inscrits à cet instant sur l'ardoise étaient « mesure », « assembler », « serein » et « péril ». Sans le vouloir, Alvin se surprit à composer une espèce de poème ou de chanson à partir de ce vocabulaire. Par certains côtés, les mots avaient l'air de lui appartenir. Évidemment, le premier, « mesure », tombait bien car c'était le nom de son frère aîné affectionné. « Assembler », c'était ce qu'il tentait de faire en rapprochant ceux qu'il sentait capables d'apprendre le talent de Faiseur. Mais il avait quitté sa communauté de Faiseurs à Vigor Church parce qu'il ne supportait pas son incapacité à enseigner. « Serein », donc, voilà ce qu'il lui fallait avant tout devenir. Et « péril » ? Il avait l'impression de s'y exposer partout où il allait.

Mam Écureuil les conduisit jusqu'à la mansarde. Il y faisait chaud et le toit obliquait d'un seul côté, depuis la façade de la maison, orientée à l'est, vers l'arrière.

« C'est un vrai four par temps chaud, dit Mam Écureuil. Et il y fait un froid d'canard en hiver. Mais on est à l'abri d'la pluie, ce qu'est pas une mince affaire dans l'pays, les lits et le linge sont propres, l'plancher est balayé une fois la semaine – plusse souvent si vous connaissez comment manier un balai.

— On connaît que j'tue les araignées avec, fit Alvin.

— On tue pas les êtres vivants chez nous autres, répliqua Mam Écureuil.

— J'connais pas comme vous arrivez à manger sans causer la mort de ce qu'était d'abord vivant.

— Là, vous m'avez eue. On a aucune pitié pour le règne végétal, sauf qu'on a horreur d'abattre un arbre sain.

— Mais les araignées sont en sécurité icitte.

— Elles vont jusqu'au bout d'leur longévité naturelle. On est dans une maison de paix.

— Et pis d'silence, si j'en juge d'après l'école en dessous.

— Une école ? fit Mam Écureuil. J'espère que vous allez pas nous accuser d'enfreindre la loi et de tenir une école qui pourrait apprendre à lire, écrire et compter à la couleur, aux Rouges et aux croisés. »

Alvin eut un grand sourire. « M'est avis qu'y a sûrement une loi disant que dedans une école les enfants doivent réciter à haute voix.

— J'suis étonnée par l'étendue de vot' connaissance du code juridique de Nueva Barcelona, dit Mam Écureuil. La loi nous interdit d'faire lire ou réciter un enfant à voix haute, de l'faire écrire dessus une ardoise ou du papier et de l'faire additionner.

— Alors, vous leur apprenez seulement à soustraire, à multiplier et à diviser ? dit Arthur Stuart.

— Et à compter, fit Mam Écureuil. On est respectueux des lois.

— Et ces drôles… du voisinage ?

— De cette maison même. Ils sont tous à moi.

— Vous êtes une femme beaucoup étonnante, dit Alvin.

— Comment j'peux refuser ce que l'bon Djeu m'donne ?

— C'est un orphelinat, non ?

— C'est une pension. Pour les voyageurs. Et mon mari, tous nos enfants et moi, on reste évidemment icitte.

— J'gage que c'est illégal de s'occuper d'un orphelinat.

— Un orphelinat serait obligé d'enseigner la religion catholique à tous les p'tits Blancs, et pour ce qui est des enfants de couleur, ils doivent être vendus aux enchères à l'âge de six ans.

— J'ai donc idée qu'une masse de pauvres femmes noires aiment mieux abandonner leur bébé indésirable devant vot' porte que devant celle de n'importe quel orphelinat, dit Alvin.

— J'vois pas de quoi vous parlez, fit Mam Écureuil. J'ai donné naissance moi-même à chacun d'ces p'tits. Sinon, on m'les enlèverait et on les mettrait dans un orphelinat.

— D'après leurs âges, j'dirais que vous les avez eus par paquets d'cinq ou six d'un coup.

— J'les mets au monde quand ils sont encore tout p'tits, dit Mam Écureuil. C'est mon talent. »

Alvin déposa son sac, s'approcha d'un pas et entoura la femme de ses bras largement ouverts. « J'suis content de payer pour le privilège d'rester dedans une maison aussi miséricordieuse.

— Hou-là, vous en avez des bras costauds, fit Mam Écureuil.

— Oh, vous avez gagné, fit Arthur Stuart. Asteure il va s'fiérer avec ses bras durant tout l'mois.

— Vous avez pas b'soin qu'on vous coupe du bois ? dit Alvin. Du bois d'arbres morts de mort naturelle, évidemment. Sans marcher sus les tiques ni sus les serpents qui sortent du tas d'bois.

— Ce qui m'rendrait l'plusse service, fit Mam Écureuil, ça serait de m'tirer de l'eau.

— J'ai entendu raconter qu'y a pas d'puits à Nueva Barcelona. Par rapport que la nappe souterraine est saumâtre.

— On récupère de l'eau comme tout l'monde, mais c'est pas suffisant, quand même on lave pas les enfants plusse d'une fois la semaine. Alors, pour les pauvres, la voiture-citerne remplit les fontaines publiques deux fois la semaine. Aujourd'hui, c'est jour de l'eau.

— Vous me montrez dedans quoi la porter et j'vous en ramène autant d'fois que vous voulez.

— J'irai avec lui pour lui menouner des encouragements, dit Arthur Stuart.

— Arthur Stuart a si bon tcheur, fit Alvin, qu'il peut boire tout son content pis s'en revenir icitte et pisser de l'eau pure.

— Vous deux, vous placez les menteries au niveau d'la musique.

— Faudrait qu'vous entendiez mon concerto pour deux menteurs et un chien battu, dit Alvin.

— Mais on bat pas vraiment les chiens, précisa aussitôt Arthur. On a dressé un chat teigneux pour jouer l'rôle du chien. »

Mam Écureuil rit aux éclats et secoua la tête. « Je jure que je m'demande pourquoi Margaret Larner a marié un bougre comme vous.

— C'était un acte de foi, dit Alvin.

— Mais Margaret Larner est si bonne torche qu'elle a pas besoin d'foi pour juger l'tcheur d'un homme.

— C'est sa tête qu'elle a dû accepter de bonne foi, fit Arthur Stuart.

— On s'en va quérir de l'eau, dit Alvin.

— Pas avant que j'me trouve des cabinets, fit Arthur Stuart.

— Oh, j'devrais avoir honte, dit Mam Écureuil. J'suis pas une bonne hôtesse, surtout devant un fils et beau-fils d'aubergiste. » Elle regagna d'un air affairé l'escalier et conduisit Arthur Stuart en bas.

Seul dans sa soupente, Alvin chercha un coin où ranger son sac le temps de son séjour. Les lieux n'offraient guère de choix en matière de cachette. Les lattes du plancher n'étaient pas parfaitement jointives, on risquait donc d'entrevoir quelque chose s'il dissimulait le soc d'or dessous.

Il n'avait d'autre choix que d'aller à la cheminée et d'en retirer quelques briques branlantes. Elles n'étaient pas branlantes d'origine. Il les aida plus ou moins à se desceller jusqu'à obtenir une brèche assez grande pour y passer le soc.

Il sortit l'objet du sac. Il en sentit la chaleur dans sa main et devina une espèce de vague mouvement à l'intérieur, comme si un liquide doré assez fluide y tournoyait.

« Je m'demande à quoi t'es bon, murmura Alvin au soc. Je t'ai porté endormi dedans mon sac pendant toute une tapée d'années, et j'ai toujours pas trouvé à quoi t'user. »

Le soc ne répondit pas. Il était peut-être vivant, d'une certaine façon, mais non pas doué de la parole pour autant.

Alvin l'introduisit par l'ouverture dans la fraîcheur de la cheminée noire de suie. Comme il n'y avait pas d'étagère à

portée sur laquelle le poser et qu'il ne tenait pas à le laisser tomber de deux étages et demi jusque dans l'âtre du rez-de-chaussée, il se vit contraint de le caler dans un angle. Il lui fallut envoyer sa bestiole dans les briques afin de les assouplir comme du liège tandis qu'il y enfonçait le soc, puis de les durcir à nouveau autour de l'objet pour le maintenir en place. Il referma ensuite le trou et rescella les briques au mortier. Rien n'indiquait qu'on avait modifié cette partie de la cheminée. Cette cachette en valait une autre. Tout dépendait de qui inspectait les lieux.

Son sac ne contenait désormais plus que des vêtements de rechange et son nécessaire d'écriture. Il pouvait le laisser traîner sur son lit sans crainte.

Il retrouva en bas Arthur Stuart qui se lavait après être allé aux cabinets. Deux gamines de trois ans l'observaient comme si elles n'avaient encore jamais vu quelqu'un se laver les mains.

Sa toilette terminée, au lieu de tendre le bras vers une serviette – et un linge pendait à un crochet à moins d'un pas –, Arthur Stuart se contenta de tendre les paumes au-dessus de la cuvette. Alvin regarda l'eau s'évaporer si vite que le jeune métis poussa soudain un cri strident et se frotta les mains sur son pantalon. Afin de les réchauffer.

« Des fois, fit Alvin, même un Faiseux laisse les affaires arriver toutes seules. »

Arthur Stuart se retourna, l'air confus. « J'connaissais pas ça serait aussi frède.

— On peut geler en l'faisant à la galope.

— C'est asteure que tu m'dis ça.

Comment j'étais supposé connaître que t'avais les côtes trop en long pour attraper une serviette ? »

Arthur Stuart renifla. « Faut que j'pratique, tu connais.

— Devant des témoins, en plusse. » Alvin regarda les deux gamines.

« Elles connaissent pas ce que j'ai fait, dit Arthur Stuart.

— Alors c'est encore plusse pathétique que tu fasses l'intéressant devant elles.

— Un jour, j'en aurai assez, t'arrêtes pas de me mener à la baguette et de m'juger.

— P't-être tu feras pus des voyages où je t'ai dit de pas venir, alors.

— Ça serait obéir. J'suis pas beaucoup intéressé pour faire ça.

— Ben, assis ton tchu, attends icitte et me donne pas la main durant que j'vais tirer de l'eau à la fontaine publique.

— On m'beurre pas facilement. Je t'obéirai quand tu m'diras d'faire ce que j'veux déjà.

— Moi qui t'prenais pour un charmant bougre. »

Comme on était un jour de distribution d'eau et comme le quartier ne manquait pas de gens prêts à consommer davantage que la contenance de leurs tonneaux d'eau de pluie, Alvin n'eut pas besoin de demander sa route. Chaque passant tenait deux jarres vides. Il n'était pas certain qu'Arthur arrive à porter les deux pleines – mais ce serait plus sûr qu'il les ramène à moitié remplies en équilibre sur ses épaules plutôt qu'une seule pleine sur le ventre.

Le forgeron ne fut guère impressionné lorsqu'ils arrivèrent à la fontaine. Elle était assez jolie dans sa simplicité : un abreuvoir pour animaux autour de la base et deux robinets pour faire couler l'eau du bassin principal. Mais l'eau de l'abreuvoir était verdâtre, et des essaims de moustiques voltigeaient autour de la fontaine principale.

Alvin examina l'eau de plus près. Comme il s'y attendait, elle grouillait de bestioles minuscules, de plantes, d'œufs de moustiques et autres insectes. Il savait par expérience qu'une telle soupe risquait de rendre malade tout consommateur qui ne la bouillait pas au préalable afin d'en exterminer tous les hôtes. Mais comme ils restaient invisibles à la plupart des gens, qui ne distinguaient rien d'aussi infime, personne n'éprouverait le besoin de prendre cette précaution.

Il se dit que l'interdiction de Mam Écureuil de tuer les animaux ne s'appliquait pas si loin de chez elle, et puis ce qu'elle ignorait ne la choquerait pas. Il consacra donc quelques minutes à purifier l'eau, divisa tous les indésirables en éléments si petits qu'ils ne pouvaient plus nuire. Il ne les fragmenta pas un à un, non – il y aurait passé la moitié de sa vie. Il se contenta de leur parler, sans un mot, leur montra en esprit ce qu'il attendait d'eux. Qu'ils se divisent tout seuls. Qu'ils répandent leurs

entrailles dans l'eau. Il expliqua qu'il s'agissait d'empêcher les gens qui boiraient d'attraper du mal. Il ne savait pas précisément ce que comprenaient ces toutes petites créatures. L'important, c'était qu'elles se plient à sa volonté. Même les œufs de moustiques.

Comme si les moustiques avaient senti qu'il venait d'éliminer leur progéniture, ils lui firent payer au prix du sang son nettoyage de la fontaine. Bah, il s'accommoderait des boutons, des démangeaisons et du reste. Il ne recourait pas à son talent pour améliorer son bien-être personnel.

« J'connais que tu fais quèque chose, dit Arthur Stuart. Mais j'vois pas quoi.

— J'viens quérir de l'eau pour Mam Écureuil, fit Alvin.

— Tu restes là à regarder la fontaine comme si t'avais une vision. Ou qu'tu faisais d'gros efforts pour pas lâcher un vent.

— Dur de faire la différence. Ça donne mauvaise réputation aux visionnaires. Mais si t'as assez d'gaz, tu peux démarrer une église. »

Ils attendirent leur tour comme les autres pour remplir leurs récipients. Certains les regardèrent d'un œil curieux, mais le reste ne s'intéressa pas à eux. Parmi les curieux, une jeune femme à peine plus âgée qu'Arthur Stuart se cogna contre Alvin alors qu'il tendait le bras pour remplir une jarre. Puis, une fois qu'elle eut rempli la sienne, elle s'approcha d'Arthur d'un petit air important. « Quand on est assez richard pour avoir un esclave, on a pas l'droit de prendre de l'eau à cette fontaine, dit-elle avec un accent français. Y a des citernes dans les beaux quartiers pour ceusses qu'ont de l'argent.

— On prend pas de l'eau pour nous autres, fit Arthur Stuart d'une voix douce. C'est pour la maisonnée d'Mam Écureuil. »

La fille cracha dans la poussière. « Maison d'sorcière. »

Une autre femme mit son grain de sel. « T'es beaucoup mal élevé, mon gars, fit-elle. Tu t'adresses à une Blanche et tu dis jamais m'dame.

— Là d'ousqu'on s'en vient, lança Alvin, l'monde poli s'adresse au maître. »

La femme lui jeta un regard noir et s'éloigna.

La jeune fille restait tout de même curieuse. « Cette Mam Écureuil, c'est vrai qu'elle a des p'tits de toutes les couleurs ?

— J'connais pas ça, répondit Alvin. On dirait qu'elle en a qui foncent beaucoup au soleil et d'autres qu'ont jusse des taches de roux.

— Personne connaît ousqu'ils trouvent l'argent pour vivre. On raconte qu'elle apprend aux p'tits à voler, qu'elle les envoie dedans la ville la nuit. Les figures foncées, ça s'voit pas bien. »

La fille l'observa, les yeux plissés. « Ça serait les genses les plusse richards d'la ville, par le fait, alors j'pense que tu mens.

— M'est avis que toi, tu dois payer une piastre par jour à celui qu'a l'brevet sus l'manque d'humeur.

— T'es pas un esclave, dit la fille.

— J'suis esclave du hasard, fit Arthur Stuart. J'suis asservi à l'univers, et je serai affranchi seulement quand j'serai mort.

— T'es allé à l'école, toi.

— J'connais jusse ça que m'a appris ma sœur, dit Arthur Stuart sans mentir.

— Moi, j'ai un talent.

— Tant mieux pour toi.

— C'était de l'eau malsaine, dit la fille, et asteure elle est bonne. Ton maître l'a guérie. »

Alvin comprit que la conversation prenait un tour par trop dangereux. « Quand t'auras fini d'offenser tout l'monde dans l'quartier en causant nez à nez avec une Blanche sans baisser les yeux ni dire "m'dame", on pourra ramener cette eau.

— J'suis pas offensée, dit la fille. Mais si vous traitez l'eau, vous pouvez p't-être venir avec moi à la maison traiter ma mam.

— J'suis pas un traiteur, dit Alvin.

— Ce qu'elle a, j'crois, c'est la fièvre jaune. »

On avait peut-être cru jusque-là que personne ne prêtait attention à la conversation, mais tout le monde se réveilla en entendant ces mots. On aurait dit que chaque nez de chaque figure était relié à une ficelle sur laquelle on tira lorsqu'elle prononça les mots « fièvre jaune ».

« T'as bien dit "fièvre jaune" ? » demanda une vieille femme.

La fille posa sur elle un regard vide.

« Oui, fit une autre femme. Marie la Mort a bien dit ça.

— Marie la Mort a dit qu'sa mam a la fièvre jaune ! » lança quelqu'un.

On tira alors sur les ficelles dans la direction opposée. Chacune des têtes se détourna de la fille – qui s'appelait donc Marie la Mort –, puis les pieds se mirent en branle et, en l'espace de quelques minutes, Alvin, Arthur et Marie la Mort se retrouvèrent tout seuls près de la fontaine. Certains quittèrent la place si vite qu'ils en oublièrent leurs jarres.

« M'est avis que personne s'en va voler ces jarres si on les laisse pas icitte trop longtemps. Allons voir vot' mère.

— Ça sera volé sûr, dit Marie la Mort.

— J'reste veiller d'sus, fit Arthur Stuart.

— Monsieur et m'dame, le corrigea Alvin. Et regarde jamais les Blancs dedans les yeux.

— Comme y a personne autour, esse que j'peux m'assire icitte et faire semblant d'être un humain ?

— Comme tu veux », dit Alvin.

Il fallut un certain temps pour aller chez Marie la Mort. Parcourir des rues jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de rues, puis suivre des sentiers entre des cabanes et enfin s'enfoncer dans un terrain marécageux pour arriver à une petite cahute sur pilotis. Les nuages de moustiques étaient par moments aussi épais que de la fumée.

« Comment vous arrivez à vivre avec tous ces maringouins ? demanda Alvin.

— J'les avale quand j'respire et j'les recrache quand j'tousse, répondit Marie la Mort.

— Pourquoi ils vous appellent comme ça ? Marie la Mort, j'veux dire.

— Marie la Mort ? À cause que j'connais quand quèqu'un est malade avant lui. Et j'connais comment la maladie va finir.

— J'suis malade ?

— Pas 'core, non.

— Qu'esse qui vous dit que j'peux traiter vot' mère ?

— Elle va mourir si on l'aide pas, et la fièvre jaune, personne chez nous aut' connaît comment la soigner. »

Elle avait dit « personne » en français, et il fallut un moment à Alvin pour en comprendre le sens. « J'connais arien sus la fièvre jaune.

— Une maladie fin affreuse, dit la fille. Une grosse fièvre qui s'en vient d'un coup. Pis un froid comme la glace. Les yeux d'ma mère ont viré jaunes. Elle crie à cause des douleurs dans l'cou, dans les épaules et l'dos. Et quand elle crie pas, elle a l'air triste.

— Jaune et d'la fièvre. M'est avis qu'y a tout dans l'nom. » Alvin se garda bien de demander la cause de la maladie. Les deux réponses les plus courantes sur les raisons des maladies étaient la punition pour les péchés commis et un sort jeté par un offensé. Évidemment, si l'une ou l'autre était exacte, il ne faisait pas le poids.

Alvin était en quelque sorte un guérisseur – rien de plus naturel pour un marcou, un Faiseur, ça participait plus ou moins de son talent. Mais ce qu'il guérissait le mieux, c'étaient les os brisés et les organes défaillants. Quiconque se déchirait un muscle voire se tranchait le pied, Alvin le remettait d'aplomb. Ou si la gangrène se déclarait, il nettoyait à fond la blessure, poussait les chairs saines à se débarrasser des corrompues. Il savait aussi, dans le cas de la gangrène, que le pus grouillait de toutes sortes de petites bêtes, et il savait lesquelles n'appartenaient pas au malade. Mais il ne pouvait pas recourir à la même méthode que pour l'eau et demander à tout ce qui vivait de se diviser en éléments infimes – le malade mourrait en même temps que la maladie.

Les maladies qui faisaient couler le nez ou les entrailles étaient difficiles à localiser, et Alvin se demandait toujours si elles étaient sérieuses ou s'il ne valait pas mieux les ignorer et dormir beaucoup. L'agencement interne d'un être vivant était bien trop compliqué, et la plupart des éléments importants nettement trop petits pour qu'Alvin comprenne tout ce qui se passait.

S'il était un véritable guérisseur, il aurait pu sauver son bébé né prématurément et incapable de respirer. Mais le fonctionnement des poumons le dépassait. Avant qu'il ait pu s'y retrouver, le bébé était mort.

« J'vais pas pouvoir faire grand-chose, dit Alvin. Traiter les malades, c'est dur.

— Quand j'la touche allongée dessus son lit, j'vois arien sauf qu'elle est morte de fièvre jaune, fit Marie la Mort. Mais quand j'vous ai touché proche la fontaine, j'ai vu ma mère vivante.

— Quand esse vous m'avez touché ? Vous m'avez pas touché.

— J'vous ai cogné quand j'ai tiré de l'eau. Faut faire ça en cachette. Asteure, quand on m'voit, personne veut que je l'touche. »

Pas étonnant. Alvin se dit quand même qu'il valait mieux se savoir à temps malade et sur le point de mourir pour faire ses adieux aux êtres chers. Mais on avait l'air de croire qu'il suffisait de tout ignorer d'un événement malheureux pour qu'il ne se produise pas, et donc que le porteur de la mauvaise nouvelle l'amenait à se réaliser.

Maladie ou adultère, deux cas où l'ignorance jouait un rôle majeur, songea Alvin. Ne rien savoir impliquait seulement que la situation allait empirer.

Une planche conduisait d'un tertre de terrain sec à la toute petite galerie de la maison, et Marie la Mort la parcourut quasiment en dansant. Alvin eut du mal à l'imiter après avoir jeté un coup d'œil à la vase épaisse et aspirante en dessous.

Mais la planche ne branla pas trop et il entra dans la maison sans encombre.

Il flottait une odeur nauséabonde à l'intérieur, mais guère pire que le marécage du dehors. Les relents de pourriture étaient ici naturels. Pourtant, ils étaient encore plus insupportables autour du lit de la femme. Une vieille femme, se dit d'abord Alvin, avec le visage le plus triste qu'il avait jamais vu. Avant de s'apercevoir qu'elle n'était pas vieille du tout. Elle subissait les ravages d'horreurs pires que l'âge.

« J'suis contente, elle dort, fit Marie la Mort. La plupart du temps la douleur l'empêche de dormir. »

Alvin envoya sa bestiole dans l'organisme de la femme et découvrit un foie à moitié en putréfaction. Sans parler du sang qui sourdait partout en elle, qui s'accumulait et croupissait. Elle était à deux doigts de la mort – elle aurait même déjà dû mourir si elle avait abandonné toute résistance. Alvin ne put deviner ce

qui la retenait. Peut-être l'amour pour sa fille. Peut-être une détermination entêtée à se battre jusqu'au bout.

Il était incapable de trouver la cause d'un tel dépérissement. Une cause trop infime ou d'une nature qu'il ne savait pas reconnaître. Mais ça ne voulait pas dire qu'il ne pouvait rien faire. Les fuites de sang – il pouvait réparer les vaisseaux, éliminer les liquides accumulés. Une telle tâche, reconstruire les corps détériorés, il l'avait déjà effectuée, il connaissait la marche à suivre. Il travailla rapidement, inlassablement. Et bientôt il sut qu'il l'emportait sur la maladie, qu'il réparait plus vite qu'elle ne détruisait.

Jusqu'à ce qu'il en vienne enfin à s'attaquer au foie. Le foie était un organe mystérieux, et tout ce que pouvait faire Alvin, c'était s'arranger pour que les zones malades ressemblent davantage aux zones saines. Et ce fut sans doute suffisant car la femme ne tarda pas à tousser – avec vigueur désormais, non pas faiblement – puis à s'asseoir. « J'ai soif, dit-elle en français.

— Elle a soif, traduisit la fille.

— Marie, dit la femme qui tendit la main vers elle avec un sanglot. Ma Marie l'Espoir ! »

Alvin n'avait aucune idée de ce qu'elle disait, mais il n'y avait pas à se tromper sur l'embrassade ni sur les larmes.

Il gagna l'entrée afin de les laisser en tête à tête. À en juger par la position du soleil, une heure s'était écoulée. Il n'avait pas prévu de laisser Arthur aussi longtemps seul à la fontaine.

Et ces moustiques allaient lui pomper tout son sang et le transformer en une démangeaison ambulante s'il ne filait pas d'ici.

Il était presque arrivé au bout de la planche quand il la sentit trembler sous les pieds de quelqu'un d'autre. Puis on le percuta par-derrière et il se retrouva sur le tertre herbeux tandis que Marie la Mort, allongée sur lui, le couvrait de baisers.

« Vous avez sauvé ma mère ! cria-t-elle en français. Vous l'avez sauvée, vous l'avez sauvée, vous êtes un ange, vous êtes un dieu !

— Hé-là, relevez-vous, lâchez-moi, j'suis un homme marié », dit Alvin.

La fille se remit debout. « Pardon, mais j'suis si heureuse.

— Ben, j'suis pas sûr d'avoir fait quèque chose. Vot' mère se sent p't-être mieux mais j'ai pas traité ce qu'a causé la fièvre. Elle est toujours malade, elle a encore b'soin d'repos et faut qu'elle laisse son corps s'occuper de ce qui va mal. »

Alvin s'était lui aussi relevé. Il se retourna et vit la mère debout dans l'entrée, les joues inondées de larmes.

« C'est sérieux, fit-il. Renvoyez-la au lit. Si elle reste là, les maringouins vont la manger toute crue.

— J'vous aime, dit la fille. J'vous aimerai toujours, vous êtes un bon tcheur ! »

*

De retour sur la place, Alvin retrouva Arthur Stuart assis sur les quatre jarres d'eau – qu'il avait déplacées à une vingtaine de pas de la fontaine. Ce qui était une bonne idée car il y avait au bas mot une centaine de personnes qui se bousculaient désormais autour. Alvin ne s'inquiéta pas de la cohue il était surtout soulagé de voir qu'on ne se bousculait pas autour d'un jeune Noir prétentieux.

« T'as mis du temps, souffla Arthur Stuart.

— Sa mère était beaucoup malade, fit Alvin.

— Ouais, ben, l'on-dit a couru que c'était l'eau la plusse douce qui coulait à Barcy, et asteure l'monde raconte qu'elle traite les malades, qu'Jésus l'a virée en vin, que c'est l'signe du second avènement ou que l'djab en a été chassé, et j'ai dû répéter à cinq personnes différentes qu'notre eau à nous autres venait d'la fontaine avant d'être ensorcelée ou traitée ou j'connais pas quelle autre de leurs croyances. J'étais proche jeter des saletés dedans jusse pour les convaincre.

— Alors arrête de japailler et ramasse tes jarres. »

Arthur Stuart se leva et tendit la main vers une jarre, mais il marqua un temps comme s'il essayait de résoudre un problème. « Comment j'fais pour prendre la deuxième si j'ai la première dessus l'épaule ? »

Alvin apporta la solution en empoignant les deux jarres à demi remplies et en les posant sur les épaules d'Arthur. Puis il saisit les deux pleines et se les hissa sur les siennes.

« Ben, avec toi, ç'a l'air facile, dit Arthur Stuart.

— C'est pas d'ma faute si j'ai la pogne et la force d'un forgeron, fit Alvin. J'ai appris ça à la dure – tu pourrais en faire autant si tu voulais.

— Je t'ai pas entendu m'proposer d'être un apprenti forgeron.

— À cause que t'es un apprenti Faiseux et que tu te débrouilles bien.

— T'as traité la femme ?

— Pas vraiment. Mais j'ai traité quèques dommages de la maladie.

— Asteure elle peut courir un mille sans être essoufflée, c'est ça ?

— Là où elle reste, c'est plutôt patauger une vingtaine de pas. La vase là-bas, ça donnait l'impression de pouvoir avaler des armées entières et les recracher en maringouins.

— Bon, t'as fait comme t'as pu, et asteure c'est fini », dit Arthur Stuart.

Ils revinrent à la maison d'Écureuil et d'Orignal et vidèrent les jarres dans la citerne. Mélangée au reste, l'eau purifiée n'améliora la qualité de l'ensemble que de très peu, mais Alvin n'en demandait pas davantage. Les gens réagissaient toujours avec excès. Lui n'était qu'un gars qui se servait de son talent.

*

Chez Marie la Mort – ou Marie l'Espoir –, on ne suivait pas les conseils d'Alvin. La femme qu'il avait sauvée était dehors à relever des pièges à écrevisses, et elle se faisait piquer par des myriades de moustiques. Elle ne s'en souciait plus – dans un marécage où pullulaient alligators et mocassins d'eau, de malheureuses démangeaisons et quelques dizaines de boutons comptaient-ils vraiment ?

Pendant ce temps, les moustiques gorgés de son sang se répandirent dans tout le marécage. Certains finirent en ville, et chaque habitant qu'ils piquèrent hérita d'une dose virulente de fièvre jaune qui se développa dans ses veines.

III
La Fièvre

Le dîner du soir se passa au milieu du chahut des enfants qui entraient et sortaient par petits groupes de la cuisine en se livrant aux chamailleries, bousculades et jérémiades habituelles dans ces cas-là. Alvin se crut revenu durant son enfance parmi ses frères et sœurs, mais il y avait cette fois beaucoup plus de gamins et à peu près tous du même âge, aussi était-ce encore plus déroutant. Quelques disputes éclatèrent, d'une violence instantanée, aussitôt réduites au silence par Mam Écureuil qui jeta un peu d'eau sur les coupables, ou par Pap Orignal qui lança un nom. Les enfants n'avaient pas l'air de craindre une punition ; c'était sa désapprobation qu'ils redoutaient.

Le repas était simple, peu cuisiné, mais sain et copieux. Si copieux, pour tout dire, qu'il resta de la soupe dans chacune des deux soupières. Mam Écureuil les reversa dans le grand chaudron près du feu. « J'ai préparé qu'une seule fournée d'soupe durant toutes les années qu'on a resté icitte », dit-elle.

Même le vieux pain et les restes à demi consommés dans les bols des enfants finirent dans la grande marmite. « Tant que j'la fais bouiller longtemps avant de la resservir, y a pas d'mal à tout remettre dedans l'chaudron.

— C'est la vie, fit Pap Orignal qui nettoyait les plats à grande eau dans l'évier. Tu es poussière et tu retourneras en marmite, un grand cycle qui finit jamais. » Puis il cligna de l'œil. « Je jette de temps en temps un peu d'poivre de Cayenne dedans, c'est ça qui la rend mangeable. »

Ensuite on fit monter dans les dortoirs les enfants qui embrassèrent leurs parents au passage. Pap Orignal fit signe à Alvin de l'accompagner tandis qu'il emboîtait le pas au troupeau. On n'allait pas vite quand on suivait l'homme, mais

pas lentement non plus. Il donnait l'impression de gravir les marches par à-coups sur sa jambe valide, son pied bot légèrement tendu afin de ne pas gêner le mouvement et, peut-être, de servir un peu de balancier. Il était prudent de ne pas le suivre de trop près, sinon son pied risquait effectivement de botter l'imprudent.

Tous les gamins couchaient sur des nattes par terre – un plancher impeccablement chaulé et balayé de frais. Mais pas pour dormir. Des bougies d'une heure étaient allumées tout autour de la salle, et tous les enfants étendus là faisaient semblant de dormir tandis que Pap Orignal et Mam Écureuil sortaient sur la pointe des pieds avec force contorsions de pantomime. Naturellement, Alvin jeta un regard en arrière et vit que chacun des enfants sortait un livre ou une brochure de sous sa natte et se mettait à lire.

Alvin regagna en souriant le rez-de-chaussée avec Écureuil et Orignal. « Dommage qu'aucun d'vos drôles connaît lire », dit-il.

Pap Orignal se tenait à la rampe et descendait l'escalier tantôt par bonds, tantôt par glissades sur son pied valide. « Si encore y avait quèque chose qui vaille la peine d'être lu dans l'monde, dit-il.

— J'aimerais tout d'même qu'ils arrivent à lire les saintes écritures, fit Mam Écureuil.

— 'videmment, ils pourraient lire en cachette, fit Alvin.

— Oh non, dit Pap Orignal. Ça leur est formellement interdit.

— Pap Orignal a montré à tous les enfants notre petite collection d'livres asteure en lambeaux et leur a dit qu'ils devaient jamais emprunter ces livres et faire attention à les ramener sitôt qu'ils auraient fini.

— C'est bien d'apprendre aux p'tits à obéir, fit Alvin.

— "L'obéissance vaut mieux que le sacrifice" », cita Pap Orignal.

Ils s'installèrent à la table où Arthur Stuart, déjà assis, lisait un livre. Alvin s'aperçut au bout d'un moment que le livre était en espagnol. « Tu prends ta nouvelle langue beaucoup au sérieux.

— Comme tu connais tout ce qu'y a à connaître en anglais, fit Arthur Stuart, m'est avis c'est la seule mayère d'en avoir une d'avance sus toi. »

Ils discutèrent un moment des enfants – comment le couple subvenait à leurs besoins, principalement. Pap Orignal et Mam Écureuil dépendaient beaucoup des dons de ceux qui partageaient leurs idées, mais, comme ils étaient peu nombreux à Barcy, c'était toujours serré, il ne fallait rien gaspiller. « Tout finir, psalmodia Pap Orignal, tout user, faire aller ou s'en passer.

— On a qu'une vache, dit Mam Écureuil, alors on tire jusse assez d'lait pour les p'tits et pour un peu d'beurre. Mais quand même on aurait une autre vache ou deux, on a pas les moyens d'les nourrir. » Elle haussa les épaules. « Nos drôles ont pas la réputation d'être gras. »

Après quelques minutes, la conversation s'orienta vers la raison – inconnue – de la venue d'Alvin à Nueva Barcelona. « Esse que Margaret vous a envoyé chez nous autres pour faire un compte rendu ?

— J'en ai aucune idée, dit Alvin. Souventes fois, j'connais pas plusse ses projets qu'un cheval dans une partie d'échecs.

— Au moins, vous êtes pas un pion, fit Pap Orignal.

— Non, j'suis celui qu'elle peut faire sauter partout ousqu'elle veut. » Il gloussa en faisant sa remarque mais s'aperçut en même temps qu'il lui en voulait vraiment, et beaucoup.

« J'gage qu'elle vous raconte pas tout, ça fait vous cherchez pas à améliorer son plan, dit Écureuil. Orignal croit toujours mieux connaître que tout l'monde.

— J'ai pas toujours tort, répliqua Pap Orignal.

— Margaret voit ma mort sus une tapée de chemins, fit Alvin, et elle connaît que j'prends pas toujours ses avertissements au sérieux.

— Alors, au lieu de vous donner des avertissements, elle vous demande de l'aider », dit Écureuil.

Alvin haussa les épaules. « Si elle disait ça, ça marcherait plus.

— La femme est l'bétaille le plusse subtil du jardin, fit Pap Orignal, asteure que les serpents connaissent pas parler. »

Alvin eut un grand sourire. « Mais jusse au cas où elle m'a réellement envoyé icitte dans un but précis, esse que vous avez quèque chose à lui faire assavoir ?

— En autre mot, dit Arthur Stuart en levant le nez de son livre, esse que vous avez quèque chose à dire au pauvre Alvin, ça fait il peut comprendre ce qui s'passe ?

— C'est pas ça que j'ai dit ?

— Y a toutes sortes de manigances dans cette ville, fit Pap Orignal. Les enfants les plusse grands laissent traîner leurs oreilles pour nous autres durant la journée, quand ils peuvent, et on a des amis qui viennent en visite. Alors on connaît bien ce qui s'passe. Y a un groupe espagnol qui cherche à s'révolter pour faire annexer Barcy par le Mexique. Et les Français, évidemment, ça complote toujours une révolution, mais sans grande réussite à cause qu'ils trouvent pas d'arrangement entre les partis.

— Les partis ?

— Ceux qui sont pour se joindre à un Canada indépendant, ceux qui voudraient conquérir Haïti, ceux qui voudraient un État-cité sur le Mizzippy, ceux qui aimeraient remettre la famille royale sus l'trône de France et deux factions bonapartistes différentes qui s'détestent par-dessus tout.

— Et c'est encore arien à côté d'la scission entre les catholiques et les huguenots, fit Écureuil. Et entre les Bretons, les Normands, les Provençaux, les Parisiens et un mystérieux p'tit groupe de fanatiques poitevins.

— C'est ça, les Français, dit Orignal. Ça connaît p't-être pas ce qu'est bien, mais ça connaît que tous les autres ont tort.

— Et les Américains ? demanda Alvin. J'entends plusse d'anglais dans la rue que du français ou de l'espagnol.

— Ça dépend des rues, fit Orignal. Mais vous avez raison, dans cette ville y a plusse de monde à parler anglais qu'une autre langue. La plupart connaissent qu'ils sont jusse de passage. Les Américains, les Yankees et les Anglais s'intéressent surtout à l'argent. Ils font fortune et s'en retournent chez eux.

— Les comploteurs dangereux, c'est les Cavaliers, dit Écureuil. Ils sont avides d'autres terrains pour planter du coton.

— Que cultiveront de plusse en plusse d'esclaves, dit Alvin.

— Et pour redonner un peu d'gloire à un roi qui peut pas récupérer son pays, fit Écureuil.

— Les Cavaliers sont ceux qui veulent lancer la bagarre, dit Pap Orignal. Qui espèrent qu'une révolution icitte pousserait le roi à intervenir pour les tirer d'affaire – ou p't-être qu'ils sont déjà commandités par le roi, ça fait il se servirait d'eux comme prétexte pour envoyer une armée. Y a des on-dit d'une armée qui s'rassemble dans les colonies de la Couronne, en principe pour garder la frontière avec les États-Unis, mais p't-être elle est en route pour Barcy. C'est du pareil au même – si le roi s'en venait chez nous autres et s'rendait maître de l'embouchure du Mizzippy… »

Alvin comprit. « Les États-Unis seraient forcés d'combattre, jusse pour maintenir la libre navigation sur le fleuve.

— Et une guerre entre les États-Unis et les colonies de la Couronne virerait à une guerre sus l'esclavage, dit Pap Orignal. Quand même des régions des États-Unis autorisent aussi l'esclavage. Les Américains des États libres se tracassent p't-être pas assez d'ça au point d'aller en guerre pour libérer la couleur, mais, s'ils gagnaient la guerre, j'crois pas qu'ils auraient l'tcheur assez dur pour laisser les esclaves dedans leurs chaînes.

— Ç'a un rapport avec l'expédition de Steve Austin au Mexique ? » demanda Alvin.

Le couple hurla de rire. « Austin le Conquérant ! fit Pap Orignal. Il croit pouvoir s'emparer du Mexique avec deux cents Cavaliers et Américains.

— Il croit qu'la couleur ça vaut pas les Blancs, fit Écureuil. C'est des illusions d'même que s'font les propriétaires d'esclaves, surtout quand la couleur tremble par-devant eux soleil levant, soleil couché.

— Alors, d'après vous autres, Austin et ses amis, c'est pas grand-chose.

— J'crois, dit Pap Orignal, que s'ils essayent d'envahir le Mexique, ils se feront tuer jusqu'au dernier. »

Alvin repensa à sa rencontre avec Austin et, plus précisément, avec Jim Bowie, un des hommes d'Austin. Un vrai tueur. Et le monde ne perdrait pas gros si le Mexique l'en débarrassait, quand bien même Alvin ne souhaitait de mort

aussi cruelle à personne. Cependant, tel qu'il connaissait Bowie, il se demandait si l'homme se laisserait terrasser par de tels ennemis. Pour ce qu'il en savait, Bowie se sortirait du combat vénéré par la moitié des Mexicas comme un nouveau dieu particulièrement sanguinaire.

« J'ai pas l'impression de pouvoir être utile à grand-chose, dit Alvin. Margaret a pas b'soin d'moi pour obtenir des renseignements – elle connaît toujours mieux qu'moi ce que l'monde compte faire.

— Ça m'rassure un brin d'vous avoir icitte, dit Écureuil. Si vot' Peggy vous a envoyé, c'est forcément à cause que c'est la place la plus sûre où rester. »

Alvin baissa la tête. Il aurait été furieux s'il n'avait pas craint que la femme eût raison. Margaret n'avait-elle pas veillé sur lui depuis toute petite ? Quand elle était la p'tite Peggy, la fille d'Horace Guester, ne se servait-elle pas de la coiffe de naissance d'Alvin pour en utiliser les pouvoirs et le sauver des manœuvres du Défaiseur ? Mais l'idée qu'elle puisse le protéger l'horripilait, et celle qu'on puisse croire une chose pareille l'humiliait.

Arthur Stuart prit soudain la parole. « Vous connaissez pas Peggy si vous pensez ça, dit-il. Alvin, elle l'envoie pas nulle part. De temps en temps elle lui demande de partir, et c'est toujours à cause qu'on a b'soin de son talent quèque part. Elle l'envoie l'plus souvent ousque c'est dangereux, et ceusses qui pensent autrement connaissent pas Peggy et connaissent pas Al. »

Al, se dit Alvin. La première fois qu'Arthur l'appelait par ce diminutif. Mais il ne pouvait pas reprocher son manque de respect au gamin qui le défendait avec une telle fougue.

Pap Orignal gloussa. « Je m'suis plus ou moins arrêté d'écouter à "pas nulle part". J'pensais que Margaret Larner aurait mieux réussi à vous apprendre la grammaire.

— Vous m'avez compris ou pas ? demanda Arthur Stuart.

— Oh, pour ça, j'ai compris.

— Alors ma grammaire a suffi à la besogne. »

À ce rappel de l'enseignement de Margaret, ils éclatèrent tous de rire – y compris, au bout d'un moment, Arthur Stuart lui-même.

Au cours de la journée, Alvin s'occupa en effectuant des réparations dans la maison. En esprit, il convainquit les termites et vrillettes de s'en aller et décolla la moisissure des murs. Il découvrit les points faibles des fondations et les refaçonna jusqu'à les rendre solides. Lorsque sa bestiole eut terminé d'examiner le toit, il n'y avait plus une fuite ni un trou par où filtrait la lumière, et toutes les fenêtres de la maison fermaient hermétiquement, aucun souffle d'air ne passait dans un sens comme dans l'autre. Jusqu'aux cabinets qui reluisaient de propreté, même si on arrivait encore à retrouver le pot les yeux fermés.

Pendant tout le temps où il se servait de son talent de Faiseur pour réparer la maison, il employait ses bras à couper du bois, l'empiler et accomplir d'autres tâches en extérieur – sortir la vache pour lui faire brouter le peu d'herbe qui poussait, la traire, écrémer le lait, en transformer une partie en fromage, baratter la crème en beurre. Il avait appris à se rendre utile, et pas dans un seul domaine. Et si, une fois traite, la vache en parfaite santé avait des mamelles qui donnaient beaucoup plus de lait que d'habitude en ayant mangé la même quantité de foin, qui pouvait dire qu'Alvin en était responsable ?

Il s'abstint de réparer une seule chose dans la maisonnée : le pied de Pap Orignal. On ne joue pas avec l'anatomie humaine, sauf si l'intéressé le demande. Et puis cet homme était connu dans Barcy. S'il se mettait soudain à marcher normalement, que penserait-on ?

*

Pendant ce temps, Arthur Stuart effectuait pour la maisonnée des courses telles qu'on en attendait d'un petit esclave de confiance à l'esprit vif. Et, ce faisant, il gardait les oreilles à l'affût. On ne retenait pas sa langue devant les esclaves. Les anglophones en particulier s'épanchaient devant des esclaves qui ne parlaient apparemment qu'espagnol, et les hispanophones devant les esclaves anglophones. Les Français, eux, parlaient devant tout le monde.

Un jeune espion métis bilingue se sentait à son affaire dans une ville comme Barcy. Bénéficiant d'une plus grande culture et d'une plus grande expérience de la vie que les enfants de la maison d'Écureuil et Orignal, Arthur Stuart était en mesure de comprendre la portée d'informations qui leur seraient passées au-dessus de la tête.

Les potins qu'il ramena sur telle ou telle faction, sur les rébellions, les complots, les querelles et les réconciliations n'enrichirent guère ce que Pap Orignal et Mam Écureuil savaient déjà des événements locaux.

Les seuls renseignements qui leur manquaient peut-être étaient d'une autre nature : les rumeurs et les ragots qui couraient sur eux et leur maison.

Pas vraiment le genre de nouvelles qu'Arthur avait envie de leur communiquer.

Tous leurs efforts minutieux pour respecter la loi au pied de la lettre avaient porté leurs fruits. On ne gaspillait pas sa salive à se demander si leur maison était un orphelinat ou une école pour petits bâtards de races mélangées, au pire on riait à l'idée que Mam Écureuil soit la mère naturelle d'aucun de ces enfants, à plus forte raison de tous. On ne se préoccupait guère de ces affaires-là. La loi prévoyait peut-être de maintenir les Noirs dans l'ignorance et les chaînes, mais elle s'appliquait uniquement quand des plaignants prenaient la peine de se manifester, ce qu'on se gardait bien de faire.

Non pas parce qu'on approuvait, mais parce que la maison d'Écureuil et Orignal suscitait des inquiétudes plus graves. L'eau miraculeuse était apparue quelques jours plus tôt dans la fontaine la plus proche de chez eux, le détail n'avait échappé à personne. De même que les allées et venues d'étrangers, et qu'il s'agisse d'une pension ne trompait pas son monde – elle recevait trop de visites de moins d'une heure. « Qui peut dormir aussi vite ? avait demandé un sceptique. Des espions, voilà ce qu'ils sont. »

Mais des espions pour le compte de qui ?

Certains, pas loin de la vérité, supposaient qu'il s'agissait d'abolitionnistes, de quakers ou de puritains de Nouvelle-Angleterre venus corrompre l'« ordre naturel de l'homme »,

ainsi qu'on dénommait par euphémisme l'esclavage dans toutes les chaires des territoires esclavagistes. D'autres voyaient en eux des espions du roi, du Lord Protecteur voire, dans la version la plus fantaisiste, des Rouges malfaisants de Lola-Wossiky par-delà le fleuve noyé dans le brouillard. L'infirmité de Pap Orignal n'arrangeait rien. Sa curieuse démarche plongeante et tanguante ne le rendait que plus louche à leurs yeux.

Un certain nombre tenaient pour parole d'Évangile la rumeur voulant qu'Écureuil et Orignal donnent à leur maisonnée d'enfants une formation de voleurs à la tire, de coupeurs de bourses, de chapardeurs et de cambrioleurs. On racontait volontiers que des pièces, de l'argenterie et d'étranges objets en or étaient cachés dans les murs et les vides sanitaires de la demeure ou sous les cabinets, voire enterrés, quand bien même il aurait fallu une demi-douzaine d'imbéciles pour enfouir quoi que ce soit à Barcy, le pays étant si bas et humide que tout ce qu'on y ensevelissait risquait de dériver au fil de courants souterrains ou de refaire soudain surface comme un cadavre de noyé.

Mais la plupart des rumeurs étaient encore plus sinistres – rumeurs de gamins emmenés dans la maison pour des rites mystérieux qui nécessitaient les yeux, la langue, le cœur ou les parties génitales de petits enfants, si possible très jeunes, et à la rigueur noirs si on ne trouvait pas de Blancs. De tels sacrifices abominables invoquaient le diable, des dieux du Mexique ou d'Afrique, ou d'anciens lutins des mythes européens. Succubes et incubes étaient lâchés dans la ville – comme s'il fallait de la magie aux habitants pour avoir des pensées lubriques. Les citoyens de Barcy qui s'en prenaient à tout locataire de la maison finissaient ensorcelés, aussi valait-il mieux ficher la paix aux gamins errants – à moins de vouloir une soupe qui déborde toujours de la casserole, des invasions de mouches et de moustiques, d'avoir envie de tomber malade, de voir sa vache crever ou sa maison disparaître dans la terre comme il arrivait de temps en temps.

La plupart des gens ne croyaient pas vraiment à ces histoires, songeait Arthur Stuart, et ceux qui y croyaient avaient trop peur pour s'en mêler, pas tout seuls, pas d'une manière qui

dévoilerait leur identité et leur ferait courir le risque d'une vengeance. La situation était cependant dangereuse et, même si Mam Écureuil prenait certaines rumeurs à la blague, Arthur Stuart se disait qu'ils ne se rendaient pas compte de l'importance de leur maison dans la mythologie occulte de Nueva Barcelona.

Il ne faisait aucun doute que de tels propos ne leur venaient jamais directement aux oreilles. Dès que le jeune métis se présentait en tant que serviteur d'un pensionnaire d'Écureuil et Orignal, on se montrait franchement coopératif mais on ne racontait rien en sa présence sur la pension. Il n'obtenait aucun résultat, aussi ne tarda-t-il pas à dire, sans pour autant mentir, qu'il était le serviteur d'un commerçant américain arrivé la semaine précédente par le Mizzippy, à la suite de quoi il ne fallut pas grand-chose pour que les langues se délient sur les étrangetés dont Barcy était le théâtre et sur les périls à éviter. Et il ne s'agissait pas uniquement de bavardages d'esclaves. Les Blancs racontaient exactement les mêmes histoires sur Écureuil et Orignal.

« Tu crois pas que c'est dangereux ? demanda un soir Arthur Stuart à Alvin alors qu'ils étaient tous deux au lit et s'apprêtaient à dormir. J'veux dire, si quèque affaire tourne mal, on va rendre responsable ce vaillant monde. Ils connaissent ce que les genses pensent d'eux ?

— J'imagine, mais c'est toujours d'même avec les avertissements et les mauvais présages, on s'y habitue et on les prend plus au sérieux jusqu'au moment ousque tout d'un coup c'est trop tard. C'est comme ça qu'les matous traquent leur proie, si t'as bien regardé. Ça s'cache pas. Ça s'avance si lentement et ça reste sans bouger si longtemps qu'la proie s'habitue et s'dit : "Ben, il m'a pas fait d'mal jusqu'icitte." Et alors d'un coup ça bondit sans avertir. Sauf qu'y a une tapée d'avertissements, si seulement l'pauvre oiseau ou la pauvre souris avait assez d'comprenure pour s'remuer et s'ensauver.

— T'es donc d'accord avec moi. Faut qu'ils s'en partent d'icitte.

— Oh, c'est sûr. Eux autres aussi, ils pensent pareil. La seule différence, c'est qu'ils sont pas du même avis sus l'moment

ousque doit avoir lieu la grande migration. Ni sus la façon qu'ils sont supposés sortir une cinquantaine de p'tits d'la ville sans personne pour remarquer à quel point ils se sont moqués des lois raciales. Et l'argent ? Tu crois qu'ils ont d'quoi payer un bateau pour le Nord ? Tu crois qu'ils peuvent croiser le lac Pontchartrain à la nage et arriver dedans une plantation amicale qui demandera pas mieux que d'laisser une trâlée de p'tits noirauds libres passer la nuitée dans sa grange ? »

Arthur était ennuyé qu'Alvin lui parle comme s'il avait été bête de vouloir qu'ils s'en aillent. « J'ai pas dit que ça serait facile.

— J'connais, fit Alvin. J'étais encrèle contre moi-même. Par rapport que tu connais ce que j'pense ? J'pense que Peggy m'a envoyé icitte exactement pour ça. Pour les sortir d'la ville. Seulement j'ai pas compris jusqu'à ce que t'y penses.

— Trois choses, fit Arthur Stuart.

— J'écoute.

— Et d'une : il est temps que tu t'aperçoives que j'suis un atout brillant dans ce voyage.

— Aussi brillant qu'un calcul biliaire, dit Alvin.

— Et de deux : c'est pas pour ça que Peggy t'a envoyé, aucune chance. Si c'était son idée, elle te l'aurait dit. Tu les aurais alors avertis de ses mises en garde et ils auraient fait ce qu'il faut. Là, ils seront pas du tout d'accord, vu qu'ils nous trouvent ni toi ni moi assez malins pour comprendre mieux qu'eux autres ce qui va mal à Barcy. »

Alvin sourit. « Hé, tu finirais par valoir le prix qu'tu coûtes en repas.

— Tant mieux, à cause que j'compte pas manger moins.

— Ben, t'en as quand même pour dix années à rattraper ce que j'ai dépensé pour toi jusqu'icitte, quand tu valais pas un poil de tchu d'cochon.

— Donc Peggy veut pas qu'on fasse ça, fit Arthur Stuart, et on est proche sûrs que Pap Orignal et Mam Écureuil le veulent pas non plus. Alors, d'après moi, ça en fait notre priorité numéro un.

— J'vais leur causer.

— Ça marche toujours, ça.

— C'est un début.

— Et après tu vas leur chanter une chanson ? Ça les pousserait p't-être encore mieux à partir.

— Et c'est quoi, la troisième affaire ? demanda Alvin. T'as dit qu'y en avait trois. »

Arthur dut réfléchir un instant. Ah, oui. Il voulait demander à Alvin pourquoi il n'avait pas touché au pied de Pap Orignal. Mais la question lui paraissait désormais ridicule. Alvin avait forcément remarqué le pied d'Orignal. Il aurait fallu qu'il soit aveugle pour ne pas le voir. Et il savait ce qu'il pouvait et ne pouvait pas guérir.

Et puis il y avait autre chose.

Arthur n'était-il pas censé être un apprenti Faiseur ?

« Leur chanter une chanson, c'est qu'une suggestion », dit Arthur.

Alvin sourit. « Alors t'as changé ton idée sus la troisième affaire.

— Pour le moment. J'ai déjà usé toute ma cervelle à réfléchir de quelle mayère tu dois parler à Pap Orignal et Mam Écureuil. »

Mais l'occasion ne se présenta pas de parler aux logeurs, parce que le lendemain matin cinq enfants étaient malades, hurlant de douleur, secoués de frissons, brûlants de fièvre. À la tombée de la nuit, il y en avait six de plus, et les premiers avaient les yeux jaunes.

*

Il n'y avait plus d'école désormais. On empila les bancs le long du mur de la classe qui devint la salle des malades. On en interdit l'accès à tous les autres enfants. Mais on les envoya dehors jouer au milieu des moustiques. Ils y entendaient encore les cris. Ils les entendaient dans leur tête même quand personne n'en poussait.

Pendant ce temps, Pap Orignal et Mam Écureuil n'arrêtaient pas de monter et descendre les deux escaliers avec de l'eau, des cataplasmes, des baumes et des infusions. Deux ou trois herbes des infusions paraissaient vaguement efficaces, et l'eau faisait

bien sûr baisser la fièvre. Mais Alvin savait que même pour ceux atteints d'éruptions, les baumes et les cataplasmes ne pouvaient rien.

Évidemment, Arthur Stuart et lui donnaient un coup de main – ils dévalaient et gravissaient les marches quatre à quatre, les bras chargés, afin d'éviter des déplacements pénibles à Pap Orignal, effectuaient des courses en ville, faisaient des réserves de provisions dans la maison, entretenaient le feu, sortaient les pots de chambre de la salle et les ramenaient. Mais Écureuil et Orignal ne leur permirent pas d'entrer par crainte de la contagion.

Ce qui n'empêcha pas Alvin de se concentrer essentiellement sur les enfants malades. Ayant vu la maladie en phase terminale chez la mère de Marie la Mort, il savait quoi chercher, et il passa son temps à réparer les dégâts qu'elle causait, y compris à réduire suffisamment la fièvre pour qu'ils n'en souffrent pas.

Il étudia aussi les enfants contaminés afin de déterminer l'origine du mal. Il voyait dans leur sang les toutes petites créatures de défense, mais il n'arrivait pas à distinguer ce qu'elles traquaient comme dans le cas de la gangrène ou autres affections. Il ne trouva donc aucun moyen de les aider à se débarrasser de la cause de la maladie. Il constata cependant que faire tomber la fièvre et endiguer les écoulements sanguins arrangeait un peu les choses.

Comme Alvin maintenait les enfants en état, la maladie suivit son cours, mais rapidement, sans jamais présenter de danger.

Et chez les enfants en bonne santé, qu'il examina un à un, il découvrit que la plupart produisaient déjà des combattants de la maladie, et il prit toutes les mesures préventives possibles.

Mais la poignée de gamins qui ne contractèrent pas la maladie l'intéressaient davantage. Étaient-ils plus forts ? Plus chanceux ? Qu'avaient-ils en commun ?

Durant tous les jours où sévit l'épidémie dans la maison, Alvin étudia chacun de ceux qu'elle ne touchait pas. Ils étaient de races différentes et des deux sexes. Certains plus âgés, d'autres plus jeunes. Souvent ceux qui lisaient le plus – il les retrouvait toujours recroquevillés dans un coin de la maison, toujours en intérieur, un livre dans les mains maintenant que

Pap Orignal ne patrouillait plus pour s'assurer qu'aucun ne risquait de se ferait pincer en flagrant délit de lecture. Mais comment la lecture les empêchait-elle de contracter la maladie ? Les amateurs de livres mouraient tout le temps. À vrai dire, ils se révélaient souvent plus frêles, ils succombaient plus facilement aux affections.

Pendant ce temps, c'était Arthur Stuart qui gardait les yeux ouverts en dehors de la pension. La fièvre jaune commençait à se répandre en ville, mais les premiers cas se déclarèrent tous dans le secteur autour de la fontaine. Il était inévitable qu'on en vienne à dire que l'« eau miraculeuse » avait ramené la Fièvre à Barcy. Beaucoup de ceux qui en avaient encore la jetèrent. Mais d'autres étaient tout aussi convaincus qu'elle restait le seul remède, que Dieu l'avait envoyée à l'avance, sachant que la fièvre jaune venait châtier les esprits malfaisants.

Arthur Stuart était ravi, pour la première fois dans son souvenir, que les Blancs du pays prêtent peu d'attention à un jeune métis qui portait de l'eau en compagnie de son maître. Personne n'avait encore fait le rapprochement entre Alvin ou lui et l'eau. Mais ça ne voulait pas dire que quelqu'un ne finirait pas par se rappeler l'avoir vu assis sur la place tandis qu'il attendait le retour de son maître parti pour une cabane, du côté des marais, où Marie la Mort prétendait que sa mère souffrait peut-être de la fièvre jaune. Non, affirmait qu'elle en était atteinte, même. La première victime de l'épidémie.

Et Arthur comprit que le danger couru par la maison d'Écureuil et Orignal n'était rien à côté de celui, beaucoup plus fulgurant, qui menaçait Marie la Mort, maintenant que la fièvre jaune était revenue.

Lorsque cette pensée lui vint, il se trouvait au marché de la vieille ville où il sélectionnait des denrées à petit prix mais encore comestibles. Il s'interrogea un moment : quel était le plus urgent, ramener des provisions à Alvin ou aller voir ce que devenait la fille ?

Que déciderait Alvin ?

Là, c'était plus facile. Il préférait toujours le dramatique au raisonnable – ou plutôt il optait pour le plus gênant et le plus dangereux pour lui.

Arthur avait déjà ramené un sac de patates douces. Et pas un sac léger. Non seulement il s'alourdissait à chaque pas, mais il l'empêchait de courir – rien de tel pour se faire arrêter, quand on était un jeune métis, que courir avec un sac de n'importe quoi sur le dos. Tout le monde savait que les esclaves travaillant pour leur maître se déplaçaient toujours le plus lentement qu'ils pouvaient sans passer pour morts. Aussi, quand un gamin de couleur courait, un délit était sûrement en train de se commettre.

Donc il marchait, mais d'un pas vif, et suivait de son mieux la piste qu'il avait vu les flammes de vie d'Alvin et de Marie la Mort tracer à travers les marais. Il savait qu'il distinguait beaucoup moins bien les flammes de vie qu'Alvin, et, dès qu'elles s'éloignaient de quelques centaines de pas ou qu'elles se mêlaient à un certain nombre d'autres gens, il les perdait de vue. Mais il arrivait à suivre celle d'Alvin, elle était brillante et forte. Mieux encore, dans ces cas-là il voyait, comme une sorte de remous, des images du décor où le forgeron évoluait, du terrain où il se déplaçait. Et il avait accompagné en esprit Alvin et Marie la Mort durant tout le trajet jusqu'à la cabane de la mère malade. Il avait vu la flamme de vie de la femme trembloter et s'amplifier, même s'il ne comprenait pas ce qu'avait fait Alvin.

Après avoir pataugé un moment et donné des claques aux moustiques, il finit par arriver à la planche qui tenait lieu de passerelle pour accéder à la maison de Marie la Mort. Il ne s'y engagea pas et tapa dans les mains. « Hohé de la maison ! lança-t-il. Y a d'la visite ! » Ce qui était une erreur, évidemment – il était censé lancer : « Icitte le serviteur à Alvin Smith ! » Ou, si le monde n'avait pas été aussi menaçant :

« Le beau-frère à Alvin Smith ! » Là encore, il ignorait si Alvin avait pris la peine de donner son nom à Marie la Mort. Les noms n'avaient peut-être aucune importance dans ce pays.

Ils n'en eurent effectivement pas. Parce qu'il n'y avait personne dans la cahute.

Ou, s'il y avait quelqu'un, personne ne répondit.

Il franchit aussitôt la passerelle et poussa la porte, craignant plus ou moins de retrouver la mère et la fille mortes, assassinées

par une populace terrifiée. Mais il savait qu'il ne pouvait en être ainsi – si on avait tenu Marie la Mort pour responsable de l'épidémie et voulu la tuer, on aurait réduit la cabane en cendres autour des cadavres.

Les lieux étaient vides. Vidés, même – ou alors les deux femmes ne possédaient rien. Plus vraisemblablement, elles avaient compris le danger qu'elles couraient et pris la fuite. Ce n'était pas à elles qu'il allait apprendre ce qu'on pensait de Marie la Mort à Barcy.

Il se remit son sac de patates douces sur l'épaule et prit la route du retour en ville. En évitant les rues encombrées de monde et tout particulièrement la place de la fontaine publique, il regagna la pension d'Écureuil et Orignal sans cesser de gratter ses boutons de moustique tout au long du chemin.

Il vida le sac de patates douces dans la huche de la cuisine, à la vue de quoi Alvin, qui touillait la soupe, haussa un sourcil. Arthur Stuart se sentit alors coupable d'avoir mené si peu de courses à bien.

« Quoi ? lança-t-il. J'ai pas une masse d'argent, moi, et puis je m'inquiétais pour Marie la Mort et sa mère, alors j'suis passé les voir.

— Elles étaient parties, j'imagine, dit Alvin.

— T'imagines bien.

— Mais c'est pas pour ça que j'ai haussé un sourcil en te voyant.

— Les côtes trop en long pour faire signe de la main ?

— Un sac de patates douces, ça s'décharge pas comme ça. Faut les laver. Ou les éplucher.

— Pourquoi ? Tu peux demander à la saleté de s'en aller d'la peau, ou à la peau de partir d'la patate.

— Par rapport qu'on nous donne pas les talents pour des futilités.

— Oh, comme la fois ousque tu m'as fait travailler la moitié d'un été à creuser une pirogue dans un tronc d'arbre alors que t'aurais pu y arriver en cinq minutes.

— C'était pour ton bien.

— C'était m'faire gaspiller mon temps, dit Arthur Stuart. Et à cause de ça un chasseur d'ours a failli t'abattre.

— L'Davy Crockett ? J'ai fini par bien l'aimer, ce bougre-là.

— Éplucher les patates douces, ça t'empêcherait pas de continuer à traiter les p'tits là-haut. »

Alvin se retourna lentement. « Comment tu connais ça ? dit-il. Comment tu connais ce que ça m'coûte, cet ouvrage-là ?

À cause que c'est facile pour toi. Tu fais ça comme tu respires.

— Et quand tu montes une colline à la galope, c'est facile de respirer ?

— P't-être que j'connaîtrais comme c'est de traiter l'monde si tu voulais m'apprendre.

— Tu commences jusse à chauffer l'métal.

— J'suis donc prêt pour l'étape suivante. Tu travailles dur à traiter ces enfants, j'connais. Alors dis-moi, montre-moi ce qu'il faut faire. »

Alvin ferma les yeux. « Tu crois pas que j'aimerais que tu y arrives ? dit-il. Mais tu peux pas m'aider si tu vois pas ce qui s'passe à l'intérieur d'eux autres. Et, Arthur Stuart, je te l'dis, faut être capable de voir tout p'tit.

— P'tit comment ?

— Regarde le poil le plus fin, le plus p'tit de ton bras », répondit Alvin.

Arthur Stuart obéit.

« Ce poil est comme une plume. »

Arthur Stuart essaya d'envoyer sa bestiole rudimentaire dans ce poil, de le sentir comme il sentait le fer. Il y parvint presque. Il ne voyait pas en quoi il ressemblait à une plume, mais il sentait qu'il n'était pas lisse. C'était déjà quelque chose.

« Et chaque brin de cette plume est fait de tout p'tits éléments. Toi aussi, t'es fait de tout p'tits éléments, et chacun est vivant, et il s'passe des affaires dans ces éléments. Des affaires que j'comprends pas 'core. Mais je sens comme ils sont supposés fonctionner, et… enfin, je… tu connais…

— J'connais, fit Arthur Stuart. Tu leur dis comme tu veux qu'ils soient.

— Ou… je leur montre, quoi.

— Les os, c'est plus facile, dit Alvin. Les os, c'est plusse comme du métal. Ou du bois, toujours bien. Les os cassés, j'parie que tu pourrais les réparer. »

Aussitôt, Arthur Stuart pensa au pied de Pap Orignal. Est-ce que c'était un problème d'os ? Alvin ne lui tendait-il pas la perche ?

« Mais la fièvre jaune, reprit Alvin, j'connais pas bien comme je fais, et j'pense que c'est pas 'core à ta portée. »

Arthur Stuart eut un grand sourire. « Et des patates douces, alors ? Tu crois que j'pourrais nettoyer des patates douces ?

— Sûr. En frottant.

— Et pour enlever la peau ?

— Seulement en les épluchant, mon ami.

— Par rapport que c'est pour mon bien, fit Arthur Stuart d'un air renfrogné.

— Par rapport que si tu t'y prends autrement, j'remets la peau et la saleté d'sus. »

Arthur Stuart ne trouva rien à répondre. Il s'assit et prit une patate douce dans sa main. « D'accord, j'fais quoi ? J'épluche ou j'lave ? À cause que j'fais pas les deux.

— Tu demandes ça à moi ? dit Alvin. Tu connais que j'suis un mauvais cuisinier. Et j'crois pas qu'Écureuil a envie que je jette ces patates dedans sa soupe permanente. J'crois qu'elles donneraient un goût pour le couple d'années à venir.

— Alors on va les rôtir.

— Ça m'va. »

Et Arthur Stuart se dit qu'Alvin n'était pas devenu adulte en regardant la Peg Guester laver et éplucher des patates pour vingt ou trente personnes d'un coup. Tout ceci était nouveau pour le forgeron. Évidemment, à choisir, Arthur préférerait savoir guérir les gens affligés de fièvres ou de pieds bots.

« J'vais les laver, alors.

Et pendant ce temps-là, fit Alvin, moi j'vais continuer à écosser des zaricots durant qu'ma bestiole fait son ouvrage sus la dernière personne qu'a attrapé la fièvre.

— Qui ça ?

— Toi, répondit Alvin.

— J'suis pas malade, fit Arthur Stuart.

— Si. Ton corps combat déjà la maladie. »

Arthur Stuart réfléchit une minute. Il essaya même de voir dans son propre organisme qui lui apparut comme une masse confuse de textures étranges. « Mon corps va gagner ?

— Tu m'prends pour qui ? Marie la Mort ? »

Commencèrent alors les opérations d'écossage et de lavage, pendant lesquelles Arthur Stuart se demanda ce qui l'avait rendu malade. Lui avait-on jeté un sort ? Était-il entré dans une maison où sévissait la fièvre une semaine plus tôt ? Marie la Mort l'avait-elle touché ? Les patates douces ?

Oui, tiens, où était-elle, Marie la Mort ? Cachée dans les marais ? En route pour se mettre en sécurité dans un abri qu'elle connaissait ? Terrée quelque part en espérant ne pas se faire tuer par ceux qui croyaient son talent responsable des maladies dont elle les avait prévenus ?

Ou était-elle déjà morte ? Plus qu'un cadavre calciné quelque part ? Sa mère aussi ? Tombées aux mains d'imbéciles superstitieux qui leur reprochaient un crime dont elles étaient complètement innocentes ?

Chacune des horreurs du monde était due à tout un concours de circonstances. Mais les gens voulaient les ramener à une seule cause – et même pas la véritable. Il valait beaucoup mieux s'en tenir à une seule cause – un seul coupable à punir. On pouvait alors supporter l'insupportable.

Dans ce cas, se demanda Arthur, pourquoi Alvin, Margaret, moi et des tas d'autres gens honnêtes arrivons-nous à les supporter sans nous sentir obligés de punir quelqu'un ?

Quoique, à la réflexion, Alvin avait bel et bien tué le pisteur d'esclaves assassin de sa mère à lui, Arthur, et à Peggy. Dans un accès de rage, il avait abattu l'homme – et le regrettait depuis. Il n'avait pas frappé au hasard, histoire de trouver une victime à tout prix ; il avait puni le véritable coupable. Mais lui aussi avait éprouvé le besoin de désigner un responsable de l'insupportable.

Et moi alors ? Je fanfaronne, j'ai une grande goule mal venue chez un jeune métis, je suis de naissance honteuse suite au viol d'une esclave par son maître. Est-ce que je n'ai pas connu l'insupportable, moi ? Ma mère est morte après m'avoir conduit

vers la liberté, ma mère adoptive a été assassinée par les pisteurs venus me chercher pour me ramener à mon propriétaire. On a voulu m'interdire l'école, même dans le Nord. Je ne suis qu'un apprenti Faiseur de troisième ordre dans l'ombre du plus grand Faiseur au monde pour plusieurs générations. J'ai beaucoup perdu, y compris l'espoir de connaître une existence normale. Qui voudra m'épouser ? Comment vivrai-je quand je ne serai plus dans l'ombre d'Alvin ?

Pourtant je n'ai jamais envie de malmener ni de punir n'importe qui, sauf par la parole, et même dans ces cas-là je fais toujours comme s'il s'agissait d'une blague et personne ne se met en colère.

C'est peut-être ainsi que Dieu s'en sortira lorsqu'il nous réunira au jour du Jugement et voudra nous expliquer pourquoi il a laissé se commettre autant d'horreurs. Peut-être répondra-t-il : « Vous ne comprenez donc pas la plaisanterie ? »

Mais, plus vraisemblablement, il dira la vérité : « Je n'ai rien fait. Je ne suis que celui qui doit nettoyer vos saletés. » Comme un domestique. Personne ne demande jamais : Comment rendre les choses plus faciles à Dieu ? Non. On flanque la pagaïe et on attend qu'il passe plus tard tout remettre en ordre.

Cette nuit-là, dans son lit, Arthur envoya sa bestiole. Il se mit en quête de la flamme de vie de Pap Orignal et trouva facilement le bonhomme qui dormait d'un sommeil léger pendant que Mam Écureuil veillait sur les enfants.

Arthur Stuart n'avait pas l'habitude d'explorer l'organisme de ses semblables, et il eut du mal à maintenir sa bestiole dans les limites anatomiques. Mais il s'y fit peu à peu et trouva bientôt le pied bot. Le tissu osseux était manifestement différent du reste – et le pied d'Orignal était dans un état épouvantable, ses os brisés en dizaines de morceaux. Pas étonnant qu'il soit aussi déformé.

Il aurait pu commencer par recoller les morceaux, mais ce n'était pas comme s'il les voyait par les yeux. Il ne comprenait pas la forme générale de chaque fragment. Et puis il ignorait à quoi devaient ressembler les os d'un pied sain.

Il trouva l'autre pied de Pap Orignal et faillit gémir tout haut à sa propre bêtise. Le pied valide avait tout autant d'os que

l'estropié. Le pied bot n'était pas dans cet état parce que les os étaient brisés. Et quand Arthur fit la navette entre les deux afin de les comparer, il s'aperçut, Pap Orignal ayant son pied déformé depuis sa naissance, qu'aucun os n'avait plus la forme adéquate pour s'adapter aux autres comme dans un pied normal.

Il n'était donc plus question de remettre les os en place. Il aurait fallu tous les refaçonner. Et il ne faisait aucun doute que les muscles, les ligaments et les tendons ne seraient pas à leur place non plus, ni de la bonne dimension. Et ces tissus-là étaient très difficiles à différencier. C'était déjà un travail épuisant de vouloir s'y retrouver. Il s'endormit avant d'avoir compris grand-chose.

IV
La Tia

Le moulin à rumeurs poursuivait son œuvre. La fièvre jaune ne faisait qu'y apporter davantage d'eau – qui était malade, qui était mort, qui fuyait la ville pour se réfugier dans la plantation d'un ami jusqu'au terme de l'épidémie.

L'événement le plus important n'était cependant pas une rumeur. L'armée que le roi rassemblait reçut brusquement l'ordre de rentrer. Les généraux du roi craignaient visiblement la fièvre jaune davantage que la puissance militaire de l'Espagne.

Ce qui était peut-être une erreur. Dès que la menace d'invasion disparut, les autorités espagnoles de Nueva Barcelona se mirent à arrêter les agents cavaliers. Les Espagnols étaient manifestement au courant des conspirations depuis le début – ils entendaient les mêmes rumeurs que tout le monde – et attendaient leur heure pour frapper.

Ce ne fut donc pas uniquement la fièvre jaune qui décima la population anglophone de Nueva Barcelona. Un grand nombre d'Américains, de Yankees et d'Anglais embarquaient pour fuir la ville – les Américains à bord de vapeurs remontant le fleuve, les Yankees et les Anglais à bord de clippers et de caboteurs marchands prenant la mer pour la Nouvelle-Angleterre, la Jamaïque ou toute autre destination britannique.

La situation n'était pas plus facile pour les Cavaliers que pour les Français. Le bac du lac Pontchartrain, comme toutes les issues de la ville, était surveillé, et tout porteur d'un passeport royal des colonies de la Couronne se voyait refuser le droit de partir. Étant donné que les Cavaliers formaient le seul groupe anglophone important, une bonne partie de la population

apeurée se retrouva prise au piège dans Nueva Barcelona tandis que la fièvre jaune opérait sa progression insidieuse.

Les citoyens espagnols fortunés prirent la route de la Floride. Quant aux Français, ils n'avaient nulle part où aller. Les frontières leur restaient fermées depuis le jour où Napoléon avait envahi l'Espagne.

Résultat : Nueva Barcelona était en proie à la peur et à la colère.

Alvin faisait des courses en ville, ce qui devenait plus difficile ces temps-ci car la fièvre n'incitait pas les fermiers à y amener leurs produits. Il passait en revue un tas de melons tous plus moches les uns que les autres quand il prit conscience d'une flamme de vie familière qui venait vers lui dans la cohue. Il n'attendit pas de se retourner. « Jim Bowie », dit-il.

Bowie lui sourit – un grand sourire chaleureux qui poussa Alvin à vérifier si la main du nouvel arrivant ne reposait pas sur son couteau. Elle n'en était pas tout près, ce qui ne voulait pas dire grand-chose de toute manière, pour ce qu'en savait Alvin qui avait vu l'homme à l'œuvre.

« Encore à Barcy, fit Bowie.

— J'vous croyais partis depuis longtemps, toi et ton expédition.

— On a proche réussi avant qu'ils ferment les ports. Que maudit soit ce roi d'avoir flanqué une pagaïe de même. »

Que maudit soit le roi ? Comme si Bowie ne participait pas à une expédition chargée d'étendre l'autorité royale aux territoires mexicas.

« Ben, la fièvre passera, fit Alvin. Comme toujours.

— Pas la peine d'attendre jusque-là, dit Bowie. La nouvelle vient d'arriver du gouverneur général de Nueva Barcelona. L'expédition de Steve Austin peut effectuer sa mission. Tous les Cavaliers qui sont avec nous autres peuvent embarquer à bord d'un bateau qui s'en part pour la côte mexicaine.

— M'est avis que ç'a dû joliment donner un coup d'fouet au recrutement.

— Et comment ! Les Espagnols détestent encore plusse les Mexicas que les Cavaliers. D'après moi, c'est à cause que le roi

Arthur a jamais arraché les tcheurs de dix mille citoyens espagnols vivants pour les offère en sacrifice à un dieu païen.

— Ben, bonne chance.

— En te voyant icitte au marché, j'dois dire, je m'sentirais beaucoup plusse rassuré si tu t'en venais avec nous autres dans cette expédition. »

Et tu auras ainsi l'occasion de me poignarder dans le dos pour me faire payer de t'avoir humilié ? « J'suis pas un soldat, dit Alvin.

— J'pense beaucoup à toi », fit Bowie.

Oh, j'en suis sûr.

« J'crois qu'une armée avec toi dans ses rangs aurait la victoire en poche.

— Y a une masse de Mexicas sanguinaires, et moi j'suis tout seul. Et oublie pas que j'suis pas très bon tireur.

— Tu connais de quoi j'parle. Et si toutes les armes mexicas se ramollissaient ou disparaissaient complètement, comme c'est déjà arrivé à mon couteau porte-bonheur ?

— J'dirais que c'est un miracle dû à un dieu malfaisant qui veut étendre l'esclavage dedans les territoires mexicas. »

Bowie resta muet un moment, l'air interdit. « C'est donc ça. T'es un abolitionnisse.

— Tu l'connaissais déjà.

— Ben, y a des genses contre l'esclavage et pis y a les abolitionnisses. Des fois on offre un peu d'or à un bougre et il se fiche pas mal du nombre d'esclaves que possède son voisin.

— C'est forcément quèqu'un d'autre, fit Alvin. J'suis pas trop intéressé par l'or. Ni par des expéditions contre les Mexicas.

— Un peuple affreux, dit Bowie. Du sang sus les mains, cruel.

— Et c'est supposé m'décider à les combattre.

— On s'dérobe pas à un combat.

— Moi, si, fit Alvin. Et toi aussi, si t'avais une cervelle.

— Les Mexicas résisteront pas à des gars qui connaissent tirer. Par-dessus l'marché, des milliers d'Rouges d'autres tribus vont s'joindre à nous autres pour les renverser. Ils en ont assez des sacrifices humains.

— Mais ce serait pour rétablir l'esclavage. Ils aimaient pas trop ça non pus.

— Non, on mettrait pas les Rouges en esclavage.

— Y a une masse d'anciens esclaves noirs au Mexique.

— Mais c'est des esclaves par nature. »

Alvin se détourna et prit une demi-douzaine de melons pour les fourrer dans son sac. Bowie lui donna un violent coup de poing sur le bras. « Me tourne pas l'dos. »

Alvin ne répliqua pas. Il tendit deux pièces de dix sous au marchand de melons qui secoua la tête.

« Allons, c'est pour des p'tits dans un orphelinat, dit Alvin.

— J'connais pour qui c'est, fit le paysan, et l'prix des melons aujourd'hui, c'est dix sous l'unité.

— Quoi, ç'a donc coûté tant d'ouvrage pour les faire pousser ? Sont plaqués d'or à l'intérieur ?

— À prendre ou à laisser. »

Alvin sortit d'autre argent de sa poche. « J'espère que vous êtes fier de profiter de l'indigence d'enfants malheureux.

— Personne est malheureux dans cette maison-là », murmura le paysan.

Alvin fit demi-tour et trouva Bowie devant lui.

« Je t'ai dit de pas m'tourner l'dos, souffla Bowie.

— J'te fais face asteure, dit Alvin. Et si t'enlèves pas ta main de ton couteau, tu vas perdre quèque chose à quoi tu tiens beaucoup – et qu'est pas en acier, malgré tes vantardises auprès des dames.

— Tu veux pas d'moi comme ennemi, fit Bowie.

— C'est vrai. J'te veux comme parfait étranger.

— Trop tard pour ça. C'est ami ou ennemi. »

Alvin s'éloigna avec son sac rempli de melons, mais ce faisant il chauffa la lame du couteau de Bowie. Ainsi que les boutons sur le devant de son pantalon. Peu de temps après, les fils des boutons se consumèrent et le pantalon s'ouvrit en grand. Et quand il porta la main à son couteau, l'étui s'enflamma. Derrière lui, Alvin entendit les autres clients rire et s'esclaffer.

C'était sans doute une erreur, se dit-il. Mais Bowie en avait commis une lui aussi en se représentant devant Alvin. Pourquoi des hommes tels que lui refusaient-ils la défaite et persistaient-ils à défier des adversaires qu'ils savaient plus forts qu'eux ?

*

Arthur Stuart se réveilla au milieu de la nuit en proie à des douleurs intestinales. Il se sentait si barbouillé qu'il ne pourrait pas se soulager en lâchant un gaz silencieux puis faire semblant de dormir si Alvin remarquait quelque chose. Aussi, résigné à son sort, il se leva, prit ses chaussures à la main, descendit au rez-de-chaussée, se chaussa avant de franchir la porte d'en arrière puis sortit d'un pas lourd dans la nuit étouffante pour gagner les cabinets.

Il y passa une demi-heure pénible, mais chaque fois qu'il croyait en avoir terminé et qu'il se relevait, ses intestins se remettaient à le travailler et il se rasseyait sur le siège pour une nouvelle séance de gémissements. Chaque fois, comme il se figurait évidemment au bout de ses peines, il s'essuyait, si bien qu'à la fin il avait l'impression d'avoir le derrière aussi à vif qu'un flanchet de bœuf attendri. Au moins, les bœufs ont la chance d'être morts avant de devenir de la viande crue, se dit-il.

Il put enfin se lever sans entendre d'autres clapotis dans son ventre ni ressentir davantage de tension, ce qui ne l'assurait pas pour autant qu'il ne lui faudrait pas redescendre en catastrophe les trois volées de marches une fois arrivé à son étage. Il se demandait bien sûr avec inquiétude si son indisposition n'avait pas un rapport avec la fièvre jaune, si Alvin n'avait pas suffisamment pris soin de sa santé et permis à la maladie de revenir.

Mais, à la réflexion, il se dit que le responsable devait être plutôt le marchand ambulant qui lui avait vendu dans l'après-midi un roulé pas cuit autant qu'il aurait fallu.

Il ouvrit d'un coup la porte des cabinets et sortit.

Quelqu'un tira sur sa chemise de nuit. Il poussa un cri et fit un bond de côté.

« Faut pas avoir peur ! dit Marie la Mort. J'suis pas un fantôme ! J'connais que les Africains ont peur des fantômes.

— J'ai peur du monde qui s'agrappe à ma chemise quand j'sors d'la commode au mitan d'la nuit, fit Arthur Stuart. Qu'esse tu fiches là ?

— T'es malade, dit-elle.

— C'est sûr, convint-il.

— Mais tu mourras pas cette fois-ci.

— Jusse quand j'commençais à en avoir envie.

— Une foule de genses vont mourir. Et une foule me rendent responsable.

— J'connais, dit Arthur Stuart. J'suis allé vous prévenir, mais ta mam et toi étiez parties.

— Je t'ai vu y aller et je m'suis dit que tu venais nous avertir. Alors asteure je m'dis que tu peux p't-être nous donner à manger. On a beaucoup faim.

— Sûr, venez à la maison.

— Non, non, dit la fille. C'est une maison drôle. Beaucoup dangereuse. »

Arthur Stuart prit l'air écœuré. « Ouais, comme ça les histoires qu'on raconte sus toi sont des inventions, mais celles qu'on raconte sus cette maison sont toutes vraies, hein ?

— Les histoires qu'on raconte sus moi sont à moitié vraies, dit Marie la Mort. Et si celles qu'on raconte sus cette maison sont aussi à moitié vraies, j'veux pas y entrer, non.

— Y a pas de danger pour toi dedans cette maison, pas des genses qui y restent, toujours bien, dit Arthur Stuart. Et j'suis asteure depuis un moment devant ces cabinets, ça fait j'commence à m'dire que ça sent bien mauvais icitte. Alors va-t'en quérir ta mam et on va rentrer dans la maison, ousqu'on respire mieux. Et fais vite sinon je serai encore dedans les cabinets, et alors qui vous donnera à manger ? »

Marie la Mort réfléchit un instant, puis elle rassembla ses jupes et détala dans l'obscurité boisée au fond de la propriété. Arthur Stuart profita de l'occasion pour s'éloigner davantage des cabinets et se rapprocher de la cuisine.

Quelques minutes plus tard il avait allumé une bougie, et Marie la Mort et sa mère engloutissaient du pain légèrement rassis et du fromage insipide arrosés d'eau tiède. Mais elles se fichaient du goût. Elles avalaient tout si vite qu'elles ne devaient pas distinguer le pain du fromage.

« Ça fait longtemps que vous avez pas mangé ? demanda Arthur Stuart.

— Depuis qu'on s'cache, répondit Marie la Mort. Mais on avait arien à manger chez nous autres, autrement on l'aurait pris.

— Les mouches ont pas arrêté de m'piquer, dit sa mère. J'ai pus de sang d'reste, asteure. »

Elle avait quelques boutons de moustique, maintenant qu'Arthur Stuart la regardait. « Comment vous vous sentez ? lui demanda-t-il.

— J'ai beaucoup faim, dit-elle. Mais j'suis pas malade. C'est fini. Ton maître, il m'a guérie.

— C'est pas mon maître, c'est mon beau-frère. »

Marie la Mort lui jeta un regard en coin. « Alvin a donc marié une Africaine ? Ou alors t'as marié sa sœur ?

— J'suis adopté, dit Arthur Stuart.

— Alors t'es libre ?

— J'suis l'esclave de personne. Mais c'est pas vraiment comme être libre, pas quand tout l'monde dit : "T'es trop jeune pour faire ci, trop jeune pour faire ça, t'es trop noiraud pour aller par-ci et t'as pas assez d'expérience pour aller par-là."

— Moi, j'suis pas noire, fit Marie la Mort, mais j'aimerais mieux être une esclave que ce que j'suis.

— Française, c'est pas si grave.

— Quèqu'un qui voit ceusses qui sont malades, j'veux dire.

— J'connais, fit Arthur Stuart. J'bêtisais. Évidemment, comme Alvin le répète toujours, quand on est forcé de dire aux genses qu'on bêtisait, c'est que c'était pas une bonne bêtise, hein ?

— Cet Alvin, il est quoi ?

— Mon beau-frère.

— Non, non, fit la mère. Comment il m'a si bien guérie ? »

Arthur devint soudain méfiant. Elles débarquent au beau milieu de la nuit et posent des questions sur Alvin. La chose pouvait parfaitement s'expliquer – comment ne pas être curieux au sujet d'Alvin ? – mais on voulait peut-être aussi pousser Arthur à en dire davantage qu'il ne fallait.

« M'est avis que vous pourrez lui demander demain matin.

— Faudra qu'on soit parties au matin, dit Marie la Mort. Avant le lever du soleil. Des genses surveillent cette maison. Ils

vont nous voir, ils vont nous suivre et nous tuer. Nous pendre comme sorcières, comme en Nouvelle-Angleterre.

— Ils ont pas fait ça en Nouvelle-Angleterre depuis des années, fit Arthur Stuart.

— Ton Alvin, dit la mère, il a touché ce pain ? »

Alvin avait en fait acheté les baguettes. Aussi Arthur hésita-t-il un instant avant de répondre. « Comment j'peux connaître ? » Il était conscient que son hésitation en disait plus long que ses paroles. Et, sans savoir pourquoi, il avait envie de leur reprendre le pain et de les renvoyer d'où elles venaient.

Comme si elle avait lu dans ses pensées, ou peut-être parce qu'elle trouvait que sa mère avait trop montré son jeu. Marie la Mort lança : « Asteure, on s'en va.

— Immédiatement, fit en écho sa mère en français.

— Merci pour le pain », ajouta Marie la Mort.

Alors même que la fille le remerciait, s'aperçut Arthur, la mère en profitait pour mettre deux autres baguettes dans son tablier. Il aurait pu l'en empêcher – c'était en principe une partie du petit-déjeuner du lendemain matin – mais il imagina les deux femmes seules pendant des jours dans les marais sans rien à manger ni grand-chose à boire, et il retint sa langue. Il irait en acheter d'autres au matin.

Il les suivit dehors.

« Non, dit la mère en français.

— Faut pas venir avec nous, fit Marie la Mort.

— J'viens pas avec vous autres, dit Arthur Stuart. J'dois retourner m'assire à la commode. Alors vaudrait mieux pas traîner en route, j'ai pas envie que l'odeur blesse vos sens délicats.

— Quoi ? fit Marie la Mort.

— Je m'en vais tout lâcher dedans le cacatoir à la galope, m'dame, alors ensauvez-vous si vous tenez à vot' nez. »

Elles s'ensauvèrent, et Arthur Stuart s'en retourna gémir au-dessus de la tinette.

*

Ce furent d'abord quelques cailloux jetés contre la maison tard dans la soirée suivante et un cri étouffé que personne n'entendit à l'intérieur.

Le lendemain matin, un groupe d'hommes faisaient les cent pas devant en portant un cercueil, aux cris de : « Pourquoi y a personne malade chez vous autres ? »

Comme Pap Orignal et Mam Écureuil soignaient encore trois enfants touchés par la fièvre malgré les soins préventifs d'Alvin, il était tentant d'inviter les hommes à entrer constater leur erreur. Mais tout le monde savait que présenter trois enfants malades ne serait pas une réponse suffisante quand il en mourait dans le quartier davantage que partout ailleurs dans Barcy, et qu'aucun n'avait quitté la maison d'Écureuil et Orignal dans une boîte.

Alvin n'avait pourtant pas limité ses soins aux enfants de l'orphelinat. Il avait recherché d'autres flammes de vie dans d'autres maisons et en avait sauvé beaucoup. Mais l'opération prenait du temps, il fallait traiter les cas un à un, et, si beaucoup en réchappaient, un nombre plus grand décédaient, hors de sa portée, auxquels il n'avait même pas jeté un coup d'œil. Il y avait des limites à ses pouvoirs.

Il ne se chargeait plus des courses ni des tâches ménagères. Les baguettes qu'Arthur Stuart avait partagées avec Marie la Mort et sa mère étaient les dernières qu'il avait achetées ; et quand il dormait, c'était parce qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps éveillé. Il sommeillait par à-coups, émergeait de cauchemars où des enfants mouraient sous ses mains. Le pire de tous, c'était celui où il voyait la mère de Marie la Mort, porteuse d'une maladie invisible, se promener et transmettre la fièvre jaune rien qu'en butant dans les passants, en leur parlant ou en leur chuchotant à l'oreille. Elle ébouriffait les cheveux d'un enfant, poursuivait son chemin, et l'enfant tombait raide mort derrière elle. Et chacune des victimes se tournait vers Alvin pour lui demander : « Pourquoi l'avez-vous sauvée et laissée circuler pour qu'elle nous tue tous ? »

Il se réveillait alors, cherchait d'autres flammes de vie atténuées par la maladie et s'efforçait d'en réparer les corps ravagés.

Il ne lui vint jamais à l'esprit de ne pas s'occuper d'abord des contaminés les plus proches de son logis. Mais le résultat fut que les décès dus à la fièvre augmentèrent en fonction de leur distance de l'orphelinat. Comme si Dieu avait béni l'établissement d'une grâce qui débordait sur les maisons voisines.

Ou plutôt, ainsi que les manifestants devant la maison le laissaient en gros entendre, comme si le diable protégeait les siens.

Cette nuit-là, les cailloux furent plus nombreux, des manifestants vinrent avec des torches et des ivrognes jetèrent des bouteilles qui s'écrasèrent contre le mur. Des enfants se réveillèrent pour se mettre à pleurer, et Pap Orignal et Mam Écureuil les déménagèrent dans les chambres à l'arrière de la maison.

Mais Alvin, toujours allongé sur son lit, continua d'envoyer sa bestiole et de soigner sans relâche, en se concentrant désormais sur les enfants afin d'en sauver le plus grand nombre possible.

Arthur Stuart n'osa pas l'interrompre dans sa tâche – ni le réveiller, au cas où il se serait endormi. Il savait qu'Alvin se sentait plus ou moins responsable de l'épidémie – il comprenait son acharnement implacable à poursuivre son œuvre. Il en faisait une affaire personnelle ; il s'évertuait à réparer une erreur terrible. Voilà ce qu'il avait laissé entendre avant de se murer dans un silence complet. Et maintenant qu'Alvin ne disait plus rien, Arthur Stuart se trouvait livré à lui-même.

Arthur n'avait aucun pouvoir de guérison. Mais il avait appris quelques rudiments de Faiseur et il se dit qu'il allait s'en servir pour protéger la maison. Une phrase d'Écureuil l'avait décidé à agir : « Ce qui m'fait peur, c'est les torches. Et s'ils veulent nous forcer à sortir en mettant l'feu ? »

Aussi se concentra-t-il sur les porteurs de torches et s'efforça-t-il de comprendre le feu. Il avait déjà travaillé dans le métal, mais guère plus. Le bois et le tissu étaient organiques et difficiles à pénétrer, à sentir et à concevoir. Mais, découvrit-il bientôt, ce qui brûlait, c'était l'huile dont on avait imbibé les

torches, un liquide que comprenait davantage sa bestiole myope et tâtonnante.

Il ignorait le processus du feu, il ne savait donc pas faire cesser la combustion. Mais il pouvait disperser le liquide, le transformer en gaz comme il avait transformé le métal en liquide. Et une fois qu'il l'aurait vaporisé, la torche ne tarderait pas à s'étouffer.

Une à une, les torches les plus près de l'orphelinat commencèrent à s'éteindre.

C'est seulement quand Pap Orignal s'étonna – « Qu'esse qui s'passe ? Que Djeu nous garde, pourquoi les torches s'éteignent ? » – qu'Arthur Stuart se demanda s'il ne commettait pas une erreur.

La peur transpirait dans la voix de Pap Orignal. « Les torches proches de la maison s'éteignent. »

Arthur Stuart ouvrit les yeux. Une douzaine de torches ne flambaient plus. Mais il voyait désormais que les porteurs restants avaient pris du champ, et les bâtons abandonnés jonchaient à présent la rue, éparpillés comme les ossements d'une bête morte depuis très longtemps.

« S'ils voulaient la preuve que cette maison est maudite, asteure ils l'ont, fit Mam Écureuil. L'premier qui s'en vient trop près, sa torche s'éteint. »

Arthur Stuart se sentait désespéré. Il était sur le point d'avouer sa bêtise lorsque la foule entreprit de s'éloigner.

« Tranquilles pour cette nuit, dit Pap Orignal. Mais ils vont s'en revenir, et plusse nombreux, surtout avec un autre miracle ajouté à la liste.

— Arthur Stuart, fit Mam Écureuil, tu crois pas Alvin assez craqué pour éteindre leurs torches de même, dis ?

— Non, m'dame, répondit Arthur Stuart.

— On va recoucher les p'tits, Mam Écureuil, fit Pap Orignal. Ils vont être contents d'connaître que la populace est partie. »

C'est seulement après qu'ils eurent quitté la pièce qu'Arthur Stuart vit par la fenêtre la silhouette sombre d'un homme seul qui s'attardait dans la rue sans vraiment surveiller la maison, mais sans s'éloigner non plus. À sa démarche d'ours pataud à

l'énergie contenue, il crut le reconnaître. Quelqu'un qu'il avait rencontré récemment. À bord du bateau. Abe Lincoln ? Couz ?

Non sans hésitation, il envoya sa bestiole vers la flamme de vie. Moins adroit qu'Alvin, il ne savait pas comment se contenter d'effleurer l'homme, de ne lui jeter qu'un coup d'œil. Alors que la seconde d'avant il le distinguait comme une étincelle lointaine, il se retrouva sans transition immergé dans la conscience mentale et corporelle de l'inconnu, dans ce qu'il voyait, ressentait, entendait et désirait ardemment. Il débordait de haine, de rage et de honte. Mais pas de mots, pas de noms – des éléments difficiles à découvrir. Peggy, elle, les voyait, mais pas Arthur Stuart, ni Alvin, pour ce qu'Arthur en savait.

Il eut du mal à se retirer du cœur fulminant de l'homme, mais il savait désormais de qui il s'agissait, car au milieu de toute cette agitation un détail se détachait : la conscience permanente du couteau qu'il portait à la hanche, comme si c'était son meilleur et plus fidèle allié, l'outil sur lequel il comptait avant tous les autres. Jim Bowie, sans hésiter.

Vu la malveillance qui l'animait, il était là pour commettre un mauvais coup, pas de doute. Arthur Stuart ne put s'empêcher de se demander s'il gardait encore sa vieille rancune depuis l'incident du fleuve. Mais alors pourquoi ne se souvenait-il pas aussi de sa trouille ?

Il avait peut-être besoin qu'on lui rafraîchisse la mémoire. Arthur Stuart ne pouvait pas faire disparaître le couteau comme l'avait réussi Alvin, mais il pouvait tenter quelque chose. En quelques instants il chauffa suffisamment l'arme pour que Bowie la sente. Oui, ça y était – Bowie pivota brusquement et s'enfuit à toutes jambes loin de l'orphelinat.

Ce qu'Arthur Stuart ne comprit pas, c'est pourquoi, tout en courant, Bowie tenait fermement le devant de son pantalon comme s'il avait peur de le voir tomber.

*

Alvin dormait sans savoir où cessaient les rêves et où commençait le cauchemar horrible de son impuissance à sauver

davantage de vies. Mais, dans son sommeil agité, il entendit une voix qui l'appelait.

« Guérisseur ! »

C'était une voix autoritaire et étrange. Il ignorait qui l'appelait ainsi dans son sommeil, ce n'était pas une voix qu'il avait déjà entendue. Elle, en revanche, semblait le connaître, lui parler depuis le foyer de sa propre flamme de vie.

« Réveille-toi, l'endormi ! »

Les yeux d'Alvin s'ouvrirent comme malgré lui. Dehors pointaient les toutes premières lueurs de l'aube, visibles seulement par la fenêtre au bout de la longue salle du grenier.

« Réveille-toi, toi qui gardes un soc d'or dans la cheminée ! »

Comme l'éclair, il bondit hors du lit, traversa le long local et plaqua la main contre la brique. Le soc d'or était toujours là. Mais quelqu'un le savait.

Ou plutôt non. C'était forcément un rêve. Il s'était endormi après avoir guéri un enfant quatre rues plus loin. La mère était aussi mourante et il comptait la guérir ensuite. Avait-il réussi avant de sombrer dans le sommeil ?

Il envoya sa bestiole aux renseignements, d'abord frénétiquement puis en se concentrant davantage. Il retrouva l'enfant, un garçon de peut-être cinq ans. Mais là où aurait dû se trouver la mère… rien. Il avait manqué de résistance physique. L'enfant était en vie, mais désormais orphelin. Il se sentit le cœur transpercé d'un sentiment coupable.

« Sors ton or de la cheminée, guérisseur, et descends me parler ! »

Cette fois, il ne s'agissait pas d'un rêve. La voix était si puissante qu'il obéit presque comme si l'idée venait de lui. Mais il comprit aussitôt que ce n'était pas le cas.

Il n'y avait cependant aucune raison de ne pas obéir. Quelqu'un savait pour le soc d'or qui n'était donc plus caché.

Il ne lui restait plus qu'à le sortir de la cheminée et à l'emmener encore partout avec lui dans son sac.

Il lui fallut beaucoup de temps et de concentration, vu son état de fatigue, sa peine et son sentiment de culpabilité, pour desceller les briques et ramollir le soc d'or qui lui tomba dans la main. L'objet frissonnait, vibrant comme à son ordinaire,

fringant, mais il n'en émanait aucun désir. La main d'Alvin trembla lorsqu'il le tira par l'ouverture dans les briques et l'amena vers lui. Sa proximité lui réchauffa le cœur. Était-ce vraiment dû au soc ou à l'émotion de retrouver un ami et compagnon de route, il n'en savait rien.

« Descends jusqu'à moi, guérisseur. »

Qui êtes-vous ? demanda-t-il en silence. Mais il n'obtint pas de réponse. La personne qui l'appelait par sa propre flamme de vie n'entendait pas ses pensées ou bien ne désirait pas lui répondre.

« Descends rompre le pain avec moi. »

Du pain. Une histoire de pain. Il s'agissait d'autre chose que manger. Elle attendait davantage de lui que partager un repas.

Elle. C'était donc une femme qui l'appelait. Comment le savait-il ?

Le soc dans son sac avec ses maigres biens, Alvin descendit l'escalier. Pap Orignal le vit quand il passa au deuxième étage, Mam Écureuil quand il passa le premier, et lorsqu'il arriva au rez-de-chaussée ils étaient juste derrière lui.

« Alvin, fit Écureuil, qu'esse tu fais ?

— Ousque tu vas ? demanda Pap Orignal.

— Quèqu'un m'appelle, répondit-il. Occupez-vous d'Arthur Stuart jusqu'à mon retour.

— Cet appel, dit Orignal, t'es sûr que c'est pas un piège ? Cette nuit, ils s'en sont venus avec des torches. Un pouvoir drôle a éteint les torches quand ils se sont approchés d'la maison, et asteure tu peux être sûr qu'on est surveillés. Ils aimeraient beaucoup nous attirer dehors.

— Elle m'appelle comme guérisseur, dit Alvin. Pour rompre le pain avec elle. »

Arthur Stuart apparut à la porte de la cuisine. « C'est la femme que t'as traitée dans le marais, dit-il. Elle est venue deux soirs passés avec Marie la Mort. J'leur ai donné du pain, et elles ont demandé si c'est toi qui l'avais acheté.

— C'est ça, fit Écureuil. Un pouvoir terrible qu'elle a, Marie la Mort.

— Connaître quèque chose, ça peut être un poids affreux à porter, mais c'est pas dangereux pour les ceusses qu'ont pas peur d'la vérité. Et c'est pas Marie la Mort qui m'appelle.

— Sa mère ? demanda Arthur Stuart.

— J'crois pas, répondit Alvin.

— D'après toi, ça peut pas être un pouvoir d'attirance, alors ? demanda Écureuil. Tu t'crois si puissant que des affaires de même ont aucune prise sus toi ?

— Un pouvoir d'attirance, fit Alvin. Oui, ça doit être ça, m'est avis.

— Alors faut pas y aller, dit Arthur Stuart. L'vaillant monde use pas de ces sorts-là pour attirer les genses. Ou pour faire les sacrifices affreux que ça prend, un sort de même.

— C'a jusse pris, m'est avis, de brûler du pain, fit Alvin. Et c'est comme je veux, j'y vais ou j'y vais pas.

— C'est pas l'impression que tout l'monde a quand on est ensorcelé par un pouvoir d'attirance ? demanda Pap Orignal. Tout l'monde croit avoir de bonnes raisons pour obéir à l'invocation, non ?

— P't-être, fit Alvin, mais j'y vais. »

Il passa la porte.

Arthur Stuart lui emboîta le pas.

« Retourne-t'en à l'intérieur, Arthur Stuart.

— Non, m'sieur, fit Arthur. Si tu t'en vas dedans un piège, je vais l'voir et j'pourrai conter l'histoire après, dire que même le bougre le plusse puissant sus terre est des fois bête comme ses pieds.

— Elle a b'soin d'moi.

— Comme le djab a b'soin des âmes des pécheurs.

— Elle me donne pas d'ordre, dit Alvin. Elle me supplie.

— C'est d'cette mayère-là qu'une bonne âme verrait une obligation, tu comprends pas ? Quand l'monde a b'soin de toi, tu viens, alors si quèqu'un veut te faire venir, ça te fait accroire qu'il a b'soin de toi. »

Alvin s'arrêta et se tourna face à Arthur Stuart. « J'ai laissé un p'tit orphelin la nuit dernière à cause que j'ai pas pu rester éveillé, dit-il. Si j'suis tellement mal en train que j'résiste pas à

ma propre fatigue, comment tu peux m'convaincre que j'suis assez fort pour résister à ce sortilège ?

— Donc tu connais qu'y a du danger ?

— J'connais que j'y vais. Et t'es pas assez fort pour m'en empêcher. » Il s'engagea à grands pas dans la rue déserte du petit matin. Arthur Stuart trottait à côté de lui.

« C'est moi qu'ai éteint les torches, dit Arthur Stuart.

— Pardi, fit Alvin. Une maudite couillonnerie que t'as faite.

— J'ai eu peur qu'ils aient envie d'mettre le feu à la maison.

— Ils en ont envie, c'est sûr, mais ça va leur prendre un moment de trouver l'courage. Ou la peur. L'un ou l'autre sentiment, s'il est assez fort, les poussera à mettre le feu à la maison. T'as dû jusse un brin les faire pencher du côté d'la peur, m'est avis. Oublie tout ça.

— Faut que tu dormes, dit Arthur Stuart, alors oublie tes tracas, toi aussi.

— Me parle pas comme si tu comprenais mes péchés.

— Et toi, me parle pas comme si tu connaissais ce que j'comprends et comprends pas. »

Alvin lâcha un gloussement sans joie. « Oh, t'as un maudit palais bien fendu, oui.

— Tu peux pas répondre à ce que j'dis, alors tu racontes que j'ai l'palais bien fendu.

— J'raconte rien du tout. Je t'ai dit de pas venir avec moi.

— C'était Jim Bowie, hier soir, fit Arthur Stuart. C'est l'dernier qu'est resté après que tout l'monde s'est ensauvé.

— Il m'a invité à m'joindre à leur expédition. M'a dit que si j'étais pas leur ami, j'étais leur ennemi.

— Alors p't-être qu'il excite le monde pour te forcer à l'rejoindre ?

— Un failli chien comme lui croit que la peur peut lui valoir la loyauté.

— Une foule de maîtres avec un fouet peuvent témoigner que ça marche.

— Ça leur vaut pas la loyauté, jusse l'obéissance, et seulement quand le fouet est là. »

Ils sortaient du quartier des maisons peintes pour entrer dans une autre Nouvelle-Orléans, celle des maisons et cabanes

défraîchies des Français persécutés puis, plus loin, celle des huttes des Noirs affranchis et des esclaves sans maître – un monde de prostituées désespérées à bas prix, de tueurs qu'on pouvait embaucher pour un peso et de praticiens de magie noire africaine qui jetaient au feu des bouts d'êtres vivants afin de forcer la nature à transgresser ses propres lois.

La magie des Noirs était aussi différente des talents des Blancs que du chant vert des Rouges. Alvin la sentait autour de lui dans les flammes de vie, une espèce de courage acharné donnant à entendre que, si le pire arrivait, chacun pouvait sacrifier quelque chose au feu et sauver ce qu'il avait de plus cher.

« Tu l'sens ? demanda-t-il à Arthur Stuart. Le pouvoir autour de toi ?

— Je sens qu'ça pue, répondit le gamin. Comme si l'monde d'icitte vidait les pissepots par terre.

— Les charrettes de vidange passent pas dans l'quartier. Esse qu'ils ont l'choix ?

— J'sens pas de pouvoir, moi.

— Et pourtant tu parles comme les Français d'icitte. "J'sens pas de pouvoir… moi ?"

— Ça veut rien dire, tu connais que j'répète ce que j'entends.

— Tu les entends, alors. Tout autour de toi.

— Ça quawtier noiw, massa, fit Arthur Stuart en imitant la voix d'un esclave, pas êtwe une ville fwançaise.

— Les esclaves français s'échappent tout autant qu'les espagnols ou ceusses des Cavaliers. »

Des enfants noirs sortaient à présent des maisons, suivis de leurs mères, des femmes lasses aux yeux battus. Et des hommes à la mine dangereuse commencèrent à les suivre comme une parade. Jusqu'à ce qu'ils arrivent devant une femme assise près d'un feu pour la cuisine. Pas une grosse femme, mais pas une maigre non plus. Voluptueuse comme la terre, voilà ce qu'elle était, mais lorsqu'elle leva les yeux du feu, elle lança en direction d'Alvin un sourire éclatant comme le soleil. Quel âge avait-elle ? Peut-être vingt ans, vu sa peau satinée couleur de bronze. Peut-être cent, vu ses yeux pétillants et avertis.

« Tu t'en viens voir La Tia », dit-elle.

Une femme plus petite, visiblement française, s'avança de derrière le feu. « C'est la reine, dit-elle. Asteure tu t'inclines. »

Alvin ne s'inclina pas. Rien dans l'expression de La Tia ne laissait entendre qu'elle y tenait.

« À genoux, homme blanc, si tu veux vivre, lança d'un ton sec la Française.

— Tais-toi, asteure, Michèle, fit La Tia. J'veux pas de cet homme à genoux. J'veux qu'il nous fasse un miracle, il est pas obligé de s'mettre à genoux. Il s'en vient quand je l'appelle.

— Tout l'monde s'en vient quand t'appelles, dit Michèle.

— Pas çui-là. Il s'en vient, mais je l'oblige pas. Je l'oblige jusse à m'entendre. Çui-là a choisi de venir.

— Qu'esse vous voulez ? demanda Alvin.

— Ils vont tout brûler icitte à Barcy, répondit la femme.

— C'est sûr ? fit Alvin.

— Je l'ai entendu dire. Les esclaves écoutent et ils causent. Tu connais. Comme à Camelot. »

Alvin se souvint de la capitale des colonies de la Couronne et des rumeurs qui avaient circulé au sein de la communauté des esclaves plus vite qu'un jeune garçon à la course. Mais comment savait-elle qu'il s'était trouvé là-bas ?

« J'ai vu ta peau sus l'pain, dit-elle. La plupart des filles comme moi, elles voient pas ça, c'est tellement p'tit. Mais moi je l'ai vue. Et alors j'ai connu. Pendant que l'feu brûlait, j'y ai vu tout ce que t'as. J'ai vu ton trésor. »

Elle voyait davantage dans la flamme de vie d'Alvin que lui dans la sienne. Tout ce qu'il voyait, c'était sa santé physique, quelques grosses peurs et une forte détermination. Mais dans quel but, il n'en savait rien. Une fois encore, son talent lui était insuffisant, et il en éprouvait une sensation cuisante.

« Crains rien, *mi hijo,* fit-elle. J'dirai rien. Et, non, j'parle pas de cette affaire que t'as dans ton sac. C'est pas ça, ton trésor. Elle appartient qu'à elle-même. Ton trésor est dans le ventre d'une femme au loin, bien à l'abri. »

L'entendre dire avec de tels mots de la bouche d'une étrangère lui fit comme un coup au cœur. Les larmes montèrent à ses yeux, il sentit sa tête défaillir, comme prise de vertiges.

Sans réfléchir, il tomba à genoux. C'était ça son trésor. Toutes les vies qu'il n'avait pas réussi à sauver à Barcy, c'était cette unique existence, l'enfant mort tant d'années plus tôt. Et sa rédemption, son seul espoir, son… – oui, son trésor – c'était le nouvel enfant qui se trouvait si loin, hors de sa portée, aux bons soins d'une autre personne.

« Relève-toi, souffla Arthur Stuart. Te mets pas à genoux devant elle.

— Il s'met pas à genoux devant moi, dit La Tia. Il s'met à genoux devant son amour, devant le saint de l'amour. Pas l'seigneur Valentin, non, pas lui. Le saint d'un amour paternel, saint Joseph, l'époux d'la sainte Mère. Devant lui, il s'agenouille. C'est ça, non ? »

Alvin secoua la tête. « Je me mets à genoux par rapport que j'suis cassé à l'intérieur, murmura-t-il. Vous voulez que, même brisé, j'fasse quèque chose pour vous, et j'peux rien faire. L'monde est plusse malade de jour en jour et j'ai aucun pouvoir de l'traiter.

— Tu as l'pouvoir dont j'ai b'soin, fit La Tia. Maria de los Muertos, elle me l'a dit. T'as guéri sa mère.

— Vous êtes pas malade, vous, dit Alvin.

— Tout Barcy, elle est malade. Tu restes dans une maison qui va mourir de cette maladie. Ce quartier noir, il va mourir. Les Français de Barcy, ils vont mourir. C'est la maladie des genses en colère, la maladie des couillons qu'ont peur. Ils veulent un responsable. Ça sera toi et ces fous d'Écureuil et Orignal. Nous autres et moi qui gardons l'Afrique vivante. Tous les Français comme Maria de los Muertos et sa maman. Qu'esse elles vont faire quand la foule va vouloir accuser quèqu'un d'avoir causé la fièvre et la détruire par le feu ? Ousqu'elles vont aller ?

— Qu'esse vous croyez que j'peux faire ? J'ai aucune influence sus la foule.

— Tu connais ce que j'veux, toi.

— Pas moi.

— Tu connais p't-être pas que tu connais, mais t'as les mots gravés dans ton tcheur par ta maman des années passées, quand t'étais p'tit. "Laisse aller mon peuple."

— J'suis pas Pharaon et on est pas en Égypte.

— Si, c'est l'Égypte, et m'est avis que t'es pas Pharaon, t'es Moïse.

— Qu'esse vous voulez ? Une invasion de cafards ? Barcy a déjà ça, et tout l'monde s'en fiche.

— J'veux que t'ouvres la mer en deux pour nous faire croiser vers la terre ferme durant la nuit. »

Alvin secoua la tête. « Moïse a réussi ça grâce à la puissance de Djeu, ce que j'ai pas. Et il avait quèque part où aller, un désert où s'perdre. Ousque vous pouvez aller, vous autres ? Tout ce monde. Trop nombreux.

— Ousque t'as envoyé les esclaves que t'as libérés du bateau ? »

Alvin en fut interloqué. Ce n'était pas possible qu'on connaisse cette histoire ici dans le Sud. Si ?

Il se retourna vers Arthur Stuart.

« J'ai arien dit à personne, se défendit Arthur. Tu m'prends pour un fou ?

— Tu crois j'ai b'soin que quèqu'un m'dise ? fit La Tia. J'ai vu ça dedans toi, ça brûlait. Fais-nous croiser l'fleuve.

— Mais il s'agit pas de deux douzaines d'esclaves, vous parlez là du quartier noir, de l'orphelinat et… du quartier français ? Vous connaissez combien ça fait ?

— Et tous les esclaves qui veulent s'en aller. Dans l'brouillard de la nuit. Tu fais s'en venir le brouillard du fleuve dedans Barcy. Tu nous laisses nous rassembler dans l'brouillard, tu nous fais croiser le fleuve. T'as des amis rouges, tu nous emmènes en sécurité sus l'aut' rive.

— J'peux pas faire ça. Vous croyez que j'peux repousser tout l'Mizzippy ? Vous m'prenez pour qui ?

— J'te prends pour un bougre qui veut connaître quofaire il vit, répondit La Tia. Qui veut connaître à quoi son pouvoir il sert. Asteure, La Tia te l'dit, et tu veux tout d'même pas l'admettre !

— J'suis pas Moïse, fit Alvin. Et vous êtes pas l'Seigneur.

— Tu veux voir un buisson ardent ? demanda La Tia.

— Non ! » fit Alvin. Elle était parfaitement capable d'invoquer des espèces de feux d'artifice, mais il ne tenait pas à voir ça. « Et croiser l'fleuve, ça mènerait à rien, de toute façon.

Qu'esse on donnerait à manger aux genses sus l'aut' rive ? Y a que des marais là-bas, d'la vase, des serpents, des cocodries et des maringouins, tout comme icitte. Y a pas d'manne dans l'désert de là-bas. Mes amis chez les Rouges sont loin dans l'Nord. C'est pas possible. Surtout par moi.

— C'est possible, surtout par toi », répliqua La Tia.

Ils restèrent un instant sans rien dire.

Arthur Stuart rompit le silence. *« Usted es tia de quien ?*

— J'parle pas espagnol, petit, fit La Tia. On m'appelle La Tia à cause que les Espagnols peuvent pas dire mon nom ibo.

— Nous autres non plus, on dit pas son nom, fit la femme plus petite. C'est not' reine, et elle a dit "Laisse aller mon peuple", alors toi tu l'fais.

— Tais-toi, ma fille, fit La Tia. On dit pas à un bougre comme lui ce qu'il doit faire. Il veut déjà l'faire. Alors on l'aide à trouver l'courage. On lui dit d'aller sus l'quai et, là, il trouvera l'espoir asmatin. Là, il trouvera un frère comme Moïse qui le rendra brave et lui causera du tracas.

— Oh, bien, fit Alvin. Encore du tracas. » Mais il savait qu'il obéirait au commandement de la femme – il irait au moins sur le quai voir à quoi rimait sa prophétie.

— Tu apportes le brouillard et tout l'monde connaîtra qu'il faut venir.

— Venir où ? dit Alvin. Faites pas ça. On peut pas croiser l'fleuve.

— On s'en ira de cette ville d'une façon ou d'une autre. »

Alors qu'Alvin et Arthur Stuart s'en repartaient en hâte sous l'œil des Noirs de chaque côté, le jeune métis demanda : « Elle veut dire ce que j'crois ?

— Ils vont s'en aller ou mourir en essayant, répondit Alvin. Et j'peux pas dire qu'ils ont tort. Quèque chose d'affreux se prépare dedans cette ville. La guerre les démangeait avant cette fièvre jaune. Steve Austin a rassemblé des hommes qu'aiment se battre. Et il en manque pas d'autres prêts à s'battre aussi s'ils ont peur. Ils ont tous envie de tuer, et La Tia a raison. Il faut pas qu'ils restent icitte, tous les ceusses sus qui ils pourraient tomber. Si j'trouve moyen de sortir Pap Orignal et sa famille de Barcy, ils vont tomber sus la couleur affranchie ou les Français.

— Et un ouragan ? T'as provoqué une inondation pour arrêter la révolte des esclaves à Camelot, mais j'crois que cette fois tu pourrais faire la même chose avec le vent et la pluie, dit Arthur Stuart.

— Tu connais pas ce que tu demandes. Un mauvais coup de vent sus cette ville, et on tue l'monde qu'on doit sauver. »

Arthur Stuart regarda autour de lui. « Oh, dit-il. M'est avis qu'ils restent tous en terrain inondable.

— M'est avis. »

Des figures pâles les observaient aussi depuis les fenêtres des cabanes misérables du quartier français. La requête de La Tia s'était déjà propagée. Ils regardaient tous Alvin pour qu'il les sauve, et il ignorait comment s'y prendre.

Toujours la même chose, se dit-il. Des espoirs naissent autour de moi, mais je manque du pouvoir et de la sagesse nécessaires pour les combler. Je suis capable de faire disparaître le couteau d'un tueur et de fondre les chaînes d'un groupe d'esclaves, mais c'est une goutte de sang dans un seau d'eau, on ne peut même pas la retrouver et encore moins la récupérer.

Une goutte de sang dans un seau d'eau.

Il se souvint comment Tenskwa-Tawa avait créé une tornade sur un lac, fait couler son sang dans la trombe et vu l'avenir dans les parois tandis que tous deux s'élevaient dans le vide au centre.

Il se souvint que c'était dans les visions à l'intérieur de cette colonne d'eau tourbillonnante qu'il avait aperçu la Cité de Cristal pour la première fois. L'image appartenait-elle au passé ou à l'avenir ? L'important, ce n'était pas ce rêve de ce qui avait pu exister. Mais le procédé grâce auquel Tenskwa-Tawa avait façonné l'eau à la forme désirée et maintenu en place la trombe qui tournait visiblement à une grande vitesse alors qu'elle restait en réalité absolument immobile.

Du sang dans de l'eau, une trombe et des parois aussi claires et lisses que du verre.

V
La Boule de Cristal

Bien avant d'arriver au quai, Alvin entreprit de passer en revue les flammes de vie de la foule plus loin devant lui. Il ne voyait pas dans ses semblables comme Margaret, ne savait rien d'eux, de leur passé ni de leur avenir. Mais il distinguait les flammes de vie qui brillaient avec éclat, celles qui couvaient, sombres et brûlantes ; il repérait le fort et le faible, le courageux et le poltron.

Étant en ville depuis des semaines, il en reconnut beaucoup. Il découvrit facilement Steve Austin et Jim Bowie, séparés pour l'instant et guère semblables. Il savait qu'Austin était un rêveur et Bowie un tueur. Les rêveurs ont toujours l'air de croire que leur rêve vaut le prix que d'autres vont payer. Ils se bercent aussi de l'illusion qu'ils sont en mesure de maîtriser le mal dont ils vont se servir pour réaliser leur rêve.

Mais les réflexions d'Alvin sur Austin et Bowie furent bientôt interrompues net par une flamme de vie éclatante et familière, la dernière qu'il comptait – ou voulait – retrouver ici à Barcy.

Son jeune frère Calvin.

Inséparable d'Alvin durant leur enfance, Calvin en avait été le compagnon le plus proche, et tout ce que faisait son aîné, il essayait de le reproduire. Alvin, pour sa part, succombait rarement à la tentation de le taquiner, il préférait le faire participer et le surveiller.

Ce qu'aucun d'eux n'avait prévu, c'était la jalousie de Calvin. Lui aussi était le septième fils d'un septième fils – mais uniquement parce que l'aîné, Vigor, avait trouvé la mort en traversant la rivière Hatrack le jour même et à l'heure même où Alvin était né. Aussi, quels que soient les dons que conférait

cette position privilégiée dans l'ordre des naissances, ceux de Calvin demeuraient inférieurs.

Mais jouir d'un talent moindre que celui d'Alvin n'était sûrement pas une grosse déception – c'était le lot de la plupart des êtres humains. Et celui de Calvin restait remarquable.

L'ennui, c'est qu'il n'avait jamais travaillé son talent. Il s'était attendu à pouvoir reproduire tout ce que faisait Alvin, et quand il n'y arrivait pas, il se renfrognait et se mettait en colère. En colère contre son frère, ce qui était ridicule et injuste selon Alvin. Qui le disait.

Calvin n'avait guère de dispositions pour les disputes et les critiques. Il ne les supportait pas et les évitait, aussi les deux frères autrefois si proches avaient-ils gardé peu de contacts ces dernières années. Margaret n'aimait pas Calvin, ce qui n'arrangeait pas la situation. Ou plutôt… elle le craignait et ne tenait pas à le savoir près d'Alvin.

Et pourtant Calvin était là. La coïncidence était trop grande. On l'avait sûrement envoyé ici. Un « on » qui ne pouvait être que Margaret. Avait-elle décidé que la présence de Calvin était profitable en la circonstance à Alvin ? Plus vraisemblablement, elle la jugeait nécessaire à l'accomplissement de son projet, quel qu'il soit.

Alors qu'il s'approchait du quai, Alvin sentit l'instant où Calvin nota sa flamme de vie. Son cœur battit plus vite. L'amour d'autrefois y brûlait encore. Calvin était peut-être agaçant, décevant et même parfois un peu effrayant. Il avait peut-être commis de mauvaises actions qui jetaient de temps en temps comme un voile sur sa flamme de vie tremblotante. Mais il restait le jeune garçon qui avait enchanté Alvin aux meilleures heures de son enfance, avant qu'il comprenne quel ennemi mystérieux en voulait à sa vie.

Avant que Calvin se laisse séduire par ce même ennemi.

Aussi Alvin allongea-t-il le pas dans les rues noires de monde en bousculant ici et là les passants, mais aucun ne songea un instant à protester au vu de sa taille et de la largeur de ses épaules de forgeron.

Derrière lui, Arthur Stuart trottinait afin de ne pas se laisser distancer. « Qu'esse y a ? Qu'esse qui s'passe ? »

Puis ils sortirent de la rue et virent l'alignement interminable de navires et de bateaux à aubes amarrés le long du quai, les débardeurs qui les chargeaient et les déchargeaient, les grues qui levaient et descendaient les cargaisons, les passagers qui grouillaient autour – quelques-uns qui arrivaient, beaucoup qui partaient –, les marchands ambulants qui criaient et poussaient, les voleurs et les prostituées qui rôdaient et se pavanaient, et, debout au milieu du tout, seul et grignotant une baguette, se tenait Calvin.

Il avait fini par atteindre sa taille adulte. Il était plus petit qu'Alvin mais plus dégingandé, si bien qu'il paraissait grand alors qu'Alvin paraissait imposant. Ses cheveux étaient blonds au soleil. Et ses yeux pétillèrent lorsqu'il vit approcher son frère.

« Qu'esse-tu fais icitte, maudit grand bon-rien ? » s'écria Alvin en tendant les bras pour étreindre son frère.

Calvin éclata de rire et lui rendit son étreinte. « Je m'en viens te sauver d'un péril affreux, j'crois bien, mais ta femme m'en a pas dit plusse.

— J'suis content de t'voir, fit Alvin. Même si on connaît ni l'un ni l'autre pourquoi on est icitte.

— Oh, moi j'connais pourquoi. Mais j'connais pas pourquoi Peggy nous a envoyés.

— Alors… tu vas me l'dire ?

— On est icitte par rapport qu'il est temps pour nous d'oublier nos p'tites jalousies et de travailler ensemble pour vraiment changer l'monde. »

Ils ne parlaient pas depuis une minute qu'Alvin grinçait déjà un peu des dents. Leurs petites jalousies ? Calvin était le seul qui avait manifesté de la jalousie, c'était lui qui avait voulu quitter Vigor Church pour aller ailleurs – en France et en Angleterre, d'après ce que savait Alvin, ainsi qu'à Camelot, une fois à Philadelphie et dans beaucoup d'autres villes dont il n'avait pas la moindre idée. C'était lui qui avait décidé de ne plus travailler son talent et de tout apprendre tout seul.

Visiblement, il avait appris ce qu'il fallait et se sentait prêt à tenir sa place comme l'égal d'Alvin. Mais Alvin ne se faisait pas d'illusions, ils ne travailleraient pas ensemble. Calvin apporterait ou non sa contribution suivant son humeur.

Et quand il aurait bien mis la pagaïe, Alvin viendrait le sortir du pétrin où il se serait fourré.

Non, non, c'est injuste. Il faut donner sa chance au gamin. À l'homme, je veux dire.

À moins que je le prenne toujours pour un gamin.

« D'accord, dit Calvin. P't-être qu'on a pas oublié nos p'tites jalousies. »

Alvin s'aperçut qu'il avait laissé la déclaration de son frère sans réponse. « Quelles jalousies ? fit-il. J'essayais seulement de voir comment partager au mieux nos ouvrages.

— Pourquoi pas réfléchir tout haut ? demanda Calvin. Comme ça j'aurai p't-être une chance de trouver une idée au lieu d'attendre les tiennes. »

Il souriait, mais Alvin faillit répondre par un éclat de rire. Tant pis pour les petites jalousies oubliées.

« Ousqu'est ce Français avec qui tu voyageais quelques années passées ?

— Balzac ? fit Calvin. Retourné en France pour écrire des romans subversifs qui font passer Napoléon pour un couillon.

— Et Napoléon permet ça ?

— On connaît pas encore. Balzac en a pas publié un seul.

— Et c'est intéressant ?

— Faudrait que tu juges par toi-même, dit Calvin.

— Je lis pas l'français.

— Dommage. Tout ce qui s'écrit asteure d'intéressant, c'est en français. »

Vas-y, songeait Alvin. Fais valoir ta supériorité. Tu es supérieur à moi quand il s'agit de parler français, et je m'en fiche. Le savoir-vivre voudrait que tu ne me mettes pas le nez dedans. Mais, d'un autre côté, tu crois que je te mets toujours la figure dans mon talent de Faiseur, donc… ce n'est que justice.

« Faim ? demanda Alvin.

— J'ai mangé à bord, répondit Calvin. En réalité, y avait pas grand-chose d'autre à faire. Rien que du brouillard sus l'fleuve.

— Il restait pas sus la rive ouest ? »

Calvin éclata de rire. « De temps en temps je jouais un peu avec. Je créais un peu d'brouillard en plusse à partir de l'eau du fleuve. J'entourais le bateau de brouillard. M'est avis qu'on

devait avoir l'air étrange pour les spectateurs sus l'écore. Un p'tit nuage qui descendait le fleuve et d'où sortait un bruit de moteur à vapeur. »

Alvin sentit monter en lui un mépris familier. Calvin persistait à se servir de son talent pour des sottises et pour le spectacle.

N'allez pas croire qu'Alvin n'éprouvait pas un peu le même désir. Mais il s'efforçait au moins de le maîtriser. Il se sentait au moins honteux lorsqu'il se surprenait à faire du spectacle. Calvin, lui, s'en délectait. Il avait l'air inconscient du mépris de son frère. Ou alors il voulait provoquer ce mépris. Peut-être cherchait-il la querelle.

Et peut-être obtiendrait-il gain de cause. Mais pas pour cette raison ni maintenant. « Ç'a l'air plaisant », dit-il.

Calvin le regarda avec amusement. « M'est avis que t'as jamais créé un peu d'brouillard ?

— De temps en temps, dit Alvin. Et j'en ai dispersé aussi quand j'en avais b'soin.

— Pour une noble cause, j'en suis sûr. Alors, quel est le grave problème que tu dois résoudre et quel rôle j'vais jouer là-dedans, d'après toi ? »

Alvin expliqua la situation du mieux qu'il put – la fièvre jaune, ses efforts pour guérir le plus de gens possible. Les rumeurs sur l'orphelinat. La petite émeute de Jim Bowie. La Tia et le désir des opprimés de Barcy de partir avant le début des effusions de sang.

« Alors comment on va faire ? Prendre tous ces bateaux ?

— On a pas beaucoup de marins parmi les Français, les esclaves, la couleur affranchie et les orphelins, répondit Alvin.

— On pourrait persuader les équipages de rester avec eux autres.

— La Tia a dans l'idée de m'faire ouvrir le fleuve en deux. Comme Moïse et la mer Rouge. Seulement, m'est avis que ça serait plusse comme Josué et la traversée du Jourdain. Quand l'eau s'est amassée sus l'écore à main droite pendant que les Israélites passaient sus la rive ouest.

— Et tu veux pas faire ça.

— Ç'a pas d'sens. D'abord, c'est beaucoup d'eau, et faudrait de toute façon qu'elle s'en reparte. Elle finirait par inonder toute une ville, c'est sûr, ce qui arrangerait pas vraiment la situation. Et une fois qu'on serait sus l'aut' bord, on trouverait quoi ? Du brouillard et des marais. Et des Rouges bien soupçonneux qui seraient pas contents d'nous voir. Et, faut pas l'oublier, plusieurs milliers de genses à nourrir. »

Calvin hocha la tête. « J'suis pas trop étonné, Al. J'veux dire, tout l'monde a un plan, mais on voit bien que c'est des maudits couillons et que leurs plans sont pas bons. »

Alvin savait que s'il accusait Calvin de vouloir chercher la bagarre, son cadet le regarderait de ses grands yeux innocents et répondrait : De quoi tu parles, Al ? C'est des maudits couillons et leurs plans sont pas bons.

« C'est pas des couillons, dit Alvin. Surtout si on pense que j'avais pas d'plan moi-même. Jusqu'au moment ousque je m'suis mis en route pour venir icitte et que je m'suis rappelé quèque chose que j'ai vu Tenskwa-Tawa faire.

— Oh, ouais, Lolla-Wossiky, l'vieux soûlard borgne de Rouge. »

En entendant parler ainsi du grand prophète, Alvin sentit son sang ne faire qu'un tour, mais il garda le silence.

« Évidemment, j'pense qu'il boit pas beaucoup asteure, reprit Calvin. Et t'as pas arrangé son œil ? Sûr, on connaît pas ce qu'il fait de l'aut' bord du brouillard. P't-être qu'ils se distillent d'la bonne goutte de maïs et qu'ils se soûlent tous les jeudis. » Il rit à sa propre blague.

Pas Alvin.

« Oh, espèce de vieux croûton, fit Calvin. Avec toi, tout est sérieux. »

Seulement les gens que j'aime, songea Alvin. Mais il préféra ne rien ajouter là-dessus. « Ce que j'ai vu Tenskwa-Tawa faire, dit-il, c'est mélanger son sang avec de l'eau et la virer en quèque chose de solide. »

Calvin hocha la tête. « J'connais pas les talents des Rouges.

— Ils ont pas de talents. Ils tirent leurs pouvoirs de la nature, comme qui dirait.

— Ça, c'est complètement idiot. On est tous humains, non ? Les Rouges peuvent marier les Blancs, non ? Alors, leurs enfants, ils auraient une moitié de talent ? À quoi ça ressemblerait, une moitié de talent ? Et ils tireraient à moitié leur pouvoir de la nature ?

— Tiens, j'croyais que tu connaissais pas les talents des Rouges, fit Alvin, et asteure tu changes d'avis et tu veux absolument que leurs talents soient tout comme les nôtres.

— Ben, si tu cherches la querelle, j'vais regretter d'être venu. »

Comme ça, on sera deux, se retint de répliquer Alvin.

« Alors tu crois pouvoir réussir cette affaire comme le vieux Lolla-Wossiky, dit Calvin. Et après, quoi ? Tu vas rendre le fleuve solide ? Comme un pont, et le restant de l'eau va couler par-dessous ?

— Ça résout pas les autres problèmes, dit Alvin. Non, j'pensais au lac Pontchartrain.

— C'est où, ça ?

— Au nord d'la ville. Un grand lac saumâtre, mais il est pas beaucoup creux. Parfait pour attraper les chevrettes et les écrivisses, et y a un bac qui l'croise, mais on en use pas souvent, par rapport qu'y a nulle part où aller sus l'aut' bord. La plupart des genses prennent le bateau pour remonter ou descendre le fleuve. Mais, au moins, de l'aut' côté du Pontchartrain, y a des fermes, de quoi manger, des abris et pas de Rouges encrèles qui s'demandent ce qu'on s'en vient faire dedans leur pays.

— Mais y a toute une trâlée de fermiers encrèles qui s'demandent pourquoi t'amènes trois milliers d'pauvres bougres, dont d'la couleur affranchie et des esclaves marrons, en plein dans leurs plantations d'coton », dit Calvin.

Cette fois, ça valait la peine de se prendre le bec, se dit Alvin. Et ils se bagarreraient au moins pour quelque chose d'important. « Ben, fit-il, m'est avis que si on avait une trentaine de maronneux, les fermiers pourraient s'mettre encrèles contre nous autres. Mais c'est trois mille qui vont arriver et, d'après moi, ils voudront pas s'battre contre nous autres, ils préféreront nous donner à manger pour qu'on s'en reparte vite.

— P't-être, dit Calvin. Ou p't-être qu'ils iront quérir les soldats du roi pour qu'ils s'en viennent vous apprendre la bonne discipline.

— Et p't-être que les soldats du roi nous retrouveront dans l'brouillard quèque part.

— Aha. J'connaissais que l'brouillard finirait par devenir ton idée.

— Tu voulais que j'use de tes idées dans l'plan, j'croyais, fit Alvin en souriant pour ne pas envoyer son poing dans la figure du gamin.

— Tant que tu t'rappelles que c'est les miennes, dit Calvin.

— Cal, les idées, c'est pas comme la terre, les poèmes, les bébés ou aut' chose. Si tu m'donnes une idée et qu'elle me plaît, alors ça vient mon idée aussi, mais ça reste la tienne, et elle appartient aussi à tous les genses sus la terre du bon Djeu qui la trouvent bonne.

— Mais j'y ai pensé l'premier.

— Ben, Cal, si on veut pignocher pour ce qui est du brouillard, m'est avis que Djeu y a pensé longtemps avant not' naissance à nous deux.

— Et j'imagine que tu vas m'demander de faire lever tout ce brouillard durant que, toi, tu vas t'occuper du grand spectacle avec l'eau.

— J'connais pas, dit Alvin. J'ai jamais recouvert une ville de brouillard. Et toi, t'as jamais mélaillé du sang et de l'eau pour faire du verre. Alors, si on fait seulement ce qu'on connaît déjà… »

Calvin éclata de rire et secoua la tête. « T'as donc déjà tout prévu mon rôle.

— Écoute, j'vais m'occuper du brouillard et aussi de l'eau, comme ça tu pourras t'en retourner à bord et vivre ta vie comme tu fais depuis six années.

— Alors t'as pas b'soin d'moi, fit Calvin. M'est avis que Peggy s'est encore trompée.

— Y a des parties de toi dont j'ai b'soin, c'est sûr. Celle qui veut user d'son talent pour aider une bande d'innocents, ou en tout cas pour la plupart, à sortir de Barcy avant que commence la tuerie, celle-là, j'en ai b'soin. Mais celle qui veut me chercher

des noises et me détourner de ce que j'dois faire, celle-là peut aller s'fourrer la goule dedans un tchu d'cheval. »

Calvin se mit à rire. « J'parie que l'cheval aimerait ça encore moins qu'moi.

— T'as raison, fit Alvin. J'oubliais qu'les chevaux ont aussi des droits.

— Doucement, mon vieux Al, dit Calvin. Tu connais donc pas quand on te taquine ?

— M'est avis qu'si. Tu t'prends pour un chien vif qui taquine un taureau plusse lent. Mais t'as pas l'air de comprendre que des fois l'chien est pas si vif que ça et l'taureau pas si lent.

— Des menaces ?

— J'te rappelle jusse que j'ai pas toute la patience du monde.

— Même pas assez pour moi ? Pour ton p'tit frère bien-aimé ?

— Même si on avait huit barriques pleines de patience avec toi, Cal, tu continuerais d'achâler l'monde avant de t'apercevoir qu'il en aurait fallu neuf.

— Des fois je chiquaille un brin, je reconnais, fit Calvin. Mais toi aussi.

— M'est avis qu'oui, dit Alvin en songeant à Jim Bowie.

— Alors tu vas faire un pont par-dessus ce Poncho Train ?

— J'croyais que tu parlais français.

Poncho Train, c'est du français ? » Calvin éclata de rire. « Oh… oh, asteure j'comprends. Pont Chartrain. » Il prononça le nom avec un accent français exagéré, si bien que ses lèvres pincées donnaient l'impression qu'il venait de manger un kaki.

Alvin ne put se retenir. Il joua l'Américain rustaud. « Pomme Chère Train ? J'arrive pas à m'tordre la bouche comme il faut pour dire ces mots français difficiles. » C'était comme au bon vieux temps, quand ils s'envoyaient des répliques du tac au tac.

« C'est l'meilleur accent français que j'ai jamais entendu chez un compagnon forgeron.

— Cré coup d'tonnerre, Cal, fit Alvin. M'est avis que tu m'donnes envie de m'en aller faire un tour à Paris.

— Si tu te baignes bien propre, j'te ferai rencontrer Bonaparte lui-même, dit Calvin.

— Non, merci. Je l'ai vu une fois et ça m'suffit. »

D'un coup, l'espièglerie disparut du visage de Calvin, et Alvin vit sa flamme de vie s'embraser de colère. « Oh, excuse-moi, j'oubliais que t'as déjà tout fait bien avant qu'arrive le p'tit Calvin.

— Oh, joue pas à…

— Joue pas à quoi ? Quel nom t'allais m'donner, grand frère ?

— Je l'ai rencontré quand j'étais p'tit et il m'a pas plu. Tu l'as rencontré aussi et, toi, il t'a plu, on dirait. Et après ? Il était icitte, en Amérique. C'était avant qu'il renverse la monarchie. Qu'esse je suis supposé faire ? Semblant de l'avoir jamais vu pour que tu t'sentes pas provoqué ? Tu te crois l'seul à avoir eu l'droit d'rencontrer du monde célèbre ?

— Oh, la ferme », lança Calvin qui s'en alla à grands pas dans une autre direction.

Comme Calvin était parfaitement capable de retrouver sa flamme de vie dès qu'il en aurait envie, Alvin ne s'en inquiéta pas. Il rentra à la pension en espérant que Margaret ait décidé de lui adjoindre un autre assistant. Comme, disons, En-Vérité Cooper – lui, c'était un brave homme et il ne cherchait pas bêtement la bagarre. Ou Mesure. Alvin aurait préféré n'importe lequel de ses frères à Calvin pour l'aider.

Mais, à vrai dire, il ignorait totalement s'il pouvait maintenir un brouillard digne de ce nom et réussir à ouvrir les eaux. Pas en même temps – ni efficacement. Arthur Stuart, tout prometteur qu'il était, restait encore brouillon comme Faiseur, et Alvin s'estimerait heureux s'il arrivait à apprendre au jeune métis à faire monter de la vapeur d'une théière, alors du brouillard bien épais… Il avait donc besoin de Calvin. Un brouillard épais ne servirait pas seulement à dissimuler les fuyards de l'autre côté. Il envelopperait à la nuit tombée l'ensemble de la ville. Il empêcherait qu'on les retrouve jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité sur l'autre rive du lac.

Margaret avait eu raison de l'envoyer, et Alvin n'avait plus qu'à serrer les dents et empêcher Calvin de lui porter sur les nerfs.

*

L'exploit du jour d'Arthur Stuart fut de ramener quinze sacs de tissu dont les autres enfants pourraient se servir pour transporter les vivres du voyage. Pap Orignal et Mam Écureuil surveillaient le remplissage des sacs en se chamaillant sur ce qu'il fallait emporter. Pap Orignal insistait pour qu'ils se munissent de vêtements de rechange, tandis que Mam Écureuil ne voulait que des vivres.

« Ils auront faim avant d'être tout nus, disait-elle.

— Mais on aura beau en emmener tant et plusse, on aura bétôt pus arien à manger, et si on doit trouver ou acheter d'la mangeaille, autant emporter du linge de rechange, comme ça les p'tits voyageront pas en guenilles.

— Si on a d'quoi acheter à manger, on aura d'quoi acheter du linge, et on aura d'abord faim.

— On peut cueillir de quoi manger dessus les arbres et l'glaner dedans les champs.

— Ben, s'il s'agit de voler, Pap Orignal, on peut prendre des attifaux sur les fils à linge.

— Si on est assez chanceux pour en trouver à la bonne taille.

— Y a pas un seul p'tit dedans cette maison qui garde les mêmes six mois d'rang. »

Et ainsi de suite. Pendant ce temps, au grand amusement d'Arthur Stuart, chacun vidait les sacs de l'autre tout en chargeant les siens. Les enfants avaient visiblement l'habitude de telles scènes, et la plupart des sacs se trouvaient dans une autre salle où ils les remplissaient soigneusement de vivres qu'ils ramenaient de la cuisine. Manifestement, ils étaient de l'avis de Mam Écureuil.

« J'aime pas not' linge, dit un enfant à Arthur Stuart. Moi, j'aime mieux voyager tout nu. »

À cet instant, un cri jaillit de la cuisine, et tout le monde s'y précipita pour voir de quoi il retournait.

Pap Orignal, plié en deux par terre, tenait son pied estropié et braillait de grands gémissements de douleur.

« Qu'esse qui s'passe ? demanda Arthur parmi les clameurs des enfants.

— J'connais pas, j'connais pas », répondit Mam Écureuil.

Arthur Stuart s'agenouilla près de Pap Orignal en repoussant quelques gamins qui le gênaient. Il prit dans ses mains la cheville et le pied du bonhomme puis entreprit de dérouler et de desserrer les bandages qui les immobilisaient et maintenaient le coussinet du talon. Presque aussitôt, les gémissements cessèrent – mais pas parce que la douleur s'était calmée, s'aperçut bientôt Arthur Stuart. Pap Orignal s'était évanoui.

Personne n'entendit même frapper à la porte – mais peut-être s'abstint-on de frapper. Ils surent qu'il y avait un visiteur uniquement lorsqu'il ouvrit la bouche.

« Voilà ce qu'arrive quand on a une cuisine raboutée à la maison. »

Arthur Stuart leva les yeux. C'était Calvin, le frère cadet d'Alvin.

Calvin secoua la tête. « S'est brûlé sus l'fourneau ?

— Connais pas, fit Arthur Stuart.

— Alvin t'a rien appris ? »

Arthur Stuart était furieux, mais il ne se laissa pas distraire. « Il a quèque chose au pied. »

Calvin s'agenouilla en face du jeune métis pour examiner Pap Orignal. « On dirait un pied bot », dit-il.

Arthur Stuart redressa la tête vers Mam Écureuil en haussant les sourcils comme pour dire : N'est-ce pas merveilleux d'avoir un vrai docteur pour nous apprendre ce qu'on sait déjà ?

Mam Écureuil avait cependant autre chose à penser qu'aux sarcasmes. « Qui vous êtes, monsieur ? Et ôtez vos pattes du pied d'mon époux. »

Calvin leva les yeux vers elle et sourit. « J'suis Calvin le Faiseur, le frère d'un certain compagnon forgeron qui reste dans vot' maison, j'crois bien. »

Arthur Stuart se sentit alors vraiment bouillir de rage en entendant Calvin se qualifier de Faiseur comme si c'était sa profession, alors qu'Alvin s'en abstenait, lui qui l'était dix fois plus que ne le serait jamais son cadet !

Mais il retint sa langue, car il n'avait rien à gagner en déclarant la guerre à Calvin.

« J'comprends la disposition des os. Les muscles se sont développés de travers tout autour. » Calvin palpa encore un peu le pied puis ôta les bas épais.

« Qu'esse vous faites ? demanda Mam Écureuil.

— J'arrive pas à croire qu'Alvin soit resté si longtemps dans cette maison sans arien faire du tout pour le pied d'vot' époux.

— Mon époux s'débrouille avec son pied tel qu'il est.

— Ben, il s'débrouillera encore mieux asteure, dit Calvin. J'ai tout remis en place. » Il se releva et tendit la main à la logeuse. « Faudra qu'il s'habitue un brin, mais dans quèques semaines il marchera mieux qu'il a jamais marché de toute sa vie.

— Quèques semaines ? fit Mam Écureuil en ignorant la main offerte. Vous êtes p't-être beaucoup fier d'avoir réalisé un miracle, mais vous auriez pu penser à demander si c'était l'bon jour pour lui traiter son pied. On a des milles à marcher as'soir ! Et durant les semaines à venir.

— Et il allait faire ça avec un pied bot ? » dit Calvin.

Arthur Stuart sut, aux accents sarcastiques qui perçaient dans sa voix, que le manque de gratitude de Mam Écureuil contrariait Calvin.

« Y en a des tellement fiers de leurs talents, déclara Mam Écureuil, qu'il leur vient même pas à l'idée que l'monde a p't-être pas envie de bénéficier d'leurs démonstrations publiques.

— Bon, ben, fit Calvin, j'suis sûr de m'rappeler comment était l'pied bot. J'crois que j'peux le remettre comme avant.

— Non, tu peux pas », dit Arthur Stuart.

Calvin posa sur lui un regard d'hostilité froide et amusée. « Oh ?

— À cause que son pied a déjà été changé avant que t'arrives, dit Arthur Stuart. C'est ça qui l'a fait brailler de douleur et tomber par terre. Quèque chose a déplacé tous les os alors que l'pied était encore emmailloté. Et c'était bien cinq minutes passées.

— Intéressant, fit Calvin.

— Alors, tu vois, l'état ousque t'as trouvé les os quand tu t'es mis à genoux icitte, c'est pas çui d'avant. »

Calvin secoua tristement la tête. « Arthur Stuart, esse qu'Alvin connaît que t'as voulu traiter ce pauvre bougre sans même qu'il te l'demande ?

— J'ai arien fait d'même !

— Si tu connais l'état d'son pied avant et qu'il était différent quand j'suis arrivé, ça veut dire que t'as tripatouillé dedans. Dis pas non, t'as toujours été un mauvais menteur.

— Comment tu connais, toi, ce que j'ai toujours été ?

— Oh, alors j'imagine que t'es un bon menteur, fit Calvin. J'aurais jamais cru entendre quèqu'un s'en vanter, mais tant pis. » Il gagna la porte et regarda dehors dans la cour de derrière. « Ça vous embête si j'use de vos lieux ? Ça fait un moment que j'suis descendu du bateau qui m'a amené icitte, et j'irais bien au pissoir. »

Mam Écureuil lui fit signe de ne pas se gêner. Dès qu'il fut parti, elle se remit à genoux près de Pap Orignal. « C'est lui qui l'a fait, hein ? lança-t-elle. Avant même de passer la porte.

— Il aime les grandes entrées, dit Arthur Stuart. Et il adore faire honte à Alvin dès qu'il peut.

— Oser faire du mal à mon époux. Tu crois qu'on connaît pas ce qu'est Alvin ? Tu crois qu'on y aurait pas demandé de traiter ce pied si on avait voulu ?

— Calvin avouera jamais qu'il l'a fait. Alors vaut mieux aider Pap Orignal à apprendre à marcher avec son pied d'même. Vous avez l'aut' chaussure de cette paire ?

— L'autre chaussure ? La paire ? grogna Mam Écureuil. Il a jamais acheté une paire d'chaussures de sa vie.

— Ben, c'est la seule chaussure qu'il a ?

— Il en a une autre pour le dimanche.

— On va la mettre à l'autre pied.

— Elles vont pas ensemble.

— Une chaussure et un pied nu, ça va encore beaucoup moins ensemble », dit Arthur Stuart.

Mam Écureuil envoya deux enfants chercher la chaussure du dimanche de Pap Orignal. Puis elle se tourna vers Arthur Stuart. « M'est avis que tu connais pas comment réveiller mon époux.

— Je farfouille pas dans les têtes ni dans les pieds du monde, dit Arthur Stuart. Et pis Calvin a pas fait d'la si bonne ouvrage.

Son pied est toujours tout mélaillé au-dedans, même s'il a l'air de la bonne forme au-dehors. Quand Pap Orignal va s'réveiller, j'crois qu'il aura beaucoup mal.

— Vaut mieux le laisser dormir, alors, fit Mam Écureuil. Mon Djeu. Je… Depuis que je l'connais, j'ai jamais vu Pap Orignal inconscient d'même. Depuis tous ces événements, j'ai jamais eu autant peur qu'asteure.

— Quand Alvin s'en reviendra, il va tout arranger.

— Oh, j'espère, oui.

— On pourrait aussi bien continuer d'remplir les sacs », dit Arthur.

L'instant suivant, les enfants se remettaient à charger les sacs de vivres. Les vêtements en surplus, désormais tous retirés, gisaient en tas dans le petit salon. « Pour les pauvres », dit Mam Écureuil.

Arthur se demanda si elle avait une définition du mot « pauvre » qui ne les incluait pas, elle et son immense famille de crève-la-faim.

*

Alvin, assis sur la rive humide près de la maison de Marie la Mort, ses pieds nus dans l'eau, regardait passer un alligator. Le saurien lui accorda une pensée fugitive – Alvin la vit dans sa flamme de vie comme un éclair affamé. Mais le compagnon forgeron lui demanda d'aller chercher ailleurs, et l'alligator s'éloigna obligeamment.

Enfin, pour être précis, il lui mit en tête l'image d'intestins déchirés associée à celle de la proie éventuelle, et l'animal fila sans demander son reste.

C'est une bonne chose de pouvoir flanquer la verdasse aux cocodries, songea Alvin. Je pourrais m'y consacrer à plein temps et en faire ma profession. On m'appellerait Al Cocodrie, on me demanderait sans arrêt pourquoi je ne porte pas de bottes ni de ceinture en peau de cocodrie, et je répondrais : Comment voulez-vous que je trouve de la peau de cocodrie s'ils ont peur de m'approcher ?

Ça lui paraissait un meilleur emploi que celui qui lui mettait aujourd'hui sur le dos la responsabilité de sauver des centaines de vies humaines sans lui fournir un seul indice sur la façon de s'y prendre.

Il s'était piqué à deux reprises avec son couteau pour faire couler son sang, un geste qu'il trouvait de prime abord plutôt gênant. Il s'imaginait sur le point de commettre un sacrifice mexica. Il avait laissé le sang s'égoutter dans l'eau trouble puis l'avait senti se disperser et disparaître.

Il avait déjà procédé à un essai sur le *Yazoo Queen,* mais pas avec l'eau du fleuve. Avec de l'eau potable, déjà pure. Le sang n'avait nulle part où aller, il s'était aussitôt mélangé à l'eau, et Alvin avait pu façonner le résultat comme il le voulait. Mais comment créer quelque chose à partir d'une masse presque infinie d'eau saturée d'impuretés ?

Davantage de sang ? S'ouvrir une veine ? Une artère ?

Et s'il ouvrait l'artère d'un alligator, pourquoi pas ?

Non, il savait que ça ne marcherait pas. Le Faiseur fait partie de ce qu'il crée. S'il savait une chose, c'était bien celle-là.

Mais durant toute son enfance il avait manqué périr par l'eau un nombre incalculable de fois, au point que son père avait une peur bleue de le laisser se désaltérer dans un cours d'eau où il risquait de se noyer ou de s'étouffer.

Arrête de réfléchir, se dit-il. Il ne s'agit pas de science comme palper les bosses du crâne ou saigner un patient. C'est sérieux, et il faut garder l'esprit ouvert au cas où surgirait une idée – tu veux lui laisser de la place pour qu'elle s'y installe.

Il s'occupa donc à nettoyer l'eau qui l'entourait. Ce n'était pas difficile – il s'y entendait dans le domaine des liquides et des solides, il savait les purifier, il demandait aux bons éléments de rester et aux mauvais de partir. Les œufs de moustique, les bestioles minuscules, le limon en suspension, tous les animaux, petits et gros, et surtout le sel de cette eau saumâtre apportée par les marées – il leur ordonna d'aller ailleurs, et ils obéirent, si bien qu'il put enfin regarder dans l'onde et, sous le reflet des arbres qui s'étendaient au-dessus de lui, distinguer ses pieds nus et le fond vaseux.

Il trouva intéressant de regarder dans l'eau et de voir deux niveaux à la fois : le reflet en surface et ce qu'il y avait en dessous.

Il se rappela quand il s'était tenu au milieu de la trombe avec Tenskwa-Tawa et qu'il avait vu dans les parois d'eau solide non pas un reflet ni ce qui traînait dans l'eau, mais aussi des détails venant de temps éloignés, un savoir caché. Il était trop jeune à l'époque pour bien comprendre le phénomène, et il n'était plus très sûr de ce qu'il se rappelait, ou s'il se rappelait seulement qu'il se rappelait, si vous voulez.

Il entendait une espèce de chanson sans paroles, tellement il restait immobile. Ce n'était pas non plus dans son esprit. C'était une autre chanson, une chanson familière, celle qu'il avait tant de fois entendue au cours de son existence tandis qu'il filait comme le vent dans les bois. Le chant vert de la vie autour de lui, celle des arbres et de la mousse, des oiseaux, des alligators, des poissons, des serpents, des vies brèves, des vies passagères, et toutes composaient ensemble une espèce d'harmonie grave qui l'imprégnait tellement qu'il se percevait lui-même comme un élément infime de ce chant.

Et tandis qu'il écoutait le chant vert et regardait dans l'eau, une autre goutte de sang tomba de sa main et se répandit peu à peu.

Seulement, il laissa cette fois sa bestiole accompagner son sang, suivre la substance familière, la maintenir chaude, lui permettre de s'unir à l'eau comme si elle participait de la même musique. Il n'existait pas de limites pour le contenir, mais Alvin s'accrocha au sang, continua de le considérer comme une partie de lui-même et non comme perdu, comme si son cœur le propulsait toujours dans ses veines.

Le sang n'était peut-être pas tributaire de limites extérieures, mais Alvin en imposa tout de même à son écoulement. Jusque là-bas, lui dit-il, et pas plus loin. Et comme c'était toujours le sien, son sang lui obéit.

Arrivé aux limites imposées, le sang s'éleva peu à peu en un mur, se solidifia, devint comme une très mince plaque de verre. Puis, agissant vers l'intérieur, il se transforma en un treillis qui attira l'eau autour de lui en volutes sans cesse en mouvement

mais dont les orbites ne s'approchaient jamais des fils sanguins incroyablement fins.

L'eau se déplaçait de plus en plus vite, par milliers de millions de tout petits tourbillons autour des fils immobiles. Alvin baissa les mains de chaque côté de la sphère d'eau solidifiée et la sortit hors de l'onde claire du lac Pontchartrain.

Elle était lourde – il dut recourir à toute sa force pour la soulever et il regretta de l'avoir conçue aussi grosse. Elle pesait beaucoup plus que le soc de charrue qu'il portait dans son sac. Mais elle restait aussi curieusement inerte. Il avait beau savoir que l'eau dans la sphère se déplaçait en permanence, elle semblait dans ses mains aussi immobile qu'un caillou. Et lorsqu'il regarda dedans, tout lui apparut d'un coup.

Il vit ses propres efforts pour naître, ses peines pour venir au monde, les parois de l'utérus maternel qui le comprimaient tandis qu'il se frayait un passage ; il entendit les cris de sa mère et la vit entourée des murs de tissu d'un chariot bâché qui tanguait, glissait, piquait du nez et embardait dans le courant d'une rivière en crue. À présent il se trouvait à l'extérieur de ce chariot et remarquait un grand arbre abattu qui flottait et fonçait comme un bélier droit sur le chariot, droit sur lui, enfant à naître animé d'un espoir ardent et rageur. Il entendit alors un grand cri et vit un homme bondir sur l'arbre pour le tourner et le retourner encore, tant et si bien que le tronc ne frappa le chariot que de biais avant de s'éloigner en donnant de la bande sous la pluie torrentielle…

Il voyait maintenant une fillette tendre la main vers la tête d'un nouveau-né dont les poumons ne s'étaient pas encore emplis d'air à cause d'une coiffe de chair qui lui recouvrait toute la figure comme un masque horrible. Elle la retira et l'air se précipita dans la bouche du bébé qui se mit à brailler. La fillette récupéra la coiffe aussi tendrement que s'il s'agissait du cœur d'un sacrifice mexica, et il sentit le lien qui unissait l'enfant et la coiffe avant de reconnaître la petite Peggy, la fillette qui avait cinq ans lorsqu'il était né, qui était désormais sa femme, qui ne possédait presque plus rien de la vieille coiffe desséchée laissée à sa garde parce qu'elle en avait frotté de petits fragments entre

ses doigts afin de les réduire en poussière, d'en extraire la puissance du talent d'Alvin dont elle se servait pour le sauver.

Mais aujourd'hui ? songea-t-il. Qu'en est-il aujourd'hui ? Peut-être la lourde sphère répondit-elle à sa question ou tout bonnement lui montra-t-elle son désir le plus cher, mais il se vit à genoux dans l'eau au bord du lac Pontchartrain dans lequel il laissait abondamment couler son sang en regardant un chemin de cristal traverser la mer intérieure à toute allure, un chemin de six pieds de large, aussi mince qu'une feuille de glace à la surface d'une bassine laissée sur le rebord de la fenêtre la nuit de la première gelée d'automne. Et par un ou par deux les gens s'engageaient peu à peu sur ce pont de cristal et s'avançaient à la surface de l'eau qui les soutenait. Ils étaient une douzaine, puis des dizaines, des centaines, une file interminable. Il s'aperçut alors que la colonne ralentissait, s'arrêtait, se bousculait à mesure que de plus en plus de fuyards baissaient les yeux vers le cristal sous leurs pieds et commençaient à distinguer ce qu'il voyait lui-même à présent.

Ils n'avançaient plus tant ils se captivaient pour les visions de cristal dans l'eau. Ils mettaient trop de temps, trop de temps, et Alvin continuait de se vider de son sang.

Puis il se vit brusquement dans le verre perdre connaissance et s'effondrer sur le pont, qui commença aussitôt à se fêler et s'effriter sous les pas des fuyards qui basculèrent dans l'eau, hurlèrent, se débattirent…

Alvin lâcha la sphère de cristal qui tomba dans l'eau au milieu d'éclaboussures.

Il crut d'abord qu'elle s'était dissoute instantanément en disparaissant sous la surface, mais, lorsqu'il plongea la main dans l'eau à ses pieds, il la retrouva.

Il la ressortit.

Je croyais que les images vues dans l'eau de cristal seraient vraies, songea-t-il. Mais ce n'est pas possible. Margaret ne m'aurait pas envoyé auprès de ces gens si je n'avais pas en moi la force de faire tenir ce pont jusqu'à ce que le dernier ait traversé.

Il regarda la boule de cristal qu'il serrait dans ses mains. Je ne peux pas la laisser ici, se dit-il. Mais je ne peux pas

l'emmener non plus. Elle est trop lourde, j'ai déjà le soc, et aussi tant à faire.

« J'vais la prendre, moi », dit une voix douce derrière lui.

Le cristal lui renvoya le reflet de la jeune femme, mais, à sa grande surprise, la surface bombée n'en déformait pas l'image.

Il ne la voyait pas sur le cristal, il la voyait dedans, et il en sut aussitôt beaucoup plus à son sujet qu'il n'avait jamais cru en apprendre sur quiconque. « Vous êtes pas françaises, dit-il. Vot' mère et vous êtes portugaises. Elle a un talent avec les requins. C'est pour ça qu'on l'emmenait dans tous les voyages en mer, pour tenir au loin les monstres marins, mais quèqu'un a usé d'elle pour une aut' affaire, elle est tombée en famille de vous, alors elle a sauté du bateau et regagné la côte sus l'dos d'un requin ousqu'elle vous a mise au monde à l'embouchure du fleuve.

— Elle m'en a jamais parlé, à moi, dit Marie la Mort. C'est p't-être vrai, mais p't-être pas. »

Alvin se remit debout, les pieds toujours dans l'eau, et se retourna pour lui tendre la sphère. « C'est lourd, prévint-il.

— J'peux porter n'importe quel fardeau, fit-elle, du moment que je l'prends sans contrainte. » Et c'était vrai. Elle chancela un peu sous le poids, mais elle tint la boule contre elle sans la laisser tomber.

« Regardez pas dedans, lui conseilla Alvin.

— Je l'ai sous les yeux, dit-elle. Comment faire pour pas regarder ? » Elle s'en abstint pourtant. Elle ferma les yeux avec force. « C'est déjà assez ennuyant d'connaître des tas d'affaires sus les genses, dit-elle. J'veux pas en connaître plusse. »

Alvin se dépouilla de sa chemise et emmaillota la sphère. « C'est moi qui la prends asteure, dit-il.

— Non, fit Marie la Mort. Vous allez avoir b'soin de toutes vos forces pour l'ouvrage d'as'soir. »

*

Tous les enfants étaient assis par terre dans chacune des salles du rez-de-chaussée. Les plus âgés étaient chargés d'un sac bourré de tout ce qu'on avait trouvé à manger dans la maison.

Arthur admirait la docilité avec laquelle ils obéissaient à Mam Écureuil sans que nul ne fasse d'histoires.

Ce qu'il ignorait, c'était ce qu'on allait décider au sujet de Pap Orignal. Le vieil homme, étendu dans la cuisine, parfaitement éveillé désormais, mais les yeux hermétiquement clos, ne disait rien, ne gémissait ni ne grimaçait de douleur, mais un filet de larmes lui coulait de chaque œil jusque dans les cheveux et les oreilles. Arthur Stuart mourait d'envie de l'aider, il savait que tous les petits os n'étaient pas de la bonne forme et ne s'adaptaient pas entre eux, trop comprimés ici et là, les ligaments et les tendons tantôt trop courts, tantôt trop longs pour la position qu'ils devaient occuper. Mais il ne savait pas comment les modifier de façon à les rendre un peu plus normaux.

La porte de la cuisine s'ouvrit et Alvin entra. Il était torse nu, et Arthur Stuart le trouva beaucoup plus ramolli qu'à l'époque où il travaillait tous les jours à la forge. Mais, tout ramolli qu'il était, il paraissait à côté du jeune métis encore massif et se déplaçait comme un grand navire toutes voiles dehors.

Avant qu'Arthur Stuart ait le temps de se demander ce qu'il avait fait de sa chemise, Marie la Mort entra derrière lui en portant un objet enveloppé dedans.

Calvin s'était tenu tranquille après toutes les souffrances qu'il avait fait subir à Pap Orignal. Mais il ne tarda pas à réapparaître, maintenant qu'Alvin était là, et il traversa à grandes enjambées les salles de façade de la maison en lançant :

« Alvin, t'arrives à temps ! Faut que tu voies la pagaïe qu'a foutue ton demi-beau-frère quand il a mis l'nez dans l'pied de ce vaillant bougre. »

Arthur Stuart ne prit pas la peine de répondre, sachant qu'Alvin connaissait trop bien Calvin pour se fier à ses dires.

Alvin s'avança et s'arrêta au-dessus de Pap Orignal. Il ferma les yeux ; Arthur Stuart crut un instant sentir la bestiole du compagnon forgeron réchauffer la sienne propre à l'intérieur du pied remodelé. Sans regarder personne, Alvin dit d'une voix douce : « Cette nuit entre toutes, j'ai b'soin de toutes mes forces, et asteure vous m'obligez à les gaspiller pour une affaire qu'aurait pu attendre une semaine ou une année d'plusse.

— Alors attendez, fit violemment Mam Écureuil. Vous croyez qu'il est pas homme à endurer l'mal ? Oh si, il peut. Je l'porterai au b'soin, moi et quèques-uns des grands garçons. Mon Orignal, il veut pas nous coûter ce qu'il peut pas payer. Il mourrait pour ces enfants-là, Alvin, vous connaissez que c'est vrai. »

Tout le monde le savait.

« Mais j'ai b'soin qu'il marche, dit Alvin. J'ai b'soin de ses forces. J'vais user un brin des miennes pour lui, et une aut' fois il usera un brin des siennes pour moi. »

Arthur Stuart faisait de son mieux pour suivre le travail d'Alvin. Mais le forgeron allait trop vite. Il était trop habile dans ce domaine. Les os qui n'avaient pas la bonne forme la retrouvèrent brusquement. Les tendons enroulés en tous sens se coulèrent en place tels des serpents. L'opération prit moins d'une minute, et Pap Orignal poussa un cri.

Non, ce n'était pas un cri. C'était un grand soupir de soulagement, si perçant et soudain qu'on aurait dit un glapissement.

« Que l'bon Djeu te bénisse », remercia Mam Écureuil.

Pap Orignal se mit debout et retomba aussitôt en arrière dès qu'il voulut avancer.

« J'connais pas comment ça s'fait, dit-il. J'arrive pas à marcher sus ces deux pieds-là. J'ai l'impression qu'ma patte droite est trop longue.

— Appuie-toi d'sus moi », dit Mam Écureuil. Il obéit et parvint à se tenir debout.

« Allez au quai du Français, fit Alvin. Avec tous les enfants. J'y serai avant vous autres.

— Moi aussi ? demanda Marie la Mort.

— Allez voir vot' mam et trouvez une brouette chez les Français pour transporter la boule. J'ai une autre chemise.

— Et moi ? fit Arthur Stuart.

— Va voir La Tia et dis-y d'emmener tous ceux-là qui veulent partir au quai du Français dès la brunante. »

Une fois tout le monde envolé, il ne resta plus que Calvin et Alvin dans la maison d'Écureuil et Orignal, qui se réduisait en fin de compte à une grande et vieille bâtisse vide dès lors qu'elle n'hébergeait plus tous les enfants.

« J'suppose que j'ai fait des masses de bêtises, dit Calvin avec un sourire contraint.

— J'ai b'soin de ton brouillard, fit Alvin. Pour recouvrir toute la ville. Sauf sus l'quai du Français.

— J'connais pas ousque c'est.

— Pas d'importance. T'étends du brouillard partout ailleurs, et moi j'vais l'chasser là ousque j'en veux pas. Mais tâche de pas me l'renvoyer. »

Il n'ajouta pas « pour une fois ».

« J'peux faire ça, dit Calvin.

— J'suis content que Margaret t'ait envoyé, reprit Alvin. Et j'suis content de t'voir icitte. »

Arthur Stuart se tenait dehors, à la porte de la cuisine, lorsqu'il entendit ces mots. Il avait peine à croire qu'Alvin puisse se comporter comme si Calvin ne s'était pas mêlé de ce qui ne le regardait pas, n'avait pas embêté tout le monde ni cherché des noises, sans parler des dégâts qu'il avait causés à Pap Orignal.

Arthur Stuart ne pouvait en tirer qu'une conclusion. Alvin ne croyait pas son frère responsable des ennuis dans le pied du vieil homme. Ce qui signifiait qu'il accordait foi à son mensonge et s'imaginait que c'était lui, Arthur Stuart, le coupable.

Bouillant de colère envers Calvin, envers ce véritable frère capable instantanément de supplanter dans le cœur d'Alvin un demi-beau-frère métis qui devrait être esclave, Arthur Stuart partit au pas de course retrouver La Tia et passer à l'action.

VI
L'exode

Calvin se tenait sur la digue qui empêchait le Mizzippy de quitter son lit et d'inonder la ville de Nueva Barcelona. Deux cents mâts s'élevaient au-dessus de l'eau comme une forêt étrangement dénudée, tandis que les vaisseaux long-courriers montaient et descendaient le fleuve derrière des remorqueurs à vapeur. Des dizaines de colonnes de fumée et de vapeur se réunissaient pour jeter un voile sur la ville tandis que le soleil sombrait vers l'horizon.

La journée avait été suffocante et brumeuse. Déjà tout se brouillait à seulement un mille de distance. L'air était tellement saturé d'humidité que la sueur avait du mal à s'évaporer. Elle coulait dans le cou, le long du dos et des jambes de Calvin, et, quand il s'épongea le front, il ramena son mouchoir tout trempé.

Personne ne se plaindrait s'il amenait un semblant de fraîcheur.

Autour de lui l'atmosphère abandonna un peu de chaleur et l'envoya en altitude. À l'instant où la température baissait d'un ou deux degrés, la vapeur d'eau se mit à se condenser légèrement, juste assez pour former un nuage, mais pas assez pour produire de la pluie ou de la rosée. Il n'était pas facile de maintenir la température à ce niveau précis, et Calvin dut la faire monter et descendre sans trop de ménagement avant d'y parvenir.

Une fois la brume formée à sa convenance, il poussa son avantage plus loin, rafraîchit l'air, condensa l'humidité invisible en brouillard visible.

Calvin pivota lentement en regardant son brouillard s'étendre au-dessus de la ville. C'était ça, le pouvoir – changer la

face du monde, aveugler les hommes et les femmes, faire obstacle à la lumière et à la chaleur du soleil, permettre à des esclaves et des opprimés de s'échapper en douce vers la liberté. Pauvre Alvin qui encageait toujours son pouvoir dans un carcan de règles – il n'en tirait jamais de grands plaisirs comme lui, Calvin.

Ça revenait à être riche mais à dépenser en pauvre. Voilà ce qu'était Alvin, non ? Un grippe-sou qui gardait en réserve son pouvoir gigantesque dont il ne se servait que sous la contrainte, dans des buts dérisoires et selon des règles conçues pour permettre aux faibles de commander aux forts. Je n'ai que faire de telles règles, se dit Calvin. Je refuse de porter des chaînes, à plus forte raison de m'en forger.

Alors je vais t'aider, Alvin, parce que j'en suis capable, que je t'aime et que ça m'est égal de participer à tes nobles causes quand ça m'arrange. Mais c'est moi qui prends mes propres décisions en tout.

Rassemble tes disciples et efforce-toi de leur apprendre à imiter maladroitement les Faiseurs, comme Arthur Stuart, le gamin triste que tu as privé de son talent. Mais ne me compte pas au nombre de tes disciples. J'ai passé trop d'années dans ma vie à te vénérer, à te suivre et à quémander ton attention, ton amour et ton respect. J'étais alors un enfant. Je suis maintenant un homme, j'ai tenu bon devant un grand empereur et j'ai abattu un malfaisant que tu n'avais pas le courage de tuer, Alvin.

Il ne suffit pas de détenir le pouvoir, Alvin. Il faut aussi la volonté de s'en servir.

Rue après rue, le brouillard envahissait sans bruit la ville, voilait la lumière du soleil couchant et dissimulait les passants.

Les esclaves sentaient passer autour d'eux la brume fraîche et humide ou regardaient par les fenêtres disparaître les bâtiments de l'autre côté de la rue et songeaient : Aujourd'hui nous allons traverser le Jourdain pour gagner la terre promise.

Dans le quartier français, les enfants et petits-enfants des fondateurs de la ville qu'on leur avait volée regardaient eux aussi à l'extérieur de leurs cabanes et se disaient : Vous ne pouvez plus nous garder ici, conquistadors. Vous pouvez nous

prendre notre ville, mais ce n'est que de la terre. Vous ne pouvez pas vous accrocher à nous si on a envie de partir.

Dans le quartier des marais, les plus pauvres d'entre les pauvres – les Noirs affranchis et les Blancs sur le pavé – virent le brouillard et rassemblèrent leurs maigres biens pour le voyage qui les attendait. La Tia, Marie la Mort, un sorcier du Nord… qui ils suivaient, ils s'en fichaient. Tout valait mieux que rester ici.

Mais ailleurs dans la ville, dans les belles demeures et les logis plus modestes de la classe ouvrière, dans les hôtels, les bordels et le long des quais, les habitants qui se terraient déjà par peur de la fièvre jaune craignaient aussi de s'aventurer dans les rues – ils voyaient les volutes de brouillard les envahir et se croyaient victimes d'un fléau biblique. Je ne vais pas sortir par ce temps, se disaient-ils. Je vais envoyer un esclave faire mes courses. Je vais laisser les rues aux pauvres et à ceux dont les affaires sont si pressantes qu'ils n'hésitent pas à risquer leur vie pour les mener à bien.

C'est uniquement dans les tavernes, où la boisson apportait quelques heures de courage et de passion démonstrative, que la peur se transformait en haine. Quelqu'un nous a apporté cette fièvre jaune. Ce sont ces sorcières françaises, cette Marie la Mort et sa mère. Marie la Mort n'a-t-elle pas prétendu que sa mère était la première touchée par l'épidémie ?

Ce sont ces abolitionnistes pervers brasseurs de races d'Orignal et d'Écureuil, ce sont eux qui nous apporté cette calamité, ils ont jeté un sort à la ville parce qu'ils nous en veulent de maintenir les Noirs à la place que Dieu leur a attribuée. Vous voulez une preuve ? Tout autour de leur maison on meurt de la fièvre, mais personne n'est malade chez eux, on n'en a sorti aucun cadavre.

« C'est pas Orignal ni Écureuil, ça non, fit un costaud qui portait un couteau à la hanche comme d'autres un pistolet. C'est la bonne maison, mais ça vient d'un voyageur qui y loge avec son mignon croisé dont il use comme une sorcière d'son chat. Il s'appelle Alvin et il a un sac plein d'or qu'il a volé au forgeron chez qui il était apprenti. Moi j'vous l'dis, c'est lui qu'a amené

cette fièvre chez nous autres. On les a vus, son mignon et lui, à la fontaine publique ousqu'on a tiré l'eau magique. »

Ils écoutaient l'homme, subjugués. L'envie d'agir les démangeait, ces gars-là. Ils étaient venus à Barcy pour participer à une guerre, mais la crainte de la fièvre avait renvoyé les soldats de l'armée du roi dans leurs trous, et eux se retrouvaient dans des tavernes à se tourner les pouces. Leurs poings se fermaient. La boisson les chauffait intérieurement. Une bonne pendaison les aurait soulagés. Mettre le grappin sur un gars et son petit esclave, les traîner jusqu'à un arbre ou un réverbère, les hisser et les regarder se cramponner, se convulser et se pisser dessus au bout d'une corde qui les étrangle. Une bonne façon d'employer cette nuit noyée dans le brouillard. Il n'y aurait pas de témoins, la fièvre s'arrêterait peut-être, et même si elle ne s'arrêtait pas, une pendaison de temps en temps restait une bonne idée, ça entretenait la colère, et qu'on ne vienne pas raconter de bêtises à propos d'innocents. Si on connaissait le fond des pensées des gens, tous mériteraient au moins cinq fois la corde.

Ils sortirent en vacillant de la taverne et titubèrent dans la rue en braillant menaces et fanfaronnades. Quelques-uns portaient des torches afin d'y voir plus clair dans le brouillard et la nuit qui tombait sur la ville, et, alors qu'ils s'approchaient des quais, se joignirent à eux les ivrognes, les enragés, les craintifs et les simples curieux venant d'autres tavernes. Où allez-vous ? On s'en va pendre un sorcier itinérant et son petit serviteur.

Les esclaves qui se déplaçaient furtivement dans les rues plongèrent dans des venelles ou dans l'ombre des porches au passage du groupe. Mais les émeutiers ne cherchaient pas à pendre le premier Noir qui leur tomberait sous la main. Ils avaient ce soir un individu précis en tête, grâce à l'inconnu armé d'un grand couteau à la ceinture. Ils le dénicheraient chez Écureuil et Orignal – qu'il faudrait sûrement pendre aussi, la corde ne manquait pas à Barcy.

*

Arthur Stuart comprit tout de suite que le nom « quai du Français » relevait d'une ironie cruelle. À côté des quais qui bordaient le Mizzippy sur des milles, la pauvre jetée du lac Pontchartrain était pathétique. Plusieurs dizaines de crevettiers y étaient amarrés et d'autres continuaient d'arriver au milieu des cris et des réponses des pêcheurs qui s'entraidaient à trouver leur chemin dans le brouillard. Tous parlaient français, une langue dans laquelle Arthur commençait à s'exprimer couramment, même s'il soupçonnait le français qu'il apprenait ici, à La Nouvelle-Orléans, de ne pas être tout à fait celui que Calvin avait entendu à Paris.

Il n'y avait pas la place pour cinquante enfants sur ce quai animé, aussi Écureuil et Orignal laissèrent-ils leur famille en retrait derrière les entrepôts de poisson afin de ne pas gêner. Beaucoup de pêcheurs de crevettes connaissaient déjà les événements de la soirée. D'accord ou non pour prendre le départ, personne ne discutait ni ne contestait. Tous contournaient les enfants et ne faisaient aucun commentaire sur leur présence. Ceux qui n'avaient pas prévu de suivre Marie la Mort hors de la ville n'osaient pas se mettre pour autant en travers de son chemin.

Les Noirs commençaient eux aussi à arriver mais se tenaient encore plus loin pour ne pas gêner. Comme les enfants, ils portaient des sacs et des besaces, mais le spectacle de leurs maigres bagages faisait peine à voir quand on savait qu'ils amenaient tout ce qu'ils possédaient au monde. Les Noirs qui bouchaient le passage d'un pêcheur avaient droit à un grognement ou à un aboiement pour qu'ils libèrent la voie ; il était clair que, même chez les Français opprimés, les Noirs avaient un statut social encore inférieur.

Les mouches voletaient et grouillaient partout, attirées par le festin des déchets de crevettes rejetés tout au long du rivage. Les moustiques aussi, et Arthur Stuart imaginait aisément qu'avec tout ce monde rassemblé les petits suceurs de sang se rempliraient la panse et gonfleraient jusqu'à exploser. Il imaginait le bruit qu'ils produiraient, comme des coups de feu au loin, des *plop plop plop* de moustiques éclatés.

Seulement, il ne voulait pas qu'ils se nourrissent du sang des enfants.

Il tenta d'envoyer sa bestiole dans un moustique, mais l'insecte ne tenait pas en place. Et puis il ne cherchait pas à pratiquer sur lui d'opération chirurgicale, il voulait lui parler comme le faisait Alvin, lui dire d'aller voir ailleurs. Mais il ne put trouver sa flamme de vie. Elle était trop petite et trop faible. Même les flammes de vie des grosses mouches paresseuses lui restaient presque invisibles. Il tâcha pourtant de parler en esprit aux moustiques. « Allez-vous-en, dit-il en silence. Rien à manger icitte. » Mais, s'ils l'entendirent, ils ne lui prêtèrent aucune attention.

Deux bateaux entrèrent en collision dans la purée de pois, ce qui donna lieu à des bordées de cris et de jurons. C'était ridicule, se dit Arthur, de devoir supporter ici le brouillard alors qu'on n'en avait pas besoin. Et le brouillard se rapprochait davantage du métal et de l'eau, il pouvait entrer dedans et le modifier. Il brassa un peu d'air, fit venir du lac une brise légère qui repoussa la brume vers la ville où elle était nécessaire.

À la grande satisfaction d'Arthur, le ciel mit peu de temps à se dégager. Le coucher du soleil embrasait désormais tout l'ouest tandis que le brouillard épais planait à seulement une ou deux rues de distance du lac. Les pêcheurs amarrèrent rapidement leurs bateaux et déchargèrent les caisses de crevettes qu'ils traînèrent dans les entrepôts. Puis ils disparurent dans les rues, certains avec des voitures à bras chargées de crevettes destinées à la vente, les autres sans doute pour passer chez eux récupérer leurs familles et les ramener au quai du Français dans le but de prendre la fuite.

Comme il n'était plus indispensable d'y voir très clair, Arthur Stuart laissa tomber le vent, et le brouillard dériva de nouveau légèrement au-dessus du lac. Il apporta du même coup le silence, un silence pesant qui assourdissait les pas et réduisait les voix au niveau du chuchotement.

Alors qu'il faisait de plus en plus noir, Arthur se dit avec inquiétude que des gens risquaient de se perdre en route ou de tomber à l'eau, aussi réveilla-t-il à nouveau la brise afin de dégager l'accès au rivage. Il entendait des cris au loin, et il

comprit au bout d'un moment qu'il devait s'agir d'émeutiers qui sillonnaient les rues de Barcy. Il se fit du souci pour les fuyards qui voulaient rejoindre le lac, mais le brouillard était le meilleur allié qu'ils trouveraient jamais, et Arthur Stuart ne vit pas ce qu'il pouvait faire de mieux.

Alors que la brume se levait et que la faible clarté des étoiles et d'un croissant de lune illuminait le rivage, Arthur Stuart se rendit compte que l'homme assis en tailleur dans l'eau peu profonde était Alvin.

Aussitôt il se dirigea vers lui à grands pas, mais sans rien dire car Alvin avait l'air de se concentrer. Il vint près de lui et vit que le compagnon forgeron tenait un couteau à la main, la pointe de la lame sous l'eau. Il entaillait la peau tendre sur le côté de son talon gauche, sous l'articulation avec le tibia.

Un filet de sang se mit à couler lentement dans l'eau.

Comme par habitude à présent, Arthur Stuart suivit le fluide vital dans le lac, le sentit se disperser. Mais soudain le sang cessa de se dissoudre pour former peu à peu une structure rigide, rassembler de l'eau tout autour d'un treillis délicat puis l'épaissir et la durcir en un matériau qui ne ressemblait en rien à de la glace mais beaucoup à du verre mince et fragile.

La zone d'eau durcie s'étendit sur quelques pas de chaque côté d'Alvin puis s'étrécit graduellement à mesure qu'elle s'éloignait à la surface du lac. Lorsqu'elle fut réduite à la largeur des deux bras écartés d'Alvin, elle se stabilisa et s'allongea loin, très loin, droit vers le nord. Arthur la sentait avancer. Mais il voyait aussi qu'elle était liée au sang du forgeron qui continuait de s'écouler dans l'eau et de pousser toujours plus loin la structure interne, fine comme de la dentelle, du chemin de cristal.

Le pont s'allongeait depuis sa base, pas depuis son extrémité.

« Tu l'vois, Arthur Stuart ? souffla Alvin.

— Oui.

— Et à l'autre bout, tu crois pouvoir l'arrimer et le tenir fixé ?

— J'peux essayer.

— Ça prend plusse de sang que j'croyais, fit Alvin, mais moins que j'craignais. J'suis pas sûr d'connaître quand ça sera assez long. Faut que je m'concentre sus ce que j'fais icitte. Alors

j'ai b'soin de toi pour conduire la traversée sus l'chemin, par rapport que tu l'vois. Et quand tu seras à l'aut' bout, arrime-le bien et empêche-le de grandir encore. Je l'sentirai de ce bord-ci. J'connaîtrai que tu fais ça et j'connaîtrai quand t'auras fini.

— Asteure ? demanda Arthur Stuart.

— Si on veut faire croiser tout l'monde en une nuitée, j'crois qu'asteure c'est l'bon moment pour commencer. »

Arthur Stuart se retourna et fit signe à Écureuil et Orignal. Ils ne le virent pas. Alors il les appela, mais pas trop fort. « Pap Orignal ! Mam Écureuil ! Vous pouvez amener les enfants ? »

Ils descendirent jusqu'au bord de l'eau, Pap Orignal appuyé sur Mam Écureuil et un des garçons les plus âgés. À leur arrivée, Arthur Stuart prit pied sur le cristal.

Aux yeux de tous, il avait l'air de se tenir debout sur l'eau. Ils en eurent le souffle coupé et un enfant se mit à pleurer.

« Approchez-vous, dit Arthur Stuart. Voyez ? C'est lisse là ousqu'on peut marcher sans danger. C'est pus de l'eau. C'est du cristal, et vous pouvez marcher d'sus. Mais restez dans l'mitan. Tenez-vous la main, restez ensemble. Si quèqu'un tombe, remontez-le. L'cristal est assez solide pour vous supporter, voyez ? »

Arthur plongea le regard droit dans le cristal sous lui tandis qu'il tapait violemment deux fois du pied.

Ce qu'il y vit le glaça.

C'était sa mère en train de voler, un nouveau-né attaché devant elle. De voler au-dessus des arbres en direction du nord, vers la liberté.

Et brusquement elle ne pouvait pas voler plus loin. Épuisée, elle chutait jusqu'à terre où elle restait étendue, en pleurs. Elle allait maintenant tuer le bébé, comprit Arthur Stuart. Plutôt que le voir retourner en esclavage, elle allait tuer le bébé puis se tuer ensuite.

« Non, murmura-t-il.

— Arthur Stuart, fit sèchement Alvin, regarde pas dans l'cristal. »

Arthur s'arracha à la vision et fut surpris de découvrir qu'Orignal, Écureuil et leur famille le regardaient, les yeux écarquillés.

« Personne regarde le pont en d'sous, dit-il. Vous croirez voir des affaires, mais elles y sont pas vraiment. C'est pas fait pour qu'on l'regarde mais pour qu'on marche dessus.

— J'vois pas les bords, dit Mam Écureuil. Les enfants connaissent pas nager.

— Pas b'soin, dit Arthur. On va mettre les p'tits entre les grands. Tout l'monde se tient la main.

— Les tout-p'tits pourront pas marcher aussi longtemps », fit Pap Orignal.

Quelqu'un se fraya un passage à travers la famille jusqu'au bord de l'eau. La Tia.

« Tracassez-vous pas d'ça. Y a des tas d'bras costauds icitte pour porter ceusses qui peuvent pas marcher. » Elle appela plusieurs noms, à la suite de quoi des jeunes gens et jeunes femmes à l'air solide s'avancèrent, des Noirs pour la plupart, mais aussi quelques Français et autres Européens. « Tout va bien, les p'tits, lança-t-elle aux enfants. Les grands vont vous porter, pas de tracas. Dites-leur que ça va aller, demanda-t-elle à Mam Écureuil.

— Tout va bien, dit Écureuil. C'est nos amis asteure, ils vont nous faire passer ce pont qu'Alvin a créé pour nous autres. »

Certains enfants geignirent et d'autres pleurèrent franchement, mais ils tinrent quand même bon et firent de leur mieux pour obéir malgré la peur. Arthur Stuart s'aventura plus loin sur le pont en prenant soin de bien rester au milieu. Le pire serait de trébucher et de tomber à l'eau. Ils seraient alors tous terrifiés. « Allez, venez, dit-il. Va pas falloir traîner une fois qu'on sera partis.

— Moi, j'reste icitte, dit La Tia. J'vais les faire avancer et s'aider les uns les autres. Vas-y, toi. On suivra. »

Arthur refit face à la rive opposée et marcha une bonne vingtaine de pas sur le pont. Puis il s'arrêta et se retourna. Plusieurs enfants des plus âgés le suivaient non sans hésitation. Il revint vers eux à grandes enjambées et prit le premier par la

main. « Agriffez-vous tous les mains, dit-il. Restez bien en ligne. Le chemin est long, mais vous allez y arriver.

— Écoute la musique, lança Alvin. Écoute la musique de l'eau et du ciel, la vie autour de toi. Le chant vert va te conduire. »

Arthur Stuart connaissait bien le chant vert, même s'il ne savait pas le découvrir tout seul. Mais dès qu'Alvin l'eut évoqué, le jeune métis en prit conscience, comme si la musique avait toujours été présente et qu'il n'y avait pas prêté attention jusque-là. Il reprit sa marche en tenant la main de l'enfant derrière lui et adopta un pas qu'à son avis tout le monde pourrait suivre.

Dans l'obscurité, il ne distinguait pas le pont qui s'étendait devant lui – ses yeux lui disaient seulement qu'il avançait vers le centre d'un lac dépourvu de chemin. Mais sa bestiole le sentait sans difficulté qui s'étendait de plus en plus loin, aussi progressait-il avec confiance.

Au début, il ne pouvait pas s'empêcher de se tourmenter à propos de tout ce qui risquait de mal tourner. Quelqu'un qui tombait dans le lac. Le chemin impossible à retrouver. La découverte, quand il arriverait au bout, que le pont n'atteignait pas tout à fait l'autre rive. Ou le pont qui se ramollissait, de plus en plus mouillé, à mesure qu'il s'éloignait d'Alvin. Ou qui se repliait sur lui-même en une spirale qui ne conduisait nulle part. Il imaginait toutes sortes de désastres.

Mais le rythme des pas successifs, le clapotis de l'eau et les cris des oiseaux calmèrent peu à peu ses appréhensions impitoyables. C'était le rythme familier du chant vert. Il le laissa l'envelopper comme une transe. Ses jambes commencèrent à se mouvoir d'elles-mêmes, lui parut-il, aussi ne pensa-t-il plus à marcher ni même à bouger, il se laissa tout bonnement porter en avant comme s'il était une partie du pont, comme s'il était lui-même une brise dans la nuit. Le pont vivait sous ses pieds. Le pont était un prolongement d'Alvin, comprit-il alors. C'était comme si les mains du forgeron le soutenaient, comme si l'eau et le vent l'entraînaient.

Il s'aperçut par moments qu'il chantait lui-même. Il ne fredonnait pas, non, il chantait tout haut une chanson étrange qu'il connaissait depuis toujours sans l'avoir jamais remarqué.

La fillette qui le suivait en retint la mélodie et la murmura en même temps que lui, puis l'enfant derrière elle, et Arthur finit par entendre que beaucoup de voix la reprenaient en chœur. Nul ne pleurait ni ne geignait désormais. Il distinguait plus loin en arrière les voix des adultes. Mais toutes restaient faibles, simples fils de trame dans le tissu du chant immense que percevait Arthur, un chant qui venait du vent, des vagues, des poissons sous l'eau, des oiseaux dans le ciel, des animaux qui les attendaient de l'autre côté du lac, de la file de gens qui occupait le pont sur un demi-mille, sur un mille.

Arthur marchait de plus en plus vite sans se rendre compte qu'il accélérait, mais les enfants ne se plaignaient pas. Leurs jambes s'activaient à la vitesse nécessaire. Et les adultes qui en portaient s'aperçurent que les petits ne devenaient pas plus lourds. Les bébés s'endormaient, accrochés à leur cou, et le souffle de leur respiration suivait le rythme du chant. Ils avançaient à grands pas, inlassablement, sans que la rive opposée ne paraisse se rapprocher.

Et à mesure que le chant vert les enveloppait tous, le pont donnait l'impression de devenir lumineux. Ils en voyaient désormais les bords et y sentaient palpiter le chant vert. À chaque pas sur le cristal, le chant s'enflait un instant et le pont luisait avec un peu plus d'éclat dans la nuit. Arthur Stuart comprit alors qu'ils devenaient partie intégrante du pont, que leurs pas le consolidaient, l'épaississaient, le renforçaient pour ceux qui suivaient. Et comme le pont était partie intégrante d'Alvin, les pas le renforçaient lui aussi, ou du moins rendaient son ouvrage moins épuisant.

Arthur sentait battre le cœur d'Alvin dans le pont de cristal. Et il se rendit compte que la lumière qu'on en voyait monter était le pâle reflet de la flamme de vie d'Alvin.

Elle paraissait n'en jamais finir, cette traversée. Puis, soudain, il aperçut la terre ferme devant lui, et il eut l'impression qu'elle avait bien peu duré.

Il envoya sa bestiole en éclaireur et vit que le pont n'atteignait pas encore le rivage. Aussi, sans ralentir l'allure, il la projeta au-delà afin de découvrir où la limite de l'eau lapait la

boue et il dit au cristal – à Alvin : C'est là. Le bord est là. Avance jusqu'à ce point-là et pas plus loin.

Le pont bondit en avant. C'était ce qu'attendait Alvin, que la bestiole d'Arthur montre la voie, et en un rien de temps le pont s'ancra dans le rivage.

Arthur Stuart n'accéléra pas malgré son envie de courir sur les dernières centaines de mètres. Des gens le suivaient en se tenant par la main. Il garda donc le même rythme jusqu'au bout puis tira la fillette derrière lui sur la rive.

Il la conduisit plus loin jusque sous les arbres tout en lui parlant. « On va s'en aller dessous les arbres, lui dit-il. Les autres suivront. Continue d'avancer et va sus la droite, comme ça y aura d'la place pour tout l'monde. Tenez-vous toujours la main, tous. »

Puis il la lâcha.

Aussitôt le chant vert le lâcha, lui.

Il tituba, faillit s'écrouler.

Il resta immobile un instant, le souffle coupé, dans le silence inconfortable.

La file des fuyards sur le pont s'étirait sur des milles, il le voyait, et tout le monde se déplaçait rapidement, plus vite qu'il n'aurait imaginé. Même Pap Orignal marchait à présent aisément à grands pas, fièrement, sans personne pour l'aider.

Il vit Écureuil et Orignal vaciller à leur tour lorsqu'ils lâchèrent la file. Mais ils s'occupèrent aussitôt des enfants, conscients de leurs responsabilités.

Et je ne vais pas oublier les miennes non plus, se dit Arthur Stuart. Il passa en revue les environs, en quête des flammes de vie des petits animaux. Il découvrit les serpents plus facilement que les moustiques mais eut un peu de mal à les réveiller et les envoyer ramper plus loin. Il y a du danger ici, les prévint-il en esprit. Partez, mettez-vous à l'abri. Ils lui obéirent paresseusement. Il se sentit euphorique. Il soupçonnait qu'une partie du pouvoir du forgeron l'habitait encore et lui permettait d'accomplir ce qu'il n'avait jamais cru possible. Ou peut-être le trajet sur le pont d'Alvin, entouré du chant vert, avait-il réveillé en Arthur Stuart des sens jusque-là endormis.

Est-ce que nous allons tous devenirs des Faiseurs maintenant que nous avons passé ce pont ?

Ici et là il obligea l'eau à disparaître d'un marais afin que le terrain où les gens devraient se tenir soit bien ferme. Et de temps en temps il renvoyait sa bestiole en arrière le long du pont jusque de l'autre côté du lac pour voir comment s'en sortait Alvin. Le pont restait solide, ce qui voulait dire que la flamme de vie d'Alvin brillait avec éclat. Mais le forgeron était trop loin pour que le jeune métis le trouve, aussi ignorait-il si la faiblesse le gagnait. Il ne trouva pas davantage l'autre bord pour y compter les gens qui attendaient encore, il n'avait donc aucune idée du nombre de ceux qui devaient encore passer.

C'était à lui de s'assurer qu'il y avait de la place pour tout le monde, un espace assez solide et sûr où se rassembler.

Beaucoup s'assirent, puis s'allongèrent et, le cœur résonant encore des échos du chant vert, s'assoupirent à la faible clarté de la lune, leurs rêves bercés par la musique de la vie.

*

Calvin ne pouvait pas s'empêcher d'être curieux. Et rien ne l'obligeait à s'éterniser sur la levée pour maintenir le brouillard en place. À vrai dire, le brouillard pouvait très bien se dépatouiller sans lui à présent. Et avec toutes les flammes de vie apeurées et enragées qui s'écoulaient dans les rues de Barcy, Calvin ne voyait aucune raison particulière de rester tout seul. Qui savait quel méfait pouvait manigancer cette populace ? Et vu qu'il était un Faiseur, n'était-ce pas à lui d'empêcher que ce méfait se produise ?

Un groupe fouillait le quartier français, de plus en plus furieux à chaque maison qu'il découvrait vide. Un autre groupe, surtout composé d'ivrognes des quais, cherchait des esclaves à jeter à l'eau. N'en trouvant aucun, ils se mirent à balancer au bouillon tous les passants qui parlaient anglais avec un accent étranger ou ne le parlaient pas du tout. Ce qui n'était pas très logique, puisque la ville n'était même pas américaine.

Tout ce qu'en voyait Calvin, c'était la colère dans les flammes de vie et, bien entendu, la panique chez ceux qu'on précipitait dans le fleuve.

Le groupe le plus enragé, celui qui marchait avec le plus de détermination, se dirigeait droit sur l'orphelinat où Alvin n'avait pas pu résister à l'envie de se rendre intéressant en retouchant la réparation que son frère avait effectuée sur le pied du bonhomme. Pourquoi faire autant d'histoires ? Calvin aurait aimé le savoir. Quand était-il censé avoir appris l'anatomie ? Évidemment, Alvin savait tout, lui – tout, sauf comment fonctionnait réellement le monde.

Qu'il reste donc assis au bord de son lac d'eau saumâtre et laisse s'écouler sa flamme de vie pour en faire un pont où pourrait passer la lie de la terre. De l'Alvin tout craché, non ? Jouer le gars humble au service de tous. Mais Jésus avait déclaré que celui qui tenait le plus à diriger était celui qui se consacrait au service de tous. Est-ce que ça n'en disait pas long sur Alvin, en fin de compte ? Qui était l'ambitieux ? Calvin voulait bien rester en retrait – la place que devait occuper un Faiseur, comme le répétait toujours Alvin. Mais avec son frère, c'était « fais comme je dis et non comme je fais ».

Calvin parcourut aisément au petit trot les rues embrumées – les gens honnêtes et à jeun restaient tous chez eux, effrayés par le brouillard soudain et les échos des cris au loin. Des soldats patrouillaient aussi. Les Espagnols cherchaient officiellement une émeute à réprimer, mais les officiers prenaient soin de passer par les rues les plus calmes, car il ne fallait espérer ni honneur ni sécurité dans un affrontement avec la populace. Si on tire, c'est un massacre ; si on ne tire pas, on risque de recevoir un pavé en pleine tête.

Il n'était donc pas difficile d'éviter les soldats, et Calvin se retrouva bientôt à proximité du groupe d'agités au moment où ils arrivaient devant la maison d'Écureuil et Orignal. Il ne s'intéressait pas tellement aux membres de ce groupe – une populace restait une populace, et toutes les figures étaient laides et abruties, comme à chaque fois qu'on se décharge de la prise de décision sur quelqu'un d'autre. Des marionnettes bestiales, voilà ce qu'étaient les émeutiers. Ce que voulait Calvin, c'était la

flamme de vie ardente et sombre qui les conduisait et les excitait.

Du verre vola en éclats lorsque des briques et des cailloux passèrent à travers les fenêtres de la maison. Plusieurs porteurs de torches essayaient de mettre le feu à la bâtisse, mais l'atmosphère était si lourde et humide qu'ils n'y parvenaient pas.

Le meneur, armé d'un gros couteau à la hanche, raillait les prétendus incendiaires. « Vous avez encore jamais allumé d'feu ? Les bébés se brûlent tout l'temps mais, vous, vous arrivez même pas à incendier une maison de bois sec ! »

Calvin s'avança discrètement. « M'est avis qu'il faut des fois tout faire soi-même. »

L'homme se retourna et ricana. « Pour que les Espagnols trouvent un informateur qui témoignera contre moi ? Non merci.

— J'pensais pas à vous », dit Calvin. Il tendit le bras et leva le doigt vers le toit. Le doigt toujours pointé, il chauffa le bois juste en dessous du sommet du pignon, si brusquement et violemment qu'il prit aussitôt feu.

Des acclamations montèrent de la foule, tout le monde étant trop soûl, semblait-il, pour noter que le feu avait pris aussi loin que possible des porteurs de torches aux résultats pitoyables. Mais le chef des émeutiers n'était pas soûl, lui, et c'était le seul que Calvin cherchait à impressionner.

« Vous connaissez quoi ? demanda l'homme au grand couteau. J'ai idée que vous ressemblez beaucoup à un certain voleur et imposteur du nom d'Alvin Smith qui restait dans cette pension pas plus tard qu'asmatin.

— Vous parlez d'mon frère bien-aimé, monsieur, dit Calvin. Personne peut l'insulter sauf moi.

— Vous d'mande pardon, monsieur, fit l'homme. J'suis Jim Bowie, à vot' service. Et si je m'trompe pas, vous venez de m'prouver qu'Alvin est pas l'seul bougre dangereux d'la famille.

— Vous mettez pas dedans la tête de m'livrer à cette populace. Mon frère a une sainte horreur de tuer des genses, mais j'ai pas autant de scrupules. Jetez ces soûlards contre moi,

et ils exploseront tous en morceaux comme s'ils avaient engoulé un baril de poudre. Vous en premier.

— Qu'esse qui peut m'empêcher d'vous tuer icitte ? » dit Bowie. Puis une ombre de panique passa aussitôt sur son visage. « Non, j'bêtisais, faites arien à mon couteau. »

Calvin lui rit au nez. « Vous voulez une explosion spectaculaire d'la maison ?

— C'est vous l'artiste », fit l'homme.

Calvin s'introduisit dans la structure de la bâtisse, dans les poutres et madriers épais et lourds qui en composaient le squelette. Il les chauffa tous à la fois, et si fort qu'ils fondirent davantage qu'ils ne brûlèrent. La couche externe de chaque pièce de bois brûla si vite qu'on aurait dit, quand les cendres s'envolèrent, qu'une ménagère avait jeté à terre un oreiller fichu et que cent mille plumes s'échappaient d'un coup.

La maison s'effondra et projeta dans le ciel un tel nuage de fumée et de cendre, un tel souffle cuisant qu'il brûla carrément les cheveux, les cils et les sourcils des hommes du premier rang. Leur peau brûla aussi, et certains furent aveuglés, mais Calvin n'éprouva aucune pitié pour eux. Ils le méritaient, non ? C'était une populace meurtrière et incendiaire, non ? Ceux qui étaient maintenant aveugles ne participeraient plus jamais à des émeutes. Autant dire que Calvin les avait guéris tout net de leur violence.

« C'est utile d'avoir un bougre de vot' qualité comme ami, j'ai idée, fit l'homme au couteau.

— Comment vous connaissez ça ? répliqua Calvin. Vous m'avez vu avec aucun d'mes amis. »

L'homme tendit la main. « Jim Bowie, monsieur, et moi j'aimerais être votre ami.

— Monsieur, m'est avis qu'vous avez pas d'amis dans ce monde, tout comme moi. Alors pas la peine de faire semblant qu'on s'aime. Vous avez b'soin d'mon aide pour quèque chose, et j'veux bien qu'on use de moi si on m'fait voir ce que j'ai à gagner dans l'affaire, et pourquoi c'est une bonne et noble entreprise.

— Y a pas de bonnes et nobles entreprises. Celles des pompes funèbres, par exemple, les ceusses qu'en profitent doivent d'abord être morts, et ils ont pas l'air d'aimer beaucoup ça. »

Bowie souriait.

« Qu'esse vous voulez d'moi, monsieur Bowie ?

— Vot' compagnie. Pour une expédition. Un ouvrage que vot' frère a refusé par rapport qu'il avait peur, m'est avis.

— Al a jamais peur d'arien, fit Calvin.

— Les ceusses qu'ont pas peur des Mexicas feraient aussi bien de s'brûler la cervelle, par rapport qu'elle leur sert à rien.

— Des Mexicas ?

— Certains d'entre nous autres croient qu'il est temps de ramener la civilisation au Mexique.

— La civilisation… comme celle-là ? » Calvin se tourna vers les émeutiers restants qui gambadaient et cabriolaient devant les braises chaudes et rougeoyantes. Il éclata de rire.

« La populace, c'est la populace, dit Bowie. Mais les Mexicas sont mauvais et faut les éliminer.

— Pour sûr. Mais pourquoi c'est à vous de l'faire ?

— J'en ai assez d'attendre Djeu. »

Calvin lui fit un grand sourire. « On pourrait p't-être en discuter. J'suis jamais allé au Mexique. »

*

Alvin sentit qu'on lui donnait un coup de coude, qu'on lui secouait l'épaule.

« L'soleil est après s'lever », fit une voix de femme.

La Tia, c'était elle.

« Tout l'monde a déjà passé », dit une autre femme. La mère de Marie la Mort.

« Vous vous appelez comment ? murmura Alvin. J'connais pas vot' nom.

— Rien », répondit-elle.

Marie la Mort tendit le bras et prit les mains ensanglantées dans les siennes. « Lève-toi, le sorcier. Lève-toi et passe sus l'pont de ton sang. »

Il voulut se mettre debout avec l'aide de la jeune femme, mais il se sentit aussitôt pris d'une faiblesse et ses jambes cédèrent sous son poids. Il tomba en avant sur les mains, mais ses coudes flanchèrent à leur tour, et sa figure s'écrasa à la surface du pont de cristal. Sous le poids du soc, son sac lui glissa de l'épaule. Tout le pont miroita alors de vie, et Alvin sentit une chaleur l'envahir. Une impression de paix. C'était fini. Il pouvait à présent dormir.

Aussitôt le pont commença à s'affaisser sous lui.

« Non ! s'écria La Tia. Maintenez ce pont ! Vous pouvez pas dormir asteure ! » Elle baissa la main et décolla le sac de la surface du pont. Le miroitement s'interrompit instantanément, et Alvin put à nouveau se concentrer. « Non, c'est pas l'moment de s'reposer, hein ?

L'armée s'en vient, mon gars ! fit La Tia. Ils connaissent que les esclaves se sont ensauvés asteure, c'est bétôt l'matin et personne fait son ouvrage. C'est pas des soûlards aujourd'hui, non. C'est des soldats, et faut qu'on passe de l'aut' côté ! »

Mais ce n'étaient pas seulement les paroles de la femme qui redonnaient des forces à Alvin. Il sentait le pouvoir des charmes qu'elle portait. Il voyait toujours la faible magie des sorts et sortilèges et pouvait l'enrayer s'il le voulait, aussi s'était-il habitué à l'idée qu'elle n'avait aucun effet sur lui.

Mais il était aujourd'hui reconnaissant des forces qui passaient en lui tandis qu'elle lui enveloppait le cou d'un charme.

« Faut que j'reste icitte, dit-il doucement, sinon le pont tiendra pas.

— Vous avez dû rester icitte pour créer l'pont, dit La Tia. Mais vous sentez pas que vot' frère a donné son propre sang de l'aut' bord ? »

Alvin se projeta sur toute la longueur du pont et s'aperçut alors que sa flamme de vie n'y était pas seule. La sienne, c'était la lumière puissante à l'intérieur du cristal, mais il y avait une autre flamme de vie là-bas, et forte elle aussi. Arthur Stuart avait attrapé le pont et versé son propre sang dans l'eau pour le rejoindre.

La Tia et la mère de Marie la Mort – Rien, c'était ça ? – le soutinrent de part et d'autre tandis que Marie la Mort poussait sa brouette sur le pont en tête du groupe. Les derniers fuyards étaient déjà hors de vue dans le brouillard. Mais le brouillard se dispersait, et les premiers rayons de l'aube éclaircissaient le ciel à l'est. Arthur Stuart était peut-être toujours à son poste, mais pas Calvin.

Derrière eux, Michèle, l'amie et portière de La Tia, déposait des charmes sur le pont. Ils ne donnèrent pas lieu à un miroitement comme le soc. Ils rappelaient plutôt du sel répandu sur de la glace.

« Ça brûle, fit Alvin. J'veux pas d'ça.

— Faut empêcher les ennemis d'passer, dit La Tia. C'est mes charmes de peur et d'feu qu'elle étale.

— Ce pont a été inventionné pour accueillir le monde. Le cristal est là pour ouvrir les yeux aux genses. Vous pouvez pas y répandre la peur et les ténèbres et espérer qu'il va rester là.

— Vous connaissez vot' affaire. Vous faites quèque chose que j'ai jamais vu, alors le temps que j'reste dessus vot' sang, j'obéis à ce que vous dites. Michèle, lança La Tia par-dessus son épaule, tu ramasses tout ça, tu les poses en cercle sus l'écore, ça va les retenir un brin ! »

Michèle regagna en courant la berge et disposa les charmes en un grand demi-cercle pour tenir les soldats à distance le plus longtemps possible.

« Pour eux, ça sera comme des flammes, expliqua La Tia. La haine et la peur, ils vont en faire un feu. »

Le sang gouttait toujours des mains d'Alvin tandis qu'il marchait. Marie la Mort lâcha la brouette et voulut lui en prendre une pour la bander et arrêter l'hémorragie, mais Alvin s'écarta. « Faut qu'mon sang continue d'couler dans l'pont, dit-il. Arthur tout seul suffira pas.

— Alors, ce que vous faites là, ça reste pas ? demanda Marie la Mort.

— C'est la première fois que je l'fais, et j'crois pas l'avoir bien réussi. Mais p't-être que ça peut jamais rester. P't-être que c'est pas possible de bâtir une affaire de même qui dure.

— Arrête de l'faire causer, dit Rien. Reprends ta brouette, Marie, et montre-nous 'core l'chemin.

— Je l'connais, l'chemin, fit Alvin.

— Mais qu'esse on va devenir si vous tombez en faillitude, hein ? Dites-le. »

Alvin n'avait pas de réponse, et Marie la Mort se remit à pousser sa brouette en tête.

Ils n'étaient pas très loin lorsqu'ils entendirent Michèle courir derrière eux pour les rejoindre. « Les soldats s'en viennent et une masse d'autres hommes très encrèles. Le feu les empêche d'avancer pour le moment, mais ils ont des sortilèges d'épiement et de faufilage, alors ça les retiendra pas longtemps. Faut courir.

— J'pourrai pas », fit Alvin.

Mais au moment où il disait ces mots, il perçut le chant vert qui avait aidé les autres à traverser rapidement le lac et, maintenant qu'il ne se concentrait plus tout seul pour maintenir le pont, il pouvait le laisser entrer en lui, le laisser le guérir un peu et lui redonner quelques forces. Il demanda le silence aux femmes. « Vous entendez ça ? fit-il. Vous l'entendez ? »

Au bout d'un moment, oui, elles l'entendirent. Elles se turent alors, Alvin ne s'appuya plus sur elles, et bientôt les quatre femmes et le forgeron progressaient avec vivacité, plus vite qu'ils ne l'auraient cru possible, à plus grands pas que n'avait jamais marché aucune des femmes. Bien avant d'atteindre l'autre rive du Pontchartrain, ils rattrapèrent les derniers fuyards. Le chant vert s'amplifia aussi dans le cœur des traînards dès qu'Alvin fut à leur hauteur, à partir de quoi ils n'avancèrent plus en désordre et adoptèrent son allure.

C'était une bonne chose car Alvin ressentit comme un coup violent lorsque les premiers soldats chargèrent sur le pont. C'était sa flamme de vie qu'ils piétinaient et, contrairement aux pieds légers des fuyards, les godillots des soldats pesaient lourd. Alvin les entendait se heurter au chant vert dans leur course sur le pont étroit, comme la cacophonie de deux fanfares jouant à tout-va des airs différents.

Il se sentit faiblir et son pas se ralentit, d'abord un peu, puis de plus en plus à mesure que les soldats se rapprochaient.

Des centaines de soldats armés de fusils. À l'entrée du pont, on s'efforçait de faire avancer un cheval sur le cristal un cheval qui tirait une petite pièce d'artillerie de campagne.

« J'peux pus tenir, haleta Alvin.

— On y est presque, lança Marie la Mort. J'vois l'écore ! » Elle se mit à courir.

Mais il n'y avait pas de brouillard de ce côté du lac Pontchartrain, aussi la vue des feux de camp sur la rive ne signifiait-elle pas pour autant qu'ils touchaient vraiment au but. Alvin ralentit encore, tituba. Il dut à nouveau s'appuyer sur les femmes au point qu'elles le traînaient presque. Il se sentit à nouveau seul, abandonné par le chant vert – ou alors il n'en avait plus conscience. Mais à chaque baisse de son énergie sous le poids de l'armée qui approchait, il sentait qu'une autre force venait soutenir son sang dans la structure du pont. Arthur Stuart allait déjà bien au-delà de ses moyens, mais Alvin n'avait d'autre choix que se fier à lui jusqu'à ce que tout le monde soit en sécurité.

Au moment où le pont paraissait s'étendre interminablement devant eux, ils couvrirent les cent, puis les cinquante, puis les dix derniers pas et abordèrent le rivage en titubant. Marie la Mort avait lâché sa brouette sur la berge et rôdait ici et là, impatiente d'aider.

Arthur Stuart gisait, prostré, sur le sable. Pap Orignal et Mam Écureuil, à genoux, avaient les mains posées sur lui, le vieil homme en prière tandis que sa femme chantait les premières paroles qu'Alvin avait jamais entendues sur le chant vert, des paroles qui évoquaient la sève et les feuilles, les fleurs et les insectes, les poissons, les oiseaux et, oui, les écureuils qui grimpaient tous dans les filets de Dieu.

Arthur Stuart avait les bras tendus ; ses poignets saignaient sur le pont et ses doigts fouillaient la surface du cristal. En principe, il était incapable d'un pareil exploit, de projeter sa chair el ses os dans l'ouvrage d'Alvin, mais le pont était ici partiellement le sien, voire presque entièrement autour de ses doigts en sang, aussi le cristal répondait-il aux besoins du jeune métis.

Alvin se laissa tomber près de lui puis posa les mains et la tête sur son dos. « Arthur, faut que t'arrêtes asteure, c'est à toi d'arrêter en premier. Quand moi j'vais arrêter, tout l'poids va s'en venir sus toi et tu pourras pas l'endurer, alors faut que t'arrêtes en premier. »

Arthur paraissait ne pas l'entendre tant il était concentré, comme en pleine transe.

« Otez-lui les mains du pont », dit Alvin aux autres.

Mais Écureuil et Orignal ne purent y arriver, pas plus que La Tia ni Marie la Mort, aussi Alvin souffla-t-il à l'oreille d'Arthur : « Ils s'en viennent et on pourra pas tenir, l'pont supportera pas une charge aussi forte, faut que t'arrêtes, Arthur Stuart, j'peux pas résister pus longtemps et, si t'essayes tout seul, ça va te tuer. »

Arthur Stuart parvint enfin à répondre, mais d'une voix à peine audible. « Ils vont mourir.

— M'est avis, fit Alvin. Ceux-là qui connaissent pas nager. Ils crèveront en voulant ramener les esclaves en esclavage. C'est pas à toi d'épargner des hommes de même.

— C'est jusse des soldats.

— Et des fois du vaillant monde meurt en défendant une mauvaise cause quand on fait la guerre. »

Arthur Stuart éclata en sanglots. « Si j'arrête, j'les tue.

— C'est eux autres qu'ont voulu s'en venir sus un pont bâti pour la liberté, avec l'esclavage et la mort dedans l'tcheur.

— Soutiens-les, Alvin, sinon j'pourrai pas lâcher.

— J'vais faire de mon mieux, dit le forgeron. J'vais faire de mon mieux. »

Sur un ultime cri de souffrance, Arthur Stuart arracha ses mains ensanglantées du cristal. Alvin sentit la flamme de vie du jeune métis s'éclipser de la substance du pont, et il récupéra alors la sienne.

Le pont subsista encore un long moment grâce au seul soutien du sang.

Puis il disparut.

« Aide-les à pas s'noyer ! » s'écria Arthur Stuart. Puis il sombra dans un état entre l'inconscience et le sommeil profond.

Pap Orignal et Mam Écureuil l'éloignèrent de la berge et bandèrent ses blessures tandis que Marie la Mort et sa mère faisaient de même aux mains et aux pieds d'Alvin.

Le compagnon forgeron s'en aperçut à peine parce qu'il cherchait les flammes de vie des soldats. Il ne pouvait pas les sauver tous. Ceux qui avaient assez de jugeote pour abandonner leurs armes, se débarrasser de leurs brodequins et tenter de nager, ceux-là, il pouvait les maintenir à flot. Mais ceux qui n'essayaient pas, ceux qui ne renonçaient pas à leurs attributs de soldats, il n'avait pas la force de les aider.

La Tia comprit ce qu'il faisait et s'approcha au bord de l'eau, là où s'était trouvé le pont. Elle cabra la tête en arrière et lâcha une pincée de poudre dans sa bouche ouverte. Puis elle parcourut du regard l'étendue d'eau et cria d'une voix qu'on devait entendre à des milles de distance sur le Pontchartrain, une voix aussi puissante que le tonnerre, une voix qui propulsa de grandes ondulations à la surface du lac.

« Échappez vos armes, vous aut' ! Tâchez d'nager ! Otez vos souliers ! Revenez-vous-en à la nage ! »

Tous l'entendirent. La plupart en tinrent compte et vécurent. Trois cents soldats avaient emprunté le pont ce matin-là, ainsi qu'un cheval attelé à un canon. Le cheval n'avait aucune chance de s'en sortir, mais il ne fallut à Alvin qu'un instant pour trancher le harnais qui le liait à son fardeau meurtrier.

Le cheval s'en tira sain et sauf ; le canon resta au fond de l'eau. Vous sauf une quarantaine d'hommes finirent par regagner le rivage à la nage, hors d'haleine et à moitié noyés, mais en vie. Aucun fusil ni aucun brodequin n'en réchappa.

Alors seulement, une fois le dernier de leurs ennemis désireux d'être sauvé en sécurité, Alvin se permit de perdre conscience.

La rive nord grouillait de milliers de gens, de tous âges, de toutes couleurs et parlant plusieurs langues différentes. Ils avaient terriblement besoin qu'on les prenne en main et qu'on leur dise où aller s'ils devaient trouver de l'eau potable et de quoi manger. Mais nul ne proposa de réveiller Alvin ou Arthur Stuart. L'homme et le garçon qui avaient créé un pont de cristal

avec du sang et de l'eau – un tel pouvoir leur inspirait crainte et respect, aussi n'osaient-ils pas.

*

De retour à Barcy, Calvin vit ce qui se passait dans la flamme de vie d'Alvin, dans quel sommeil profond il était plongé, combien il était faible.

Je pourrais le tuer là, maintenant. Lui ouvrir un trou dans le cœur, lui noyer les poumons de sang, et il serait mort avant qu'on comprenne pourquoi. Personne ne saurait que c'est moi le responsable, et quand bien même on le saurait, personne n'arriverait à le prouver.

Mais je ne vais pas le tuer aujourd'hui, se dit-il. Je ne le tuerai jamais. Même si lui me tue sans arrêt avec ses jugements et ses condamnations, sa condescendance et ses leçons, son ignorance crasse de qui je suis. Parce que je ne suis pas comme lui.

Il s'abstient de tuer volontairement parce que c'est mal, croit-il, en vertu de je ne sais quelle loi arbitraire. Tandis que moi je m'abstiens de tuer, non pour obéir à une loi, mais de mon propre chef, parce que j'ai pitié de ceux qui me font du mal, se servent de moi et me méprisent.

Lequel est le pharisien, alors ? Et lequel ressemble à Jésus ? Même si personne ne voit les choses de cet œil, c'est la vérité. Dieu m'en est témoin.

VII
Les Commissions

En-Vérité Cooper se réveilla dans la vieille auberge du village de Hatrack River. Là où Alvin le Faiseur était né puis revenu douze ans plus tard afin d'effectuer son apprentissage chez le forgeron local.

C'était cet apprentissage qui avait amené En-Vérité Cooper au village. L'ancien forgeron était mort depuis longtemps et, comme son épouse l'avait précédé dans la tombe, leurs enfants se trouvaient désormais en possession d'un testament qui leur donnait « un soc d'or pur volé par un apprenti du nom d'Alvin, fils d'Alvin Miller de Vigor Church ». Le père de Margaret Larner, Horace Guester, avait écrit à En-Vérité dès que la rumeur du testament avait commencé à se répandre dans la localité. C'était le seul avocat en qui Horace avait confiance, ce qui expliquait sa présence : il fallait empêcher un quelconque juge écervelé d'assigner Alvin et de l'obliger à présenter le soc.

Si seulement le soc n'existait pas !

Mais il existait et n'avait jamais appartenu au forgeron. C'est Alvin qui l'avait forgé dans la forge de Hatrack River. Lui qui l'avait, on ne savait comment, changé en or, et seule la cupidité avait poussé le vieux forgeron à prétendre qu'Alvin le lui avait volé.

La cause serait vite entendue si on oubliait le préjugé local qui tenait depuis des années Alvin du moins chez ceux qui ne l'avaient jamais connu – pour la pire des crapules. Horace avait en vain répété à tous vents que le forgeron n'avait jamais possédé autant d'or, que sa fille n'aurait jamais épousé un voleur, que tout le monde savait le forgeron fieffé menteur et commerçant madré.

L'affaire passerait en jugement, et le juge, qui devait se représenter à l'élection en automne, davantage sensible au parti pris populaire qu'à la loi, risquait fort d'assigner Alvin à comparaître.

Voilà pourquoi En-Vérité Cooper, avocat, se trouvait une nouvelle fois à Hatrack River pour plaider la cause d'Alvin au tribunal. Ce coup-ci, heureusement, Alvin n'était pas incarcéré. Il était parti quelque part accomplir ce que lui avait ordonné sa femme Margaret – comme s'il n'avait pas sa propre tâche à accomplir.

Pas juste, pas normal. Ne juge pas de crainte qu'on te croie jaloux de la femme d'Alvin, pour l'amour du ciel.

Il faisait complètement noir dehors. Pourquoi diable s'était-il réveillé maintenant ? Il n'avait pas particulièrement envie d'uriner. Il avait dû entendre un bruit. Un ivrogne qui refusait de quitter l'auberge à l'heure de la fermeture ?

Non. Il entendit alors les piétinements d'un attelage et la voix du valet d'écurie qui emmenait à pied des chevaux afin de leur donner à boire, à manger et de les installer à l'écurie pour la nuit. Il était rare que le coche poursuive sa route dans le noir. Mais quand En-Vérité s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit, il était bel et bien là, pas de doute, entouré de ses lanternes qui jetaient mille feux – et en nombre suffisant pour qu'on croie de loin à un incendie de forêt.

La curiosité l'empêchait de regagner son lit sans découvrir qui venait d'arriver à une heure aussi indue.

Il ne fut pas autrement surpris de reconnaître, assise à la table de la cuisine, la femme d'Alvin, Margaret, qui s'installait pour prendre un bol du célèbre – à juste titre – bouillon de poule de son père.

« Vous, fit-elle.

— Je suis également enchanté de vous voir, chère madame Smith. »

Si elle voulait se montrer grossière envers lui, il pouvait bien rester poli en retour en l'appelant par le patronyme de son époux et non par le sien propre.

Elle le regarda, les yeux plissés. « Je suis fatiguée et vous voir debout m'a surprise, mais je vous présente mes excuses, monsieur Cooper. Je vous prie de les accepter.

— Je les accepte, madame Larner, et je vous présente aussi les miennes.

— Vous n'avez pas à vous excuser, dit-elle. Je n'enseigne plus depuis des années, je ne suis plus institutrice, alors je ne mérite plus guère le nom de Larner. Et je suis fière de porter celui de Smith, celui du métier de mon mari, car son travail est le seul qui me reste. »

Le vieil Horace s'approcha derrière elle et lui frotta les épaules. « T'es fatiguée, 'tite Peggy. Garde de la conversation pour d'main matin.

— Autant qu'il soit au courant tout de suite. Je ne pensais pas le voir avant demain, mais, comme je l'ai réveillé, autant lui gâcher le reste de la nuit. »

Elle connaissait bien sûr la présence d'En-Vérité à Hatrack River. Même si Horace ne lui avait pas écrit pour annoncer son arrivée, elle l'aurait su, comme elle savait tout ce qu'elle voulait grâce à son talent de torche. Ça le gênait toujours un tantinet qu'elle apprenne rien qu'en le regardant ce que lui réservait l'avenir, mais il ne s'était jamais donné la peine de le lui dire.

« De quoi est-ce que je dois être au courant ? demanda-t-il.

— Alvin a besoin de votre aide.

— Alvin s'est séparé de moi comme compagnon de voyage il y a des années. Mais je continue de l'aider voilà pourquoi je suis ici.

— Quelque chose de plus urgent que cela.

— Alors envoyez quelqu'un d'autre, dit En-Vérité. Si je ne règle pas cette affaire de testament et de soc tout de suite, elle va revenir hanter ses nuits.

— En ce moment même, fit Margaret, il s'occupe d'au moins cinq mille personnes qui viennent de s'échapper de Nueva Barcelona. Plus de la moitié sont des esclaves marrons ou des Noirs affranchis, et la plupart de ceux qui restent sont des Français méprisés, alors vous imaginez l'impatience des Espagnols à les ramener sous leur coupe.

— Et qu'est-ce que je vais faire ? Recruter une armée et tous nous envoler vers le sud comme des pigeons migrateurs pour les sauver juste à temps ? »

Horace Guester eut un claquement de langue. « C'est pas impossible, vous connaissez.

— À moi si, dit En-Vérité. Ce n'est pas mon talent.

— Votre talent, fit Margaret, c'est d'ajuster les choses.

— Quelquefois.

— Alvin peut assurer la sécurité de ces gens durant leur voyage. Ce dont il a désespérément besoin, c'est un but vers lequel se diriger.

— Je présume que vous en avez un en tête.

— Alvin s'est fait un ami à Nueva Barcelona, dit Margaret. Un commerçant de la rive ouest de la rivière Noisy qui a fait faillite. Il s'appelle Abraham Lincoln.

— Et il a du terrain ?

— Il est très estimé par chez lui. Il peut vous aider à en trouver.

— Sans frais, j'espère, dit En-Vérité. Ma clientèle n'est pas suffisante pour avoir fait de moi un homme riche. Je continue de travailler *pro bono* pour mes amis.

— Je ne sais pas combien il faudra le payer. Je sais seulement que si vous n'allez pas voir monsieur Lincoln, rares sont les chemins qui ne mènent pas au désastre pour Alvin et les gens sous sa garde. Mais si vous y allez…

— Laissez-moi deviner – il pourrait y avoir un chemin qui conduit à la sécurité.

— Le plus important d'abord, fit Margaret. Il lui faut un refuge qui recueillera ces sans-foyer, qui acceptera de tels pensionnaires et les abritera quelque temps. Nulle part dans les pays esclavagistes on ne les acceptera, c'est certain. »

En-Vérité s'assit à la table, s'appuya le menton dans les mains et regarda Margaret dans les yeux. « Moi, je préfère rester ici et débarrasser Alvin de cette histoire de testament une bonne fois pour toutes. Pourquoi ne pas aller vous-même parler à ce monsieur Lincoln ? »

Elle soupira et fixa le contenu de son bol. « Monsieur Cooper, j'ai passé cinq ans de ma vie à essayer de convaincre les

gens de faire ce qui éviterait une guerre horrible et sanglante. Savez-vous à quoi je suis arrivée au bout de toutes ces années de discussions ?

— Nous n'avons pas encore eu de guerre, fit En-Vérité.

— J'ai retardé la guerre d'un ou deux ans, peut-être trois, dit Margaret. Et savez-vous comment j'ai obtenu ce résultat ?

— Comment ?

— En envoyant mon mari à Nueva Barcelona.

— Il a repoussé une guerre ?

— Il ne savait pas ce qu'il faisait, mais la guerre a été retardée, parfaitement. À cause d'une épidémie de fièvre jaune. Mais ensuite il est allé plus loin, il a réussi cette… cette évasion impossible. Ce sauvetage, cette libération d'esclaves. »

Horace gloussa. « On dirait qu'il a fini par s'faire a l'idée d'abolition.

— Il l'a toujours souhaitée, rectifia Margaret. Pourquoi a-t-il voulu passer à l'acte maintenant ? Cette évasion d'esclaves… elle va nous amener la guerre à coup sûr.

— Il a donc supprimé une cause et fait naître une autre », dit En-Vérité.

Margaret hocha la tête et prit une cuillerée de bouillon. « C'est très bon, papa.

— Pardonnez-moi de penser en homme de loi, fit En-Vérité Cooper, mais pourquoi n'avez-vous pas prévu des conséquences pareilles avant de l'envoyer là-bas ? »

Comme elle avait la bouche pleine, ce fut Horace qui répondit. « Elle voit pas si clair que ça quand il s'agit d'Alvin. Elle voit pas tout ce qu'il va décider d'faire. Elle voit quèques affaires, mais pas des tas quand il s'agit d'lui. Ce qu'est une bénédiction, d'après moi. Un bougre flanqué d'une femme qui voit tout ce qu'il fait, veut et espère, ben, autant qu'il s'tue tout d'suite, moi j'trouve. »

Horace plaisantait, aussi se mit-il à rire, mais ce n'était pas une blague pour Margaret. En-Vérité vit ses larmes tomber dans le bouillon. « Holà, doucement, dit-il, c'est déjà bien assez salé, je vous assure, j'en ai mangé au dîner.

— Père a raison, fit-elle. Oh, pauvre Alvin. Je n'aurais jamais dû l'épouser. »

Pour tout dire, cette idée avait déjà traversé l'esprit d'En-Vérité à plusieurs reprises par le passé, et comme il n'ignorait pas qu'elle voyait dans sa flamme de vie, il ne chercha pas à mentir ni à la rassurer. « C'est possible, reconnut-il, mais, comme vous le savez déjà, Alvin décide tout seul. Il vous a choisie comme la plupart des hommes se choisissent une compagne, sans connaître le bout du chemin mais désireux d'y arriver sa main dans la vôtre. »

Elle lui toucha la sienne et lui fit un petit sourire. « Vous parlez comme un avocat.

— Ce que je dis est vrai. Alvin vous a choisie pour ce que vous êtes et ses sentiments envers vous, et non parce qu'il s'attendait à vous voir prendre toujours les bonnes décisions.

— Ses sentiments envers moi, dit-elle en frissonnant. Et s'il découvre que je l'ai envoyé à Nueva Barcelona en sachant que sa présence là-bas allait causer la mort de centaines de malheureux ?

— Pourquoi devrait-il le découvrir ? » répliqua En-Vérité. Mais il connaissait déjà la réponse.

« Il me le demandera, répondit Margaret. Et je le lui dirai.

— Il est la cause de l'épidémie de fièvre jaune, c'est cela ?

— Pas délibérément, mais oui.

— Et vous le saviez d'avance.

— C'était la seule mesure susceptible d'arrêter la guerre que projetait déjà le roi. Son invasion de Nueva Barcelona aurait forcé les États-Unis à investir les colonies de la Couronne afin d'empêcher le roi de leur interdire l'accès à la mer. Mais la fièvre jaune a dissuadé l'armée du roi d'approcher de la ville. Une fois que la fièvre aura disparu, tous les agents du roi dans la ville auront disparu aussi. Ce chemin qui conduisait à la guerre est fermé.

— Donc, au prix des victimes de l'épidémie, fit En-Vérité, vous avez sauvé la vie de tous ceux qui seraient morts à la guerre. »

Elle secoua la tête. « C'est ce que je croyais. Mais Alvin a rouvert la porte à son insu, et la guerre qui va désormais en découler est tout aussi sanglante.

— Mais vous l'avez encore retardée de quelques années.

— Quel intérêt ?

— Ce sont deux ou trois années de vie de gagnées. Pendant lesquelles on se mariera, on aura des enfants. On achètera et on vendra, on labourera, plantera et récoltera, on déménagera et on s'établira. Le monde sera différent dans deux ou trois ans, et ceux qui mourront à la guerre auront bénéficié de cette rallonge de vie en sus. Ce n'est pas une mince affaire, ces années-là.

— Vous avez peut-être raison, dit Margaret. Mais Alvin m'en voudra quand même de l'avoir envoyé là-bas causer des centaines de morts dans le but d'en différer des milliers d'autres.

— Tais-toi, asteure, fit Horace. Il va pas t'en vouloir. »

Mais En-Vérité n'en était pas sûr. Alvin n'était pas homme à apprécier qu'on le manipule pour commettre ce qu'il tiendrait sans aucun doute pour un horrible péché. « Pourquoi ne lui avez-vous rien dit ? Il aurait décidé tout seul. »

Elle secoua la tête. « Parce que tous les chemins, y compris celui où je le lui disais, l'entraînaient à faire autre chose pour empêcher la guerre – mais toutes ses tentatives auraient échoué. Et la plupart de ces chemins se terminaient sur sa mort. »

Elle éclata en sanglots. « J'en sais trop ! Oh ! Aidez-moi, mon Dieu, je suis si fatiguée de trop en savoir ! »

Horace vint aussitôt s'asseoir près de sa fille et lui entoura l'épaule du bras. Il regarda En-Vérité qui s'apprêtait à la consoler. « Elle est tannée, et vous avez été réveillé en plein sommeil, dit-il. Allez donc vous coucher, et elle va s'coucher aussi. Il sera toujours temps d'causer demain. »

Comme d'habitude, Horace savait exactement ce qu'il fallait dire pour satisfaire tout le monde. En-Vérité se leva de table. « Je vais faire ce que vous demandez, dit-il à Margaret. Vous pouvez compter sur moi pour vous aider à trouver où installer la troupe d'Alvin. »

Elle hocha légèrement la tête, le visage toujours caché dans ses mains.

C'était le seul bonsoir auquel il aurait droit, aussi reprit-il le couloir pour regagner sa chambre. Il se sentit d'abord extrêmement irrité de devoir abandonner son projet de

débarrasser Alvin des héritiers chicaneurs du forgeron. Pourtant, arrivé devant sa porte, il avait déjà tout oublié. Cette affaire ne le concernait plus. Il avait une autre tâche désormais, mais elle n'avait pas encore commencé. Aussi, quand il s'étendit sur son lit, mit-il peu de temps à s'endormir car il n'avait pas de soucis dans l'immédiat.

Le lendemain matin, il ne vit pas Margaret, en définitive. Sur le plancher de sa chambre l'attendait un mot qui lui donnait le nom de la ville où vivait Abraham Lincoln et lui expliquait comment s'y rendre.

Au petit-déjeuner, le vieil aubergiste avait la mine grave. « J'suis inquiet pour l'bébé, dit-il. Elle s'est mise à vomir c'te nuit. Elle en peut pus et elle est malade comme un chien. Elle dort asteure, mais si elle perd ce bébé-là aussi, je l'jure, j'connais qu'elle va perdre la tête, c'est sûr.

— Alors je devrais partir sans lui parler ?

— Tout ce que vous avez b'soin d'connaître, c'est sus l'papier.

— J'en doute, dit En-Vérité.

— Bon, d'accord, fit Horace avec un sourire pâle. Tout ce que vous avez b'soin d'connaître d'après elle. »

En-Vérité Cooper lui rendit le même sourire puis retourna dans sa chambre pour rassembler ses affaires en vue du long trajet à cheval vers l'ouest. Si seulement il était resté à Vigor Church au lieu de venir ici, à Hatrack River, il n'aurait aujourd'hui qu'un tiers du chemin à parcourir. Il se demandait parfois s'il n'avait pas passé la majeure partie de son existence à voyager, sans d'ailleurs jamais atteindre une destination digne d'intérêt.

Une fois de plus, c'était peut-être la meilleure description de ce que devait être la vie. La seule véritable destination, c'est la mort, et notre existence consiste à trouver le chemin le moins direct et le plus agréable pour y parvenir.

Il était en selle et en route des heures avant midi, aussi avait-il le soleil encore dans le dos. Ce serait plus facile quand le chemin de fer s'étendrait jusqu'au Mizzippy. Si la compagnie posait assez de rails, on n'aurait même plus besoin de cheval. Mais pour le moment il fallait choisir entre monter un cheval et

l'empêcher à grand-peine de devenir fou sur une barge ou un vapeur, ce qu'il préférait éviter.

Il se disait tout en chevauchant qu'Alvin et Margaret étaient sans conteste les deux personnes les plus puissantes, douées et bénies du ciel de ce continent, et pourtant Margaret vivait en permanence dans la tristesse, la peur et le désespoir, tandis qu'Alvin errait en tous sens, à demi perdu et mélancolique, aussi le jeune avocat en conclut-il une nouvelle fois qu'être un homme aux talents relativement ordinaires avait ses bons côtés.

VII
Les Plans

Nueva Barcelona avait enfin de quoi faire oublier la fièvre jaune à la population. On en mourait toujours, et il y avait fort à parier que les familles endeuillées gardaient à l'œil la progression pernicieuse de l'épidémie dans la ville, mais beaucoup d'hommes qui s'étaient sentis complètement désarmés devant elle se trouvaient désormais investis d'une tâche qui allait les combler d'honneur en leur offrant ce dont ils rêvaient depuis son apparition : quitter la ville.

C'était la première réaction des riches toutes les fois que frappait la fièvre – ils rassemblaient leur famille et se réfugiaient dans leur plantation à la campagne. Mais les purotins n'avaient pas cette solution et en méprisaient d'autant mieux les riches. Non, les vrais hommes restaient sur place. Ils ne pouvaient pas se permettre d'emmener leur famille hors de la ville, aussi devaient-ils demeurer auprès d'elle et risquer de voir leur femme et leurs enfants tomber malades et mourir. Sans parler du risque de mourir eux-mêmes. Ce n'était pas une belle mort que gémir de fièvre jusqu'à finir au milieu d'autres cadavres, dans une charrette qui ramassait les victimes au fil d'une tournée macabre dans les rues.

Aussi, lorsque le bruit courut que le *gobernador* Anselmo Arellano réclamait des volontaires pour remonter le fleuve et ramener tous les esclaves marrons ainsi que tous les renégats blancs qui les avaient aidés –, ma foi, les candidature ne manquèrent pas. Surtout parmi les éléments de la cité communément jugés « en état d'ivresse manifeste ».

On ne les trouvait pas particulièrement braves ni honorables. Quelques prostituées, par exemple, leur firent cadeau de leurs quinze minutes uniquement parce que « je suis un soldat et je

risque de mourir ». Nul ne le sait mieux que les prostituées : très peu d'hommes valent mieux que leurs discours. Cette armée-là avait peu de chances de tenir longtemps si elle rencontrait la moindre résistance. Pour pendre des Français sans armes ni défense, ils s'y connaissaient, et seulement si les Français ne tentaient rien de dangereux, comme leur flanquer des claques ou leur jeter des pierres.

Voilà ce qu'entendait Calvin dans les tavernes le long des quais tandis que les « soldats » se rassemblaient pour l'expédition en amont. Le commandant était le fils du gouverneur, le colonel Adan, qui, comme chef de longue date de la garnison locale, passait malgré certaines réticences pour moins brutal qu'on n'aurait pu s'y attendre. Mais Calvin imaginait aisément le désespoir que le pauvre colonel devait éprouver à la vue de cette troupe lamentable réunie pour embarquer.

Mais peut-être n'était-elle pas si lamentable. La plupart des volontaires étaient soûls – mais demain ils ne le seraient plus et auraient alors meilleure allure. Et puis l'ennemi ne serait pas difficile à retrouver. Cinq mille esclaves et Français qui se déplaçaient au pas de l'enfant le plus lent – on n'aurait aucun mal à les localiser, pas vrai ? Et quelle résistance pourraient-ils opposer ? Oh, le colonel Adan ne se faisait pas trop de mauvais sang.

Il se serait peut-être senti moins serein s'il avait ajouté foi aux comptes rendus ridicules à propos d'un pont d'eau claire qui avait disparu lorsque ses soldats passaient dessus, ce qui s'était soldé par des dizaines de morts, beaucoup de pataugeages et de bafouillages. Peut-être avait-il à ce point l'habitude des excuses pathétiques de ses hommes pour leurs échecs qu'il ne lui vint pas une seule fois à l'esprit que celle-là pouvait être vraie.

Que va faire Alvin ? se demanda son frère. Il ne se battra sans doute pas. Il accorde une bien trop grande valeur à la vie humaine, le pauvre. Alors que la moitié de ces rustres allaient se faire tuer dans un combat absurde ou en tombant tout bonnement dans le fleuve par une nuit d'ivresse.

Bah, quoi qu'il fasse, je ne serai pas là pour l'aider.

Calvin ne refusait pourtant pas de donner un coup de main si ça ne lui coûtait rien. Voilà pourquoi il s'était mis à la recherche de Jim Bowie ce matin-là et s'était entendu avec lui pour qu'il le conduise à Steve Austin. Ils se rencontrèrent dans une taverne deux rues en retrait des quais, donc au calme, où les clients ne se bousculaient pas. Quelques hommes y consommaient, mais aucun ne présentait grand intérêt aux yeux de Calvin. Soit il ferait leur connaissance plus tard ou pas du tout. Pour l'instant, tout ce qui importait, c'étaient Austin et son aventure mexica.

Austin expliquait à n'en plus finir qu'il se devait d'aider le gouverneur à remettre les esclaves à leur place avant de se lancer dans son expédition.

« Ça sera pas long, dit-il. Jusqu'où peut aller une bande de maronneux ? On va sûrement les retrouver en pleurs sus l'écore nord du Pontchartrain. On en pend quèques-uns, on en fouette beaucoup et on les ramène chez nous autres. Et après, en route pour le Mexique. »

Calvin se contenta de secouer la tête.

Austin le regarda puis se tourna vers Bowie. « J'ai b'soin de combattants, dit-il, pas d'conseillers.

— Moi, je l'écouterais, Steve, fit Bowie.

— La p'tite opération du colonel Adan pour récupérer ici esclaves est vouée à la défaite, dit Calvin. Soyez pas avec eux autres quand ils s'abattront en flammes.

— La défaite ? Quelle armée les vaincra ? »

Pour toute réponse, Calvin ramollit le métal de leurs chopes qui s'affaissèrent pour répandre sur la table de la bière mêlée de métal fondu et froid. Dont une bonne partie leur dégoulina sur les cuisses.

Tous les hommes se levèrent d'un bond de la table et entreprirent de s'essuyer. Calvin s'abstint de sourire, même s'ils donnaient tous l'impression d'avoir pissé dans leur pantalon. Il attendit, le temps qu'Austin comprenne que les flaques de métal sur la table étaient tout ce qui restait des chopes.

« Qu'esse vous avez fait ?

— Pas grand-chose, répondit Calvin. Pour un Faiseux, en tout cas. »

Austin l'observa, les yeux plissés. « Vous êtes un Faiseux, vous dites ? »

Un autre homme marmonna : « Y a pas d'Faiseux.

— Et vot' bière est toujours dans vot' gobelet, dit joyeusement Calvin. J'suis pas un grand Faiseux. Mais mon frère Alvin, il est d'première force.

— Et il est avec eux, ajouta Jim Bowie. J'ai voulu l'convaincre de se joindre à nous autres, mais il a refusé.

— Quand l'armée du colonel Adan va trouver ces maronneux, dit Calvin, à condition qu'elle les trouve, ça m'étonnerait pas que leurs armes virent en flaques de métal par terre.

— Ou disparaissent carrément, fit Bowie. Je l'ai vu faire. De l'acier bien solide et bien lourd, et pus rien. Comme ça. » Il claqua des doigts.

Austin gagna une table au sec et réclama d'autres bières. Puis il marqua un temps et demanda : « On va pouvoir les boire jusqu'au bout, n'est-ce pas ? »

Calvin lui fit un grand sourire.

Ils furent bientôt tous assis à la nouvelle table – sauf deux hommes d'Austin qui se trouvèrent une affaire urgente à régler quelque part où personne ne faisait fondre les chopes de métal rien qu'en y pensant.

« Monsieur Austin, vous croyez que j'peux vous être utile dans votre expédition au Mexique ? demanda Calvin.

— Je l'crois, répondit Austin. Oh là, oui alors.

— Et j'rêve de voir à quoi elle ressemble, cette tribu. Mon frère, voyez, il croit tout connaître sus les Rouges. Mais ses Rouges à lui sont pacifiques. Moi, j'veux rencontrer d'ces Mexicas, ceux qui arrachent les tcheurs encore palpitants durant leurs sacrifices.

— Est-ce que vous serez satisfait si vous les voyez morts ? Par rapport qu'on va pas là-bas pour les rencontrer, on y va pour les tuer.

— Tous ? fit Calvin. Ben dites donc.

— Enfin, non, dit Austin. Mais j'gage que la population sera bien contente d'être débarrassée de ces païens qui s'adonnent au sacrifice humain.

— J'vais vous dire, fit Calvin. J'vous accompagne dans votre expédition, jusqu'au bout, et j'vous aiderai autant que j'peux. Mais faut partir pour le Mexique demain matin. »

Austin se renversa sur sa chaise et se mit à rire. « Comme ça, vous croyez venir icitte et m'commander quand partir.

— J'commande arien, fit Calvin. J'dis jusse que j'veux bien participer à une expédition pour le Mexique qui s'mettra en route demain avec tous ses hommes. Si y en a pas, j'participe pas. Vous avez pas dressé vos plans en tenant compte de mon aide, alors vous êtes libre de partir et d'les mettre à exécution sans moi.

— Pourquoi vous tenez tant à nous empêcher d'aider à rattraper les maronneux ?

— Ben, d'abord, mon frère est avec eux, je vous l'ai dit. Comme vos hommes sont sûrement les plus dangereux à Barcy en ce moment, j'sentirai mon frère un peu plusse à l'abri si j'vous empêche d'y aller.

— C'est bien ce que j'pensais, fit Austin. Alors qui m'dit qu'aussitôt le colonel parti sus l'fleuve vous allez pas disparaître ?

— La deuxième raison est plus importante. Si vous remontez l'fleuve avec le colonel Adan, vos hommes seront mis en déroute comme les autres. À mon avis, une fois qu'Alvin en aura fini avec eux, vous pourrez pas leur demander d'envahir les cabinets d'leur grand-mère, et encore moins l'Mexique.

— J'connais pas si vot' frère est si dangereux qu'ça. »

Calvin se leva, se pencha vers la première table qu'ils avaient occupée et ramena un échantillon congelé de métal qui avait été une chope. « Vous pourriez garder ça un moment à l'esprit, que j'sois pas obligé d'en fondre d'autres ?

— D'accord, fit Austin, il est dangereux, bien sûr, et j'vous remercie d'nous prévenir.

— Et la troisième raison, c'est que j'aime pas rester à m'tourner les pouces. Si l'expédition part demain, j'vais avec elle. Si elle part pas, j'vais m'ennuyer et m'en aller trouver aut' chose d'amusant à faire. »

Austin opina. « Ben, j'vais y réfléchir.

— Bravo, fit Calvin.

— Mais vous avez toujours pas répondu à ma question : comment on connaît que vous serez bien là demain ?

— J'vous ai donné ma parole. Vous pouvez pas m'obliger à y aller si j'veux pas, mais j'vous dis que j'veux y aller, alors j'irai. Vous aurez pas d'meilleure garantie qu'celle-là. Vous êtes pas forcé de m'faire confiance. Faites comme ça vous chante.

— Comment j'connais que vous m'causerez pas d'tracas en route, que vous voudrez pas tout diriger ? Comme vous me menez à la baguette en ce moment ? »

Calvin se leva de sa chaise. « J'vois, messieurs, que ça intéresse plusse certains d'entre vous autres d'être le grand chef que de vaincre les pouvoirs que ces Mexicas tirent de toutes leurs effusions d'sang. Excusez-moi de vous avoir fait perdre vot' temps. J'ai entendu dire que les Mexicas castrent le grand chef avant d'lui arracher l'tcheur. Ils vous feront cet honneur avec plaisir. »

Il se dirigea vers la porte.

Austin ne le rappela pas. Personne ne lui courut après.

Calvin n'hésita pas. Il continua de marcher. Sortit dans la rue. Et toujours personne à lui courir après. Bah, qu'ils aillent se faire voir.

Non, il y avait quand même quelqu'un. Jim Bowie – Calvin reconnut sa flamme de vie. Il s'arrêtait et lançait un…

Calvin se baissa vivement vers la gauche.

Un gros couteau trembla dans la paroi de bois, là où s'était trouvée sa tête.

Le jeune homme se redressa d'un bond, furieux. Bowie fut aussitôt sur lui, tout sourire. Calvin lâcha une longue bordée de jurons français – assez éloquents pour que deux passants francophones lui jettent un regard franchement admiratif.

« Qu'esse qui vous met encrèle, monsieur l'Faiseux ? dit Jim Bowie. J'ai 'videmment visé vot' tête. Vot' frère, lui, il aurait fait disparaître mon couteau en plein vol.

— Moi, j'ai du respect pour la coutellerie », répliqua Calvin. Mais, en réalité, il ne savait pas davantage faire disparaître un couteau en plein vol qu'empêcher le monde de tourner. Les chopes, c'était plus facile, elles restaient sur la table, parfaitement immobiles.

« D'après moi, poursuivit Jim Bowie, tu vaux pas la moitié de ton Faiseux d'frère, mais tu veux nous faire accroire que t'es aussi fort que lui. Et ça t'met encrèle de m'entendre le dire, comme je l'constate…

— J'suis pas encrèle, protesta Calvin.

— Ravi de l'entendre. J'vais t'expliquer comme je l'ai expliqué à Austin. J'voulais ton frère à cause qu'il aurait assuré not' succès. Il a refusé, et il se retrouve asteure avec cinq mille maronneux à nourrir et nulle part où les emmener. Moi, ça m'va. Mais, toi, tu veux venir avec nous autres, et, à mon avis, c'est par rapport que tu cherches l'occasion de montrer que t'es aussi fort que ton frère, seulement tu l'es pas, et quand ça sera bien clair pour tout l'monde, j'ai idée qu'une masse de vaillants bougres de cette expédition seront morts à cause qu'ils dépendaient sus toi. »

Calvin voulait le mettre en pièces sur place. Mais il obéissait à ses propres règles, même si elles différaient de celles d'Alvin. On ne tue pas un homme pour la simple raison qu'il tient des propos qu'on ne veut pas entendre, même s'il s'agit d'un tissu de mensonges.

Il se borna donc à hocher la tête et reprit sa route en direction des quais. « Ben, fit-il, c'est une bonne décision, m'est avis. Cours retrouver Steve Austin et dis-y que j'lui souhaite bonne chance. »

Mais Bowie ne fit pas demi-tour pour repartir à la taverne. C'était bon signe. « Écoutez, monsieur Calvin, j'viens vous demander de revenir. On veut jusse connaître… qu'esse vous pouvez faire. Virer un tas de chopes d'étain en bouillie, c'est impressionnant, 'videmment, mais on a b'soin d'connaître ce que vous pouvez faire exactement. Vous avez vu mon couteau arriver assez tôt pour l'éviter, mais vous avez pas pu l'détruire en vol, ce qui laisse supposer que les balles mexicas vont pas disparaître en route non plus. Alors, avant qu'on vous emmène avec vos vantardises et vos airs de chef – et j'vous dis ça gentiment, par rapport que j'ai un caractère de même et que j'en suis fier –, avant qu'on vous emmène, on veut connaître : qu'esse vous pouvez faire exactement qui nous aidera vraiment durant l'combat ?

— L'brouillard d'hier, répondit Calvin. C'était l'mien.

— Facile de s'prétendre responsable du temps qu'il fait.

— Moi, j'fais marcher l'hiver depuis qu'mon pap m'a laissé l'affaire par testament. »

Pour toute réponse, Calvin rafraîchit l'atmosphère autour d'eux. « J'crois qu'on a un brouillard qui nous tombe justement d'sus. »

C'était vrai, l'humidité contenue dans l'air se mit à se condenser jusqu'à ce que Bowie ne distingue plus rien d'autre au monde que le visage de Calvin.

« D'accord, reconnut-il. C'est un talent utile.

— Mon talent, c'est pas d'faire du brouillard, dit Calvin. Ni l'beau ou l'mauvais temps, ni rien d'autre en particulier. »

Un poisson sauta hors de l'eau et retomba sur le quai. Puis un autre. Et encore deux. Bientôt des dizaines de poissons gigotèrent sur les planches de bois au milieu des passants. Naturellement, certains pêcheurs du quai se mirent à les ramasser – quelques-uns pour les rejeter à l'eau, d'autres pour les garder en vue de les vendre. Une dispute éclata aussitôt. « Ces poissons-là sont forcément malades, on peut pas les vendre ! » La réplique fusait aussi sec. « Moi, ils m'ont pas l'air malades, vu comme ils sont costauds ! » Sur quoi les poissons s'échappaient d'un sursaut des mains qui les retenaient et retournaient à l'eau.

« Si jamais vous avez b'soin de poisson, dit Calvin.

— Oh ouais, sûr, fit Bowie. Mais vous pouvez l'refaire si y a pas d'rivière ? »

L'espace d'un instant, Calvin eut envie de le gifler. Ne savait-il pas reconnaître un miracle quand il en voyait un ? Il aurait fait un parfait israélite se plaignant auprès de Moïse de n'avoir que de la manne et pas de viande.

Bowie sourit alors et lui donna une tape sur l'épaule. « Vous voyez donc pas quand on bêtise, mon vieux ? 'videmment que vous pouvez venir. Personne a l'talent d'éviter les couteaux qu'arrivent par-derrière, ni celui d'faire du brouillard, ni celui d'faire sauter les poissons de l'eau jusque dessus l'quai.

— Alors j'ai réussi vot' examen ? dit Calvin en laissant percer dans sa voix qu'il en avait plein le dos.

— Sûr, fit Bowie.

— Mais vous, avez-vous réussi le mien ? »

À peine avait-il posé sa question qu'il sentit une lame de couteau lui asticoter le ventre. Il ne l'avait pas vue venir, pas plus dans la flamme de vie de Bowie que par son attitude. Brusquement, il tenait un couteau à la main.

« Si j'avais voulu vous tuer, dit Bowie, esse vous auriez eu l'temps de m'en empêcher ?

— Vous avez un talent qui mérite le respect, m'est avis, fit Calvin.

— Oh, c'est pas mon talent, ça. J'suis jusse beaucoup fort avec un couteau, c'est tout. »

*

Alvin se réveilla parce qu'il avait envie d'uriner. Sinon il aurait pu dormir encore dix heures, il en était sûr. Il n'existait pas au monde de sommeil assez profond pour lui rendre ses forces.

Pourtant, lorsqu'il se leva, il se découvrit accablé de tâches auxquelles il ne pouvait se soustraire. Qu'il devait accomplir avant même de se soulager la vessie. Mais il n'avait pas les idées claires, ses yeux restaient embués de sommeil et, quand on le bombarda de questions, il s'aperçut qu'il ne voulait pas s'embêter à donner des réponses.

« J'connais pas », dit-il à la femme qui exigeait de savoir où ils allaient trouver un petit-déjeuner dans ce trou perdu.

« J'connais pas », dit-il à l'homme qui demandait d'une voix tremblante en mauvais anglais si d'autres soldats allaient arriver dans des bateaux.

Et lorsque Pap Orignal s'approcha pour lui demander si d'après lui la fièvre sévissait de ce côté-ci du lac, Alvin aboya son « j'connais pas » si fort que le vieil homme eut un mouvement de recul.

Arthur Stuart était étendu non loin de là, l'air d'un alligator prenant le soleil au bord du plan d'eau. Ou l'air d'un cadavre. Alvin alla s'agenouiller près de lui. Il le toucha parce qu'il distinguait ainsi sa flamme de vie sans trop de peine. Il ne s'était

encore jamais senti épuisé au point de voir une épreuve insurmontable dans l'acte banal d'examiner une flamme de vie.

Arthur allait bien. Il était simplement fatigué. Au moins aussi vidé qu'Alvin. Une seule différence : personne ne le bombardait de questions. « Laissez donc ce bougre, dit La Tia. Vous voyez pas qu'il est fin tanné ? »

Alvin sentit des mains sur son bras – des mains petites sur son bras massif – qui voulaient le relever. Sa première réaction fut de s'en débarrasser d'une secousse. Mais alors une voix douce lui demanda : « T'as faim ? T'as soif ? » La voix de Marie la Mort.

Alvin se tourna vers elle et la laissa l'aider à se remettre debout. « Faut que j'aille faire de l'eau, souffla-t-il.

— On a mis du monde à creuser des commodes, dit-elle. Y en a une pas loin, appuyez-vous sus moi.

— Merci », dit-il.

Elle le conduisit le long d'un court sentier dans le sous-bois jusqu'à une fosse nauséabonde en travers de laquelle on avait posé une planche. « M'est avis qu'on aura pas d'mal à la trouver dans l'noir, fit-il.

— Quand les boyaux commandent, y a qu'à obéir, fit-elle. J'vous laisse seul asteure. »

Elle fit comme elle avait dit, et lui fit ce qu'il avait à faire. On avait entassé une quantité de feuilles pour s'essuyer, posé à côté deux seaux d'eau pour se laver. Il lui fallut reconnaître qu'il se sentit mieux ensuite. Un peu plus éveillé. Un peu plus vigoureux. Et mort de faim.

Quand il revint au rivage, il vit que La Tia réussissait à imposer le calme aux fuyards. Une file de gens attendaient pour lui parler, mais elle leur répondait à tous avec patience. Elle n'avait pourtant pas de plan, pas plus qu'elle ne faisait le nécessaire en vue du voyage à venir. Manifestement, personne ne s'inquiétait non plus de résoudre la question des vivres.

Alvin parcourut des yeux la longueur du rivage noir de monde sur un demi-mille de chaque côté. Il chercha aussi du regard des alligators, lesquels n'auraient eu aucun scrupule à se saisir du premier enfant s'aventurant trop près de l'eau. Il n'en

aperçut aucun ; il se sentit alors assez solide pour chercher des flammes de vie sans trop d'effort notable.

Pap Orignal et Mam Écureuil n'étaient pas très loin. Alvin voulut aller les rejoindre. Il trouva aussitôt près de lui Marie la Mort qui lui offrit son bras.

« J'suis trop grand pour m'appuyer dessus vous, dit-il.

— Vous l'avez déjà fait, et j'étais assez forte, répliqua-t-elle.

— Je m'sens mieux. » Mais il s'appuya quand même sur elle parce qu'il ne tenait pas encore très bien en équilibre, que le sable du rivage était inégal et traître, et l'herbe mouillée qui lui succédait glissante, creusée de fossés et de ruisseaux.

« Merci », lui dit-il à nouveau. Il s'efforça néanmoins de ne pas trop peser sur la jeune femme.

Pap Orignal vint vers lui à grands pas – oui, à grands pas, et ses jambes ne gardaient rien de son ancienne boiterie. « Pardon de t'avoir achâlé sitôt que tu t'es réveillé, dit-il.

— J'suis content d'voir que vous allez mieux vous-même, fit Alvin. Et que vous marchez bien. »

Pap Orignal le serra dans ses bras. « C'est une bénédiction du bon Djeu, mais j'remercie tout d'même les mains qu'ont accompli l'œuvre divine sus mon pied. »

Alvin l'étreignit à son tour, mais brièvement parce que du travail l'attendait. « Mam Écureuil, dit-il, vous avez apporté une foule de sacs de vivres.

— Pour les p'tits, se défendit-elle.

— J'connais que c'est pour les p'tits. Mais réfléchissez bien : si l'monde vire au désespoir, combien de temps vous croyez pouvoir empêcher qu'on vous vole ces sacs ? Y a des fermes avec des masses à manger pas trop loin à l'intérieur des terres, mais faut qu'on voyage ensemble. Partagez ce manger tout d'suite, au moins avec les p'tits qui sont pas d'chez vous autres, et j'vous en promets plusse as'soir – pour tout l'monde. »

Mam Écureuil pesa le pour et le contre. Alvin comprit qu'elle souffrait à la seule idée de devoir partager ce dont ses enfants auraient besoin. Mais elle savait aussi qu'elle souffrirait de voir d'autres enfants pleurer la faim pendant que les siens se rempliraient le ventre. « D'accord, on va tout partager avec les

p'tits. L'pain et l'fromage, en tout cas. On peut rien faire pour l'moment avec les patates et l'blé crus.

— Bien raisonné », fit Alvin. Il se tourna vers Marie la Mort. « Esse vous croyez pouvoir demander à La Tia d'faire assavoir à la couleur qu'il faut amener les p'tits et les mettre en rang sans bruit icitte s'ils veulent à manger ? Et vous avec vot' mère, vous l'ferez assavoir aux Français ?

— Vous rêvez si vous croyez qu'ils vont s'mettre en rang sans bruit, objecta Marie la Mort.

— Mais si on l'demande, certains obéiront.

— Coûte arien de demander. » Marie la Mort partit au trot en tenant sa jupe relevée pour sauter par-dessus les obstacles sur sa route.

Les gens étaient à peu près en ordre rangé, après tout – mais les adultes qui n'avaient pas d'enfants devenaient de plus en plus bruyants et irascibles. Alors qu'Alvin remontait le flot de gamins et de leurs parents faisant la queue pour leurs rations, un des hommes sans enfant l'interpella depuis les arbres. « Tu crois qu'on a pas faim, mon vieux ?

— Merci pour votre patience », répondit Alvin.

Une Noire corpulente lui lança : « Crever d'faim, c'est pas ça la liberté pour moi !

— Vous avez quèques bonnes heures de vie en réserve », répliqua Alvin. Des rires saluèrent sa repartie, et la femme battit en retraite en boudant.

Il retrouva bientôt la compagnie de La Tia, Marie la Mort et sa mère. « Il faut s'organiser, dit-il. Diviser l'monde en groupes et choisir des chefs.

— Bonne idée », fit La Tia. Puis elle attendit la suite.

« Mais j'connais personne dans ce monde-là, reprit Alvin. C'est vous qu'allez séparer ceusses qui causent anglais. » Il se tourna vers Marie la Mort et sa mère. « Et vous allez faire pareil pour les Français. Et vous direz à chaque groupe de dix maisonnées de se choisir un chef, et s'ils y arrivent pas sans s'chicaner, c'est moi qui l'choisirai.

— Moi, ils m'aiment pas, dit Marie la Mort.

— Mais ils vous connaissent. Et ils ont peur de vous. Et pour le moment ça suffit bien. Dites que c'est moi qu'ai demandé

d'faire ça. Et dites que le plusse vite on sera organisés, le plusse vite on partira du Pontchartrain, on trouvera de l'eau fraîche et quèque chose de bon à manger. Dites que je mangerai pas d'ici qu'ils aient tous mangé.

— Z'allez avoir bigrement faim, vous », fit La Tia.

Il fallut plus de temps que ne l'avait escompté Alvin. La tâche paraissait toute bête, mais le soleil avait largement dépassé son zénith lorsque La Tia et Marie la Mort vinrent lui rapporter que tout était en ordre. On avait formé les groupes de dix, puis tous les cinq chefs on en avait choisi un pour diriger un groupe de cinquante, puis désigné un chef de cinquante sur deux pour en commander cent.

Ce furent en conséquence dix chefs de cent maisonnées qui siégèrent en tant que conseil sur le rivage du Pontchartrain afin de mettre au point l'expédition avec Alvin, La Tia, Marie la Mort et un Arthur Stuart enfin réveillé. Rien, la mère de Marie, était un des chefs de centaine – choisie à sa grande surprise par les familles. Quant à Pap Orignal et Mam Écureuil, ils ne dépendaient d'aucun groupe à cause de l'importance extravagante de leur maisonnée.

Les gens affectionnent les titres, Alvin le savait, aussi nomma-t-il les chefs de centaine colonels, les chefs de cinquantaine commandants et les chefs de dizaine capitaines.

« M'est avis que ça fait de toi un général, dit Arthur Stuart.

— Ça fait d'moi Alvin, répliqua le forgeron. Toi, tu peux être général.

— C'est moi l'général, dit La Tia. Pas ce drôle. Qui va suivre ce p'tit ?

— Vous, quand je m'en irai. »

La Tia voulut répondre sèchement, mais elle retint sa langue pour écouter les explications d'Alvin au conseil. « On a nulle part où aller, dit-il. J'peux nous emmener vers le nord, là ousqu'y a des fermes, et on trouvera un moyen d'manger sans laisser les familles des fermiers mourir de faim. Mais l'plusse de temps on passera à s'déplacer, l'plusse fortes seront les armées qu'ils pourront lever pour nous éliminer. Faut sortir du pays des esclaves, et y a qu'une mayère de faire ça.

— Par la mer, dit Marie la Mort. On a b'soin de bateaux.

— Les bateaux, ça nous sert à rien sans des équipages prêts à les manœuvrer. Y en a icitte qui connaissent comment naviguer ? » Personne ne savait. « Mais c'était tout d'même une bonne idée. Et j'vous remercie d'faire des suggestions. C'est valable pour tout l'monde. Toutes les idées sont bonnes à dire, du moment que c'est en temps et lieu utiles.

— Ousqu'on va, alors ? demanda La Tia.

— Ben, général La Tia, fit Alvin (sans sourire à l'énoncé du titre, à la suite de quoi la femme prit un petit air avantageux), y a qu'une place ousqu'on peut aller sans qu'les Blancs nous courent après.

— Vous allez tout d'même pas nous emmener chez les Rouges ? s'écria Rien.

— On peut pas rester icitte, mais p't-être que Tenskwa-Tawa nous laissera passer. P't-être que les Rouges nous trouveront de quoi manger et nous abriter. Mais, à mon avis, j'connais Tenskwa-Tawa, alors c'est moi qui dois aller lui causer pour voir si on peut passer par son territoire pour s'rendre dans l'Nord. J'peux envoyer personne d'autre. Alors, vous autres, vous allez suivre le général La Tia.

— Mais j'connais pas la route.

— Marchez vers le nord durant un moment, pis trouvez une route qui s'en va à l'ouest vers le Mizzippy, dit Alvin. Soyez débrouillards. Ce que les Blancs en route vous diront pas, la couleur vous l'dira.

— Et si une armée s'en vient ? fit Marie la Mort. On a pas d'combattants avec nous autres, sauf p't-être quèques Français. On a pas d'fusils.

— C'est pour ça que l'général La Tia doit en causer avec Arthur Stuart.

— J'ai pas d'fusils, moi, fit Arthur.

— Mais tu connais quoi faire avec ceusses qu'on pointe sus nous autres, dit Alvin. Sitôt que vous arriverez dans une plantation, faudra qu'tu sois là, Arthur, pour veiller à ce qu'on tire pas des coups d'feu sus vous autres. Durant la nuit, faudra faire attention qu'y ait du brouillard pour empêcher l'mauvais monde de nous trouver. Faudra suivre les flammes de vie pour être sûr que personne se perde.

— Non, fit La Tia. J'peux faire ça. J'connais comment. Vous pouvez pas demander autant à ce p'tit. »

Arthur hocha la tête avec reconnaissance. « Surveiller les flammes de vie, c'est pas si facile pour moi que pour toi, Alvin. Et amener du brouillard, c'est Calvin qu'a fait ça, pas moi.

— Mais c'est pas dur, dit Alvin. J'vais t'apprendre aujourd'hui. Et y a aut' chose. T'es l'seul à causer toutes les langues, Arthur. Faut être sûr que tous ces genses se comprennent.

— Bon d'là, Alvin, la moitié du temps, j'arrive même pas à te comprendre, toi. »

Tout le monde éclata de rire, mais ils avaient en réalité tous peur – des dangers sur la route, mais encore davantage de leur propre inexpérience. Ce n'était pas l'aveugle qui conduisait l'aveugle, pour tout dire. Plutôt le maladroit qui conduisait le maladroit.

« Encore une chose, reprit Alvin. Va y avoir des masses de plaintes. Pas de tracas, gardez vot' patience, vous êtes les chefs – assurez-vous que tout l'monde est au courant. Écoutez-les, vous mettez pas encrèles. Mais si quèqu'un lève la main sus un chef – vous laissez pas passer ça. Vous comprenez ? Çui qui lève la main sus un chef, il est renvoyé. Il fait plus partie d'nous autres. Par rapport qu'on peut pas avoir peur des nôtres. On veut être sûrs qu'on s'entendra tous bien les uns avec les autres.

— Comment on va renvoyer ce bougre méchant et violent ? lança La Tia. Qui va faire ça ?

— Le général demandera à des costauds d'sortir l'agresseur du camp, répondit Alvin. Pis Arthur s'arrangera pour qu'il retrouve pas l'chemin du retour.

— Et s'il a une famille ? »

Alvin soupira. « Général La Tia, vous avez toujours une bonne raison pour punir personne. Mais faut des fois punir quèqu'un pour éviter à une douzaine d'autres bougres de recevoir la punition. Et faut des fois avoir l'tcheur dur pour faire ce qu'on doit faire. »

Arthur grogna doucement.

« Arthur connaît, reprit Alvin. Mais quand j'serai parti, ce sera plus mon travail. Ça sera à vous autres de décider. Vous

prenez les décisions, vous les appliquez ou pas, et ensuite vous en subissez les conséquences. Dans tous les cas.

— C'est pour ça qu'vous partez ? demanda La Tia.

— C'est vrai. Au moment ousque la situation devient fin difficile, je m'ensauve. »

Il la fixa et lui fit baisser les yeux. Au moment où elle les détournait, Alvin se dit que cela ne devait pas lui arriver très souvent. Céder ainsi.

« Vous partez quand ? demanda un colonel.

— Pas avant qu'on aura eu not' premier repas, répondit Alvin. Pas avant qu'on sera tous couchés pour la nuit. Dedans les terres. Au sec et loin de ces maringouins. »

*

Margaret gravit l'escalier qui menait à la chambre du grenier où elle avait dormi petite fille. C'était désormais une réserve. Son père lui gardait une chambre au rez-de-chaussée pour quand elle lui rendait visite. Elle l'avait poussé à la louer comme toutes les autres chambres de l'auberge, mais il avait refusé. « Si d'autres genses payent pour dormir dedans, avait-il dit, c'est pus ta chambre. »

C'était celle où était né Alvin vingt-six ans plus tôt. Son père ne s'en souvenait sans doute pas. Mais, chaque fois qu'elle pénétrait dans cette pièce du rez-de-chaussée, elle revoyait la scène. La mère d'Alvin couchée sur le lit, dans les douleurs physiques autant que morales car son fils aîné, Vigor, venait d'être emporté par la rivière Hatrack à peine une heure plus tôt.

Peggy – à l'époque « la p'tite Peggy » puisque sa mère était en vie et faisait la sage-femme – avait eu son rôle à jouer. Elle s'était précipitée vers la femme allongée pour appliquer ses mains sur son ventre. En un instant, elle avait jugé de la situation. La position de l'enfant dans le ventre. La mère qu'on tenait, qui n'arrivait pas à s'ouvrir pour libérer le bébé. Sa propre mère avait alors recouru à un sortilège avec un anneau et une clé, puis le ventre s'était ouvert et le bébé était sorti.

Chez aucun bébé elle n'avait vu de flamme de vie porteuse d'un destin aussi terrible. La flamme la plus éclatante qu'elle

avait jamais connue – mais quand elle avait jeté les yeux sur les chemins de son avenir, elle n'avait rien aperçu. Aucun chemin. Aucun avenir. Cet enfant allait mourir, et avant d'avoir même opéré le premier choix.

Sauf… Il y avait une chose qu'elle pouvait faire. Un tout petit et vague sentier qui s'échappait de tous les avenirs sombres mais qui débouchait sur des centaines, des milliers d'avenirs glorieux. Et par cette ouverture étroite, la seule qui menait quelque part pour cet enfant, elle s'était vue, elle, la petite Peggy Guester, âgée de cinq ans, tendre la main et ôter une coiffe fœtale du visage de l'enfant. Elle avait donc fait ce geste, à la suite de quoi toutes les morts s'étaient évanouies et toutes les vies étaient devenues possibles.

Je lui ai donné la vie. Dans cette chambre.

Mais pour cette fois-là seulement. Elle avait pris la coiffe et l'avait mise de côté avant de la monter plus tard ici, dans le grenier, dans sa chambre, et de la cacher dans une boîte. Et tandis que le bébé devenait un petit garçon puis un garçon plus grand, elle s'était servie d'infimes morceaux de la coiffe pour accéder au talent que le gamin était trop jeune et inexpérimenté pour comprendre.

Notez que Peggy ne s'en sortait guère mieux. Elle apprenait au fur et à mesure. Elle apprenait son métier de sauver la vie d'Alvin. Car dès l'instant où elle lui avait décollé la coiffe du visage, des milliers d'avenirs brillants s'étaient ouverts devant lui. Mais dans chacun d'eux il mourait jeune. Et chaque fois qu'elle l'avait sauvé d'une de ces morts, une autre le menaçait un peu plus loin sur la route.

Alvin, le fils du meunier, avait un ennemi.

Mais il avait aussi une amie qui veillait sur lui. Et peu à peu, à mesure qu'un nombre de plus en plus grand de chemins le montraient parvenant à l'âge adulte, elle avait commencé à voir autre chose. Une femme guindée, austère, une institutrice, qui l'aimait, l'épousait et assurait sa protection.

Là, dans cette chambre du grenier, alors qu'elle serrait dans sa main les derniers lambeaux de coiffe, elle avait compris que l'institutrice guindée, austère, c'était elle.

Je l'aime, se dit-elle. Et je suis sa femme. Je porte son bébé.

Mais je ne peux pas assurer sa protection.

À la vérité, je lui cause désormais autant de mal que n'importe qui. Il ne me reste plus rien de sa coiffe. Et quand bien même, cela ne changerait pas grand-chose. Il connaît parfaitement son talent. Il sait mieux que je ne le saurai jamais comment fonctionne l'univers ; même quand je regarde en lui, je ne comprends pas ce qu'il voit ni comment il le voit.

Alors, au lieu de veiller sur lui, je me sers de lui. J'ai découvert mon propre but dans la vie : combattre l'esclavage mais aussi empêcher qu'éclate l'horrible guerre que je vois dans les flammes de vie de tout le monde. Je suis allée partout et j'ai tout fait pendant qu'il pataugeait, indécis sur la conduite à tenir.

Et pourquoi était-il indécis ?

Parce que je ne lui ai jamais dit.

Je connais la grande œuvre qu'il est censé accomplir. Mais je ne peux rien lui dire, parce qu'une fois qu'il aura posé le pied sur cette route plus rien ne pourra le sauver. Il mourra, et d'une mort brutale, des mains d'hommes qui le détestent, trahis par certains qu'il aimait. Une mort cruelle et triste avant que soit achevée sa grande œuvre. Et sans même que je sois à ses côtés. Sur certains chemins il est seul ; sur d'autres des amis l'accompagnent. Certains meurent, certains vivent. Pour tout dire, c'est sa mort qui les sauve.

Mais pourquoi ? Pourquoi doit-il mourir ? Lui, un homme capable d'arrêter les balles en les forçant à fondre en plein vol. De passer à travers un mur pour s'échapper d'une souricière où on l'a piégé. D'envoyer ses ennemis à terre d'un coup. De les rendre aveugles ou de leur communiquer une panique irraisonnée qui les pousse à prendre la fuite.

Et pourtant, sur aucun chemin, il ne fait rien de tel. Il accepte la mort qu'on lui inflige. Et je ne le supporte pas. Comment Alvin, d'ordinaire plein de vie et de gaieté, peut-il choisir de mourir alors qu'il détient toujours le pouvoir de vivre ?

Elle se mit à genoux à la petite fenêtre du grenier, là où, à l'âge de cinq ans, elle se tenait debout et regardait la famille d'Alvin partir à cheval vers l'ouest, vers le pays où ils allaient bâtir un moulin qui deviendrait le village de Vigor Church. Et

elle se dit : Si Alvin souhaite mourir, je ne peux pas faire comme si je n'y étais pour rien.

Un homme avec femme et enfants ne tient pas à mourir. Pas quand il les aime et qu'eux l'aiment aussi. Pas s'il nourrit des espoirs pour l'avenir. Si je l'aime assez, je peux le sauver. Je l'ai toujours su.

Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Je l'ai envoyé à Nueva Barcelona. En sachant qu'il causerait dans ce cas la mort de centaines de personnes. Il en sauverait des milliers, d'accord, mais des centaines succomberaient quand même, et que j'en sois responsable n'y changerait rien. Il en résulterait même un plus grand mal. Parce qu'il cesserait de me faire confiance. Il penserait que j'aime autre chose davantage que lui. Que j'use de sa confiance pour une plus grande cause.

Mais c'est faux, Alvin. Je t'aime davantage que tout au monde.

Seulement je ne t'ai pas aimé comme tu le voulais. Je t'ai aimé comme cette fillette de cinq ans, en te protégeant. En t'aidant à éviter des avenirs horribles. En te donnant la liberté d'opérer tes bons choix d'homme adulte.

Puis je t'ai repris ta liberté en te taisant ce que je savais sur les conséquences de tes actes. Elle entendait Alvin lui dire : Un homme n'est pas libre s'il ignore tout ce qu'il doit savoir sur sa décision.

Mais si je te l'avais dit, Alvin, tu n'aurais pas fait ce qu'il fallait. Tu aurais essayé d'intervenir et de sauver tout le monde. Moi, j'ai vu ces routes. Elles n'auraient abouti à rien. Tu aurais échoué et sans doute péri dans l'histoire sans avoir achevé ta grande œuvre.

Au lieu de cela, tu en as fait quelque chose de merveilleux. Je n'ai pas vu ces chemins. Quand tu te sers de ton pouvoir, tu ouvres toujours dans l'avenir des portes qui n'existaient pas avant. Je n'ai donc pas vu ce pont que tu as créé sur l'eau, je n'ai pas vu ces cinq mille flammes de vie que tu as emmenées avec toi hors de la ville vers des contrées désertiques. Le résultat est donc excellent, non ?

Sauf qu'il dira : « Si mon pouvoir ouvre des portes sur des chemins que tu n'as pas vus, pourquoi ne m'as-tu pas fait confiance pour me débrouiller tout seul à Barcy ? »

Peut-être ne le dira-t-il pas. Sur certains chemins, il ne le dit pas.

Elle baissa les mains pour les appliquer sur son ventre, au-dessus de la matrice où battait le cœur de son bébé. Un bébé vigoureux, à la flamme de vie aussi brillante et forte qu'elle pouvait raisonnablement l'espérer.

Mais sans commune mesure avec celle qu'elle avait découverte chez Alvin. Un enfant ordinaire.

Elle ne pouvait espérer mieux. Un enfant ordinaire – pourvu d'un talent pour ceci, doué en cela, mais dans les limites qu'elle escomptait. Le petit garçon n'aura pas d'ennemi qui le poursuivra chaque jour de sa vie. Et au lieu de le surveiller à tout instant comme j'ai surveillé Alvin toutes ces années, je pourrai me conduire envers lui en mère ordinaire. Et envers ses frères et sœurs, si Dieu le veut.

Enfin, si Dieu et Alvin le veulent. Parce qu'il risque de ne jamais me revenir. Quand il saura que je me suis servie de lui, que je l'ai abusé, ce que je l'ai poussé inconsciemment à commettre. Que je ne lui ai pas fait confiance pour prendre ses propres décisions.

Elle s'assit, le dos à la fenêtre, et sanglota doucement dans son tablier.

Tandis qu'elle pleurait, elle se demanda : Ma mère a-t-elle pleuré ainsi lorsque mes deux sœurs aînées sont mortes en bas âge ? Non, je sais à quoi ressemblent ces larmes-là. Même si mon premier bébé n'a pas vécu assez longtemps pour que je le connaisse, j'ai mis son petit cadavre en terre et je sais en partie par quoi elle est passée quand elle a conduit ceux de ses enfants dans la tombe.

Je ne pleure pas non plus comme ma mère aurait pleuré si elle avait appris l'amour de mon père pour maîtresse Modesty. J'ai gardé le secret pour moi parce que j'ai vu les terribles conséquences qui s'ensuivraient si elle apprenait la vérité, parce que j'ai vu qu'elle les détruirait tous deux.

Non, je pleure aujourd'hui comme mon père aurait pleuré s'il avait su que sa trahison envers ma mère allait être immanquablement découverte sans qu'il puisse l'empêcher. Mon péché n'a pas été l'adultère, c'est sûr. Je suis restée fidèle à Alvin de ce côté-là. Mais c'était quand même une trahison, une violation de la confiance totale entre un homme et la femme qu'il a prise pour qu'elle soit sa moitié, et lui la sienne.

Des larmes amères de honte anticipée.

À cette pensée, ses larmes séchèrent. Je pleure sur mon sort. C'est sur moi que je m'apitoie en ce moment.

Eh bien, pas question. Je supporterai les conséquences de ce que j'ai fait. Et je m'accommoderai au mieux de ce qui reste entre nous. Et peut-être que ce bébé nous guérira.

Peut-être.

Elle détestait les « peut-être ». Car, à cet égard comme à beaucoup d'autres, le brouillard qui dissimulait à sa vue tellement d'avenirs d'Alvin occultait ce qui allait arriver. Elle parvenait à savoir exactement ce qui allait arriver dans la vie entière du premier berger qu'elle croisait en voiture, mais son mari, la personne dont l'avenir comptait le plus à ses yeux, restait dangereusement exposé et pourtant cruellement caché.

Tous ses espoirs demeuraient dans les zones masquées de sa flamme de vie. Parce que les chemins visibles ne lui donnaient aucune raison d'espérer. Aucun bonheur ne l'attendait sur aucune de ces routes. Car une existence sans Alvin ne lui réservait aucun espoir de félicité.

*

Calvin, debout sur le quai, regardait les bateaux à aubes prendre un à un le départ. Le colonel Adan avait tout parfaitement organisé. Les bateaux à vapeur partaient à l'heure prévue et sans aucun risque de collision.

Malheureusement, il y avait aussi des hommes décidés à quitter la ville, membres de l'expédition officielle ou non. Aussi, tandis qu'on s'efforçait d'ordonner les vapeurs en convoi pour remonter le courant, deux grands canots s'élancèrent dans le fleuve, chacun chargé de six hommes aux avirons et d'une

douzaine en armes dont la plupart se tenaient bêtement debout et acclamaient leur propre bravade.

Calvin rit tout haut en les voyant. Les imbéciles. Pressés d'aller à la mort et assurés de la trouver.

Plus tôt, à vrai dire, que ne s'y attendait même Calvin. Mais, à la réflexion, c'était à peu près inévitable. Comme si trop d'ordre ennuyait toujours Dieu, le destin, la providence ou quiconque décide de ces choses-là. Un peu de chaos survient toujours pour mettre un soupçon de piment.

Ce qui est sûr, c'est qu'un des canots, dont le pilote hurlait à un vapeur de s'écarter, voulut se faufiler entre les gros bateaux à aubes. Mais un vapeur ne s'arrête pas à la demande, et des rameurs à moitié soûls ne manœuvrent pas très bien lorsqu'il s'agit de croiser le sillage d'un gros bâtiment. Le capitaine du vapeur vit le danger, et quelques soldats espagnols à bord tirèrent sur les rameurs.

Du coup, tous les hommes armés de l'autre canot se levèrent et répliquèrent par une salve vers les soldats espagnols. Aucun n'atteignit sa cible, pour la bonne raison que, sous l'effet de recul de tous les fusils tirant du même côté en même temps, le canot se cabra et chavira. Quelques hommes remontèrent à la surface en crachotant. D'autres en criant. Certains ne remontèrent pas – manifestement incapables de se débarrasser dans l'eau de leurs chaussures et de toutes les balles en plomb qui lestaient leurs cartouchières.

Les imbéciles ont la vie brève, se dit Calvin. Ils s'aventurent sur l'eau sans se demander comment ils regagneront la rive si l'embarcation ne tient pas le choc.

Pendant ce temps, paniqués par les tirs de semonce des Espagnols, et pour certains convaincus qu'un boulet avait coulé l'autre canot, les rameurs du premier tentaient de changer de cap. Un seul ennui : ils ne s'étaient pas mis d'accord sur lequel prendre, aussi les rames se gênèrent-elles les unes les autres et le canot fut-il poussé par le courant contre la proue du bateau à aubes.

La collision brisa la moitié des rames et en tailla plusieurs en lances qui transpercèrent ceux qui les maniaient. Quelques

hommes sautèrent à l'eau ; ceux qui hésitèrent furent entraînés dans les profondeurs lorsque le vapeur renversa le canot.

Sur les quais, c'était le tohu-bohu. Certains voulaient aider les nageurs à regagner la rive, deux hommes plongèrent même pour sauver quelques-uns de ceux qui se noyaient. De plus petits canots s'élancèrent sans tarder pour participer au sauvetage. Mais la plupart riaient à gorge déployée, poussaient des cris, lançaient des sifflets, s'amusaient beaucoup aux dépens de ces imbéciles. Et, même s'il s'abstenait de siffler, Calvin devait reconnaître qu'il comptait au nombre des rieurs.

Alvin se serait sûrement servi de son talent pour sauver les crétins qui ne savaient pas nager. Il aurait peut-être dissous leurs chaussures, n'importe quoi. Ou leur aurait fait pousser des branchies – il en était bien capable, rien que pour se rendre intéressant.

Mais même si Calvin avait été capable de trouver une solution à temps, et même s'il avait disposé d'une maîtrise assez grande pour se rendre utile à une telle distance, il n'aurait rien tenté. La perte de quelques idiots pareils n'allait pas appauvrir le monde. À vrai dire, c'était franchement généreux de la part de ces « hardis » abrutis en goguette d'améliorer la qualité de la population de Barcy en s'en excluant d'eux-mêmes.

Que des demeurés sur le fleuve aujourd'hui, se dit Calvin. Car les autres, ceux qui entreprenaient ce voyage soigneusement préparé, allaient se retrouver aussi ridicules que ces bouffons une fois qu'Alvin en aurait fini avec eux. Ils ne mourraient sans doute pas – c'était Alvin, après tout – mais ils n'en sortiraient sûrement pas vainqueurs non plus.

Le même sort attendait évidemment l'expédition du Mexique, se plut à penser Calvin. Ces hommes arrogants qui s'imaginaient, parce qu'ils étaient blancs, pouvoir triompher facilement des Mexicas. Ils échoueraient forcément aussi. Et parce qu'ils affrontaient les Mexicas plutôt qu'Alvin le Faiseur, un grand nombre d'hommes d'Austin allaient certainement mourir.

Mais pas Calvin. Il pouvait soutenir les projets de crétins tant qu'ils lui paraissaient utiles, ou du moins amusants. Mais jamais

il n’aurait risqué sa vie pour les desseins des autres. Les seuls auxquels il se consacrait, c’étaient les siens.

Pas comme Alvin qui laissait sa femme lui dicter ses actes. Quand on parle de crétins…

IX
Les Expéditions

Ce ne fut pas commode, mais on dénicha dans l'ensemble de la compagnie les plus jolis vêtements à la taille de Marie la Mort et de sa mère, Rien, dont on les endimancha afin qu'elles passent pour des propriétaires d'esclaves. Quoique peut-être légèrement miteuses, elles pouvaient parfaitement avoir une esclave à l'allure de nounou comme La Tia et un jeune homme robuste comme Arthur Stuart.

Les étrangers n'étaient pas rares non plus dans la région. Dix ans plus tôt, les seuls Blancs présents étaient des trappeurs ou des fugitifs. Mais lorsque la plupart des Rouges qui refusaient de vivre à la façon des Blancs étaient passés de l'autre côté du Mizzippy, le territoire s'était ouvert à la colonisation. Dans ce pays, quand on habitait une maison debout depuis cinq ans, on passait pour un autochtone de longue date. Aussi personne ne s'étonnerait-il de voir deux femmes d'une famille inconnue – c'était du moins à espérer.

Alvin refusa de les accompagner à la porte de la plantation. « À quoi ça vous avancerait d'voir comment je m'y prendrais ? J'suis un Blanc, et pas un mot de ce que j'dirais vous servirait après. J'garderai l'œil ouvert au cas où ça tournerait mal, mais faut l'faire vous-mêmes. »

La Tia et Arthur Stuart attendirent devant la galerie pendant que Marie la Mort et Rien montaient les quelques marches puis tapaient des mains et appelaient à la porte. Un vieux Noir ne tarda pas à l'ouvrir.

« Bonsoir, dit-il solennellement.

— Bonsoir », fit Marie la Mort. C'était elle qui se chargeait de la conversation parce qu'elle s'exprimait avec un accent français moins prononcé que Rien. Et parce qu'elle donnait davantage le

change dans les discussions du grand monde. « Monsieur, ma mère et moi aimerions parler au maître de maison si c'est possible.

— Maître de maison parti, répondit le vieux. Maîtresse de maison malade. Mais le jeune maître là.

— Pourriez-vous aller le chercher, alors ?

— Vous voulez rentrer vous reposer à l'intérieur à l'ombre ? demanda le vieux.

— Non, merci », fit Marie. Elle ne tenait pas à rester hors de vue d'Arthur Stuart et de La Tia.

Le vieux serviteur revint bientôt, accompagné d'un adolescent qui ne devait guère dépasser les quatorze ans. Derrière lui papillonnait un Blanc entre deux âges. Pas le maître de maison ni un esclave, alors qui était-il ?

Marie s'adressa à l'adolescent. « Je m'appelle Marie Moore », dit-elle. Ils avaient préféré opter pour un patronyme anglais donnant à penser que son père avait tout bonnement épousé une Française. « Ma mère hésite à parler anglais. »

Ce fut l'homme entre deux âges qui se précipita pour répondre. « Parley-vous frwançais, madame ? demanda-t-il en français.

— Monsieur Tutor, fit l'adolescent, c'est moi qu'elles s'en viennent voir.

— *Qu'elles viennent voir,* mon jeune maître, le corrigea monsieur Tutor.

— Ce n'est pas l'heure de ma leçon, je vous prie. » Le gamin feignait donc lui aussi d'appartenir au grand monde, tout comme Marie. Il se retourna vers elle, contrarié, mais reprit aussitôt un air digne. « Qu'est-ce que vous voulez ? Si vous voulez de l'eau ou un morceau à manger, la cuisine est par-derrière. »

Ce n'était pas bon signe, il les traitait comme des mendiantes alors qu'il aurait dû voir en elles des propriétaires d'esclaves de la petite noblesse comme lui.

Heureusement, monsieur Tutor vit aussitôt la gaffe. « Mon jeune maître, on ne demande pas à des dames de passer par-derrière comme des servantes ou des mendiantes ! » Puis il dit à

Marie et Rien : « Je vous prie d'excuser son écart de conduite. Il n'a encore jamais accueilli de visiteurs à sa porte, et donc…

— Ce ne sont pas des dames, le coupa le gamin. Regardez leurs tenues. J'ai connu des esclaves mieux habillées.

— Maître Roy, vous êtes impoli, je le crains.

— Monsieur Tutor, vous vous oubliez », répliqua Roy. Il se tourna de nouveau vers Marie. « Je ne sais pas ce que vous voulez, mais nous n'avons rien à donner en faveur d'aucune cause, et je ferais attention à votre place, parce qu'il paraît qu'une ribambelle de gens ont traversé le Pontchartrain la nuit dernière. La nouvelle s'est répandue partout et on raconte que c'est une bande d'esclaves marrons. On a enfermé les nôtres aujourd'hui au cas où il leur viendrait de mauvaises idées, mais vous n'arriverez pas à retenir les deux vôtres s'ils veulent s'enfuir. »

Marie sourit et prit sa voix du grand monde la plus condescendante. « Le danger rôde, et pourtant vous n'invitez pas deux dames à entrer parce que nos robes ne sont pas assez neuves à votre goût. Votre mère sera enchantée quand toutes les voisines sauront que votre porte nous est restée fermée parce que le jeune maître de maison faisait le fier. » Elle lui tourna le dos et entreprit de descendre les marches. « Venez, mère, ce n'est pas une maison correcte.

— Mon jeune maître ! fit monsieur Tutor, au désespoir.

— Vous croyez toujours que j'agis mal, mais, je vous le dis, je sais que ce sont des menteuses, c'est mon talent. »

Marie pivota. « Vous dites que vous avez un talent pour discerner le mensonge ?

— Je m'en rends toujours compte, fit Roy. Je lis le mot "menteuse" partout sur votre mère et vous. C'est mal élevé de dire ça, je sais, mais père me demande de l'accompagner pour acheter des chevaux, des esclaves ou tout ce qui coûte cher, parce que je peux à chaque fois le prévenir que le marchand lui ment s'il affirme "je ne peux pas descendre plus bas" ou "ce cheval est en parfaite santé".

— Vous devez être d'une aide précieuse pour votre père, fit Marie.

— Oui, reconnut fièrement le gamin.

— Mais les mensonges ne sont pas tous pareils. Ma mère et moi sommes passées par de rudes épreuves, mais nous continuons à nous conduire en dames de qualité parce que ça nous permet de garder notre dignité. Je serais pourtant étonnée si nous étions les premières dames à venir chez vous avec l'intention de vous tromper sur leur rang dans le monde. »

L'adolescent se fendit d'un sourire penaud. « Ben, vous avez raison. Quand les amies de ma mère viennent en visite, les mensonges pleuvent plus dru et plus vite que grêle par temps d'orage.

— Vous devriez de temps en temps laisser passer un mensonge anodin, monsieur, sans le signaler, au nom des bonnes manières.

— Je n'aurais pas dit mieux, fit monsieur Tutor. Notre jeune maître est encore si… jeune.

— Elles le voient bien que je suis jeune », répliqua Roy, encore irrité. Il se tourna vers Marie et Rien. « Pourquoi n'entrez-vous donc pas, mesdames, on va voir si on ne peut pas boire quelque chose comme… de la limonade ?

— De la limonade, c'est parfait, dit Marie. Cependant, avant d'accepter votre charmante invitation, nous avons entendu que vous vous appelez Roy, mais nous ignorons votre nom de famille.

— Eh bien, notre nom vient de ce que nous cultivons. Roy Cottoner, et mon père c'est Abner Cottoner, d'après un général de la Bible.

— Et votre prénom, fit Marie, c'est "roi" écrit en ancien français.

— Je sais. » Roy avait encore l'air irrité. C'était un gamin qui s'irritait facilement.

Elles le suivirent dans la maison. Marie se demandait si elles se conduisaient correctement – était-ce sa mère ou elle qui devait entrer la première ? – mais elle se dit que Roy ne remarquerait rien, et puis il les prenait déjà pour des imposteurs, alors ce n'étaient pas quelques erreurs qui changeraient grand-chose.

« Maître Cottoner », dit Marie.

Roy se retourna.

« Nos serviteurs ont soif. Y aurait-il… »

Il éclata de rire. « Ah, oui. Le vieux Bart, notre domestique, va les conduire à la citerne derrière la maison. »

Effectivement, le vieux Noir fermait déjà la porte d'entrée derrière lui et il allait rejoindre dehors Arthur Stuart et La Tia qui attendaient.

Marie regrettait de ne pas faire davantage confiance au talent d'Arthur Stuart. Mais Alvin avait l'air de ne pas douter de lui, alors comment pouvait-elle refuser de croire à ses capacités ?

Roy les conduisit dans un petit salon et les invita à s'asseoir. Il se tourna vers monsieur Tutor. « Allez dire à Pétunia qu'il nous faut de la limonade. »

Monsieur Tutor parut mortellement offensé. « Je ne suis pas un domestique, monsieur.

— Alors, selon vous, ce serait à moi d'aller lui dire ? »

D'après ce qu'elle savait des bonnes manières, Marie estimait que c'était justement ce qu'il devait faire, mais monsieur Tutor se contenta de plisser les yeux et s'en alla docilement. Marie ne demandait pas mieux que de le voir sortir du salon.

Elle observa Roy qui prenait une pose dans l'encadrement de la porte. Une pose étudiée qui manquait de naturel, et elle le soupçonna d'imiter l'attitude de son père quand il recevait des visites. Chez un adulte, la posture aurait paru languide et désinvolte.

« Maître Cottoner, dit Marie, nous venons, comme vous l'avez deviné, vous demander de l'aide.

— Père n'est pas là, fit Roy. Je n'ai pas d'argent.

— Il se trouve que nous n'avons pas besoin d'argent. Ce qu'il nous faut, c'est la permission d'amener un groupe important de gens sur vos terres, de les nourrir avec vos réserves et de les faire dormir ici cette nuit. »

Les yeux de Roy s'étrécirent et il abandonna sa pose. « Vous êtes donc bien de ces gens qui ont traversé le Pontchartrain.

— C'est vrai, fit Marie. Nous sommes cinq mille et ce serait mieux si vous nous offriez votre aide de vous-même. Mais, s'il le faut, on se servira tout seuls. Nous avons des centaines d'enfants qui ont faim et il n'est pas question que ça continue.

— Sortez de chez moi, fit Roy. Hors d'ici. »

Pour la première fois, la mère de Marie ouvrit la bouche. « Vous êtes jeune, dit-elle. Mais la dignité veut qu'on fasse semblant d'avoir envie de ce qu'on peut pas empêcher.

— Mon père va vous abattre comme des chiens quand il rentrera.

— Roy ! » Une voix féminine retentit dans le hall, et une femme d'allure frêle apparut derrière l'adolescent, pâle et débraillée, comme tirée du sommeil, une robe jetée sur les épaules. « Roy, sous mon toit, on reste poli.

— C'est une bande de fugitifs de Barcy, maman ! Ils menacent de nous prendre nos vivres et tout.

— Ce n'est pas une raison pour oublier la politesse, dit la femme. Je suis Ruth Cottoner, maîtresse de cette maison. Je vous prie de pardonner les mauvaises manières de mon fils.

— Tu n'as pas à t'excuser pour moi, maman, pas auprès de voleurs et de menteurs !

— Si je n'étais pas aussi malade, je l'aurais mieux élevé », fit tristement Ruth.

Elle sortit alors un fusil qu'elle tenait caché derrière sa jambe. Elle le pointa droit sur Rien et, avant que Marie ait même le temps de crier, elle pressa la détente.

La poudre grésilla, jeta des étincelles, et deux poignées de chevrotines cascadèrent de la gueule du canon.

« Curieux, fit Ruth. Mon époux m'a dit qu'il était chargé, prêt à tirer. »

Arthur Stuart surgit dans son dos. « Il l'était, dit-il. Mais des fois, les armes, ça fait pas ce qu'on leur demande. »

Elle se retourna face à lui, et alors, pour la première fois, la peur se peignit sur son visage. « De qui es-tu l'esclave ? Que fais-tu dans ma maison ?

— J'suis l'esclave de personne, homme ni femme, répondit Arthur Stuart. J'suis jusse quèqu'un qu'aime pas du tout qu'on pointe des fusils sus mes amis. »

La Tia apparut derrière lui. « Ma'am, dit-elle, posez ce fusil ridicule et vous vous assisez. » La Tia portait un plateau chargé d'un pichet et de six verres. « On va causer.

Laissez ma mère tranquille ! » s'écria Roy. Il voulut bousculer La Tia. Mais Arthur Stuart, aussitôt sur lui, l'attrapa par les poignets et le retint.

« Tu mourras pour avoir posé la main sur mon fils, fit Ruth.

— On mourra tous un jour, répliqua Arthur Stuart. Asteure vous allez écouter la dame. Assisez-vous.

— Vous avez fait intrusion dans ma demeure.

— C'est pas une demeure, dit Arthur Stuart. C'est une prison ousque soixante Noirs sont embarrés contre leur volonté. Vous faites partie des ceusses qui les tiennent prisonniers et, pour ce crime, vous méritez sûrement une punition affreuse, ma'am. Mais on est pas icitte pour punir le monde, alors p't-être qu'il vaut mieux garder pour vous vos idées d'nous châtier. Asteure, vous allez vous assire. »

Elle s'assit. Arthur propulsa Roy vers un autre fauteuil et s'assura que lui aussi s'asseyait.

La Tia posa le plateau sur la petite table et entreprit de remplir les verres de limonade. « Pour vot' gouverne, fit-elle, on a remarqué qu'un couillon a enclé toute la couleur dedans leurs cabanes. Avec la chaleur d'la journée, c'est criminel d'faire de même.

— Alors je les ai tous sortis, enchaîna Arthur. Sont après boire leur content à la pompe asteure, mais ils vont bétôt aider not' compagnie à trouver des coins où camper dessus vos pelouses et dedans vos granges, et aussi à préparer l'dîner pour cinq mille maronneux. C'est comme dans la Bible, vous trouvez pas ?

— On n'a pas de quoi nourrir tout ce monde ! dit Ruth.

— Alors on abusera de l'hospitalité de certains d'vos voisins.

— Mon époux va revenir d'une minute à l'autre ! Très bientôt !

— On va l'guetter, dit Arthur. Vous avez pas b'soin d'avoir peur, m'est avis, on le laissera pas faire du mal par accident. »

Marie ne pouvait pas s'empêcher d'admirer son calme, comme s'il prenait plaisir à la situation. On ne sentait chez lui pourtant aucune malveillance.

« Il va rameuter le pays et vous faire tous pendre ! dit Roy.

— Même les femmes et les enfants ? demanda Arthur Stuart d'une voix douce. C'est un précédent risqué. Heureusement, nous autres, on est pas des tueurs, alors on vous pendra pas.

— Je parie que monsieur Tutor est déjà parti chercher de l'aide au pas de course, dit Roy d'un air suffisant.

— J'imagine que, monsieur Tutor, c'est la guenille de Blanc qu'a lu plusse de livres qu'il en a compris. »

Roy hocha la tête.

« Il est debout dedans la cour avec son pantalon aux chevilles pendant que d'la couleur illettrée lui lit la Bible. On dirait qu'ils l'ont entendu raconter à tort et à travers qu'on pouvait pas apprendre aux noirauds à lire par rapport que leur cerveau était pas assez gros, ou qu'ils avaient cuit au soleil, ou une autre théorie d'même, et ils sont après lui prouver qu'il a tort en ce moment.

— T'as pas perdu de temps dehors, fit Rien.

— Je suis une femme malade sur le point de mourir, dit Ruth. C'est cruel de m'infliger pareil tourment dans les dernières semaines qui me restent à vivre. »

Arthur la regarda et sourit. « Et combien de semaines de liberté vous vouliez donner à vos esclaves avant qu'ils meurent ?

— Nous traitons bien nos serviteurs, merci ! » fit Ruth.

Comme pour lui répondre, le vieux Bart entra dans le petit salon. Il ne marchait plus lentement désormais. Son pas était vif, énergique, et il se dirigea vers Ruth pour lui cracher sur les genoux. Roy bondit aussitôt de son fauteuil, mais le vieux Bart se tourna vers lui et le gifla si violemment que l'adolescent s'écroula.

« Non ! » cria Marie. Et sa mère cria aussi : « Non !

— On tape sus personne, fit La Tia d'une voix douce. Et on crache pas non pus. »

Le vieux Bart se tourna vers elle. « Tout l'monde derrière avait envie d'ça, mais j'leur ai dit : "Laissez-moi l'faire, rien qu'une fois pour nous tous." Et ils ont accepté. Vous connaissez que ce drôle a déjà gâté deux filles, et y en une qu'a même pas 'core eu ses affaires de femme.

— C'est faux ! se récria Roy.

— Mon fils n'est pas capable de…

— C'est pas à la couleur que vous allez dire de quoi les Blancs sont capables, fit Arthur Stuart. Mais on en a assez de tout ça asteure. On est pas venus icitte, monsieur, pour apporter la vengeance ou la justice. On apporte jusse la liberté.

— Vous m'apportez la liberté et vous m'dites que j'peux pas en user ? fit le vieux Bart.

— J'connais ce que tu fais, intervint La Tia. T'es un esclave de maisonnée, tu veux faire oublier aux esclaves des champs que, toi, tu dors à l'intérieur dans un lit. »

Le vieux Bart lui jeta un regard noir. « Tous les jours les maîtres me traitent comme de la marde, je les ai d'vant moi tout l'temps, alors vous croyez qu'un lit dans la maison ça compense ? J'les déteste plusse que tout l'monde. Lui donner une tape au lieu de l'tuer, c'est d'la miséricorde. »

Arthur Stuart hocha la tête. « J'respecte vos sentiments, monsieur. Mais pour l'instant, la justice, ça m'intéresse pas, et la miséricorde pas plusse. Ce qui m'intéresse, c'est d'emmener sans danger cinq mille genses jusqu'au Mizzippy. Et j'ai pas b'soin que tout l'pays se soulève à cause d'un tas d'histoires d'esclaves qui tapent les p'tits de leurs anciens maîtres.

— Ils conteront pas des histoires de tapes, fit le vieux Bart. Ils vont dire qu'on a tué ce p'tit Blanc, gâté cette *femme* blanche et coupé en morceaux ce bon-rien d'professeur. Alors, comme c'est ça qu'ils conteront forcément, on peut bien en profiter un brin, non ? »

Ruth en eut le souffle coupé.

« Vous avez déjà fait assez comme ça, dit Arthur Stuart. J'vous ai dit la raison. Alors, si vous levez 'core la main sus quèqu'un durant qu'on est icitte, monsieur, faudra que j'vous en empêche. »

Le vieux Bart sourit d'un air condescendant à Arthur Stuart. « J'voudrais bien voir ça.

— Non, ça m'étonnerait », répliqua Arthur.

Marie voulut désamorcer la situation. Elle se leva de son fauteuil et s'approcha de Ruth Cottoner. « Donnez-moi la main, s'il vous plaît, dit-elle.

— Ne me touchez pas ! s'écria Ruth. Je ne donne pas la main aux envahisseurs et aux pillards !

— Je m'y connais en maladies, fit Marie. J'en connais plusse long que votre docteur.

— À Barcy, dit Arthur Stuart, on s'en venait la voir pour connaître si on allait guérir quand on était malade.

— J'vous ferai pas d'mal, fit Marie. Et j'vais vous dire la vérité de ce que j'vois. Vot' fils connaîtra si c'est des menteries. »

Lentement, la femme leva la main et la posa sur celle de Marie.

Marie sentit l'anatomie de la femme comme si elle devenait partie d'elle-même, et elle situa aussitôt le cancer. Le foyer était dans son ventre, mais la maladie se répandait, lui rongeait les entrailles. « C'est pas bon, dit-elle. Ç'a démarré dans vot' ventre, mais c'est asteure partout. La douleur doit être affreuse. »

Ruth ferma les yeux.

« Maman », fit Roy.

Marie se tourna vers Arthur Stuart. « Esse tu peux… ?

— Pas moi, répondit-il. C'est trop dur pour moi.

— Mais Alvin, tu crois pas qu'il…

— Vous pouvez lui demander. C'est p't-être aussi trop dur pour lui, vous connaissez. C'est pas un faiseux d'miracles.

— Vous avez une espèce de guérisseur avec vous ? fit Ruth d'un ton amer. J'en ai déjà vu. Des charlatans.

— C'est pas vraiment un guérisseur, dit Arthur Stuart. Il fait ça seulement, vous connaissez, quand il rencontre quèqu'un qu'en a b'soin, quoi. »

Marie lâcha la main de la femme et se rendit à la fenêtre. Déjà les fugitifs pénétraient dans le domaine par groupes de dix puis cinquante maisonnées. Des Noirs de la plantation les guidaient vers différents bâtiments et cabanes, et depuis les cuisines arrivaient les échos de casseroles et de poêlons, de hachoirs et de conversations.

On n'avait aucun mal à repérer Alvin dans la multitude grouillante. Il était aussi fort qu'un héros de légende – Achille, Hercule – et aussi sage et bon que Prométhée. Marie savait qu'il pouvait guérir cette femme. Et qui pourrait les accuser de voler s'il la remboursait avec des années et des années de vie ?

*

Les cuisses d'En-Vérité Cooper s'irritaient toujours quand il montait à cheval. Non seulement sa peau, mais aussi ses muscles. Chevaucher pendant des heures réussissait à certains. En-Vérité n'était pas de ceux-là. Et il n'avait rien à faire parmi eux. Les hommes de loi prospéraient, non ? Ils roulaient en voiture. En train.

À cheval, il fallait réfléchir sans cesse et travailler de surcroît. Le cheval ne se chargeait pas de tout, loin de là. Il allait en permanence rester sur le qui-vive, sinon l'animal sentait qu'il n'y avait personne aux commandes, et on se retrouvait en route vers la première destination qui lui excitait les naseaux.

Et puis il y avait les frottements. La seule façon d'empêcher la selle de frotter contre l'intérieur des cuisses, c'était de se tenir légèrement debout dans les étriers et de rester solide sur ses appuis. Mais les muscles des jambes fatiguaient. Peut-être qu'avec le temps il accroîtrait sa puissance musculaire et son endurance, mais il montait rarement aussi longtemps. Il lui fallait donc se dresser dans les étriers jusqu'à ce que les cuisses le mettent à la torture, puis se rasseoir et endurer les frottements.

Dans les deux cas, ses jambes le brûlaient.

Pourquoi me faut-il faire ça pour Alvin ? Ou pour Margaret Larner ? Qu'est-ce que je leur dois en réalité ? N'est-ce pas moi qui leur ai surtout rendu service depuis que je suis leur ami ? Qu'en ai-je tiré, exactement ?

Il avait honte de nourrir de telles pensées déloyales, mais il ne pouvait empêcher des idées de lui passer par la tête, pas vrai ? Il avait été un temps l'ami et le compagnon de route d'Alvin, mais cette époque était révolue. Il avait aussi essayé d'apprendre à devenir Faiseur avec les autres à Vigor Church, mais malgré son propre talent à percevoir comment les choses s'agençaient entre elles et à les modifier suffisamment pour qu'elles s'ajustent parfaitement – ce qui, selon Alvin, était une qualité essentielle du Faiseur –, il n'arrivait pas à reproduire ce que réalisait Alvin.

Il pouvait ressouder un os brisé – un talent tout de même appréciable – mais pas guérir une plaie ouverte. Il pouvait

rendre un tonneau si hermétique qu'il ne fuirait jamais, mais il ne pouvait pas ouvrir une serrure d'acier en faisant fondre le métal. Et quand Alvin avait laissé son école de Faiseurs partir à vau-l'eau, En-Vérité n'avait vu aucune raison de rester poursuivre ses exercices.

Alvin le lui avait pourtant demandé, et il lui avait obéi. Ainsi que Mesure, le frère aîné d'Alvin. Deux idiots, voilà ce qu'ils étaient. Qui s'évertuaient à enseigner aux autres ce qu'eux-mêmes n'avaient pas appris.

Et le métier d'homme de loi ne lui avait guère rapporté.

Je suis bon avocat, se disait En-Vérité. Aussi bon avocat que tonnelier. Peut-être meilleur. Mais je ne plaiderai jamais devant la Cour suprême, la Cour supérieure de justice ni aucune cour en vue. Je ne défendrai jamais d'affaire qui me rendra célèbre – sauf quand j'ai défendu Alvin. C'était Alvin qui en avait alors récolté toute la notoriété, mais En-Vérité ne lui en tenait pas rigueur.

Voilà qu'il n'était pas resté concentré, et son cheval en avait profité pour quitter la piste. Où suis-je cette fois ? Faut-il que je rebrousse chemin ?

La route qu'il suivait croisait un peu plus loin un petit cours d'eau. Mais au lieu d'un guet comme on en rencontrait le plus souvent dans ces cas-là, il y avait un pont massif – et couvert – long d'une dizaine de pas tout au plus, mais bâti nettement au-dessus de l'eau et ne montrant aucun signe de délabrement alors qu'il avait été construit, En-Vérité le savait, par le père et les frères aînés d'Alvin afin qu'aucun des futurs voyageurs ne perde de fils et de frère aimé à cause d'une rivière insignifiante comme la Hatrack soudain en crue le jour précis où il fallait la traverser.

Le cheval avait donc bifurqué quelque part et il se dirigeait désormais, non pas tout droit vers Carthage et ensuite vers l'État de la Noisy River, mais vers Vigor Church au nord-ouest. Il mettrait un peu plus de temps à rejoindre Abe Lincoln par ce chemin-là, mais, maintenant qu'il y réfléchissait, c'était la meilleure solution. Il pourrait y faire relâche et se reposer. Il y apprendrait peut-être des nouvelles. Et peut-être y découvrirait-

il l'amour de sa vie qui n'attendrait que lui et l'emmènerait loin de toutes ces histoires compliquées.

Alvin a une femme et un enfant à naître, et moi qu'ai-je ? Des jambes en capilotade. Et pas de clients.

Ce qu'il me faut, c'est trouver un homme de loi dans la Noisy River qui ait besoin d'un bon adjoint dans son cabinet. Je crois savoir comment travailler en association avec un collègue. Je n'ai jamais été associé avec Alvin le Faiseur. C'est lui son meilleur associé, en dehors peut-être de sa femme, mais, vu la distance qui les sépare toujours, il est difficile de parler là aussi de véritable association.

Je vais jeter un coup d'œil à Springfield, dans l'État de la Noisy River, et voir si je peux m'y établir.

Et je ne passerai pas à Vigor Church. L'amour de ma vie n'est pas là-bas. Pour mon bonheur ou mon malheur, c'est mon amour envers Alvin le Faiseur qui régit mon existence, et j'ai été envoyé afin de le servir à Springfield. Je ne ferai pas de détour.

Il fit volter son cheval et ne tarda pas à trouver la bifurcation où l'animal avait pris la mauvaise route. Non, sois honnête, se dit-il. Où, toi, tu as pris la mauvaise route dans l'espoir, comme Jonas, de fuir ton devoir.

*

Arthur Stuart observait attentivement Alvin au cas où il pourrait apprendre comment guérir une pareille maladie. Il n'avait pas vu en détail de quelle manière Alvin avait réparé le pied de Pap Orignal, mais il en avait compris les grandes lignes. Le cancer de cette femme, c'était plus ardu. Une fois que Marie la Mort avait montré ce qui se passait dans le ventre de la femme, Arthur Stuart avait réussi à trouver le mal, mais ce n'était pas facile de distinguer jusqu'où il s'étendait, de savoir où les chairs saines s'arrêtaient et où commençaient les corrompues. Et de méchants petits points parsemaient ici et là son organisme – mais il n'avait aucune certitude que certains étaient cancéreux ou non.

Aussi, quand Alvin entra dans la maison et le salua ainsi que La Tia, Rien et Marie la Mort, Arthur Stuart attendit à peine pour l'amener près de madame Cottoner.

Alvin s'inclina sur sa main puis serra d'un air grave celle de Roy, ce qui n'enchanta guère l'adolescent.

Après quoi il demanda s'il pouvait s'asseoir près d'elle et lui prendre les deux mains, « par rapport que c'est plusse facile si j'vous touche, mais j'peux faire autrement si vous préférez ».

Pour toute réponse elle plaça ses mains dans les siennes. Et là, assis dans le petit salon, dans le brouhaha du camp en effervescence dehors, sans parler de celui à l'intérieur de la maison chaque fois que des gens y entraient en coup de vent pour demander à La Tia ou Rien de prendre une décision, Alvin s'attela à la tâche de modifier l'organisme de la femme.

Arthur Stuart s'efforça de suivre le processus, surtout qu'Alvin progressait cette fois lentement et méthodiquement. Presque comme s'il voulait que ce soit clair pour Arthur – et c'était peut-être son intention. Mais les détails les plus importants avaient toujours l'air de lui échapper. Il percevait ce qu'examinait Alvin et il le voyait chercher la limite entre la chair saine et la corrompue. Mais il n'arrivait pas à comprendre comment le forgeron savait à quel moment il l'avait trouvée.

Il repérait tout de même quelques éléments du processus. De quelle façon, quand il détruisait la chair malade, Alvin la dissolvait dans le sang qui l'emportait. Comment il prenait soin de refaire toutes les connexions internes une fois les parties cancéreuses éliminées. Comment il lui redonnait des forces.

« Je ne me sens pas bien, murmura-t-elle.

— Mais vous souffrez pas, lui murmura Alvin.

— Non, je ne souffre pas.

— J'ai proche fini. Vot' organisme m'aide à trouver partout ousque c'est malade. J'pourrais pas y arriver sans votre aide. Vous connaissez comment vous guérir, pas dans vot' tête mais dans vos chairs, vos os et vot' sang. Vot' organisme avait jusse besoin qu'on… l'mette sus la bonne voie. Vous voyez ? Y a pas d'miracle. Mon talent, c'est rien d'plusse que trouver ce que vot' corps veut déjà faire mais sans connaître comment s'y prendre, et… d'lui montrer la marche à suivre.

— Je ne comprends pas, fit-elle.

— L'impression d'mal au tcheur passera quand l'restant d'la maladie s'en ira avec les selles. Demain matin au plus tard. P't-être avant.

— Mais je ne vais pas mourir ?

— Vous sentez pas ? demanda-t-il d'une voix douce. Vous sentez pas que des chairs en bonne santé sont asteure en vous ? »

Elle secoua la tête. « La douleur est partie, c'est tout.

— Ben, c'est déjà quèque chose, non ? » fit Alvin.

Elle se mit à pleurer.

Aussitôt, Roy se précipita vers elle, lui mit une main sur l'épaule et regarda Alvin et Arthur Stuart d'un œil mauvais.

« Elle ne pleure jamais ! Vous l'avez fait pleurer !

— Elle braille de soulagement, dit Arthur Stuart.

— Non, fit Alvin.

— Vous lui avez fait mal ! lança Roy.

— Elle pleure par rapport qu'elle a peur. » Alvin se tourna vers madame Cottoner. « De quoi vous avez peur, ma'am ?

— J'ai peur que le mal revienne une fois que vous serez parti.

— J'peux pas vous promesser qu'il reviendra pas. Mais, d'après moi, y a rien à craindre. Si jamais ça revient, vous m'écrivez une lettre. Envoyez-la à Alvin, le fils de Miller, à Vigor Church, dans l'État d'la Wobbish.

— Vous ne pourrez pas revenir chez nous, dit-elle.

— Et comment qu'il ne pourra pas, fit Roy. Je serai alors plus grand et je l'tuerai !

— Non, tu ne le tueras pas, dit madame Cottoner.

— Si. Voler tous nos esclaves ! Vous ne comprenez pas, mère ? Nous serons pauvres !

— Nous avons toujours le domaine. Et tu as toujours ta mère. Cela ne représente rien pour toi ? »

Le regard appuyé de la femme dut transmettre à son fils un message qu'Arthur ne saisit pas parce que l'adolescent fondit en larmes et quitta le salon en courant.

« Il est jeune, dit-elle.

— Ce péché-là, on l'a tous commis, dit Alvin. Et certains ont du mal à s'en défaire.

— Pas moi, dit-elle. Je n'ai jamais été jeune. »

Arthur Stuart sentit que sa remarque cachait une histoire grave, mais il ignorait ce qu'elle racontait. Si sa grande sœur Peggy avait été présente, elle aurait su, elle, et la lui aurait peut-être répétée plus tard. Ou si Mot-pour-mot avait pu venir, apprendre l'histoire et la recopier dans son livre, peut-être aurait-il compris. En l'occurrence, le jeune métis ne pouvait qu'émettre des suppositions sur ce qu'elle entendait par son allusion à une jeunesse qu'elle n'avait jamais eue.

Ou sur ce qu'entendait Alvin par sa réponse : « Asteure, vous êtes jeune.

— Le temps de quelques heures, peut-être », dit-elle.

Alvin ouvrit les mains afin qu'elle dégage les siennes. Mais, d'un mouvement vif, elle lui saisit les poignets. « Oh, s'il vous plaît, fit-elle. Pas encore. »

Il resta donc assis un petit moment avec elle en lui tenant les mains.

Arthur Stuart ne pouvait pas voir pareil spectacle plus longtemps. Il n'était plus question de guérison à présent. Alvin n'exerçait en rien son talent. Il se contentait de tenir les mains d'une femme qui le regardait comme s'il était Dieu, un frère perdu depuis longtemps de vue ou mieux encore. Arthur Stuart avait l'impression que quelque chose n'allait pas. Comme si sa sœur d'adoption, Peggy, était en quelque sorte victime d'une trahison. Ce n'est pas à vous de tenir ces mains-là, Ruth Cottoner, voulait-il dire.

Mais il garda le silence, sortit et vit de quelle manière La Tia prenait tranquillement des décisions et assurait la bonne marche des opérations sans élever la voix. Il lui arrivait même de s'esclaffer et d'obtenir des sourires et des rires de ceux qui venaient la trouver.

Elle l'aperçut et le héla. « Viens-t'en icitte, toi ! J'connais pas assez d'espagnol pour comprendre ce bougre-là ! »

Arthur Stuart reprit donc ses activités du camp et laissa Alvin seul dans la maison avec une femme à moitié amoureuse de lui. Ma foi, n'était-ce pas normal ? Il venait de lui sauver la vie. Il avait regardé en elle, vu ce qui ne fonctionnait pas et l'avait réparé. Comment ne pas aimer un homme pareil ?

*

Ce ne fut pas à bord d'un vapeur que s'embarqua le corps expéditionnaire pour le Mexique. Steve Austin avait dû dénicher quelqu'un aux poches bien pleines, parce qu'il disposait pour sa troupe d'un trois-mâts latin, idéal pour le commerce côtier et percé de sabords pour des rames, comme une galère, le calme plat étant monnaie courante dans le golfe du Mexique. Le bâtiment était armé de gros canons et transportait des pièces de campagne qu'on descendrait à terre une fois à destination. De l'artillerie digne de ce nom, quoi !

Calvin sentit grandir son respect pour l'aptitude d'Austin à mener des entreprises à bien. Naturellement, beaucoup de gens avaient envie de financer une conquête du Mexique – s'ils estimaient l'expédition en mesure de réussir. Et comme il y avait peu de chances de ce côté-là – pas avec un seul bateau et une centaine de « soldats » à la discipline à peu près inexistante –, le fait d'avoir trouvé autant d'argent pour un tel projet prouvait que Steve Austin savait vendre.

Voilà ce qu'il me faut apprendre, se dit Calvin. Je vais observer cet homme et comprendre comment il persuade les gens d'investir dans des projets insensés. Un talent utile.

Le bâtiment vira de bord sur le fleuve, aidé dans sa manœuvre par deux cordages toujours reliés à la berge qui l'empêchaient de s'éloigner dans le brouillard perpétuel de la rive opposée où il risquait de se perdre. Puis il rompit les amarres et se lança dans son long voyage majestueux vers l'embouchure du Mizzippy.

Pas très loin en aval de Barcy, le brouillard de la rive droite s'éclaircit puis disparut bien avant que le bateau ait gagné la pleine mer. Un détail intéressant. Le brouillard ne devait pas être lié au fleuve, mais à la limite du territoire que Tenskwa-Tawa voulait protéger. Calvin se demanda alors s'il y avait aussi du brouillard le long de la côte ainsi qu'entre le Mexique et les régions sous la protection de Tenskwa-Tawa.

Ou Tenskwa-Tawa avait-il conclu une quelconque alliance avec les Mexicas ? Se livrait-il lui aussi à des sacrifices

humains ? Et, si oui, Alvin était-il au courant ? Voilà une idée à creuser. Tous ces nobles sentiments pour interdire l'esclavage et empêcher une guerre sanglante… et en même temps il a pour grand ami un prophète rouge qui fricote avec les sauvages mexicas arracheurs de cœurs.

Calvin l'avait toujours su. Alvin feignait d'être vertueux et de n'employer son pouvoir que pour faire le bien, mais il ignorait tout autant que son cadet ou n'importe qui ce qu'était le bien. Il lui fallait croire que tout ce qu'il accomplissait était noble – quels que soient l'histoire à laquelle il donnait foi et les « nous » qu'il protégeait contre les « eux » –, mais ça ne l'était pas. Jamais. Alvin était comme tout le monde, il faisait ce qu'il voulait dès lors qu'il pensait ne courir aucun risque, se servant du premier pouvoir qui lui tombait sous la main et piétinant tous ceux qui lui barraient le chemin.

Calvin, au moins, se savait ainsi. Il ne se berçait pas d'illusions.

Il parcourut du regard les eaux miroitant au soleil tandis que la brise se prenait dans les voiles, les gonflait et permettait au bateau de tirer des bords jusqu'à l'océan. Un océan lisse, propre, brillant, éclatant. Carrément aveuglant quand le soleil se réfléchissait sur les vaguelettes et projetait la lumière dans les yeux. Tellement propre sous les petits nuages blancs qui défilaient comme à la parade dans le ciel d'un bleu radieux.

Mais, en dessous, l'eau était trouble, le fond vaseux, et des bestioles y rampaient, y dévoraient tout ce qu'elles trouvaient et se faisaient ramasser par des filets de crevettiers comme par la main de Dieu descendue des cieux pour punir les pécheurs. Seulement il ne s'agissait pas de punition, et il n'y avait pas de pécheurs, uniquement des bêtes affamées et brutales qu'on capturait et d'autres qui en réchappaient.

Alvin s'arrange pour vivre à la surface bleue et lumineuse de la mer. Mais pas moi.

Autour de lui, les autres soldats de l'expédition riaient, plaisantaient et se vantaient de leurs futurs exploits au Mexique. Mais il était probable que Steve Austin projetait de débarquer quelque part puis de se servir des pouvoirs de Calvin pour impressionner des alliés potentiels et terrifier les Mexicas. Ces

rieurs, ces vantards, c'étaient des larbins, tous sans exception. Et il n'y avait pas beaucoup de larbins qui vendaient leur courage en même temps que leur personne. Tant qu'on ne leur tirerait pas dessus, tant qu'ils ne verraient pas leurs camarades sous forme de cadavres, ils seraient braves. Mais au premier accrochage ils disparaîtraient.

Bah, pourquoi pas ? Moi aussi.

Pauvre Steve Austin. Tout cet argent pour apporter des canons aux Mexicas.

Mais il pouvait parfaitement réussir. Après tout, il avait avec lui Calvin le Faiseur qui détenait un pouvoir et n'avait pas honte de s'en servir.

N'était-ce pas Calvin qui faisait souffler le vent régulièrement et toujours dans une direction favorable ? Personne à bord ne soupçonnait qu'on le lui devait. Mais quand on me compte à bord, ces ouvertures pour les rames sont superflues.

*

C'était le soir, et tout le monde avait mangé. Un brouillard épais entourait désormais la plantation Cottoner de tous côtés, mais le ciel était dégagé au centre et on distinguait même des étoiles.

Arthur Stuart était fier d'avoir appris à modeler le brouillard. On avait peine à croire que seulement deux semaines plus tôt il apprenait à fondre le fer, et avec une lenteur exaspérante. Mais c'était comme un bambin qui aligne difficilement deux pas de suite et qui galope quinze jours plus tard à toute allure dans la maison et la cour en se cognant dans tout le monde et en s'amusant comme un fou.

Brouillard ou ciel dégagé. Arthur Stuart avait le choix.

« C'est que du brouillard, lui dit Alvin en le voyant aussi excité. T'as pas fabriqué une nouvelle lune ni déplacé une montagne.

— C'est l'temps, fit Arthur Stuart. J'peux changer l'temps.

— T'as fabriqué une barrière autour de genses qu'avaient b'soin de protection. Commence pas à faire le fanfaron et t'avise pas de vouloir décider qui mérite la pluie et qui la mérite pas.

Une fois que t'as lancé une tempête, c'est rudement dur de la faire taire.

— J'vais pas lancer une tempête, dit Arthur Stuart d'un air dédaigneux. Tu m'connais depuis beaucoup d'années et tu m'prends pour Calvin ? »

Alvin eut un grand sourire. « Là-d'sus, j'fais pas la confusion. Mais tu viendras pas m'dire : "C'est pas ma faute, j'connaissais pas !"

— Alors tu vas tout m'apprendre ?

— Tout ce qui m'vient à l'idée.

— Qui t'a appris, à toi ?

— Mes erreurs imbéciles.

— Alors, si tes erreurs imbéciles t'ont tellement aidé, pourquoi tu m'empêches d'apprendre avec le même maître ? »

Alvin, à court de réponse, se contenta de rire.

Puis ce fut le moment pour lui de partir.

« Faut dormir, lui dit Marie la Mort. Partez pas avant d'main matin.

— C'est mieux pour moi la nuit, fit Alvin. Et j'dormirai durant l'voyage. »

Marie la Mort avait l'air déconcertée.

« C'est une affaire qu'il a apprise avec les Rouges, dit Arthur Stuart. Il court durant qu'il dort. On a eu droit à ça la nuit dernière, quand on a traversé le lac. Vous avez pas entendu ?

— Entendu ? Quel bruit ça fait quand on court durant qu'on dort ? » Elle se mit à rire, croyant qu'Arthur Stuart blaguait.

Mais l'instant suivant elle avait à nouveau oublié Arthur. Elle s'était remise à contempler Alvin, et Arthur s'aperçut qu'elle passait beaucoup de temps à l'observer, chaque fois qu'aucune tâche ne la requérait. Elle n'avait pas pour lui le regard ému de Ruth Cottoner. C'était différent. Le sien était extasié. Intense. Comme si elle voulait le posséder des yeux.

Dans le cas de Ruth Cottoner, c'était de l'amour, pas de doute, de l'amour fait de gratitude, de soulagement, de crainte et de confiance en cet homme qui venait de la sauver. Marie la Mort, elle l'aimait aussi, mais d'une autre manière. D'un amour réfléchi. Elle n'avait pas encore obtenu ce qu'elle voulait. Mais elle comptait l'obtenir.

Je ne peux pas savoir ça, se dit Arthur Stuart. Je ne suis pas Peggy, je ne suis pas une torche qui voit dans la flamme de vie des gens.

De toute façon, Peggy n'enverrait pas Alvin là où une autre femme risquait de tomber amoureuse de lui.

Là encore, pour ce qu'en savait Arthur, les femmes tombaient toujours amoureuses d'Alvin qui, trop jeune et trop bêta, n'avait jamais rien remarqué. Il se souvenait parfaitement de quelques exemples. Ça n'allait jamais loin. Le forgeron n'était pas gars à répondre aux avances.

Mais, cette fois, Alvin ne voyait manifestement pas de quelle façon elle le regardait. Peut-être parce qu'elle était plus subtile. Après tout, Arthur ne s'en était pas aperçu non plus avant ce soir. Alors peut-être Alvin ne s'était-il pas rendu compte qu'elle ne le quittait jamais des yeux, qu'elle buvait chacune de ses paroles, qu'elle l'idolâtrait. Mais qu'il s'en soit rendu compte ou non, la jeune femme lui faisait de l'effet. Il n'arrêtait pas de se tourner vers elle. Quand il parlait à quelqu'un, il fallait qu'il lui jette des coups d'œil, comme pour vérifier qu'elle l'avait entendu. Pour s'assurer qu'elle avait saisi une blague qu'eux deux seuls connaissaient.

Mais il n'y avait pas de blagues entre eux, il n'y avait rien, le temps leur avait manqué pour ça. Arthur Stuart était là, non ? Presque toujours, sauf la toute première fois qu'ils s'étaient rencontrés, quand elle l'avait emmené à la cabane dans les marais pour guérir sa mère.

Cette Marie la Mort, tout ce qu'elle voit chez les hommes qu'elle croise, c'est s'ils sont malades ou non et s'ils vont en mourir. Mais, chez Alvin, que voit-elle ? Chez l'homme qui peut empêcher ses cauchemars de se réaliser.

Non, elle voit son pouvoir. Celui de changer le monde, de changer l'avenir. Ou peut-être seulement la puissance de ses bras et ses épaules de forgeron.

Qu'est-ce que j'en ai à faire, de toute manière ? Il n'y a aucune chance qu'Alvin tombe amoureux d'elle. Il ne regarde pas d'autre femme que Peggy – autrement, je le saurais. Alors quelle importance pour moi ?

Et puis Alvin n'est pas le seul ici à pouvoir faire des exploits. Je ne suis peut-être pas capable de guérir les gens comme lui, mais j'ai soutenu l'autre bout de son pont, et ce n'est pas rien. J'ai empêché le fusil de Ruth Cottoner de tirer.

J'ai fait venir le brouillard.

À quoi je pense ? Elle a bien cinq ans de plus que moi. Elle est blanche et française. D'un autre côté, je parle maintenant plutôt bien le français. Et je suis à demi blanc, et puis qu'est-ce que ça changera, n'importe comment, une fois qu'on sera sortis du pays des esclavagistes ?

Non, je suis un gamin à ses yeux, à moitié noir par-dessus le marché, et surtout je suis l'apprenti Faiseur d'Alvin, c'est lui le héros, alors pourquoi est-ce qu'elle poserait les yeux sur moi ?

Une bonne chose qu'Alvin s'en aille, en tout cas. Une bonne chose qu'il doive partir en mission. Ce n'était pas le moment de s'amuser, il y avait trop à faire.

Alvin ne fit pas toute une histoire de son départ. Il avait effectué ses tâches prévues. La Tia, Arthur, Marie la Mort et Rien connaissaient les leurs – détourner l'attention des résidents de la grande maison le temps qu'Arthur Stuart et La Tia libèrent les esclaves et leur apprennent tout ce qu'ils devaient savoir. Ça ne se passerait évidemment pas toujours dans de telles conditions : le maître parti, les esclaves tous enfermés dans leurs cabanes, le surveillant ivre plongé dans un sommeil profond. Et on ne guérirait pas de femme, une fois Alvin parti. Mais ils y arriveraient.

Et la dernière chose que voulait Alvin, c'était que les milliers de réfugiés de Barcy constatent qu'on faisait tout un plat de son départ. Surtout si certains devaient donner libre cours à leurs sentiments et le supplier de rester. Le doute envahirait le camp. En tout cas, ceux qui s'étaient acquittés des tâches importantes de la journée restaient avec eux. Et quand les inquiets commenceraient à demander où se trouvait Alvin, ils pourraient répondre : « Il est parti devant en éclaireur, il revient bientôt. »

Aussi, lorsque ce fut l'heure pour Alvin de prendre la route, la plupart des gens ne s'en aperçurent même pas.

Arthur Stuart, lui, s'en aperçut, mais il ne courut pas derrière le forgeron pour lui dire un dernier mot. Il lui adressa un grand

sourire et le regarda jeter son sac sur son épaule, se glisser sous les arbres et s'enfoncer dans le brouillard.

Lorsqu'il détourna les yeux du point où Alvin avait disparu, il lui sembla que personne n'avait rien remarqué. Sauf Marie la Mort. Elle discutait ostensiblement avec sa mère et deux Français, mais son regard restait fixé là où s'était évanouie la silhouette d'Alvin.

C'est l'amour, se dit Arthur Stuart. La fille est folle d'amour. Ou d'autre chose.

Il fallut un moment pour que les fuyards s'installent. Ils n'avaient pas beaucoup dormi, on aurait donc pu les croire fatigués, et les enfants, eux, avaient sombré dans le sommeil aussitôt leur estomac plein. Mais pour des tas de raisons – conversations, étonnement, inquiétude – ce n'est qu'une heure ou deux après la fin du repas, une fois la vaisselle faite, que s'apaisèrent les bourdonnements du camp.

Arthur savait qu'il avait besoin de dormir comme tout le monde, peut-être même davantage. Mais il s'assura d'abord que le brouillard était en place. C'était sa première tâche, et s'il la ratait, à quoi serait-il bon ? Il fit donc une dernière fois le tour du camp. Deux Noirs juste libérés de l'esclavage dans la plantation Cottoner le virent et vinrent le remercier, mais il refusa leurs remerciements et leur répondit qu'il ne leur avait rien donné que Dieu ne leur avait déjà accordé, puis il s'excusa pour finir son tour d'inspection.

Lorsqu'il regagna la grande demeure, presque tout le monde dormait. Et il s'aperçut soudain qu'il n'avait même pas prévu ne serait-ce qu'une couverture pour lui.

Aucune importance. L'herbe était sèche, l'air doux, et il se fichait des insectes. Il trouva un coin désert non loin de la lisière du brouillard où personne ne dormait, il s'y assit et entreprit de se frotter sous les pieds avec de l'herbe, ce qui le soulagea après une journée de marche. Ses chaussures étaient quelque part près de la maison, il s'en souvenait à présent. Il les récupérerait au matin ou il s'en passerait. Les chaussures, c'était utile en hiver, mais des boulets à traîner en été quand on avait surtout envie de sentir la terre sous ses pieds.

« Comme ça, il est parti », dit Marie la Mort.

Arthur n'avait même pas remarqué son approche. Il se maudit tout seul. Alvin savait toujours qui se trouvait à proximité. Et Arthur Stuart arrivait à voir les flammes de vie, celles qui n'étaient pas trop loin, en tout cas. Il n'avait pas l'habitude de regarder, voilà tout. Ils étaient à présent des centaines à dormir autour de lui. Il n'avait pas fait attention.

« Et c'est toi l'Faiseux, asteure, poursuivit Marie la Mort.

— Apprenti Faiseux, rectifia Arthur Stuart. Et encore. Mon vrai talent, c'est d'apprendre les langues. »

Elle lui dit quelque chose dans une langue qui rappelait à la fois l'espagnol et le français.

« Faut d'abord que j'les apprenne, dit Arthur. J'ai pas déjà toutes les langues qu'existent dans la tête. »

Elle rit légèrement. « Qu'esse ça fait de voyager tout l'temps avec lui ?

— C'est comme accompagner un beau-frère qui vous traite des fois comme un p'tit drôle et d'aut' fois comme une grande personne. »

Elle sourit et secoua la tête. « Ça doit être merveilleux de l'voir faire toutes ces nobles choses.

— Souventes fois, il fait pas plusse d'une noble action avant l'déjeuner, et après c'est fini pour l'restant d'la journée.

— Tu m'taquines, dit-elle.

— Tu veux connaître comment c'est ? fit Arthur Stuart. Demande à ta mam si ça lui fait de l'effet quand elle te voit trouver que quèqu'un est malade et qu'il va en mourir.

— Comment on s'habitue à des affaires de même ?

— J'essaye pas de m'habituer, dit Arthur. J'essaye d'apprendre à devenir comme lui.

— Quofaire ? Quofaire t'as b'soin de connaître tout ça quand, lui, il y arrive tellement mieux ? »

Ne se rendait-elle donc pas compte qu'elle le blessait terriblement en disant une chose pareille ? « Ben, c'est quand même une chance que j'ai appris quèques affaires, tu crois pas ? fit-il. Sinon, nous faudrait des masses de veilleurs cette nuit, et combien on trouverait de gardes de confiance dans ce groupe, d'après toi ?

— Alors c'est toi qu'as créé l'brouillard ? C'est pas lui ?

— Il l'a commencé, pour me montrer. Et j'ai fait l'restant.

— Et tu pourras l'refaire demain ?

— J'espère, dit Arthur Stuart, par rapport qu'on pourra pas emmener ce brouillard. Si on passe une deuxième nuitée icitte, il restera plus arien à manger dans la plantation et les Cottoner crèveront d'faim.

— Ils crèveront pas d'faim – ils ont pus tous leurs esclaves à nourrir, souviens-toi. » Elle s'étendit sur le dos dans l'herbe. « Si j'pouvais voyager avec lui, je serais heureuse à chaque minute de la journée.

— Ça marche pas d'même pour moi. Un jour sur deux, je m'cogne le pied ou j'mange quèque chose qui m'donne mal au tcheur. Mais sinon, c'est plutôt l'extase.

— Quofaire tu m'taquines ? J'fais arien d'autre que dire ce que j'ai sus l'tcheur.

— Il est marié. Et sa femme, c'est ma sœur.

— Sois pas jaloux pour ta sœur, fit Marie la Mort. Je l'aime pas de cette mayère-là. »

Oh si, songea Arthur Stuart. « Bien content de l'entendre, dit-il.

— Tu peux m'aider ? demanda-t-elle.

— T'aider à quoi ?

— Le globe d'eau cristallisée qu'il a créé, celui que j'ai transporté…

— Si j'me souviens bien, un couple de gars qu'avaient l'béguin pour toi ont poussé la brouette une grande partie d'la journée. »

Elle chassa la pique d'un geste de la main. « Quand j'regarde dedans, ce que j'vois me fait peur.

— Qu'esse tu vois ?

— Toutes les morts du monde, répondit-elle. Tellement que j'peux même pas dire qui meurt. »

Arthur Stuart frissonna. « J'connais pas comment ça marche. P't-être qu'on voit seulement ce qu'on a l'habitude de voir. Tu connais déjà comment voir la mort, alors c'est ce que tu vois. »

Elle hocha la tête. « C'est logique. J'allais te demander ce que tu vois, toi.

— Ma mère, dit Arthur Stuart. Après voler. Elle m'emporte vers la liberté.

— Alors t'es né en esclavage.

— Ma mère a usé toutes ses forces pour m'emporter et elle en est morte.

— Très courageux d'sa part. Très triste pour toi.

— J'avais d'la famille. Deux familles. Une noire, les Berry, ils ont fait semblant d'être mes vrais parents un moment, comme ça personne connaissait que j'étais un marronneux. Et les Guester, la famille blanche qui m'a vraiment élevé. La belle-mère d'Alvin, la vieille Peg, elle m'a adopté. Et c'est ça qu'elle voulait. Mais Alvin a plusse été mon père que l'père de Peggy, m'est avis. Il tient une aubarge, et c'est un vaillant bougre. Il a aidé des masses d'esclaves à rejoindre la liberté. Et il m'a toujours fait bon accueil, mais c'est Alvin qui m'a emmené partout et m'a tout montré.

— Et tout ça avant tes vingt ans.

— M'est avis qu'on a pas 'core fini, dit Arthur Stuart.

— Alors toi tu peux m'taquiner mais pas moi ?

— J'connaissais pas que t'étais après m'taquiner.

— Tu parles donc pas toutes les langues. » Elle éclata d'un rire moqueur.

« Si ça t'fait arien, c'est p't-être l'heure de dormir.

— Te fâche pas après moi, apprenti Faiseux. On a beaucoup d'travail à faire ensemble. On devrait être amis.

— On est amis, fit Arthur Stuart. Si c'est ça qu'tu veux.

— C'est ça que j'veux. »

Il réfléchit mais s'abstint de répliquer : Comme ça, je te servirai à rester près d'Alvin, m'est avis.

« Et toi ? » reprit-elle.

Qu'est-ce que ça peut faire, ce que je veux ? « 'videmment, répondit-il. Tout marchera mieux si on est amis.

— Et un jour tu m'aideras à comprendre ce que j'vois dedans le globe d'Alvin ?

— J'comprends déjà pas ce que j'vois dans ma soupe, répondit Arthur Stuart. Mais j'essayerai. »

Elle roula sur un bras, se pencha et lui planta un baiser sur le front. « J'vais mieux dormir asteure que j'connais que t'es mon ami et que tu vas m'apprendre des affaires. »

Puis elle se leva et s'en alla.

Toi, tu vas peut-être mieux dormir, songea Arthur, mais pas moi.

X
Le Mizzippy

Alvin avait du mal à entendre le chant vert dans ce pays. Ce n'était pas seulement dû à la dissonance des plantations successives de coton cultivées par des esclaves qui émettaient un bourdon monocorde, amer et plaintif sous la musique du vivant. C'étaient aussi ses propres inquiétudes, ses propres craintes qui distrayaient son attention et l'empêchaient d'écouter autant qu'il aurait fallu la vie autour de lui.

Confier à Arthur les tâches de Faiseur qu'exigeait cet exode était dangereux, non pas que le jeune homme pût faire preuve de mauvaise volonté, mais parce qu'il y avait tant de choses qu'il ignorait. Non seulement dans le domaine d'activité du Faiseur, mais aussi sur la vie, sur les conséquences qu'entraînait toute intervention. Alvin lui-même n'en était pas expert pour autant – pas plus que Margaret, car si elle voyait beaucoup de chemins, elle hésitait sur ceux qui menaient en lieu sûr. Mais il en savait plus long qu'Arthur Stuart du simple fait d'avoir davantage vécu et d'avoir eu l'œil à tout.

Pire, le commandement du camp se trouvait entre les mains de La Tia et – dans une moindre mesure – de Marie la Mort et sa mère. Il ne connaissait La Tia que depuis la veille de la traversée du lac. C'était une femme habituée à détenir davantage de pouvoir que son entourage – comment traiterait-elle Arthur Stuart maintenant que le forgeron n'était plus là pour veiller sur lui ? Si seulement Alvin pouvait voir dans le cœur des gens ! La Tia n'avait peur de rien, ce qui voulait dire qu'elle était candide ou bien inconsciente.

Et Marie la Mort. À l'évidence, elle en pinçait pour Arthur Stuart – ça se remarquait à sa façon de le regarder, de rechercher sa compagnie, de rire à ses traits d'esprit. Bien

entendu, le gamin n'y voyait que du feu, il n'avait pas l'habitude de côtoyer des femmes et, comme Marie la Mort n'était pas femme à conter fleurette ni femme facile, il aurait du mal à en saisir les signes par manque d'expérience. Mais si, durant l'absence d'Alvin, elle s'arrangeait pour qu'il s'en aperçoive, après tout ? Que ferait Arthur Stuart, sans surveillance, en compagnie d'une femme qui risquait d'être beaucoup plus expérimentée que lui ?

Alvin nourrissait aussi des appréhensions sur la prise en charge des esclaves des plantations où ils feraient halte en cours de route. Mais, comme avait dit La Tia quand il avait suggéré qu'il ne serait peut-être pas judicieux de grossir encore le nombre des fuyards : « C'est une marche vers la liberté, mon vieux ! Qui tu vas laisser derrière toi ? Ces genses ont moins b'soin de liberté, tu crois ? Quofaire c'est nous autres les élus ? Ils sont autant israélites que nous autres ! »

Israélites. Tout le monde comparait évidemment leur fuite à l'exode d'Égypte, ce que venaient renforcer les noyés de l'armée de « Pharaon » lors de l'effondrement du pont. Le brouillard, c'était la colonne de fumée. Et quel rôle tenait Alvin dans tout ça ? Celui de Moïse ? Sûrement pas. Mais c'était ce que beaucoup pensaient.

Pas tout le monde pourtant. La colère couvait au sein du groupe. La colère d'un certain nombre de gens qui avaient fini par détester toute forme d'autorité, et pas uniquement celle des Espagnols ou des propriétaires d'esclaves. La colère du vieux Bart, le majordome des Cottoner – son cœur débordait de fureur. Alvin se demanda comment il avait réussi à la contenir toutes ces années durant. Le vieux Bart arrivait encore à se maîtriser, et il s'était considérablement calmé maintenant qu'il constatait l'ampleur de la tâche de conduire tous ces gens sans encombre à travers le pays esclavagiste. Ça ne lui faisait pas de mal d'avoir vu Arthur Stuart et La Tia se servir de pouvoirs qu'aucun Noir de sa connaissance n'avait jamais employés – et des tas de Blancs de la compagnie faire ce qu'ils leur demandaient. C'était déjà un monde nouveau.

Mais ils passeraient par une autre plantation où les esclaves avaient beaucoup plus souffert que chez les Cottoner, et la

colère du vieux Bart allait se ranimer, ses collègues de son ancienne maison se rendraient compte de sa fureur, ce qui raviverait la leur. C'était humain et la situation n'en devenait que plus dangereuse.

Combien d'autres encore détenaient un peu d'autorité comme le vieux Bart ? Sans parler de ceux qui causeraient des ennuis pour le seul plaisir de jouer les fauteurs de troubles. Ils n'allaient tout de même pas annoncer dans chaque plantation : On va libérer tous ceux qui sont gentils et charitables, les autres, ceux qui ont le fond méchant ou qui sont trop en colère pour agir pacifiquement, vous allez rester ici et subir le fouet.

Comme Moïse, on emmènerait tous ceux qui étaient en esclavage. Et, comme Moïse, on n'imaginerait pas que certains d'entre eux se débrouilleraient peut-être pour ériger un veau d'or qui détruirait l'exode avant l'arrivée en terre promise.

La terre promise. Voilà le gros souci. Où allait-il bien pouvoir les mener ? Où était le pays du lait et du miel ? Le Seigneur n'était pas apparu à Alvin dans un buisson ardent. Ce qu'il avait vu de plus approchant d'un ange, c'était la nuit noire où était apparu dans sa chambre Tenskwa-Tawa un Rouge, à l'époque, qui ne dessoûlait pas et s'appelait Lolla-Wossiky – dont il avait guéri l'œil aveugle. Mais Lolla-Wossiky n'était pas Dieu ni même un ange comme celui qui avait lutté avec Jacob. C'était un homme accablé par la douleur de son peuple.

C'était pourtant le seul ange qu'avait jamais vu Alvin, ou dont il avait jamais entendu parler, sauf si on tenait compte de ce que le mari de sa sœur, Armure-de-Dieu Weaver, avait vu dans l'église du révérend Thrower quand Alvin était enfant. Quelque chose qui miroitait et qui courait à toute allure dans les murs, et Thrower avait failli devenir fou en le voyant, mais Armure-de-Dieu n'avait pas pu en distinguer davantage. Et c'était ce qui existait de plus surnaturel dont une connaissance d'Alvin s'était jamais approchée.

Oh, les miracles n'avaient pas manqué dans la vie d'Alvin, des tas d'événements étranges, dont certains merveilleux. Peggy qui veillait sur lui durant toute son enfance sans même qu'il s'en doute. Les pouvoirs qu'il avait découverts en lui, l'aptitude à voir dans le cœur du monde, à le convaincre de changer et

devenir meilleur. Mais aucun ne lui avait permis de savoir ce qu'il devait faire d'une minute sur l'autre. Il devait se dépatouiller du mieux qu'il pouvait en suivant les conseils qu'il trouvait. Mais personne, pas même Margaret, ne détenait la vérité – une vérité tellement vraie qu'on la reconnaît tout de suite et qu'on ne peut douter de son bien-fondé. Alvin conservait toujours une ombre de doute parce qu'on ne connaît jamais rien, même pas ce qu'on a au fond du cœur.

À force de ressasser de telles pensées sans parvenir à aucune conclusion, il s'aperçut bientôt qu'il avait les jambes fatiguées et les pieds douloureux – ce qui ne lui était pas arrivé en courant depuis que Ta-Kumsaw lui avait appris à entendre le chant vert et à le laisser lui communiquer la vigueur de toute la vie qui l'entourait.

Ça n'ira pas, comprit-il. Si je cours comme un homme normal, je progresserai si lentement que la nuit ne me suffira pas pour atteindre le fleuve. Il faut que je m'enlève toutes ces idées de la tête et que je laisse le chant m'envahir.

Il fit donc la seule chose qui lui venait à l'idée pour interdire l'accès aux pensées indésirables.

Il projeta son esprit, chercha la flamme de vie de Margaret, une flamme qu'il connaissait aussi bien que lui-même. Il la trouva… et là, juste sous sa flamme de vie, brillait l'étincelle éclatante du bébé qu'ils avaient conçu ensemble. Alvin se concentra sur le bébé, s'efforça de pénétrer dans son organisme miniature, de sentir les battements du cœur, la circulation du sang, la force que lui transmettait Margaret, de voir comment ses petits muscles jouaient et s'étiraient sous sa pression.

L'exploration de cette nouvelle vie, de cet homme à venir, fit passer au second plan toutes les inquiétudes d'Alvin. Le chant vert lui revint alors, et son fils en faisait partie intégrante, les battements de son cœur concouraient au rythme des arbres, des petits animaux, de l'herbe et, oui, même du coton que cultivaient les esclaves, de tout le vivant. Les oiseaux dans le ciel, les insectes qui rampaient sous ou sur la terre, les mouches et les maringouins, tous participaient à la musique. Les alligators sur les berges des rivières alanguies et des étangs stagnants, les cerfs qui broutaient toujours dans les boqueteaux

qui n'avaient pas encore cédé la place aux champs de coton, les petites herbes capables de guérir ou de tuer, les poissons dans l'eau et le ronron de la population endormie qui, la nuit, faisait à nouveau partie du monde au lieu de le combattre comme la plupart des gens toute la sainte journée.

Il n'était donc plus fatigué ni endolori, mais alerte, débordant d'énergie et en pleine forme, lorsqu'il atteignit les berges du Mizzippy. Il avait croisé beaucoup de pistes de chariots mais rien qu'on pût qualifier de route, car dans la région les meilleures routes restaient les voies fluviales, et la plus grande de toutes le Mizzippy.

Il faisait nuit, mais le ciel s'éclairait d'un grand nombre d'étoiles et d'un mince croissant de lune. Alvin voyait le large fleuve, dont chaque vaguelette renvoyait une parcelle de lumière, s'étirer à gauche comme à droite. À mi-largeur se dressait pourtant le brouillard perpétuel qui protégeait la rive occidentale des ambitions fébriles et sans bornes des Européens.

Il ne faisait aucun doute que Tenskwa-Tawa était au courant de la venue d'Alvin. Sa belle-sœur, Becca, était tisserande des fils de la vie. Elle avait forcément remarqué celui d'Alvin et son déplacement vers la frontière entre les Blancs et les Rouges. Tenskwa-Tawa l'avait appris. Il le savait, si Alvin venait droit vers le fleuve au lieu de le longer vers le nord ou vers le sud, c'était parce qu'il voulait le traverser. Parce qu'il voulait lui parler.

Ce n'était pas une habitude chez Alvin. Il ne voulait pas gêner. Il fallait que l'affaire soit importante pour qu'il se déplace. Tenskwa-Tawa comprendrait et viendrait à sa rencontre.

Ou pas. Après tout, Tenskwa-Tawa n'était pas homme à venir sur l'ordre d'Alvin. S'il était occupé, Alvin allait devoir attendre. Ça n'était jamais arrivé, ou du moins il avait peu attendu. Mais le forgeron savait que ça pouvait se produire, et il était prêt à prendre son mal en patience. Le temps nécessaire.

Mais si Tenskwa-Tawa ne venait pas du tout, qu'est-ce qu'il faudrait en conclure ? Que sa réponse était négative ?

Que ces cinq mille enfants d'Israël en tout cas des enfants de Dieu, à moins qu'il ne voie rien de plus en eux que des enfants de parents impuissants mais des êtres humains tout de même –, il refusait de les laisser passer ? Que ferait Alvin dans ce cas ?

Il regarda vers l'aval, mais pas avec les yeux. Il chercha les flammes de vie de l'expédition vers le nord partie de Barcy dans l'après-midi afin de ramener les esclaves marrons. Très bien – elle n'avait guère avancé le premier jour et restait encore loin. Du groupe se dégageait un sentiment de colère et de malaise, tandis que les hommes soûls vomissaient, que ceux qui avaient dessoûlé souffraient de maux de tête, que ceux qui regrettaient de ne pas être soûls maugréaient contre le manque d'intérêt du voyage et les maigres plaisirs à bord d'un bateau militaire.

Encore plus loin voguait le navire qui transportait Calvin. Beaucoup de colère sur ce bâtiment aussi – mais d'une autre nature, comme un sentiment amer de droits longtemps différés. Calvin avait trouvé une bande animée des mêmes idées que lui, des aigris qui pensaient que le monde leur devait quelque chose et tardait à les payer. Allaient-ils vraiment au Mexique ? Calvin était-il assez bête pour participer à cette expédition démente ? Où qu'ils aillent, Alvin savait qu'ils créeraient des ennuis sitôt arrivés.

Mais il se demandait surtout comment il allait traverser le fleuve.

Bâtir un pont pour lui seul ne paraissait pas très raisonnable. Une traversée à la nage serait longue, d'autant plus ardue tout habillé et lesté d'un soc d'or – lequel faisait une excellente ancre mais un bien piètre radeau.

Il entreprit donc de longer le fleuve vers l'amont. L'ennui, c'était qu'un enchevêtrement d'arbres et de broussailles le bordait, mais qu'en s'en écartant on ne voyait plus s'il y avait une barque amarrée à la rive. Ce n'était pas un pays propice à la culture ni à la pêche, et il y avait peu de chance pour que des colons se soient établis à proximité. Sans oublier les alligators – il voyait leurs flammes de vie, légèrement atténuées par le sommeil sauf chez les plus affamés. Ils ne cracheraient pas sur une portion de chair humaine à digérer dans la chaleur du lendemain en se prélassant sur la berge du fleuve.

Ne te réveille pas pour moi, murmura-t-il à un saurien aux aguets non loin de là. Reste où tu es, je ne suis pas pour toi aujourd'hui.

Il finit par comprendre qu'il ne trouverait pas de barque à moins d'en fabriquer une.

Il dénicha donc un arbre mort à moitié abattu – le rivage n'était pas entretenu et n'en manquait pas – et convainquit ses dernières racines encore accrochées dans la terre de lâcher prise. Dans une gerbe d'éclaboussures l'arbre bascula dans l'eau et, au bout d'un moment, Alvin l'avait débarrassé de toutes les branches qui le gênaient. L'arbre était resté debout, en partie mort, assez longtemps pour que le bois soit sec et flotte bien. Il lui donna une forme un peu plus appropriée puis se fraya un chemin entre les broussailles en marchant sur des racines jusqu'à ce qu'il parvienne assez près de la souche et ne soit pas obligé de patauger trop loin dans l'eau pour l'atteindre.

La chevaucher s'avéra une opération délicate car elle avait tendance à rouler sur elle-même, et Alvin se dit qu'elle devait beaucoup ressembler au grand arbre que charriait la rivière Hatrack en crue le jour où il était né. Ce qui a tué mon frère Vigor me sert aujourd'hui à traverser.

Mais ce rappel du passé lui remit en mémoire ses années d'enfance, quand tous les accidents qui lui arrivaient avaient manifestement un rapport avec l'eau. Son père en avait fait l'observation, et il ne s'agissait pas non plus d'une vague superstition née d'un ensemble de coïncidences. L'eau s'efforçait de le tuer, voilà ce qu'avait dit Alvin senior.

Et ce n'était pas complètement faux. L'eau en elle-même ne voulait pas, ni ne souhaitait, lui faire du mal ni rien. Mais elle déchire, rouille, érode, dissout, décompose tout ce qui passe sur, sous ou à travers elle. L'instrument naturel du Défaiseur.

À la pensée de son ancien ennemi qui l'avait si souvent entraîné au seuil de la mort, il retrouva l'étrange sensation souvent éprouvée dans son enfance. L'impression que quelque chose l'observait à la limite de son champ de vision. Mais quand il tournait la tête, l'observateur fuyait, semblait-il, jusqu'à la nouvelle limite du champ de vision. Il ne voyait jamais rien. Le néant. Mais c'était ça l'ennui : le Défaiseur était le néant, du

moins aimait-il le néant et souhaitait-il tout réduire à néant, et il ne prendrait pas de repos avant que tout soit détruit, balayé, envolé.

Alvin s'opposait à lui. Un gringalet futile, pathétique, voilà ce que je suis, se dit-il. Je ne bâtis pas aussi vite que le Défaiseur détruit. Mais il me déteste quand même parce que j'essaye.

À moins qu'il ne me déteste pas. Il n'est peut-être qu'une bête sauvage sans cesse affamée, et j'ai tout bonnement pour lui l'odeur d'une proie. Aucune malveillance là-dedans. La destruction ne participait-elle pas de la construction ? L'une et l'autre appartenaient au grand cycle de la nature. Pourquoi serait-il l'ennemi du Défaiseur alors qu'ils travaillaient en réalité ensemble, Faiseur et Défaiseur, le premier reconstruisant à l'aide des décombres de ce que détruisait l'autre.

Alvin frissonna. À quoi jouait-il ? À quoi pensait-il ?

Une flamme de vie brillait non loin de lui. Très affamée. L'alligator auquel il avait dit de se tenir à l'écart. Manifestement, l'animal avait changé d'avis à la vue d'Alvin debout jusqu'aux cuisses dans le Mizzippy, les mains posées sur une souche flottante, chargé d'un sac pesant jeté sur son épaule.

Alvin sentit les mâchoires se refermer dans un claquement sur sa jambe et aussitôt le tirer vers le fond d'une secousse qui lui fit perdre pied et couler.

Il lutta pour empêcher ses réflexes naturels de réagir – battre des bras, pris de panique, pour remonter respirer en surface ne servirait pas à grand-chose alors qu'un alligator lui retenait la jambe.

Le saurien secouait la tête violemment, et Alvin sentit une brutale traction sur son fémur au niveau de la hanche. Au prochain coup, il allait se déboîter.

Le forgeron se projeta dans l'esprit de l'alligator pour le persuader de lâcher prise. Rien de plus simple que de dire à un animal au cerveau réduit comment voir le monde. Ça ne se mange pas, ce n'est pas une proie, va-t'en.

Seulement l'alligator ne s'intéressait pas à son discours. Ce qu'Alvin sentait dans sa flamme de vie, c'était un élément ancien et malveillant. La bête n'avait pas faim. Elle voulait

uniquement le tuer. Il la sentait impatiente de le réduire en charpie, comme prise d'une frénésie croissante.

Et il sentait d'autres flammes de vie s'approcher. D'autres alligators, attirés par la lutte dans l'eau.

Pourquoi cet animal ne répondait-il pas à ses injonctions ?

Parce que tu es dans l'eau, crétin.

Non, je me suis trouvé dans l'eau des centaines de fois sans risque, et…

Pas le temps de régler ça maintenant. Si je n'y arrive pas par la persuasion, je vais m'y prendre différemment.

Alvin envoya sa bestiole sous lui, obstrua les narines du saurien et lui dit qu'il avait besoin d'air, qu'il ne pouvait pas respirer.

Aucune importance. L'alligator n'en tint aucun compte.

Alvin sut alors qu'il se battait contre un adversaire autrement dangereux qu'un alligator. Les animaux tenaient à la vie et ne l'oubliaient jamais. Donc, si cet alligator se fichait de ne pas pouvoir respirer…

Une autre secousse. Alvin sentit l'articulation de sa hanche se disloquer. Désormais, seuls des ligaments, des muscles et sa peau retenaient sa jambe au reste du corps. L'alligator les déchiquetterait en un rien de temps.

La douleur était atroce, mais Alvin la chassa de son esprit. Il n'avait pas fait tout ce chemin, surmonté tous les dangers qui le parsemaient pour trouver dans un fleuve une mort que le Défaiseur avait tant de fois voulu lui infliger par le passé.

Alvin se décrocha le sac de l'épaule et en fourra l'extrémité pesante dans la gueule de l'alligator.

Un bout du soc vivant entre les dents, l'alligator voulut happer le reste. Ce qui voulait dire relâcher sa prise sur la jambe de sa victime. Alvin ne pouvait pourtant pas la dégager – ses muscles ne fonctionnaient pas correctement à cause des os déboîtés, et sa jambe refusait de lui obéir. Il ne pouvait pas non plus tendre le bras sous lui et la libérer car il avait besoin de ses deux mains pour tenir le soc. Pour ce qu'il en savait, ce que voulait le Défaiseur, c'était qu'il lâche le soc, qu'il le perde au fond du fleuve, et Alvin refusait d'en arriver là. Il avait mis une

bonne part de lui-même dans ce soc, et il n'était pas question de l'abandonner sans se défendre mieux que ça.

Les autres alligators n'étaient plus très loin. Alvin pénétra dans le plus proche et voulut le pousser à attaquer celui qui le retenait. Mais la bête, bien que dépourvue de toute malveillance, ne lui répondait pas non plus. Elle craignait de lui obéir. Le Défaiseur inspirait plus fortement la peur en son cœur qu'Alvin la faim. Elle battit en retraite. Tous ses congénères attendirent en demi-cercle à quelques brasses et suivirent la lutte dans l'eau.

L'alligator cherchait toujours à ronger le soc, et, chaque fois qu'il refermait les mâchoires, Alvin enfonçait l'outil de plus en plus profond entre elles. Le soc était plus épais que la jambe d'Alvin. Finalement, comme les dents ne la serraient plus, le forgeron parvint, d'une torsion de toute sa personne, à dégager sa jambe blessée.

À cet instant, l'alligator réagit et voulut prendre le large, le soc dans la gueule. Mais Alvin se tenait prêt. Il se laissa tomber sur le dos de l'animal et lui enserra la tête dans une étreinte puissante, bloquant fermement les mâchoires sur le soc.

L'alligator n'en fut pas gêné. Le soc était pourtant trop gros pour que ses mâchoires se referment autour, et Alvin les serrait si fort qu'il ne pouvait ni l'avaler ni ouvrir la gueule pour s'en débarrasser. Par-dessus le marché, ses narines étaient toujours bouchées et, contrairement au forgeron qui avait repris plusieurs fois sa respiration durant la lutte, l'alligator, lui, n'avait avalé aucune goulée d'air depuis plusieurs minutes. Combien de temps pouvaient tenir des poumons d'alligator ?

Longtemps, finit par comprendre Alvin qui s'accrochait en serrant de plus en plus fort.

Au bout d'un moment, il s'aperçut que la bête ne fouettait plus l'eau de sa queue.

Il continua néanmoins de lui bloquer la gueule.

Oui, ça y était. Une ultime convulsion, une vague tentative de remonter à la surface pour respirer.

À cet instant, Alvin lui débloqua les narines. Parce qu'il n'était pas question que le Défaiseur l'amène à tuer un alligator

parfaitement innocent qui n'aurait fait de mal à personne si on ne l'y avait pas forcé.

Alvin se redressa, en équilibre sur sa jambe valide, et souleva la tête du saurien hors de l'eau. Aussitôt, l'animal se mit à battre faiblement de la queue, aspira de l'air par ses narines et sa gueule en partie obstruée. Alvin le balança en travers de la souche. La gueule resta ouverte un long moment, et il en profita pour en retirer prestement le sac contenant le soc. Puis il repoussa la bête dans l'eau, et cette fois, lorsqu'il lui dit de s'en aller, elle l'entendit et s'éloigna d'une nage hésitante.

Les autres alligators se jetèrent sur leur congénère affaibli et l'entraînèrent sous l'eau.

Non ! s'écria Alvin dans leur esprit. Lâchez-le. Allez-vous-en. Lâchez-le.

Ils obéirent.

Et tandis qu'ils s'en repartaient tous, Alvin crut, l'espace d'un instant, voir à leur côté une créature reptilienne qui n'était pas du tout un alligator mais plutôt une salamandre ardente dont les eaux boueuses du Mizzippy étouffaient l'éclat.

Était-ce là ce qu'avait aperçu Thrower dans son église quand Armure-de-Dieu l'avait découvert recroquevillé de terreur devant ce qui courait sur les murs ? Ou mes yeux me jouent-ils des tours à cause de la douleur… tellement… insupportable.

Alvin traîna sa jambe estropiée et son sac jusque sur la berge où il resta étendu, le souffle court.

Il comprit alors que le Défaiseur avait quand même remporté une victoire. Il ne voulait pas que je traverse le fleuve. Donc je dois y arriver, et sans tarder, sinon il gagne encore.

Aidé de l'eau qui supportait en partie le poids atroce de sa jambe déboîtée, Alvin gagna la souche, moitié sautillant, moitié nageant, puis déposa le soc dessus et se hissa à son tour. La manœuvre nécessita davantage que sa seule force physique – il dut faire appel à son pouvoir pour empêcher la souche de rouler sur elle-même et de l'entraîner avec elle. Mais il finit par grimper entièrement dessus et pagaya à la main jusque dans le courant du fleuve.

Devant lui, la muraille de brume attendait. C'était la sécurité. S'il arrivait jusque-là, il se trouverait sous l'influence de

Tenskwa-Tawa qui bénéficiait de tout le pouvoir du peuple rouge derrière la création de ce brouillard. Le Défaiseur ne pourrait sûrement pas l'y suivre.

Alvin continuait d'avancer malgré la chape de douleur qui menaçait de le plonger dans l'inconscience. Il n'arrivait pas à se concentrer suffisamment pour pagayer plus vite ou plus facilement. Ni pour s'occuper de sa hanche déboîtée. Il continuait de pagayer sans relâche, conscient que le courant l'entraînait vers la gauche, plus loin vers l'aval qu'il ne le voulait.

Le brouillard se referma sur lui. Et, balayé par une vague de soulagement, il finit par sombrer peu à peu dans l'inconscience.

*

Il se réveilla et trouva un Noir penché sur lui.

L'homme parlait une langue qu'Alvin ne comprenait pas. Mais il l'avait déjà entendue. Même s'il ne se rappelait pas où.

Alvin était allongé sur le dos. Sur la terre ferme. Il avait dû réussir sa traversée.

À moins que quelqu'un l'ait trouvé sur le fleuve et transporté jusqu'à l'autre rive.

Il avait du mal à se concentrer.

La voix de l'homme se fit plus pressante. Puis le sens de ses paroles devint parfaitement clair lorsque de grandes mains puissantes tirèrent sur sa jambe blessée pendant que deux autres poussaient sur le haut de sa cuisse. L'os frotta contre l'os dans une explosion de douleur atroce. En vain. Le fémur refusa de se remettre en place et, lorsqu'on laissa sa jambe revenir à sa position déboîtée, la douleur devint trop forte ; Alvin s'évanouit.

Il se réveilla à nouveau, peut-être peu de temps après, et l'homme se mit encore à parler et à gesticuler. Alvin leva une main affaiblie. « Attendez, dit-il. Attendez un peu. »

On comprit peut-être ses paroles ou son geste, mais on n'en montra rien. Il vit alors qu'ils étaient plusieurs autour de lui, décidés à remettre sa hanche en place, et rien de ce qu'il disait n'allait les en empêcher.

Aussi, avec l'énergie du désespoir, il passa son organisme en revue, trouva les ligaments qui bloquaient le passage, et cette

fois, lorsqu'ils tirèrent et poussèrent, Alvin fut en mesure de faciliter l'opération pour que la tête du fémur passe les obstacles en douceur. L'espace d'un instant, l'os se tint en équilibre au bord de la cavité, puis, dans un à-coup, il réintégra son logement d'origine.

Alvin s'évanouit une nouvelle fois.

À son réveil, il était ailleurs, sous un toit, sans personne autour de lui, mais il entendait des voix dans une langue étrange – pas la même langue que précédemment – qui lui arrivaient du dehors.

Du dehors de quoi ?

Ouvre les yeux, couillon, et vois où tu es.

Une cabane. Vieille. Qui avait grand besoin de torchis neuf pour colmater les trous dans les murs. Inhabitée depuis longtemps, manifestement.

La porte s'ouvrit. Un autre Noir entra. Alvin lui trouva alors un air familier. Il portait un costume de plumes et de peaux animales disposé de façon à donner l'impression, mais l'impression seulement, d'une nudité décorée. Pas comme un Rouge. Mais peut-être comme un Africain. Peut-être comme il se serait vêtu sur sa terre natale avant qu'on l'emmène en esclavage.

Mais Alvin l'avait déjà vu. Sur le pont d'un bateau.

« Apprendre anglais », fit l'homme.

C'était vrai, les esclaves à bord parlaient un peu anglais. Certains parlaient espagnol et la plupart la langue des Mexicas, mais ces deux idiomes restaient un mystère pour le forgeron.

« T'étais sur le *Yazoo Queen* », dit Alvin.

L'homme parut déconcerté.

« Bateau, insista Alvin. Toi. »

L'homme hocha joyeusement la tête. « Toi sur bateau ! Toi mis moi… nous… partis bateau !

— Oui, fit Alvin. On vous a libérés. »

L'homme se jeta à genoux près de la natte d'Alvin et se pencha pour le serrer dans ses bras. Alvin répondit à son étreinte.

« Depuis quand j'suis icitte ? » demanda-t-il.

L'homme fut à nouveau dérouté. Le forgeron l'avait visiblement poussé hors des limites de son anglais.

Alvin voulut se redresser sur son séant, mais l'homme le repoussa en arrière.

« Dormir dormir, fit le Noir.

— Non, j'ai ben assez dormi, dit Alvin.

— Dormir dormir ! » insista l'autre.

Comment Alvin pouvait-il lui expliquer qu'il s'était examiné la jambe pendant qu'ils discutaient et s'étreignaient, avait trouvé toutes les blessures – les points douloureux de l'articulation, ceux où les dents de l'alligator avaient déchiré la peau – et les avait guéries ?

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était lever la jambe supposée déboîtée et prouver qu'il la mouvait sans peine. L'homme le regarda avec surprise et voulut lui rabaisser la jambe, mais Alvin lui montra plutôt qu'il n'y avait plus de cicatrices là où l'avait mordu l'alligator.

L'homme éclata soudain de rire et ôta la couverture qui cachait toujours l'autre jambe. Il croyait sûrement qu'Alvin blaguait en lui présentant celle qui n'était pas blessée. Mais quand l'autre aussi se révéla indemne, il se releva et recula lentement.

« Ousque sont mes attifaux ? » demanda Alvin.

Pour toute réponse, l'homme fonça vers la porte, la poussa et sortit à la lumière du jour.

Alvin se mit debout et jeta un coup d'œil circulaire dans la pénombre de la cabane, mais ce n'étaient pas ses vêtements qu'il cherchait. Le sac avait disparu, et le soc du même coup. Avait-il glissé de la souche dans le Mizzippy ? Ou l'avait-il gardé avec lui jusqu'à la rive où il se trouvait désormais et ces hommes s'en étaient-ils emparés ?

Il projeta sa bestiole dans les environs, en quête de la lueur chaude de l'outil. Mais ce n'était pas comme une flamme de vie, étincelle éclatante dans un océan scintillant. Le soc était en or vivant, oui, mais en or tout de même, et rien en lui ne contenait le feu de la vie. Quand Alvin savait où regarder, il le dénichait toujours facilement. Mais il ne l'avait jamais cherché sans savoir où il se trouvait déjà.

En fin de compte, il prit la couverture et s'en ceignit la taille à la façon d'une jupe. On ne croyait peut-être pas qu'il puisse guérir aussi vite, mais il n'allait pas laisser leur prudence ni sa pudeur l'empêcher de remettre la main sur ce qu'il avait perdu.

Il sortit dans la lumière éclatante du jour – du matin, donc il n'avait peut-être pas dormi si longtemps. S'il s'agissait bien du matin de la même journée. Pourquoi aurait-il dormi plus longtemps ? Le chant vert l'avait parfaitement revigoré juste avant son combat contre l'alligator. Et le combat n'avait pas duré éternellement. Le temps de quelques coups de queue. Pourquoi en était-il sorti si épuisé, au fait ? La douleur, la perte de sang et l'énergie déployée pour aider les inconnus à lui remettre la hanche en place n'auraient pas dû lui coûter autant de forces. Non, c'était forcément le même matin. Il n'avait pas perdu de journée.

On le repéra très vite, et des Noirs se précipitèrent vers lui. Sûrement les hommes qu'Arthur Stuart et lui avaient libérés de l'esclavage à bord du *Yazoo Queen* – ceux dont Steve Austin comptait se servir comme interprètes et guides au Mexique où ils avaient été autrefois esclaves. Ils n'avaient donc aucune raison de lui vouloir du mal.

« Mon sac, dit-il. Un sac de ménage, je l'portais en bandoulière, un sac lourd. » Il mima le geste de se le mettre à l'épaule et de l'enlever.

Ils comprirent aussitôt. « Esprit d'or ! s'écria celui qui lui avait parlé un instant plus tôt dans la cabane. L'or elle vole ! » Il courut sur quelques foulées puis fit signe à Alvin de le suivre.

Il découvrit le soc, hors du sac, qui flottait en l'air à hauteur de la ceinture. Trois Noirs assis en un triangle parfait levaient les yeux et tendaient la main vers lui.

Le guide d'Alvin les héla lorsqu'ils s'en approchèrent, et les trois hommes se mirent lentement debout, mais sans cesser de tendre la main vers le soc. L'outil restait au centre, à égale distance des trois, à hauteur de tête. Ils se retournèrent prudemment et se dirigèrent vers Alvin.

« Pas prendre, fit le guide. Elle pas vouloir. »

Alvin comprit que le soc refusait tout bonnement de se laisser prendre par quelqu'un d'autre que lui. Il se tenait à distance des mains tendues.

Sauf de celle d'Alvin. Le forgeron s'approcha, tendit le bras, et le soc ne recula pas. Il lui bondit même pour ainsi dire dans les mains. Bien entendu, Alvin dut lâcher la couverture, mais vu que ces gens étaient aussi nus que possible, il leur demanda : « Vous avez mis mes habits quèque part, s'il vous plaît ? Et l'sac ousque j'avais mon soc ? »

Avec force sourires et hochements de tête, on entreprit de le vêtir – on voulut même lui soulever les deux jambes à la fois afin de les enfiler dans son pantalon.

« Non ! fit-il d'un ton sans réplique. Je m'habille tout seul depuis tout p'tit. » Il déposa doucement le soc dans l'herbe humide. La rosée avait dû être intense. Ou il avait plu durant la nuit. Quoi qu'il en soit, à peine l'avait-il posé par terre que les autres se ruèrent, mains tendues, vers le soc qui s'éleva aussitôt dans les airs.

« L'or elle vole ! l'avertit le guide.

— C'est un soc, fit Alvin. Sa place, c'est par terre. » À la vérité, son rôle était de mordre même dans la terre, de la retourner, d'en briser les mottes, d'exposer ses entrailles à la chaleur du soleil. Et Alvin comprit à cet instant la nature du soc. Il n'avait toujours vu en lui que le matériau dont il était fait, l'or vivant, mais c'était au départ un soc, avant sa transmutation en or, et il aurait depuis longtemps dû servir aux travaux des champs. Ce n'était pas parce qu'un objet était fait dans un métal qui, une fois fondu, valait beaucoup d'argent qu'il en perdait sa vocation première.

Habillé, le sac dans une main, Alvin en passa la gueule autour du soc flottant en l'air puis se balança le sac sur l'épaule. L'outil reprit docilement sa place habituelle.

Les hommes lâchèrent un soupir à ce spectacle.

Un autre Noir s'approcha alors en tenant délicatement quelque chose sur un lit de feuilles. Ça scintillait comme du cristal sous le soleil éclatant, et Alvin le reconnut tout de suite. S'il avait douté un seul instant que ces hommes étaient ceux-là mêmes qu'Arthur Stuart et lui avaient libérés du *Yazoo Queen,*

il ne le pouvait plus désormais car le cube de cristal dans les mains de l'homme avait été fait à partir d'une goutte de son propre sang mélangé à de l'eau à bord du bateau. Il leur avait donné deux cubes de ce genre en guise de laissez-passer à montrer aux Rouges de l'autre côté du fleuve. Les Rouges sauraient que de tels objets ne pouvaient être dus qu'à Tenskwa-Tawa ou à quelqu'un ayant suivi son enseignement, et les esclaves libérés pourraient pénétrer sans risque sur leur territoire. Il avait donc vu juste.

« Bon, fit Alvin, ousque j'suis et ousqu'est Tenskwa-Tawa ?

— *Profeta roja,* dit un Noir. Ten-si-ki-wa Ta-wa. » Sa prononciation rappelait davantage celle des Rouges. Bah, parler les langues étrangères n'était pas le talent d'Alvin, rien de nouveau de ce côté-là, et il n'allait pas se sentir gêné parce qu'il avait mal prononcé le nom de son ami toutes ces années.

« Ten-sa-ka-wa Ta-wa », marmonna-t-il.

Un des hommes voulut le corriger, mais Alvin renonça sans plus tarder. Tenskwa-Tawa avait répondu à ce nom des années durant, et si ça l'avait embêté, il en aurait parlé depuis longtemps.

« On reste, dit le guide. Attendre. »

Tenskwa-Tawa allait donc venir. Eh bien, Alvin pouvait attendre comme tout le monde – surtout maintenant qu'il était habillé et avait récupéré le soc. Il se sentait également rassuré de savoir que le soc pouvait à peu près se débrouiller tout seul. Un soc qui s'envole quand on veut mettre la main dessus, on a du mal à l'amener sur un feu pour le fondre. Ce qui ne voulait pas dire qu'un sortilège puissant n'y arriverait pas. En tout cas, ce ne serait pas chose facile pour un voleur. Alvin craindrait un peu moins pour lui maintenant qu'il le savait.

Il passa ce qui restait de la matinée à tenter d'apprendre le nom de certains de ses compagnons, mais ses efforts virèrent à la partie de rigolade à cause de sa mauvaise prononciation. Autant qu'il pouvait en juger, ils ne lui disaient pas leurs noms mais lui faisaient répéter des jurons grossiers dans leur langue.

On apporta à manger à midi, mais, là aussi, il trouva les plats étranges et inhabituels. Un pain tout plat comme une galette mais en plus fin encore, enduit d'une pâte épicée qui contenait

peut-être de la purée de haricots, mais peut-être pas. C'était bon, pourtant. Ça cuisait un peu le palais, et boire de l'eau n'y changeait rien, mais ils avaient des tranches de papaye dans un panier, et une bouchée de fruit fit disparaître la sensation de brûlure. Au bout d'un moment il finit par s'y habituer et en apprécier le goût.

Après le repas, Alvin partit faire un tour afin de s'orienter. Il s'aperçut que toute la troupe le suivait comme des enfants suivent un étranger dans un village. Il se demanda s'ils le protégeaient, s'ils le surveillaient pour s'assurer qu'il ne s'enfuyait pas ou s'ils étaient tout bonnement curieux de voir ce qu'il allait faire maintenant.

Il découvrit qu'ils se trouvaient sur une île plate et large près de la rive droite du Mizzippy. Le brouillard qui s'étendait de leur côté du fleuve s'arrêtait à la berge, coupé net comme du beurre par un couteau. Et des canots reposaient au sec au bord du chenal qui séparait l'île du rivage principal. Ainsi ces hommes n'étaient pas des prisonniers. Alvin en fut soulagé. Il se dit pourtant que le choix de cette île comme résidence devait être une espèce de compromis proposé par Tenskwa-Tawa entre les Rouges qui refusaient toute exception à la loi voulant que seule leur race puisse vivre à l'ouest du fleuve et ceux qui estimaient que les esclaves marrons appartenaient à une autre catégorie que les Blancs armés de fusils et de haches.

Tenskwa-Tawa arriva dans l'après-midi avec force cérémonies. Brusquement, toute une ribambelle de Rouges se mirent à pousser des hululements et des cris comme s'ils partaient en guerre – Alvin avait déjà entendu semblable charivari quand des guerriers l'avaient fait prisonnier avant qu'on fixe le Mizzippy comme ligne de démarcation. C'était un bruit terrible, et il se demanda un instant si les Rouges de cette rive s'étaient servis de leurs années de paix pour préparer une guerre sanglante. Mais il se rendit alors compte que les hululements et les cris équivalaient à des bravo, youpi, hosanna, alléluia et hip hip hip hourra.

Tenskwa-Tawa émergea des bois sur l'autre rive du chenal, et les Rouges l'entourèrent pour le conduire vers un grand canot. Ils le portèrent afin qu'il ne se mouille pas les pieds, le

déposèrent dans l'embarcation, puis bondirent à bord et pagayèrent furieusement, si bien qu'il fila à la surface de l'eau comme un caillou faisant des ricochets. Puis on le souleva une nouvelle fois, on le transporta sur la berge et on le déposa juste devant Alvin.

Se retrouvèrent donc face à face Alvin, un demi-cercle de vingt-cinq Noirs derrière lui, et Tenskwa-Tawa, précédant un demi-cercle d'autant de Rouges.

« Est-ce que ça ressemble à ça, fit Alvin, quand l'roi d'Angleterre rencontre le roi d'France ?

— Non, répondit Tenskwa-Tawa. Pas assez d'fusils, pas assez d'vêtements. »

Ce qui était vrai. À côté des Noirs, pourtant, les Rouges avaient l'air très vêtus vu que des pans entiers de leur personne ici et là étaient couverts de peau de daim ou de tissu. Si je m'habillais comme ça, se dit Alvin, je grillerais sous le soleil et on n'aurait plus qu'à me servir à table.

« Je suis content que tu sois venu, dit Tenskwa-Tawa. Je voulais aussi te parler.

— Au sujet de ces genses ? demanda Alvin.

— Eux ? Ils ne gênent pas. Tant qu'ils dorment sur cette île, ils vont où ils veulent sur le rivage. C'est là que sont leurs fermes. On sera navrés de les voir partir quand tu vas les emmener.

— J'comptais pas les emmener, fit Alvin. Mais ils sont décidés à devenir des soldats pour combattre pour toi et tuer tous tes ennemis. C'est pour ça qu'ils doivent dormir sur cette île. Parce qu'ils refusent de renoncer à la guerre. »

Alvin était déconcerté. « J'ai pas d'ennemis. » Tenskwa-Tawa aboya de rire. « J'veux dire, pas d'ennemis que des guerriers peuvent combattre.

— C'est très curieux, dit Tenskwa-Tawa, d'entendre des hommes noirs parler une langue rouge comme s'ils la connaissaient depuis la naissance. La langue qu'ils parlent ressemble beaucoup au navaho que j'ai été obligé d'apprendre parce que cette tribu avait moins envie que la plupart des autres de cesser la guerre. Elle n'avait apparemment pas tout à fait fini

d'exterminer les Hopis et ne voulait pas déposer les armes tant que le travail n'était pas terminé.

— Ç'a donc pas été facile de faire prêter serment aux Rouges contre la guerre.

— Non, dit Tenskwa-Tawa. Ni de convaincre les jeunes d'en faire autant une fois en âge. Les enfants jouent encore beaucoup à la guerre, et si on essaye de les en empêcher, ils se sauvent jouer plus loin. Je crois que nous avons élevé nos garçons dans l'idée de la guerre pendant trop de générations pour qu'elle disparaisse de nos cœurs du jour au lendemain. Pour l'instant la paix se maintient parce qu'il reste encore beaucoup d'adultes qui se souviennent des tueries – et de nos défaites sévères et répétées. Mais il y a toujours ceux qui veulent traverser le fleuve et se battre pour récupérer nos terres et rejeter tous les diables blancs à la mer.

— Y a une masse de Blancs qui rêvent de croiser l'brouillard et d'prendre aussi possession de ce territoire, fit Alvin.

— Y compris ton frère », dit Tenskwa-Tawa.

Alvin s'efforça de trouver lequel de ses frères avait un jour débité une pareille ânerie. « C'est tous des fermiers, des meuniers, et ils sont tous à Vigor Church, dit-il. Sauf Calvin.

— C'est lui. C'est de ça que je voulais te parler. »

Tenskwa-Tawa se tourna vers les Rouges qui l'accompagnaient pour leur lancer quelques mots, puis il s'adressa aux Noirs dans une autre langue. Alvin fut abasourdi puis ravi lorsque les deux groupes se mélangèrent aussitôt et entamèrent deux parties de cartes et des parties de dés.

« Me dis pas que ces cartes-là sont imprimées de ce bord-ci du fleuve, fit Alvin.

— Ce monde noir que tu m'as envoyé les avait, expliqua Tenskwa-Tawa. Ils jouent à des jeux de paris, mais leur argent, c'est des cailloux. Celui qui gagne le plus se pavane pendant une heure, mais quand ils reprennent une partie, ils repartent tous à égalité.

— Ça m'a l'air civilisé.

— Au contraire, fit Tenskwa-Tawa. On dirait des jeux de sauvages puérils. »

On devinait dans son grand sourire l'ombre d'une douleur ancienne, mais Alvin comprenait. « Ben, nous autres les djabs blancs, on verrait là une occasion en or, on y jouerait avec des jetons représentant tous nos biens et on tricherait jusqu'à tout s'ramasser dedans la poche.

— Alors que nous, les diables rouges, on tuerait la plupart d'entre vous et on torturerait le reste à mort à cause du pouvoir qu'on pourrait tirer de la douleur. » Il tendit la main.

« C'est de ça que je voulais te parler. Avant que ton frère parte pour le Mexique, ça ne te regardait pas, mais maintenant si.

— Alors il s'en est vraiment allé avec ces couillons, dit Alvin.

— Les Mexicas nous ont causé des ennuis. Il y a un grand désert entre nos terres et les leurs, mais ce n'est pas un obstacle aussi net que le fleuve. Grand nombre de tribus vivent dans ces régions arides, beaucoup d'échanges et de déplacements se font de part et d'autre, et on raconte beaucoup d'histoires sur les Mexicas qui se sont dressés contre les Espagnols et les ont chassés, sauf les cinq mille qu'ils ont gardés pour les sacrifier, un par jour, à qui ils arrachaient le cœur à vif.

— T'as pas l'air d'aimer ce monde-là, fit Alvin.

— Ils vivent autrement que nous. On se rappelle bien quand leurs ancêtres sont descendus du Nord, un peuple fier qui parlait une langue différente de toutes les autres. Les Navahos, c'était la dernière vague, les Mexicas la première, mais ils ne faisaient pas confiance au chant vert. Ils tiraient leurs pouvoirs de la douleur et du sang de leurs ennemis. C'est un moyen qu'on employait aussi dans nos tribus. La ligue Irrakwa était connue pour ça, et tu as eu maille à partir, je crois, avec d'autres qui aimaient verser le sang et torturer. Mais nous avons toujours su revenir à la musique du pays vivant. Ces Rouges-là ne savent pas, ou ils n'essayent pas, ce qui revient au même. Ils se moquent de mon enseignement de paix et envoient des ambassades pour exiger qu'on leur fournisse des hommes blancs à sacrifier, menaçant de venir prendre des prisonniers dans notre peuple.

— Ils ont déjà fait ça ?

— Que des menaces, mais d'après d'autres tribus plus au sud, une fois qu'ils ont lancé la menace, ce n'est qu'une question de temps avant qu'ils la mettent à exécution.

— Qu'esse tu vas faire, alors ?

— Pas du brouillard, répondit Tenskwa-Tawa avec une ironie désabusée. Pas assez d'air humide en plein désert, et puis ils tortureraient quelqu'un et tireraient du pouvoir de sa souffrance, assez pour chasser la barrière que j'aurais placée devant eux.

— Alors… si c'est pas ton plan…

— Nous, nous vivons en harmonie avec la terre, dit Tenskwa-Tawa. Eux, ils arrosent la leur de sang. Nous croyons, avec un peu d'encouragements, pouvoir réveiller le géant qui dort sous leur grande ville de Mexico. »

Alvin n'en revenait pas. « Y a de vrais géants ? J'connaissais pas ça. »

Tenskwa-Tawa eut l'air peiné. « Leur ville est construite juste au-dessus d'une source bouchée de roche en fusion. Elle n'a pas jailli depuis très longtemps, mais elle s'agite de plus en plus à cause des tueries.

— Tu parles d'un volcan.

— Oui, dit le prophète.

— Tu vas leur faire comme à Pompéi.

— La terre va s'en charger.

— C'est pas une mayère de guerre, ça ? » demanda Alvin.

Tenskwa-Tawa soupira. « Aucun de nous ne brandira d'arme ni ne tuera personne. Et nous les avons clairement prévenus que leur ville disparaîtra sous le feu s'ils n'arrêtent pas leurs sacrifices humains démoniaques et s'ils ne libèrent pas toutes les tribus qu'ils tyrannisent par la peur et par la force.

— Alors c'est comme ça que tu fais la guerre, asteure, fit Alvin.

— Oui, dit Tenskwa-Tawa. Nous serions en paix avec tous les peuples de la terre si on nous laissait faire. Tant que nous n'en venons pas à aimer la guerre ni à nous en servir pour dominer les autres, nous restons un peuple pacifique.

— Alors j'imagine que les Navahos ont pas seulement été convaincus de prêter l'serment de paix.

— Ils ont eu une longue période de sécheresse pendant laquelle la seule averse est tombée sur les champs hopis.

— M'est avis qu'ils ont compris l'message.

— Alvin, dit Tenskwa-Tawa, j'ai pas à te justifier nos actes, pas vrai ?

— Dame non, fit Alvin. Ça m'rappelle ton frère, cette mayère de s'battre. J'te croyais… plusse patient, j'dirais bien.

— Parce que nous avons enduré le massacre d'amis et d'êtres chers à la Tippy-Canoe.

— Oui. Tu les as laissés vous massacrer jusqu'à tant qu'ils soient étcheurés de meurtre.

— Mais comment faire avec des gens que ça n'écœure jamais ? demanda Tenskwa-Tawa.

— Les Blancs, c'est pas du si mauvais monde alors, c'est c'que tu dis.

— Les dieux des Mexicas ont soif de sang et faim de souffrance. Les Blancs veulent la plupart du temps devenir riches et qu'on les laisse tranquilles. Pour ceux qui se font tuer, les raisons ne changent pas grand-chose. Mais, pour la plupart des Blancs, la guerre et le massacre ne sont pas un but, seulement un moyen.

— Ben, ça nous donne sûrement une place à part en enfer.

— Alvin, nous allons faire ce qu'il faut. À dire vrai, c'est déjà en route, et nous ne pouvons plus rien maîtriser ni arrêter maintenant. Les forces souterraines sont immenses et terribles, et il a fallu nos hommes et femmes les plus sages de toutes les tribus pour apprendre pendant plusieurs mois à la terre ce que nous voulions qu'elle fasse dans la ville de Mexico.

— Et fallait que tu me l'dises par rapport que Calvin y va tout droit.

— Je serais peiné de causer la mort de ton frère.

— Mais voilà, fit Alvin, j'ai pas souvenance que Calvin ait jamais fait ce que j'voulais quand je l'voulais.

— Je ne pensais pas que ce serait facile. Je savais seulement que tu m'en voudrais toujours si je ne te prévenais pas et si je ne te donnais pas une chance d'essayer. »

Alvin soupira et s'assit. « J'regrette de plus être un p'tit drôle.

— Avec le Défaiseur qui te fait tomber des poutres de toit sur la tête et envoie des pasteurs te saigner à mort sous prétexte de chirurgie ?

— Au moins, c'était moi tout seul que j'essayais d'sauver. J'peux pas suivre Calvin à Mexico pour le ramener, par rapport que j'dois trouver où héberger cinq milliers d'esclaves marrons et de réfugiés français de Barcy. »

Tenskwa-Tawa embrassa du geste l'île où ils se tenaient assis. « Si tu crois pouvoir installer cinq mille personnes ici, ne te gêne pas. Mais seulement les esclaves marrons. Mon peuple ne tolérerait pas ces Français blancs dont tu parles sur nos terres.

— Non, fit Alvin, m'est avis qu'non.

— Le Canada n'est pas un pays si plaisant pour qu'on croie les Français moins méchants et sanguinaires que les Anglais ou les Espagnols.

— On en a quèques-uns aussi, dit Alvin. Du pauvre monde qu'a remis son sort entre nos mains. Mais on veut pas vivre icitte.

— Bien, fit Tenskwa-Tawa. Parce que je n'aurais pas le pouvoir de persuader les nations de vous y laisser.

— Ce qu'y nous faut, c'est le libre passage.

— Pour aller où ?

— Au nord. Le long du Mizzippy. Au nord, de l'autre côté du fleuve des États-Unis. Ou, plus exactement, de l'État libre de la Noisy River. Ça vaudrait arien d'revenir dans l'territoire esclavagiste.

— Cinq mille réfugiés, fit Tenskwa-Tawa. Et qui mangent quoi ? »

Alvin eut un grand sourire. « Tout ce que la terre et vot' bon tcheur veut bien leur donner.

— Cinq mille personnes laissent sur leur passage une cicatrice dans la terre.

— C'est la saison des moissons. Les champs sont mûrs, les fruits dessus les arbres. Les temps sont donc si durs de ce bord-ci du fleuve que vous avez arien à donner à du monde qui fuit l'esclavage et l'oppression ?

— Ça nécessiterait de gros efforts, dit Tenskwa-Tawa. Nous ne sommes pas comme vous. Nous ne faisons pas pousser les vivres ici puis nous ne les transportons pas par chariots, trains ou péniches pour les vendre là-bas. Chaque village cultive de quoi se nourrir, et c'est seulement quand la famine sévit quelque part qu'on en fait venir d'ailleurs.

— Ben, on pourrait dire que cinq mille genses sans terre ni rien à manger, c'est une mayère de famine ambulante, non ? »

Tenskwa-Tawa secoua la tête. « Ta demande est très délicate. Et pas seulement pour ces raisons-là. Qu'est-ce que vont en conclure tous les Blancs des États-Unis et des colonies de la Couronne si cinq mille esclaves marrons traversent le fleuve malgré le brouillard et ressurgissent cinq cents milles plus au nord ?

— J'ai pas pensé à ça.

— Ils essayeront de traverser par pleins bateaux pour entrer chez nous.

— Mais ils y arriveront pas.

— Le brouillard, c'est du brouillard, dit Tenskwa-Tawa. Nous le chargeons de peur, oui, mais ceux qui ont assez de cupidité ou de rage peuvent surmonter cette peur. Quelques-uns s'y risquent tous les ans, et de temps en temps il y en a un qui réussit à passer.

— Qu'esse vous faites d'eux ? demanda Alvin.

— Ils portent des entraves et travaillent avec les femmes jusqu'à ce qu'ils trouvent dans leur cœur l'envie de prêter le serment de paix et de vivre avec nous.

— Sinon vous les renvoyez ?

— Nous ne laissons jamais personne repartir.

— Sauf moi.

— Et ces vingt-cinq hommes noirs. Tu peux les emmener quand tu veux. Parce qu'ils n'iront pas raconter des histoires sur ce paradis qui attend que le régiment de la vertu vienne chasser les sauvages païens désarmés.

— Alors faut p't-être rendre la traversée si impressionnante que personne pensera pouvoir la faire en bateau. »

Tenskwa-Tawa éclata de rire. « Oh, Alvin, tu as une âme d'homme de spectacle.

— T'as toi aussi donné deux ou trois spectacles dans l'temps, mon vieil ami.

— J'imagine que si ça a l'air d'un miracle, ni l'armée des États-Unis ni l'armée royale ne se croiront capables de le répéter. Le seul point faible dans ton idée, Alvin, c'est que ta traversée du lac Pontchartrain ressemblait beaucoup à un miracle, et ça ne les a pas empêchés d'envoyer des troupes à ta poursuite.

— Une fois que j'ai enlevé l'pont, répliqua Alvin, ils ont plus essayé d'passer. »

Tenskwa-Tawa secoua la tête. « J'ai une guerre sur les bras avec les Mexicas, et maintenant je dois t'aider à opérer une traversée miraculeuse du Mizzippy qui ferait courir un risque à la grande nation en paix.

— Hé, j'peux t'en dire autant. Moi, j'essaye de sauver cinq mille marronneux et, toi, tu m'annonces qu'mon frère s'en va dans la gueule d'un volcan que tu peux pas arrêter.

— Une bonne chose de s'aimer autant, nous deux.

— Tu m'as appris tout ce que j'connais.

— Mais pas tout ce que, moi, je connais.

— Et je t'ai redonné ton œil.

— Et guéri mon cœur, dit Tenskwa-Tawa. Mais tu m'embêtes quand même beaucoup. »

XI
La Crue

Après la deuxième nuit, la nouvelle de leur passage les précédait et compliquait leur déplacement. Madame Cottoner n'avait pas parlé, mais son fils si. Arthur Stuart avait dû recourir à ses pouvoirs pour sceller les portes et fenêtres d'une chambre de la deuxième maison où ils s'étaient présentés pour y enfermer les habitants qui ne voulaient pas se calmer, qui n'arrêtaient pas de crier. C'est notre vie que vous nous enlevez, vous nous appauvrissez, vous n'avez pas le droit, ces esclaves sont à nous. Marie aurait voulu leur remplir la bouche de coton, de tout le coton qu'avaient jamais cueilli leurs esclaves, le leur faire avaler jusqu'à ce qu'ils soient aussi rebondis et moelleux que les gros oreillers sur lesquels ils dormaient pendant que leurs gens se contentaient de planches rudes garnies de paille dans des cabanes dégoûtantes infestées de rats.

Aussi dégoûtantes et infestées de rats que celle où sa mère l'avait élevée dans le quartier des marais. Seulement sa mère n'était pas une esclave. On vaut mieux que ces rebuts, disait-elle. On est de la royauté portugaise, mais Napoléon nous a chassés et forcés à nous exiler à La Nouvelle-Orléans, puis il a vendu la ville aux Espagnols pour qu'on ne puisse jamais retourner chez nous. Tu es la petite-fille d'un duc qui était fils de roi, et tu devrais épouser au moins un comte, alors tu dois apprendre les bonnes manières, à parler couramment français et anglais, à faire la révérence, à te tenir droite et…

Puis Marie avait assez grandi pour s'apercevoir qu'il n'était pas donné à tout le monde de pouvoir regarder à l'intérieur des gens et savoir s'ils étaient malades et allaient en mourir. D'un coup, sa mère avait changé d'histoire. Ton père était un grand sorcier. Un Faiseur, comme on dit par ici. Un marcou. Un

créateur. Il sculptait un oiseau dans du bois, puis il soufflait dessus, et l'oiseau s'envolait. Tu as hérité d'une partie de son talent et d'un peu du mien, parce que mon talent c'est l'amour, j'aime les gens, ma chère Marie, et tu as cet amour qui te permet de voir dans leurs cœurs, et le pouvoir de ton père te fait voir leur mort parce que c'est le pouvoir ultime que regarder la mort en face sans avoir peur.

Sa mère, quelle conteuse ! C'est à cette époque que Marie avait compris : les histoires de sa mère n'étaient que mensonges. Elle s'était prénommée Caterina au Portugal, et on lui avait donné le diminutif de Rina. À son arrivée à La Nouvelle-Orléans, on avait changé Rina en Rien par plaisanterie. Parce que Marie comprenait aujourd'hui que sa mère s'était prostituée et qu'elle ne coûtait presque « rien » – et son père était sans doute un client datant d'avant le jour où elle avait trouvé un sortilège efficace contre la grossesse.

Mais elle avait feint de croire à ses histoires car sa mère était heureuse quand elle les racontait. Et Marie s'était en réalité sentie soulagée parce qu'elle avait toujours vécu dans la crainte que Napoléon soit destitué ou meure, que la famille royale portugaise remonte sur le trône, qu'on vienne les rechercher et qu'on les retrouve, ce qui aurait beaucoup plu à sa mère qui aurait regagné la position à laquelle elle était destinée, mais Marie n'avait pas d'aptitude pour les courbettes, son français laissait à désirer et manquait de raffinement, elle était toujours sale, couverte de boutons de moustique, et on se serait moqué d'elle à la cour royale, on l'aurait méprisée, tout comme on se moquait d'elle dans les rues de Barcy. Pire même : les moqueurs auraient été de belles dames et de beaux messieurs. Elle avait donc détesté l'idée d'appartenir à la famille royale. Il valait mieux rester la fille d'une prostituée de bas étage à Nueva Barcelona.

Mais aujourd'hui elles n'étaient plus les deux femmes les plus méprisées de Barcy, elles étaient franchement importantes. Parce qu'Alvin, Arthur Stuart et La Tia les traitaient avec respect, parce que c'étaient elles qui se présentaient aux portes des maisons, tout le monde les tenait en estime. Elles devaient porter de beaux habits et se conduire comme des membres de la

famille royale, et même si personne ne s'y laissait prendre parce que les vêtements n'étaient pas assez raffinés, c'était quand même amusant de faire comme si l'histoire de sa mère se révélait un peu vraie, après tout.

Le troisième jour, pourtant, alors qu'ils approchaient d'une maison, La Tia déclara : « Cette maison-là est pas bonne. On s'arrête pas. » Ils allaient suivre son conseil, mais trois hommes armés de fusils sortirent alors sur la galerie, les mirent en joue et leur demandèrent de se rendre.

Aussi Arthur Stuart – un petit malin, béni soit-il – fit se ramollir et pendouiller l'extrémité de leurs trois fusils, les rendant incapables de tirer. Les hommes les jetèrent par terre, dégainèrent des épées et voulurent se jeter sur eux, mais Arthur Stuart ramollit aussi leurs épées comme des baguettes de saule, et La Tia se mit à rire à ne plus pouvoir se contenir.

Mais pas question de jouer un rôle, cette fois. Les habitants de cette maison, comme de tout le voisinage, avaient entendu parler de l'immense armée d'esclaves marrons qui s'était emparée de plantations, avait violé les femmes, tué les hommes et laissé les esclaves tout réduire en cendres. C'était évidemment faux du début à la fin – sauf l'épisode où deux Françaises allaient venir à la porte et se faire inviter à l'intérieur (pendant que les deux esclaves qui les accompagnaient, une vieille femme et un jeune mâle, allaient fomenter une rébellion parmi ceux de la plantation, dont résulteraient meurtres, viols et incendies).

Il n'y aurait plus moyen de ruser aux portes. L'approche de chaque demeure ressemblerait désormais à une campagne militaire.

Donc, ce troisième soir, tous les hommes blancs attachés dans la grange, toutes les femmes blanches enfermées dans les étages de la maison, tous les esclaves introuvables parce qu'on les avait fait partir, La Tia, Arthur Stuart, Marie et sa mère se réunirent avec le conseil des colonels afin de décider de la suite des opérations.

« Si on entendait le chant vert, dit Arthur Stuart, on pourrait voyager d'nuit sans avoir faim – comme quand on a traversé l'Pontchartrain.

— J'ai pas souvenance de chant vert, fit La Tia.

— Si, mais vous connaissiez pas ce que vous entendiez.

— Y a quoi dans ce chant ? Quofaire il est vert ?

— C'est l'chant de la vie tout autour. Pas la vie humaine, c'est que du bruit la plupart du temps. Pas les machines non pus. Mais la musique des arbres, du vent et d'la chaleur du soleil, la musique des poissons, des oiseaux, des insectes et des abeilles. Toute la vie du monde autour de nous, et on s'laisse emporter par le chant. J'y arrive pas tout seul, mais quand j'suis avec Alvin, il m'entraîne dans l'chant, et alors je l'entends et j'ai l'impression que mes pattes courent d'elles-mêmes, vous connaissez ce que j'veux dire ? J'cours, j'cours, et à la fin c'est comme si je m'réveillais après avoir bien dormi et longtemps. Et j'ai pas faim, pas durant que j'cours. Pas soif non pus. J'fais jusse partie du monde, j'passe d'la nuit au jour, l'vent souffle sus ma peau, des plantes me poussent dessus, les bétailles passent à travers et d'sus moi. »

C'était agréable de l'entendre en parler, sa figure tout illuminée. Ce jeune métis, il aimait son ami, son beau-frère Alvin, encore mieux que Marie. Oh, comme elle aurait voulu tenir la main d'Alvin, courir entre les arbres, entendre ce chant vert, voir les buissons et les branches s'écarter de son chemin, sentir le sol s'aplanir et s'adoucir sous ses pieds…

Mais La Tia, elle, ça ne la faisait pas rêver. Elle dressait une liste. « Poissons, oiseaux, arbres, dit-elle une fois qu'Arthur eut fini. Pas faim, pas soif. Le vent. Et les insectes, hein ? La chaleur du soleil. Quoi encore ? Aut' chose ?

— Vous croyez pouvoir fabriquer un charme qui fasse pareil ?

— J'vais essayer. Peux pas faire mieux. » Elle sourit d'un air malicieux. « C'est mon talent, mon gars. »

Elle envoya aussitôt son amie Michèle et une demi-douzaine d'autres de ses connaissances, qui avaient manifestement déjà accompli cette démarche pour son compte, à la recherche des ingrédients nécessaires. Plume d'oiseau, nageoire de poisson – la plus difficile à se procurer –, un scarabée vivant, des feuilles d'arbre. Une pincée de terre, une goutte d'eau, de la cendre d'un feu, et quand tout fut dans un petit sachet, elle souffla dedans et

le referma avec les cheveux d'une femme qui les portait longs, en l'occurrence Marie.

Au matin, elle avait terminé un sachet pour Arthur Stuart, un pour elle-même et d'autres pour chacun des colonels. « On va voir asteure si on entend ce chant vert durant qu'on marche, dit-elle.

— Et moi ? demanda Marie. Et ma mère ?

— Tu m'tiens la main, dit La Tia. Ta mam, elle va tenir la main d'Arthur. J'aurais bien fait autrement, mais t'aurais pensé à l'amour, toi. »

Arthur regarda la jeune femme et haussa un sourcil comme si l'idée lui paraissait ridicule. L'ignorant.

Elle tint la main de La Tia, Arthur celle de sa mère, puis ils se mirent en route et… rien. Aucun rapport avec ce qu'elle avait ressenti pendant la traversée sur le pont.

« M'est avis qu'on a b'soin d'Alvin, fit Arthur Stuart. J'aurais cru que ça pouvait s'apprendre. J'veux dire, il est pas né avec ce don-là. Il l'a appris de Ta-Kumsaw lui-même. »

La Tia poussa un grognement sonore. Et lui flanqua une petite tape sur le front. « P'tit couillon, quofaire t'as pas dit à La Tia ça vient des Rouges, ce chant vert ? Va quéri les colonels, tous, apporte-moi leurs sachets. »

La marche ne tarda pas à s'arrêter encore, on rassembla les colonels tandis que tout le monde marmonnait et murmurait à propos de ce nouveau retard dans le voyage.

La Tia ouvrit tous les sachets et dit à leurs porteurs : « Allez, vous autres. Une goutte de vot' sang, tout d'suite. » Il est rare qu'on obéisse à un tel ordre sans discuter, non ? Mais Arthur Stuart s'avança. « J'peux vous faire couler une goutte de sang de vot' doigt et vous aurez pas mal, leur proposa-t-il, mais seulement si vous dites oui. » Ils acceptèrent évidemment tous, et Arthur Stuart leur tint alors la main, ferma les yeux, se concentra très fort, et une unique goutte de sang coula de sous leur ongle et tomba dans le sachet.

La Tia souffla encore dans le sachet et le referma, mais elle ajouta ce coup-ci un brin d'herbe à la mèche de cheveux de Marie pour en nouer l'extrémité. « Asteure p't-être », dit-elle.

Et cette fois, tandis qu'ils marchaient, le charme parut donner des résultats. Marie n'était pas certaine de réagir réellement au chant vert – elle ne l'avait pas franchement entendu en passant le pont. Elle avait plutôt ressenti comme une force en elle pendant qu'elle poussait la brouette, si bien que ses mains ne s'irritaient pas des frottements des brancards, que son dos ne se fatiguait pas, qu'elle pouvait avancer sans relâche.

Cependant, un phénomène approchant commençait à se produire. Elle avait depuis longtemps abandonné la brouette, et elle portait à tour de rôle avec sa mère la boule d'eau mélangée de sang qu'Alvin avait créée pour elle. Mais elle n'avait plus besoin à présent de sa mère pour la relayer. Le fardeau restait lourd, mais il ne la fatiguait pas. Elle n'avait même pas mal aux épaules là où s'enfonçaient les courroies.

Mais elle aurait faim, chaud et soif durant la journée. Pourtant elle s'en fichait. Et ses pieds avaient toujours l'air de savoir où se poser.

Le seul pour qui le charme n'opérait pas était Arthur Stuart, qui finit par s'ôter le sachet et le donner à la mère. « Durant que j'pense seulement à maintenir l'brouillard devant et derrière nous autres, m'est avis, et à surveiller les flammes de vie du monde qui pourrait nous faire du mal, ce charme agit pas sus moi.

— Dommage pour toi, petit, dit La Tia. Continue comme tu fais, on va tous prier pour toi. »

Arthur Stuart la salua d'un doigt porté à son chapeau, la gratifia d'un grand sourire puis repartit en tête à grands pas.

Marie aurait voulu lui courir après, lui tenir la main et marcher à son côté. Mais c'était une bêtise. D'abord, elle avait besoin de l'aide du sachet pour elle-même. Ensuite, lui avait besoin de se concentrer sur sa tâche. Sans compter qu'il refuserait certainement.

Les autres, les sachets avaient l'air de les aider. Les jeunes enfants suivaient mieux la cadence. Les adultes qui portaient des bébés ne se fatiguaient pas. On ne voyait plus personne refuser à tout bout de champ d'aller plus loin pour se reposer et perdre ainsi sa place dans le groupe. Et donc, même si on ne

marchait pas plus vite qu'avant, on couvrit une bien plus grande distance au cours de la journée.

On attendit aussi une heure plus tardive avant de choisir la plantation qui les abriterait pour la soirée. « On est arrivés loin, dit Arthur Stuart, p't-être que les genses d'icitte s'croient en sécurité et qu'ils se méfient pas d'nous autres.

— Tu crois que j'vais m'approcher de n'importe quelle maison ? fit La Tia. Réveille-toi de ton rêve, toi.

— Qu'esse on peut faire d'autre ?

— Les tuer chez eux. »

La voix les fit tous se retourner. Celle du vieux Bart, le majordome des Cottoner. « Vous m'avez bien entendu. T'as un talent, mon gars. Sers-t-en. Entre dedans leurs tcheurs et empêche-les de battre.

— Ça serait un meurtre, dit Arthur Stuart.

— Pas un meurtre, fit le vieux Bart. C'est la guerre, et ils s'en vont la gagner si tu fais pas comme les soldats, tuer ceux-là qui te tueraient.

— Pas icitte, dit Arthur Stuart. Pas aujourd'hui.

— Si tu les tues, c'est nous autres qui gagnons, insista le vieux Bart. Tout ce qu'ils méritent, comme ils nous ont fait.

— T'es mort ? demanda La Tia. Ton tcheur s'est arrêté d'battre ? »

Le vieux Bart pivota d'un bloc vers elle. « Me dis pas si j'dois être encrèle. J'suis resté mort en dedans d'moi durant toutes ces années, moi, un homme, et j'pouvais pas agir en homme.

— T'as une drôle de mayère d'être mort. T'es là, debout, à causer. J'parie tu pisses trois fois par jour en plusse, toi ! Combien y a d'morts qui font d'même ? »

Le vieux Bart avait sans doute une réponse toute prête, mais les rires de l'entourage le convainquirent que ce n'était pas le jour de se disputer avec La Tia. Marie vit néanmoins qu'il n'avait pas changé d'idée. Seulement décidé de se taire.

« Les tuer dedans la maison, poursuivit La Tia d'un ton dédaigneux. On veut à manger. On veut une place pour dormir. Tuer du monde pour ça chez eux ? »

Arthur Stuart secoua la tête. « À sa place, m'est avis que j'penserais p't-être de même.

— Vous autres, les hommes, fit La Tia, vous tuez pour arien.

— Tu connais que c'est pas vrai, dit Arthur Stuart. Mais quand y en a b'soin, t'es bien contente d'avoir quèqu'un pour l'faire, m'est avis. »

La discussion avait assez duré. « J'connais, fit Marie. J'y vais toute seule.

— Non ! se récria sa mère.

— Ils cherchent deux femmes avec deux esclaves. J'y vais toute seule, et Arthur Stuart et La Tia iront par un aut' chemin. Arthur, tu fais attention à moi, hein ?

— Oui, dit-il.

— J'vais leur expliquer. On veut jusse à manger et une place pour dormir. Seulement… p't-être que tu pourrais leur montrer ton pouvoir durant que j'cause. Comme du brouillard à toutes les fenêtres. Leur montrer que ça vaut mieux d'nous laisser rester une nuit et qu'on s'en reparte. »

Ils réfléchirent à l'idée, et Arthur y apporta une amélioration, mais légère. « Toutes les fenêtres sauf une, dit-il. Un ciel dégagé par une seule.

— Alors autant s'y mettre avant que l'soleil se couche complètement », fit Marie.

C'est seulement après que tout le monde eut donné son accord, alors qu'ils se dirigeaient vers la maison désignée, que Marie comprit peu à peu ce qu'elle venait de faire. Et s'ils avaient des fusils de chasse, cette fois ? Arthur Stuart était-il assez rapide ?

Juste avant d'arriver en vue de la demeure, le jeune métis les arrêta. « Y a quatre hommes dedans cette maison, et six femmes. Et ça manque pas d'armes. Aucun enfant. »

Mauvais signe, ça, Marie le savait. On avait sûrement envoyé les enfants en lieu sûr.

« Bon signe, ça, fit au contraire La Tia. Ils ont pas fait partir les femmes. Ils croient pas qu'on s'en viendra as'soir.

— Du brouillard sitôt que j'suis entrée », rappela Marie à Arthur Stuart.

Il lui pressa la main. « Tu peux dépendre sus moi », dit-il.

Puis il la lâcha et elle s'éloigna seule sur la route avant de bifurquer dans la longue allée menant à la maison.

Bien avant qu'elle y arrive, on l'avait repérée, et trois hommes l'attendaient sur la galerie, armés de fusils. « T'es craquée, ma fille ? fit le plus âgé. Tu connais donc pas qu'une armée d'violeurs et d'pillards marrons s'en viennent par icitte ?

— L'chariot d'mon pap a capoté plusse loin sus la route, j'ai b'soin d'aide.

— Ton pap, c'est pas un chanceux, fit le plus costaud. On s'éloigne de c'te galerie pour personne.

— Mais il est blessé, et quand il veut se relever il tombe par terre.

— C'est quoi, cet accent ? fit le plus jeune. T'es française ?

— Mes parents sont d'Nueva Barcelona, dit-elle.

— C'est pas une bonne idée cette semaine d'être une Française dans l'pays. »

Elle leur sourit. « Esse que j'peux changer qui j'suis ? Oh, faut m'aider. Envoyez au moins un couple de serviteurs pour donner la main à redresser l'chariot et ramener mon père icitte, vous pouvez faire ça ?

— Les esclaves sont tous embarrés, y a plus qu'à les emmener ailleurs demain matin, et on va pas en envoyer sus la route non pus, dit le costaud.

— À ce que j'vois, la Providence m'a conduite à une maison qu'a pas d'charité chrétienne », dit-elle. Elle leur tourna le dos et fit quelques pas pour s'en repartir.

Il était somme toute logique que son envie de partir les convainque. « J'ai 'core jamais fermé ma porte à du monde dans l'besoin, dit le vieux.

— Y a jamais eu non plus d'révolte d'esclaves, fit observer le costaud.

— Mais même en temps d'révolte d'esclaves, dit le jeune, les chariots peuvent capoter tout pareil et l'monde honnête s'faire mal et avoir b'soin d'aide. »

Marie n'aimait pas mentir à ces hommes. Le vieux voulait être agréable et le jeune lui faire confiance. Le costaud veillait sur sa famille, rien de plus. Et comme ses soupçons étaient pleinement justifiés, elle ne trouvait pas franchement équitable que ce soit lui qui passe pour le moins charitable. Bah, le doute n'allait pas tarder à être levé. Elle espéra que cette mésaventure

ne les dissuaderait pas d'aider leur prochain à l'avenir. Ce serait dommage que la grande migration n'aboutisse qu'à rendre le monde plus mauvais.

« Reviens ! cria le vieux.

— Non, reste où t'es ! cria à son tour le costaud. On te suit. » Le jeune homme et lui sautèrent de la galerie et vinrent vers elle au petit trot.

Ce n'était pas le plan prévu. Qu'allait-elle faire d'eux ici, dehors ? « Mais faut lui apporter de l'eau.

— Tout l'temps pour ça quand on l'aura ramené à la maison. »

Ils étaient à présent près d'elle, et il ne lui restait plus qu'à les conduire dans l'allée.

Une brume tomba soudain. Venant de nulle part. L'atmosphère se rafraîchit et un brouillard se forma, si épais qu'elle ne distinguait même pas les hommes à côté d'elle.

« Sacordjé, lâcha le costaud.

— J'vois pas mes pieds par terre », dit le jeune.

Marie, quant à elle, se tut car, dès l'apparition du brouillard, elle fit demi-tour et entreprit de revenir vers la maison.

L'instant suivant, elle sortait du brouillard. Elle ne jeta pas un regard en arrière pour voir à quoi ça ressemblait, un seul nuage épais – elle se demanda si c'était comme dans l'histoire de la Bible, une colonne de fumée.

Le vieux n'était pas sur la galerie.

Puis, alors qu'elle s'approchait, elle le vit qui était là, un fusil dans les mains. « J'reconnais l'œuvre du Malin quand j'la vois, sorcière ! » cria-t-il.

Il tira.

Le fusil était pointé droit sur elle. Et le canon n'était pas ramolli. Elle crut qu'elle allait mourir sur place.

Mais une fois la détonation passée, elle ne ressentit rien et continua d'avancer vers la galerie.

C'est alors que la balle jaillit du canon du fusil, parcourut une courte distance et tomba avec un bruit mat par terre. Elle y forma une flaque de plomb aussi plate qu'une piastre d'argent.

« J'suis pas une sorcière, dit-elle. Et vous êtes brave et vaillant. Vous croyez qu'on va vous faire du mal, à vous et aux genses que vous aimez ? Personne fera d'mal à personne. »

Des cris fusèrent du nuage de brouillard. « Qui c'est qu'a tiré ? Ousqu'est la maison ? »

Elle se retourna alors. Deux nuages épais, à peine plus grands qu'un homme, se déplaçaient rapidement sur les pelouses, mais aucun en direction de la galerie, et aucun ne suivait non plus une trajectoire en ligne droite.

« On a entendu causer de ce que vous avez fait ailleurs, menteuse ! brailla le vieux.

— Vous avez entendu des menteries, répliqua-t-elle. Réfléchissez. Si on avait tué tout l'monde, comment vous auriez connu que c'étaient deux Françaises et deux esclaves qui se présentaient à la porte ? C'est ce que vous attendiez, non ? »

Le vieux n'était pas bête. Il savait écouter.

« On veut à manger, reprit-elle. Et on en trouvera dans cette maison. Vous avez largement d'quoi, mais on prendra pas tout. Vos voisins vous aideront à combler l'manque. Et vous aurez pas b'soin d'autant à manger, de toute mayère.

— Par rapport que vous allez nous prendre tous nos esclaves, c'est ça ?

— Les prendre ? fit Marie. On peut pas les prendre. Pour en faire quoi ? Les mettre dans not' poche de tablier ? On les laisse venir avec nous autres s'ils en ont envie. S'ils préfèrent rester avec vous, ils peuvent. Ils font ce qu'ils veulent, comme les enfants de Djeu qu'ils sont.

— Salauds d'abolitionnisses bons-rien, fit le vieux.

— Abolitionnisses, oui. Et sûrement une bonne à rien, dans mon cas. » Elle prononça ces derniers mots avec un accent français volontairement marqué. « Mais vous, vous connaissez être bon avec les étrangers mais vous prenez des êtres humains pour vot' propriété. Même si c'est un des plus petits de mes frères.

— Me cite pas les Écritures, dit le vieux. Vole-nous si tu veux, mais cherche pas à passer pour une sainte quand tu fais ça. »

Elle se tenait à présent sur la galerie, face au bonhomme. Elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle. Elle entendit le léger

claquement d'un chien frappant le silex. Elle entendit le grésillement de la poudre dans le bassinet.

Puis le *ploc* de la balle tombant sur la galerie.

« Sacordjé, fit une voix de femme.

— Vous m'auriez assassinée, dit Marie sans se retourner.

— On abat les intrus par icitte.

— Nous autres, on fait d'mal à personne, mais vous, vous avez l'meurtre dans l'tcheur, dit Marie qui se tourna vers la nouvelle venue. C'que vous avez à manger est donc si précieux que vous voilà capable de tirer par en arrière sus une malheureuse qui vous d'mande de partager ? » Elle tendit la main vers la femme tremblante qui se recroquevilla contre la porte. Elle lui toucha l'épaule. « Vous êtes en bonne santé, dit-elle. C'est bien. Prenez-en bien soin, très forte, pas d'maladie en vous. Allez vivre un long temps. »

Puis elle se tourna vers le vieux et tendit le bras. Elle attrapa sa main vide. « Oh, vous êtes un homme fort, dit-elle. Mais vous manquez d'souffle, hein ?

— J'suis vieux, fit-il. Pas dur de deviner que j'manque de souffle.

— Et vous avez mal dedans la poitrine. Vous essayez de pas y faire attention, hein ? Mais ça va s'en revenir dans quèques mois, et encore quèques mois après. Mettez vot' maison en ordre, faites vos adieux, mon brave. Vous allez voir le bon Djeu sous peu. »

Il la regarda dans les yeux d'un air dur. « Pourquoi vous me maudissez ? dit-il. Qu'esse j'vous ai fait ?

— J'vous maudis pas, répliqua-t-elle. J'ai pas l'pouvoir de tuer ou pas. J'touche le monde et j'connais s'il est malade et s'il va en mourir. Vous êtes malade. Vous allez en mourir. Durant vot' sommeil. Mais j'connais que vous êtes un homme généreux, beaucoup vont pleurer vot' mort et vot' famille se souviendra d'vous avec amour. »

Des larmes emplirent les yeux du vieil homme. « Quelle espèce de voleuse t'es, toi ?

— Une voleuse qu'a faim, répondit-elle, autrement j'volerais pas. Pas moi, ni aucun d'nous autres. »

Le vieil homme se retourna vers la pelouse. Marie se dit qu'il regardait les deux autres hommes ou les nuages qui les enfermaient, mais non. Pendant qu'ils discutaient, Arthur, La Tia et Rien avaient dû ouvrir les quartiers des esclaves, et la maison était à présent cernée de Noirs, hommes, femmes et enfants. Les nuages n'entouraient plus les deux Blancs. Désarmés, ils se trouvaient à l'intérieur du cercle.

Arthur Stuart s'avança et tendit la main. Comme s'il s'attendait à ce qu'un propriétaire d'esclaves accepte celle d'un Noir. « Je m'appelle Arthur Stuart », se présenta-t-il.

Le vieil homme s'esclaffa. « Tu veux dire que t'es l'roi ? »

Arthur haussa les épaules. « J'vous ai dit mon nom. J'vous dis aussi qu'aucun fusil de cette maison va marcher, et l'bougre de l'aut' côté d'la porte avec sa grosse planche de bois pour nous en donner un coup sus la caboche, à Marie et à moi, il ferait mieux d'la reposer, par rapport que ça fera pas plusse de mal qu'un bout d'papier ou une éponge sèche. »

Marie entendit quelqu'un dans la maison lâcher un juron, et un gros morceau de bois fut lancé par la porte jusque sur la pelouse.

« Laissez-nous entrer, s'il vous plaît, dit-elle. Ma mère, mes amis et moi. On va s'assire et discuter comment on va s'y prendre sans faire de mal à personne et sans vous laisser démunis.

— J'connais l'meilleur moyen, dit le vieux. Allez-vous-en et foutez-nous la paix.

— Faut qu'on aille quèque part. Faut qu'on mange quèque chose. Faut qu'on dorme c'te nuit.

— Mais pourquoi nous autres ?

— Pourquoi pas ? répliqua-t-elle. L'bon Djeu vous bénira dix fois pour ce que vous allez partager avec nous autres aujourd'hui.

— Si j'dois crever aussi vite que tu l'dis, que j'laisse au moins une bonne plantation à mes fils et mes filles.

— Sans esclaves, ça sera forcément une bonne plantation. »

Plus tard, alors que tout le monde avait mangé et dormait en sécurité sans que la famille soit enfermée, Marie eut l'occasion de discuter avec Arthur Stuart. « Merci de m'avoir donné

l'brouillard quand j'en avais b'soin au lieu d'attendre que j'sois dedans la maison.

— Faut pas espérer qu'un plan marche quand les autres connaissent pas ce qu'ils ont à faire, dit-il avec un grand sourire. Mais tu t'es bien débrouillée. »

Elle lui rendit son sourire. Elle avait effectivement fait du bon travail. Mais elle n'avait encore jamais su l'effet que produisait un tel compliment. Pas avant ce voyage. Pas avant Alvin et Arthur Stuart. Oh, ils avaient de si grands pouvoirs, de si grands talents. Mais le pouvoir qui l'impressionnait le plus, c'était celui de lui réchauffer le cœur comme le réchauffaient des paroles aimables.

*

Un groupe de Rouges ramena Alvin de l'autre côté du Mizzippy en canoë – une traversée bien plus agréable, cette fois. Ils l'emmenèrent un peu en aval jusqu'au-dessus du port fluvial de Bâton Rouge. Le fleuve y décrivait un méandre accentué, aussi Alvin ne marcha-t-il que peu de temps sur un terrain relativement au sec pour atteindre la localité. Pendant ce temps, les Rouges repartaient sans qu'aucun Blanc ne les ait vus. Dans le nord des États-Unis, on rencontrait assez souvent des Rouges, ils formaient même la majorité de la population dans les États d'Irrakwa et de Cherriky. Mais ils s'habillaient pour la plupart à la mode des Blancs. Ici, dans le Sud profond où les colonies de la Couronne avaient davantage d'emprise, les Rouges ne se montraient guère, surtout ceux venant de l'autre côté du fleuve et qui s'habillaient toujours à l'ancienne. Leurs rares apparitions faisaient peur aux Blancs. Des sauvages, voilà de quoi ils avaient l'air. On tendait la main vers son fusil et on se dépêchait de sonner les cloches pour donner l'alerte.

Mais un Blanc tout seul, vêtu comme ceux de sa profession, un compagnon forgeron qui portait un sac pesant en bandoulière, nul ne lui prêtait attention.

Et puis des nouvelles plus importantes circulaient. L'expédition du gouverneur venait d'arriver, et Bâton Rouge avait soudain grossi de centaines de miliciens désabusés dont

certains avaient perdu tout enthousiasme pour la marche forcée dans l'arrière-pays et le combat contre des esclaves marrons. À vrai dire, leur baisse d'enthousiasme était directement proportionnelle à leur taux d'alcool dans le sang, et le colonel Adan n'était pas adepte de la discipline au point d'ignorer qu'il était plus sage de laisser ces hommes dans un léger état d'ébriété. Ils se trouvaient donc dans les auberges en compagnie de soldats espagnols qui s'efforçaient de leur imposer une limite de deux verres afin qu'ils ne soient pas trop soûls pour marcher. Personne n'ouvrait l'œil au cas où le chef de la troupe qu'ils venaient anéantir déambulerait tout seul dans les rues de la ville.

Alvin n'eut pas trop de mal à saisir la situation. Il se félicitait qu'aucun homme de la compagnie de Steve Austin ne soit là. C'étaient des coriaces qui savaient tuer et sans état d'âme. Ces hommes-ci, au contraire, étaient prompts à fanfaronner et à se vanter de leurs actions futures comme de leurs actions passées, mais l'action présente ne les attirait pas tant que ça.

Alvin caressa l'idée d'entrer directement dans la cabine de luxe du colonel Adan sur un des bateaux et de lui dire : Amenez-vous après-demain ici même, vous nous verrez traverser le fleuve et vous resterez jusqu'au cou dans la vase. Mais il y avait de fortes chances pour qu'Adan le fasse tout bonnement pendre ou passer par les armes au lieu de le mettre sous les verrous. Bien sûr, il arriverait sûrement à s'en sortir, mais quel intérêt ? Son combat contre le Défaiseur en forme d'alligator avait beaucoup émoussé sa combativité. L'homme en lui qui rêvait d'une bonne bagarre manquait pour le moment d'énergie, et il allait trouver une façon plus sereine d'arriver au même résultat.

Il entra donc dans une auberge et s'accouda au comptoir juste à côté de l'officier espagnol de surveillance. « Alors vous connaissez ousqu'ils sont vraiment, les marronneux ? demanda-t-il.

— On ne me dit rien, répondit l'officier avec un fort accent.

— Ben, voilà, j'crois que j'connais, moi. J'ai entendu un on-dit intéressant, toujours bien. Mais j'ai pas envie d'aller l'répéter moi-même au colonel Adan, par rapport qu'il va me trouver un air de soldat et vouloir m'enrôler. »

L'officier lui jeta un regard froid. « En quoi elle nous intéresse, cette rumeur ?

— Ça dépend de ceusses qui bagueulent, non ? J'veux dire, tous les soûlards icitte, ils peuvent vous conter qu'les marronneux sont sus la lune s'ils veulent, par rapport qu'ils y connaissent arien. Mais moi j'tiens mon on-dit d'un couple de Rouges qui passaient des fourrures en contrebande de ce bord-ci du fleuve en amont, et, d'après eux, ils ont vu une bande de couleur en liberté pas très loin dedans les terres. »

L'officier affichait toujours son air méprisant. « Des fourrures de contrebande ? Et ils ne vous ont pas tué ?

— Ben, ils l'auraient p't-être fait, sauf qu'ils étaient que deux, et j'ai arien d'un basset. Et pis ils voulaient que j'vous raconte ce qu'ils avaient vu.

— Et pourquoi ils feraient ça ?

— Par rapport que si les marronneux s'en vont vers le fleuve, c'est p't-être qu'ils se sont mis dans la caboche de l'croiser comme ils ont croisé le lac Pontchartrain. Ils ont des sorciers avec eux autres, d'après. La reine La Tia, paraît. Alors p't-être qu'ils peuvent faire s'évaporer l'brouillard et passer de l'aut' bord. Et les Rouges, ça leur plaît pas d'voir une bande de couleur libre et d'fripaille de Français essayer de s'installer d'leur bord du fleuve.

— Donc vous êtes… quoi, un messager ? »

Alvin haussa les épaules. « J'ai dit ce que j'avais à dire. À qui vous allez l'répéter asteure, c'est pas mes affaires. »

L'officier tendit la main et saisit le bras du forgeron. L'homme avait une forte poigne. Alvin aurait évidemment pu l'envoyer bouler sans même y penser, mais il ne voulait pas de bagarre dans la taverne.

« Je crois qu'il faut sortir et que vous m'en disiez un peu plus, fit l'officier.

— Et durant que vous serez dehors, vous pouvez être sûr que ces bougres vont tous se payer deux verres de plusse, après quoi ils vont pisser et dégobiller tout au long d'la remontée du fleuve.

— Venez. »

Alvin le suivit sans faire d'histoires. L'officier avait deux autres soldats dans la taverne, et ils sortirent aussi. Aussitôt le

niveau sonore à l'intérieur augmenta – on commandait sûrement les boissons interdites. Le prix du rhum et du whisky allait flamber à Bâton Rouge, vu la pénurie qui se ferait sentir à la tombée de la nuit.

Devant la taverne, l'officier ordonna aux soldats de tenir Alvin. « Je crois que vous feriez mieux de venir raconter votre histoire au colonel Adan vous-même.

— J'vous ai déjà dit, j'veux pas faire ça.

— Si vous ne mentez pas, il doit être mis au courant.

— J'mens pas, et j'vois pas pourquoi ces Rouges mentiraient, mais j'vais vous dire ousqu'est la couleur d'après eux autres. Vous passez la grande courbe du fleuve, pis vous passez la deuxième, et quand ça s'en r'part vers l'est, c'est là.

— Me le raconter à moi, c'est une perte de temps, fit l'officier.

— Seulement je l'raconterai à personne d'autre », dit Alvin. Sur quoi il libéra son bras d'une secousse et envoya son coude dans le menton des deux soldats dont les têtes percutèrent la façade en bois de la taverne derrière eux. Le premier s'écroula comme une pierre, l'autre s'éloigna en titubant. Alvin tendit alors le bras et subtilisa l'arme de poing de l'officier.

L'Espagnol recula et dégaina son épée.

« Non, non, fit Alvin. Si vous m'tuez, qu'esse vous allez dire au colonel ? »

Pour toute réponse, l'autre porta un coup d'épée.

Alvin fit un pas de côté, puis arracha l'arme de la main de l'officier et en brisa la lame sur son genou. Il se sentait peiné d'infliger un tel sort à une lame aussi belle – l'acier espagnol restait source de fierté – et d'avoir frappé les soldats ne l'enthousiasmait pas non plus. Mais il devait se débrouiller comme un gars normal, sans dévoiler ses talents de Faiseur, sinon le colonel risquait de s'apercevoir qu'on lui montait un coup ou de se dire qu'on voulait le faire courir pour des prunes.

L'officier poussa un cri comme si on lui avait brisé le bras et non l'épée en deux. Alvin se sauva au petit trot pendant que l'officier beuglait : *« Siga lo ! Siga lo ! »* Mais ses hommes n'étaient pas en mesure de se lancer à la poursuite du forgeron, et deux minutes plus tard, hors de vue derrière des bâtiments, Alvin filait vers les bois aussi vite qu'il pouvait.

*

Arthur se réveilla. On le secouait. « Qui… ?

— Chhh, réveille pas ’core les autres. »

C’était Alvin. Arthur Stuart se dressa sur son séant. « Bon d’là, j’suis content de…

— Tu connais ce que ça veut dire, “chhh” ?

— Y a personne à côté », fit Arthur. Mais il parlait tout de même moins fort.

« Tu crois ça, dit Alvin. Mais Marie la Mort, elle est jusse là.

— Elle y était pas quand j’suis allé m’coucher. »

À présent tous les deux debout, ils s’éloignaient dans le brouillard qui entourait le camp.

« Je m’en viens de l’armée du colonel Adan, dit Alvin. On a un rendez-vous au fleuve demain tantôt.

— On va l’croiser ?

— Tenskwa-Tawa nous assure le droit d’passer, et les Rouges nous aideront à trouver à manger et un toit, on aura pas b’soin de s’emparer d’autres plantations.

— Bien, fit Arthur Stuart. J’en ai déjà assez des genses qu’ont peur de nous autres.

— M’est avis que c’est pas ta nature de jouer les brutes, dit Alvin. Et j’ai essayé dur de t’apprendre.

— Ben, ç’a pas trop mal marché jusqu’icitte. Marie la Mort ment facilement, et moi j’suis fort pour mettre le monde dedans l’brouillard et tordre les canons des fusils.

— Et La Tia a fabriqué des charmes.

— Ça nous a aidés, j’trouve. Mais moins bien que si t’avais marché avec nous autres.

— Ben, j’suis icitte pour marcher avec vous autres, asteure. J’veux plus qu’on s’arrête. J’veux arriver là-bas l’premier. Ça veut dire qu’il faut réveiller tout l’monde tout d’suite et s’mettre en route.

— Dans l’noir ?

— On verra s’il fait ’core noir au moment du départ. »

Il fallut moins d’une heure pour mettre tout le monde en route, surtout parce qu’Alvin interdit qu’on prépare un seul

repas. Les mères des nourrissons pouvaient allaiter, bien entendu, et on pouvait manger le pain, le fromage et les fruits qu'on avait sur soi pendant la marche, mais rien qui nécessiterait qu'on cuisine, qu'on lave ou qu'on attende.

Oh, ça ne se fit pas sans récriminations ni grincements de dents, mais après les deux derniers jours de marche, grâce à l'aide précieuse des charmes de La Tia, ils se sentaient vigoureux et prêts à repartir même en n'ayant dormi qu'une demi-nuit.

À présent, avec Alvin en tête de la troupe, les charmes opéraient nettement mieux. C'était vraiment le chant vert désormais, pas uniquement son vague écho. Comme Arthur Stuart n'avait plus à se soucier du brouillard, il put aussi en profiter, se plonger dedans.

Avant l'aube, tout le monde courait – les adultes à petites foulées, les enfants à toutes jambes, mais chacun tenait la cadence et personne ne se fatiguait. Ils avaient couru dans le noir sans une seule fois trébucher sur une racine ni s'écarter du reste du groupe. Parce que, dans le chant vert, on sait exactement où se trouve toute chose, soi-même et le reste, parce qu'il fait partie de soi et qu'on fait partie de lui.

Ils coururent toute la matinée. Ils coururent tout l'après-midi. Ils ne s'arrêtèrent pas pour manger ni boire. Ils pataugèrent à travers des cours d'eau, ralentissant à peine pour soulever les enfants trop petits qui n'arrivaient pas à les franchir à gué.

Ils étaient désormais six mille avec tous les esclaves des plantations qui s'étaient débarrassés de leurs chaînes pour se joindre à eux. Six mille à se déplacer à travers bois sans avoir besoin de sentier ni de piste.

Les derniers feux du couchant s'éteignaient dans le ciel lorsqu'ils parvinrent à une falaise peu élevée surplombant un méandre du Mizzippy orienté vers l'est et qu'ils virent le fleuve large de plus d'un mille auquel le soleil mourant donnait des reflets rougeâtres.

« On passe demain matin ? demanda Arthur Stuart.

— On passe sitôt que tout l'monde sera arrivé sus cette falaise », répondit Alvin.

La colonne s'était étirée pendant la longue course de la journée, aussi faisait-il un noir d'encre lorsque les colonels vinrent rendre compte qu'il ne manquait plus personne.

Une fois de plus, Alvin mit en tête Pap Orignal, Mam Écureuil et leurs enfants, mais La Tia mènerait cette fois la traversée au lieu d'attendre que le dernier fugitif soit passé. « Y aura pas d'pont ce coup-ci, dit Alvin au conseil. On va barrer l'fleuve et ça va prendre un air fin bizarre, tout tassé sus vot' droite. Personne devra regarder dedans, on aura pas de temps pour ça. »

Puis il se rendit au bord de la falaise en surplomb du Mizzippy, Arthur Stuart à côté de lui, et leva une torche.

Sur l'autre rive du fleuve, le brouillard s'éclaircit et on vit une autre torche, rien qu'un clignement de lumière.

« Qui c'est de l'aut' bord ? demanda Arthur.

— Tenskwa-Tawa, répondit Alvin. Il va m'aider à retenir l'Mizzippy.

— Ben, moi j'dis que je l'retiens pas, l'Mizzippy, il peut bien aller s'faire voir ailleurs. »

Alvin éclata de rire puis se coupa la main avec un ongle et jeta le sang vers le fleuve.

On eut l'impression que l'eau lui bondissait directement dans la main, mais ce n'était pas de l'eau, oh non, c'était à nouveau le cristal, et, tandis qu'Alvin en tenait une extrémité, il grandit, s'étendit comme une fine plaque verticale de verre à travers le fleuve. À mi-chemin il rejoignit le cristal en provenance de l'autre rive, et déjà l'eau en aval s'éloignait, se tarissait, disparaissait.

En amont du barrage, en revanche, l'eau avait monté, et Arthur s'attendait à la voir passer par-dessus d'un instant à l'autre. Mais non. Parce qu'elle débordait, s'aperçut-il, sur les rives au-delà de la falaise et inondait les terres orientales du fleuve.

Arthur Stuart savait maintenant pourquoi on avait choisi ce site. Les falaises de l'autre bord étaient plus hautes et s'étendaient plus loin en amont. Il n'y aurait pas d'inondation dans le domaine des Rouges.

« J'ai de l'ouvrage pour toi, dit Alvin.

— J'suis prêt, si c'est quèque chose que j'peux faire.

— L'colonel Adan remonte le fleuve avec deux bateaux. Il a aussi envoyé une colonne de soldats par voie terrestre. Ben, ces bougres-là vont devoir grimper aux arbres comme ils peuvent et trouver des terrains en hauteur avant longtemps, mais ce qui m'inquiète le plusse, c'est ceux-là des bateaux.

— Ils vont pas se retrouver en plan, asteure que l'fleuve est barré d'même ? fit Arthur Stuart.

— Si. Mais ils auront une envie affreuse de descendre de leurs bateaux et d'monter l'fleuve à pied. Et quand on va lâcher ce barrage, ils vont tous se néïer.

— Comme les chars de Pharaon.

— J'veux pus d'autres morts à cause de nous autres, dit Alvin. Y a pas b'soin d'ça si on les avertit comme il faut.

— J'les ferai rester dedans les bateaux.

— J'te demande jusse de leur donner des conseils.

— J'vais leur donner des conseils si fort qu'ils vont tous les suivre.

— Ben, tant que t'y es de faire du spectacle pour un régiment armé de fusils et d'artillerie, dit Alvin, t'as qu'à assécher la boue du lit pour que personne s'enfonce dedans durant la traversée. »

C'était effectivement vers une traversée dans la vase que se lançaient les premiers fugitifs qui s'efforçaient de descendre la berge jusque dans le lit tari du fleuve. Mais Arthur Stuart avait suffisamment appris ces derniers jours pour qu'il lui soit facile de faire évaporer l'eau de la couche supérieure de boue, créant ainsi un chemin de terre durcie large d'une cinquantaine de pas – assez pour qu'un grand nombre de gens passent en même temps.

L'opération prendrait bien moins de temps qu'au lac Pontchartrain.

Quand La Tia vit ce qu'avait réalisé Arthur, elle poussa un cri de plaisir et lança : « Allez, vite, tout l'monde ! Filez comme des guernouilles ! » Et elle se mit à trotter sur la nouvelle route.

Arthur ne jeta qu'un bref coup d'œil au barrage lui-même. Un barrage qui, fait de cristal pur, ne ressemblait à aucun autre. On aurait dit que le fleuve s'était tout bonnement arrêté. Même dans la nuit, il voyait des formes se déplacer dans l'eau. Il crut

d'abord qu'il s'agissait de poissons mais il comprit aussitôt qu'il faisait trop noir pour distinguer rien de ce genre dans l'eau. Non, ce qu'il voyait se trouvait dans le cristal. Des visions comme celles si troublantes et hypnotiques qui étaient survenues durant le passage du pont sur le lac Pontchartrain.

« Regardez pas l'barrage ! brailla Alvin. Personne regarde le barrage ! »

Ce qui poussa tout le monde à regarder, bien entendu. À jeter un seul coup d'œil, puis à détourner les yeux parce que La Tia, Orignal, Écureuil, Marie la Mort et Rien poussaient de l'avant, pressaient les centaines et centaines de fugitifs qui franchissaient le lit du fleuve sur la route d'Arthur.

Le jeune métis s'en alla au trot vers l'aval, sans courir trop vite parce qu'il devait assécher un chemin devant ses pas s'il ne voulait pas finir englouti. Il n'eut qu'à passer un méandre du fleuve avant de voir les deux grands bateaux posés, l'air passablement mornes, au fond du lit.

Déjà des dizaines d'hommes, descendus des bateaux, pataugeaient dans une vase épaisse. « Retournez-vous-en dedans les bateaux ! » cria Arthur Stuart.

Les hommes l'entendirent, certains s'arrêtèrent et regardèrent autour d'eux pour savoir de quelle rive venait la voix.

« Vuelvanse a los navios », cria-t-il encore en s'approchant à petites foulées.

Arthur Stuart n'était pas négligent. Alors qu'il commençait à passer le bateau en revue à la recherche d'armes, il entendit crier *« Tiren ! »* et vit les éclairs d'une demi-douzaine de fusils à bord du premier. N'était-il pas hors de portée ?

Eh bien, oui et non. Les balles de fusil portaient assez loin mais avaient considérablement ralenti, si bien que celle qui le toucha ne pénétra pas trop profond. Mais elle l'atteignit en plein dans l'estomac, juste au-dessus du nombril, et il eut très mal, pire que le plus gros mal de ventre de son existence.

Il se plia en deux et tomba par terre. Imprudent, idiot… il se maudit en même temps qu'il pleurait de douleur.

Mais, douleur ou pas, il avait une mission à accomplir. Un seul ennui : avec des muscles abdominaux aussi abîmés, il ne

trouvait pas la force de crier. Bah, il savait que la persuasion n'aurait pas abouti et il avait déjà un plan. Pendant qu'il courait avec le chant vert en direction du Mizzippy, il avait entendu, senti et finalement vu les flammes de vie de centaines et de centaines d'alligators qui vivaient dans le fleuve et les affluents de la région.

Il n'était pas difficile de les appeler. Venez vers les bateaux, leur dit-il. Beaucoup à manger dans les bateaux.

Et ils vinrent. Ils s'étaient peut-être posé des questions dans leur tout petit cerveau d'alligator sur la disparition soudaine du fleuve, mais ils comprenaient l'appel à la soupe.

Malheureusement, ils ignoraient complètement ce que désignait le mot « bateau ». Ils savaient uniquement qu'on les appelait, devinaient vaguement d'où venait l'appel, aussi ne tardèrent-ils pas à tous se diriger vers Arthur Stuart. Et comme il dégageait une odeur de sang et ressemblait terriblement à un animal blessé – ce qui n'avait rien d'extraordinaire puisqu'il était effectivement blessé –, il ne pouvait pas en vouloir aux sauriens de le prendre pour le repas promis.

C'est la mort la plus bête que je connaisse, se dit Arthur Stuart. J'ai attiré tout seul les cocodries sur moi. C'est aussi bien que je meure avant d'avoir eu des enfants, je ne voudrais pas qu'une bêtise aussi crasse se transmette à la génération suivante.

Puis les alligators changèrent brusquement de cap, tous en même temps, et se dirigèrent vers les bateaux en aval. Ils passèrent juste à côté d'Arthur Stuart en ne lui accordant pas plus d'attention qu'à une souche. Et tandis qu'ils pataugeaient sur leurs pattes inquiétantes, il sentit se passer quelque chose dans son ventre. Il ouvrit sa chemise et baissa les yeux sur sa blessure juste à temps pour voir la balle de plomb pointer le nez comme un spermophile et tomber par terre à ses pieds avec un bruit mat.

Sous ses yeux, le sang cessa de couler de la blessure, la peau se ressouda, la douleur disparut, et il se dit : Heureusement qu'Alvin veille toujours sur moi, parce qu'il me confie une tâche toute bête et je trouve moyen de me faire tuer deux fois de suite.

Les alligators fonçaient vers le bateau, mais il était évident que dans l'obscurité certains hommes ne se rendaient pas compte de ce qui venait dans leur direction.

« Cocodries ! brailla-t-il. Retournez-vous-en aux bateaux ! »

Son cri d'alerte incita les hommes à regarder à nouveau vers lui, et certains parmi les plus proches reconnurent ce qui arrivait. On peut distancer à la course un alligator sur terrain sec, mais pas dans une boue épaisse, aussi Arthur Stuart se dit qu'il allait apporter sa contribution en asséchant le lit du fleuve autour des bateaux. Mais il s'en trouvait terriblement loin et manquait de précision. Il eut pourtant l'impression que ça facilitait leur fuite, et il fut soulagé de voir tous les hommes regagner leurs bâtiments à temps. Leurs compagnons déjà à bord leur tendirent la main et les aidèrent à grimper, et les derniers s'élevèrent dans les airs au-dessus de mâchoires béantes d'alligators, mais l'opération fut menée à bien sans même un pied de perdu, seulement quelques chaussures vides.

Les alligators restèrent près des bateaux, claquant des mâchoires et se montant les uns sur les autres dans leurs efforts pour atteindre le pont. Arthur Stuart trouva injuste qu'ils se fassent tuer parce qu'il leur avait promis à manger. Et puis il avait une dent contre les fusils à bord de ces bateaux. Il s'approcha donc nonchalamment des bâtiments et se servit de sa bestiole pour découvrir les armes et en tordre les canons aussi vite qu'il put. Ils allaient forcément se tourner ensuite vers les pièces d'artillerie, mais elles étaient tellement grosses qu'il n'avait aucun mal, s'aperçut-il, à en ramollir juste assez l'extrémité pour rétrécir la gueule et empêcher le canonnier d'y enfoncer la charge.

Aussi les hommes repoussèrent-ils les alligators en se servant de leurs fusils comme gourdins. La partie était ainsi plus égale, trouva-t-il.

Là-dessus, il fit demi-tour et remonta le lit du fleuve vers le barrage en suivant son propre sentier de terrain sec.

Lorsqu'il rejoignit les réfugiés, presque tous étaient déjà passés. À vingt ou trente de front, les oreilles encore emplies des échos du chant vert, ils traversaient en courant ou en trottant et ne s'arrêtaient pas, une fois sur l'autre rive, afin de laisser le

champ libre aux suivants. Arthur contourna la marée humaine, gravit la berge et rejoignit Alvin peu après.

« Merci de m'avoir enlevé cette balle du garemanger, dit-il.

— L'prochain coup, trouve quèque chose de moins couillon que rester debout en terrain découvert et hucher, dit le forgeron. C'est pas pour te commander, mais j'trouve que c'est un bon conseil.

— Et merci d'avoir ordonné aux cocodries d'aller voir ailleurs.

— Je m'suis dit que tu voulais pas vraiment qu'ils viennent te voir. Et c'est aimable à toi d'avoir empêché les hommes de tirer sus les cocodries. C'est pas mieux pour le monde d'avoir des cocodries, 'videmment, mais j'ai jamais trouvé juste de faire tuer des bétailles par rapport qu'ils ont cru à mes menteries.

— C'étaient pas des menteries, fit Arthur Stuart. Des masses de viande sus les bateaux.

— Deux cocodries seulement ont réussi à grimper à bord depuis que t'en es reparti, et les soldats les ont repoussés. M'est avis qu'ils seront fin contents quand l'eau va s'remettre à couler.

— C'est quand ?

— Ben, j'vois pas d'flamme de vie icitte sus l'écore à part la tienne et la mienne, répondit Alvin. Et celle de Marie la Mort, puisqu'elle a l'air de jamais rester loin d'ousque t'es.

— D'ousque j'suis ? » s'étonna Arthur Stuart.

Mais, lorsqu'il se retourna, il s'aperçut que Marie la Mort remontait effectivement la rive. « Tout l'monde s'en est parti, dit-elle.

— Ben, moi, j'vais pas bouger d'icitte tant qu'ils seront pas tous de l'aut' bord, fit Alvin. Et vous deux avec, j'dirais.

— Mais j'poux pas l'laisser tout seul icitte ! se récria Arthur Stuart.

— Et moi j'veux pas m'tracasser pour toi quand ce sera l'moment d'enlever l'barrage. Alors, pour une fois dans ta vie, tu pourrais pas faire comme j'dis et foutre le camp ? Ça m'tanne de retenir ce fleuve et l'plusse que tu veux discuter avec moi, l'plusse que ça dure longtemps.

— M'est avis que j'ferais mieux d'obéir au vaillant bougre qui vient de m'sauver la vie.

— Par deux fois, précisa Alvin, alors tu devras encore m'obéir un coup à l'avenir. »

Arthur Stuart prit Marie la Mort par la main, puis ils glissèrent tous deux au bas de la berge et passèrent en courant devant le barrage. Ils allaient assez vite, pas très loin des derniers qui traversaient, et durant toute leur course Arthur Stuart chercha les flammes de vie de ceux qui auraient pu s'égarer. Mais les capitaines, les commandants et les colonels avaient tous fait leur travail et on n'avait laissé personne à la traîne.

Pap Orignal tendit la main pour aider Marie la Mort à grimper, et La Tia rit de plaisir quand Arthur Stuart gravit carrément en courant le talus abrupt sans tenir compte de la pente moins raide que la plupart des gens avaient empruntée.

Là, en haut de la falaise, se tenait Tenskwa-Tawa. C'était la première fois qu'Arthur Stuart le voyait. Sa première pensée fut qu'il n'était pas si imposant que ça. Et la deuxième qu'il ressemblait à un ange formidable qui retenait le fleuve d'où il était avec une plaque de cristal en partie composée du sang de sa main.

Tenskwa-Tawa agita la torche qu'il tenait dans l'autre main. Puis, lorsqu'il vit qu'Alvin, au loin sur l'autre rive, avait jeté sa propre torche pour se mettre à courir, il lâcha à son tour la sienne et tendit le bras comme s'il attirait quelque chose vers lui.

Arthur Stuart ne voyait pas l'autre rive avec ses yeux, mais il pouvait suivre la flamme de vie d'Alvin et observer avec sa bestiole le forgeron qui dévalait le talus en serrant l'extrémité du barrage dans sa main.

Il écarta le barrage de l'autre rive, et l'eau jaillit derrière lui. Alvin courait comme Arthur ne l'avait encore jamais vu courir, mais l'eau était plus rapide, elle bondissait par la brèche fraîchement ouverte et tourbillonnait au bord du barrage qui se courbait maintenant derrière le coureur.

« Jette-le-moi ! » cria Tenskwa-Tawa.

Alvin l'entendit-il par ses oreilles ou le comprit-il par un autre moyen ? Quoi qu'il en soit, il obéit et lança l'extrémité du barrage comme s'il s'agissait d'une pierre ou d'un javelot. Il lui

était impossible de l'envoyer aussi loin qu'il le fallait, mais Arthur Stuart vit que Tenskwa-Tawa attirait de sa main tendue le cristal pourtant encore distant d'un demi-mille. Il le ramenait plus vite que ne pouvait courir Alvin, assez vite pour devancer l'eau qui se précipitait et remplissait le lit du fleuve. Les deux extrémités se retrouvèrent finalement dans les mains de Tenskwa-Tawa tandis qu'Alvin courait dans l'espace étroit entre les deux parois du barrage et que le fleuve refoulé continuait de se ruer par la brèche de plus en plus large.

Arthur Stuart s'autorisa à jeter un coup d'œil en aval. Là encore, au moyen de sa bestiole plutôt qu'avec les yeux, il vit les premières langues d'eau lécher les bateaux, les soulever, commencer à les entraîner au loin. Mais l'eau arrivait de plus en plus vite, et les bâtiments se mirent à tournoyer dans les remous de la crue, à filer à toute allure, entièrement livrés à eux-mêmes.

Alvin rejoignit la berge et, comme l'avait fait Arthur, monta tout droit, carrément vers Tenskwa-Tawa, et se jeta sans même s'arrêter dans les bras tendus du prophète rouge, ce qui les précipita l'un et l'autre à terre. Les extrémités du barrage se libérèrent soudain des mains de Tenskwa-Tawa, le cristal se brisa presque aussitôt et s'effondra, puis les éclats se liquéfièrent et réintégrèrent le fleuve.

Alvin et le prophète, toujours par terre, s'étreignaient et riaient de bonheur à l'idée de ce qu'ils venaient de réaliser ensemble, d'avoir dompté le Mizzippy et conduit tous ces gens vers la liberté.

La Tia fut la seule assez hardie à cet instant pour s'approcher de ces hommes qui avaient accompli un tel miracle et leur lancer : « Qu'esse vous avez à vous conduire comme des p'tits drôles ? On remercie Djeu, nous autres. »

Alvin roula sur le dos et leva les yeux vers elle. « Faut connaître quel Djeu remercier, dit-il.

— P't-être que vous avez raison, vous autres chrétiens, fit La Tia, mais p't-être que c'est moi qu'ai raison, ou lui, ou p't-être que personne connaît arien, mais Djeu il accepte les remerciements tout pareil. »

Elle avait quelques instants plus tôt vu Tenskwa-Tawa qui tenait le barrage pendant que tout le monde escaladait la rive du

fleuve, mais elle ne l'avait manifestement pas bien regardé. Car maintenant, alors qu'il se relevait d'un bond – beaucoup plus énergiquement que ne l'autorisait son âge –, elle avait l'air de le reconnaître.

« Vous », fit-elle.

Tenskwa-Tawa hocha la tête. « Moi, dit-il.

— J'vous ai vu dans la boule.

— Quelle boule ? demanda Alvin.

— La boule que t'as faite, la boule qu'elle porte. » La Tia montra du doigt Marie la Mort qui portait effectivement un paquet en bandoulière. « Je l'ai vu tout l'temps dans la boule. Il m'a causé. »

Tenskwa-Tawa hocha encore la tête. « Et je vous remercie de votre aide, dit-il. J'ignorais que vous étiez avec tous ces gens.

— Et moi j'connaissais pas que c'était vous, l'prophète rouge.

— Vous vous êtes déjà vus, alors, vous deux ? demanda Alvin.

— Il a réchauffé les entrailles de la terre loin d'icitte, dit La Tia. Il m'a demandé de l'aider, de réveiller la terre là-bas. Aider la matière chaude à remonter. J'crois que j'ai trouvé comment faire.

— Alors je suis le plus heureux des hommes de vous voir en chair et en os.

— Y en a plus d'un qui serait heureux de m'voir en chair, fit La Tia, mais ils en tireraient arien d'bon. »

Tenskwa-Tawa sourit, ce qui équivalait pour lui à rire aux éclats.

Et Arthur Stuart se dit une fois de plus que ces gens très puissants formaient comme un petit club, ils se connaissaient tous entre eux, et le commun des mortels, dont lui faisait partie, s'en trouvait toujours exclu.

XII
Springfield

Le talent d'En-Vérité Cooper ne se bornait pas à ajuster des douves de tonneaux afin de les rendre étanches. Il voyait comment la plupart des choses devaient s'adapter les unes aux autres et localisait les vices de forme qui les en empêchaient. La plupart des choses… et la plupart des gens. Il voyait ceux qui étaient amis et ceux qui étaient ennemis, repérait mieux que personne les désaccords dus à la fierté et à la jalousie. Une seule différence : quand deux douves de tonneau ne s'ajustaient pas, il pouvait entrer en elles et, presque sans réfléchir – et assurément sans effort –, les modifier jusqu'à ce qu'elles s'emboîtent parfaitement.

C'était moins facile avec ses semblables. Il fallait les convaincre, parfois trouver un moyen de rectifier leurs désirs ou leurs idées sur le monde. C'était tout de même un talent appréciable pour un avocat. Il jaugeait sans problème les gens, non pas en tant qu'individus, mais selon leur aptitude à s'assembler en familles et communautés.

Lorsqu'il entra à cheval à Springfield, dans l'État de la Noisy River, En-Vérité sut tout de suite à quoi s'en tenir sur le village.

Les habitants qu'il croisait s'arrêtaient et le regardaient – qu'est-ce qu'un étranger venait donc chercher ici, sur la frontière ? Ou du moins ce qui passait désormais pour la frontière. Depuis que le Mizzippy s'était fermé à la colonisation blanche, la région se peuplait vite. En-Vérité en voyait les signes à chacun de ses déplacements dans cette partie de l'Ouest. Et Springfield était une localité pleine de vie beaucoup de bâtiments à l'air récent, certains érigés aux abords du village, sans parler du nombre habituel de cabanes provisoires qu'on montait à la va-vite pour l'été en attendant de trouver davantage

de temps et de construire un abri plus sérieux avant que le froid s'installe.

Mais ces gens-là ne se contentaient pas de s'arrêter et de le regarder – ils souriaient, agitaient la main ou lançaient un « comment ça va ? », « bonjour », « bienvenue, étranger ». De petits gamins le suivaient et, bien que parfaitement normaux – entendez que quelques-uns ne pouvaient pas s'empêcher de balancer des mottes de terre à son cheval ou sur ses vêtements (tout dépendait si En-Vérité croyait qu'ils touchaient ou rataient leur cible) –, aucun ne lui jetait des cailloux ni de la boue. Ils ne le faisaient donc pas méchamment.

Le centre du village était agréable lui aussi. Il y avait une place avec un palais de justice auquel une église faisait face à chacun des côtés. En-Vérité n'était aucunement surpris que les baptistes se trouvent à l'arrière mais les épiscopaliens par-devant. Les presbytériens avaient le côté nord et les luthériens le sud. Et si les catholiques, les puritains ou les quakers faisaient leur apparition, il leur faudrait probablement édifier leurs églises en dehors de l'agglomération. En-Vérité aimait la réjouissante hypocrisie de la liberté de culte américaine. Aucune confession n'avait besoin d'être reconnue religion d'État, mais on savait tout de suite celles que l'État reconnaissait nettement moins que d'autres.

En tout cas, c'était au palais de justice qu'En-Vérité pensait avoir le plus de chances d'apprendre où dénicher Abraham Lincoln, autrefois boutiquier et commerçant fluvial.

Le clerc savait reconnaître un homme de loi quand il en voyait un, et il salua En-Vérité d'un sourire vif.

« J'espérais que vous pourriez m'aider à trouver un habitant de ce village, dit En-Vérité.

— C'est pour remettre une assignation à quèqu'un ? » demanda joyeusement le clerc.

J'ai raison de penser que j'ai l'air d'un avocat, se dit En-Vérité. « Non, monsieur, répondit-il. Je veux seulement parler à un ami d'un ami.

— Alors c'est pas pour une affaire juridique, hein ? »

En-Vérité faillit éclater de rire. Il savait déjà à quel type d'homme appartenait le clerc. À celui qui a mémorisé le

règlement, qui connaît la liste de ses tâches et prend plaisir à refuser celles qui n'y figurent pas.

« Ma foi, non, vous voyez, répondit-il. Et je ne voudrais pas vous faire perdre votre temps. Alors voici comment je vais m'y prendre : je vais rester ici, dans cet espace public que tout citoyen des États-Unis a le droit d'occuper, je vais saluer tous ceux qui entrent et leur demander, à eux, de m'aider à trouver l'homme que je cherche. Et quand ils s'étonneront que je ne m'adresse pas à l'employé du guichet, je leur répondrai que je ne veux pas faire perdre son temps à un monsieur aussi occupé. »

Le sourire de l'homme se figea légèrement. « Vous me menacez ?

— Vous menacer de quoi ? répliqua En-Vérité. Je suis décidé à trouver un citoyen de cette belle ville pour des raisons qui nous concernent, lui, moi et un ami commun, sans intention de lui nuire, pas plus à lui qu'à n'importe qui d'autre. Et comme ce bâtiment est situé en plein centre – un beau bâtiment lui aussi, entre nous, un palais de justice qui vaut d'ailleurs tous les palais de justice des chefs-lieux de même importance que j'ai vus dans l'Hio, la Wobbish ou cri Nouvelle-Angleterre –, j'ai pensé que nulle part mieux qu'ici j'aurais des chances de tomber sur quelqu'un en mesure de m'aider à trouver monsieur Abraham Lincoln. »

Voilà. Il avait prononcé le nom. À voir maintenant si l'homme résisterait à l'envie de faire étalage de ce qu'il savait.

Il n'y résista pas. « Ce vieux Abe ? Ben ça, pourquoi vous avez pas dit tout d'suite que c'était ce vieux Abe ?

— Vieux ? L'homme que je cherche ne doit pas avoir plus de trente ans.

— Ben, c'est lui alors. Grand, la peau sus les os, vilain comme un pou mais doux comme du miel ?

— J'ai entendu parler de sa taille, dit En-Vérité, mais le reste de votre description demande à être vérifié.

— Ben, il est sûrement au bazar, asteure qu'il est plus dans l'commerce lui-même. Ou à la taverne d'Hiram. Mais vous connaissez ? Allez dedans la rue et voyez si vous entendez pas rigoler, cherchez ousque ça rigole, et c'est là que vous trouverez

Abe Lincoln, par rapport que c'est sûrement lui qui fait rire le monde ou qui rit lui-même.

— Eh bien, merci, monsieur, dit En-Vérité. Mais je crains maintenant d'avoir abusé de votre temps, et pour des raisons non juridiques, alors je vais m'en aller avant de vous attirer des ennuis.

— Oh, pas de danger, fit l'employé. Les amis d'Abe sont les amis de tout l'monde. »

En-Vérité lui dit au revoir et sortit dans le soleil de l'après-midi.

Abe Lincoln a tout l'air du poivrot du village ou d'un propre à rien, en tout cas. Fait faillite comme boutiquier. Pas de travail, alors il passe son temps dans les tavernes et les bazars. Et c'est lui qu'on m'a envoyé chercher ?

Un poivrot ou un propre à rien ne bénéficierait pourtant pas d'une description aussi chaleureuse de la part de quelqu'un de précis et méthodique comme cet employé.

À sa grande surprise, lorsqu'il arrêta deux hommes qui sortaient de chez un coiffeur – affichant la mine rasée de frais qui obligeait à dépenser dix sous par jour pour se faire ôter la barbe – et qu'il leur demanda s'ils savaient où se trouvait à cet instant Abraham Lincoln, tous deux levèrent la main pour lui intimer le silence, écoutèrent, et… pas de doute, on entendait des éclats de rire au loin.

« On dirait qu'il est au "Bon Marché" de Cheaper, fit l'un d'eux.

— Suivez la rue, fit l'autre, une boutique au coin, de l'autre côté. »

En-Vérité se dirigea donc vers les éclats de rire et, lorsqu'il pénétra dans la pénombre fraîche du magasin, il découvrit bel et bien une demi-douzaine d'hommes et deux femmes, assis un peu partout, face à un autre homme adossé au mur, le plus laid qu'avait jamais vu En-Vérité Cooper en dehors de certains grands blessés. Mais très grand, comme on le lui avait dit, une girafe égarée parmi les humains.

Lincoln était au beau milieu d'une histoire. « Alors Couz me demande : "Abe, c'est pas l'avant du radeau qui doit être pointé vers l'aval ?" Alors je lui réponds : "Si, comme en ce moment."

Et il me fait : “Non, Abe, c’est ça, l’avant”, en pointant le doigt vers l’amont, ce qui était parfaitement ridicule. Ma foi, ce manque de logique, ça me met toujours en boule, pas beaucoup, mais un peu quand même, alors je lui dis : “Écoute, Couz, ça, c’était l’avant du radeau ce matin, je suis d’accord, mais c’est bien nous qui avons décidé de quel côté il était, non ? On a donc le droit de changer d’avis et de désigner un autre avant en fonction des circonstances, pas vrai ? »

En-Vérité ne savait pas vraiment de quoi retournait l’histoire, et il ne connaissait pas du tout le dénommé Couz dont parlait Abe. Mais lorsque les occupants du magasin se mirent à rire – ils riaient en moyenne tous les six mots il ne put s’empêcher de les imiter. Ce n’était pas ce que racontait Lincoln qui était drôle, mais sa manière de le raconter, pince-sans-rire, l’air de vouloir passer pour l’imbécile de l’histoire, mais un imbécile plus futé qu’il n’y paraissait.

Ce qui fascinait surtout En-Vérité, cependant, c’était la façon dont Lincoln s’accordait à son entourage. L’avocat ne discernait pas la moindre dissension entre aucune des personnes présentes et lui. Elles se sentaient en sa compagnie comme avec un ami intime. Il ne pouvait pourtant pas être l’ami intime de tout le monde. Aucun homme n’a le temps de se faire plus de deux ou trois amis proches et sincères incapables de l’envier quand il réussit, de le mépriser quand il agit mal et de s’irriter de toutes ses petites manies.

Il était bien plus que sympathique. En-Vérité en avait croisé quelques-uns qui jouissaient d’un petit talent dans ce domaine – ils étaient légion chez les juristes – et il avait découvert que, malgré ce talent, on s’en voulait une fois hors de leur compagnie de s’être laissé prendre, et on gardait même un peu de cette irritation quand on était sous leur charme. En-Vérité ne sentait rien de tel ici. Non, ces gens ne se faisaient pas berner, et Lincoln ne recourait à aucun pouvoir caché. Il se contentait de raconter des histoires, et ses auditeurs appréciaient à la fois l’histoire et le conteur.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à En-Vérité pour comprendre tout ça – c’était son talent à lui, après tout.

L'histoire se poursuivait, et rien chez Lincoln n'indiquait qu'il avait remarqué la présence d'En-Vérité Cooper.

« Donc Couz se met à réfléchir – c'est-à-dire qu'il cesse complètement de bouger car, comme vous savez, quand Couz réfléchit, il fait appel à toute sa personne, sauf s'il a des gaz – et il finit par me dire : "Abe, moi aussi je pensais ça, seulement j'ai découvert, quel que soit le nom qu'on lui donne, que c'est par le haut qu'il faut d'abord enfiler les jambes dans le pantalon." »

Il leur fallut encore un petit moment pour saisir la blague, mais, chose remarquable, ils savaient tous qu'ils allaient la comprendre et qu'elle n'avait pas pour but de les exclure. En-Vérité se surprit à éprouver lui aussi de la sympathie pour Lincoln, non pas une sympathie instinctive qui vient par réflexe, mais aussi celle qui apparaît quand on a compris quelque chose sur quelqu'un et qu'on admire ce qu'on a compris. Abraham Lincoln ne se place pas au-dessus de quiconque, mais il ne s'abaisse pas pour autant.

« Mais on oublie notre visiteur, reprit Lincoln. Une nouvelle tête, et un homme de loi, je dirais, tellement impatient de faire ses courses au Bon Marché qu'il n'a pas cherché où se loger ni brossé ses vêtements.

— Ni mis mon cheval à l'écurie, ajouta En-Vérité. Mais l'affaire qui m'amène ne peut pas attendre de tels raffinements.

— Et vous êtes tout de même venu chez Cheaper écouter mon histoire avec Couz sur le fleuve. Vous devez arriver d'un village encore plus petit que Springfield si mon récit vous a passionné au point de vous faire oublier votre affaire.

— Non, monsieur. Parce que vous êtes Abraham Lincoln et que l'affaire qui m'amène, c'est vous. Je veux vous parler.

— Ne me dites pas que j'ai encore un créancier dont je n'ai jamais entendu causer, s'il vous plaît. »

Les autres rirent encore, mais d'un rire jaune – et un peu circonspect. Ils ne voulaient pas que monsieur Lincoln ait des ennuis.

Une femme prit d'ailleurs la parole. « Si votre client se figure que monsieur Lincoln payera pas ce qu'il doit, il peut dormir sur ses deux oreilles, l'vieux Abe reste jamais en dette.

— Pour la bonne raison que je n'emprunte jamais, dit Lincoln.

— Jamais pour vot' compte, vous voulez dire », fit la dame.

Une dame nettement plus âgée que Lincoln, mais En-Vérité exclut qu'elle lui soit apparentée. Non, elle était sans doute venue tout bonnement pour effectuer des achats.

« Monsieur Lincoln, je m'appelle En-Vérité Cooper et nous avons un ami commun : Alvin Smith, que vous avez rencontré, je crois, en descendant le Mizzippy, il n'y a pas plus de quinze jours.

— Un brave homme, fit Lincoln, qui n'en dit pas davantage.

— Quoi ? lança un homme. Pas d'histoire sur cet Alvin Smith ? »

Lincoln sourit. « Dites, vous savez que je ne raconte pas d'histoires sur les autres, seulement sur moi. » Il s'approcha à grands pas d'En-Vérité et lui tendit la main. « Enchanté de faire votre connaissance, monsieur Cooper. Mais je dois vous avouer que porter le nom de Tonnelier, c'est curieux pour un homme de loi.

— J'ai été élevé pour devenir tonnelier, dit En-Vérité, et quand je n'ai pas beaucoup d'affaires à plaider, je peux toujours subvenir à mes besoins en fabriquant un tonneau ou deux.

— Alors que mes parents n'ont jamais pu se remettre d'avoir quitté leur comté d'origine en Angleterre. D'où vous venez, si j'en juge par votre accent.

— C'est vrai, mais je suis citoyen de ce pays désormais.

Aucun de nous n'est très loin des bateaux qui ont amené nos familles ici.

Eh bien, je suis impatient de discuter avec vous, fit Lincoln, mais je suis en ce moment l'employé de ce magasin, je travaille pour monsieur et madame Cheaper, et j'ai empêché ces malheureux clients d'être servis pendant que je m'écoutais parler. Votre affaire peut-elle attendre une demi-heure ? »

Elle le pouvait, et elle attendit. En-Vérité profita même de cette demi-heure pour mettre son cheval à l'écurie et le faire manger. Quand il revint, il n'y avait plus de clients dans la boutique. Lincoln paraissait moins jovial à présent.

« Monsieur Cooper, dit-il, les bonnes nouvelles de Barcy n'ont pas eu le temps d'arriver jusque chez nous, mais j'ai entendu de vilaines rumeurs à propos d'une épidémie de fièvre jaune qui s'y serait déclarée. J'espère que vous n'êtes pas venu me dire que cet Alvin ou son jeune ami qui porte un nom de roi sont tombés malades.

— En parfaite santé, pour ce que j'en sais, fit En-Vérité.

— Une histoire étrange a aussi remonté le fleuve sur un vapeur et a paru dans le recueil quotidien de mensonges connu sous le nom du *Springfield Democrat*. Des esclaves de Barcy marcheraient sur les eaux et l'armée espagnole remonterait le Mizzippy pour les ramener. Je dois dire, certaines personnes – celles assez bêtes pour croire un pareil conte à dormir debout – s'inquiètent à l'idée que l'Espagne envahisse Springfield, et j'ai demandé à monsieur Cheaper de commander des grammaires espagnoles pour nous préparer à l'occupation, mais il a refusé.

— Et vous vous êtes dit qu'Alvin était pour quelque chose dans cet exode.

— Je l'ai espéré, fit Lincoln. Si un homme doit s'attirer des ennuis, il faut que ce soit pour une bonne cause, et Alvin donne l'impression, quoi qu'il fasse, que quelqu'un va lui en vouloir pour ses actes.

— Je viens chez vous parce qu'il a besoin d'aide, et vous êtes la seule personne à laquelle nous avons pensé, capable de mener l'affaire à bien.

— Ma foi, je l'aiderai si je peux. Je suis en dette envers lui, vous savez.

— Ce n'est pas pour cette raison que nous vous le demandons, dit En-Vérité. Il ne s'agit pas de dette parce que vous lui devez peut-être quelque chose, mais ce qu'il demande est de loin plus important.

— Qu'est-ce qui peut être plus important que me sauver la vie ?

— Les vies de cinq ou six mille Français et anciens esclaves qui vivent des moments difficiles et cherchent un lieu sûr où se rendre.

— Moi, je peux en loger trois dans ma chambre au-dessus de la taverne, mais pas un de plus, et à condition qu'ils acceptent

de se faire marcher dessus si quelqu'un doit aller aux cabinets pendant la nuit.

— Ils remontent le fleuve et ils ont besoin d'un territoire qui les accueillera et les protégera. La femme d'Alvin, Margaret Larner – vous avez peut-être entendu parler d'elle…

— Très estimée chez les abolitionnistes, dit Lincoln, sauf par ceux qui s'imaginent que le seul moyen de libérer les esclaves, c'est la guerre.

— Margaret, vous êtes peut-être au courant, est une torche.

— Il n'en est jamais fait état, même dans la presse esclavagiste, et on pourrait penser qu'elle en ferait ses choux gras.

— Elle a cessé d'utiliser son talent en public, dit En-Vérité.

Mais elle continue de voir ce qu'elle voit, et voici ce qu'elle a vu : la seule chance pour cette expédition d'esclaves marrons et de Français de trouver la paix et la sécurité, c'est vous. »

Le visage anguleux de Lincoln se voilà soudain de tristesse. « Monsieur Cooper, j'espère que votre ami s'attend à être déçu.

— Vous n'allez pas les aider ?

— Oh, je vais les aider autant que je peux. Mais vous devez comprendre une chose. Tout ce à quoi je touche échoue. Et quand je dis tout, c'est vraiment tout. Je dois avoir un talent pour l'échec, parce que j'y suis abonné quoi que j'entreprenne.

— Je ne sais pas, fit En-Vérité. Vous racontez bien les histoires.

— Bah, on ne peut pas vivre de ça.

— Moi si.

— Raconter des histoires ? Pardonnez-moi de vous le dire, mais vous n'avez pas l'air très drôle.

— Je ne prétends pas que mes histoires sont drôles, mais si j'avais un peu plus d'humour de temps en temps dans mon métier, ça ne ferait pas de mal.

— Vous prétendez alors que les avocats racontent des histoires ?

— C'est notre principale activité. Nous réunissons un faisceau de faits et nous bâtissons une histoire qui les prend en compte sans en oublier ni en contredire un seul. L'avocat de la

partie adverse, à partir des mêmes faits, en bâtit une autre. Et les jurés croient l'une et pas l'autre. »

Lincoln éclata de rire. « Dites donc, à vous entendre, votre profession n'est pas plus utile que traînasser dans un grand bazar en racontant des histoires idiotes pour faire passer le temps aux gens.

— Vous pensez vraiment ne rien faire d'autre ? demanda En-Vérité.

— Je crois qu'il vous suffit de le voir pour en être convaincu, monsieur, répondit Lincoln.

— Je vois ce que vous ne voyez pas. Ce village est un village heureux – un des plus heureux que j'ai jamais vus, par maison et par habitant.

— Il fait bon y vivre et on le doit au bon voisinage, comme je dis toujours.

— Un village, c'est comme un être vivant. Tous les éléments se combinent comme dans un organisme – pas un organisme au physique agréable, parce qu'il a une tête par-ci, une tête par-là, des bras, des jambes et des doigts de toutes sortes, mais vous comprenez l'analogie, j'en suis sûr.

— Tout le monde a sa place, fit Lincoln.

— Ah, mais la plupart des localités souffrent de gens qui ne trouvent pas leur place, qui ne sont pas satisfaits de la leur, qui en veulent une pour laquelle ils ne sont pas faits ou qui s'en prennent à d'autres tout aussi habilités qu'eux à l'occuper. Pourtant, à première vue, je dirais que votre village n'a pas trop de soucis de ce côté-là.

— On a comme partout nos bêtes puyantes, comme on dit par chez nous. Quand elles lèvent la queue, on sait se baisser pour se mettre à couvert.

— Ce village a un cœur, dit En-Vérité.

— Je suis ravi que vous vous en soyez aperçu, fit Lincoln.

— Et ce cœur, c'est vous. »

Lincoln éclata de rire. « Oh, celle-là, je ne l'ai pas vue venir. Vous avez bel et bien le sens de l'humour, après tout, monsieur Cooper. »

En-Vérité se contenta de sourire. « Monsieur Lincoln, je crois que si vous décidiez de chercher où ces cinq ou six mille

malheureux pourraient se réfugier, non seulement vous trouveriez une solution adéquate, mais vous seriez l'homme le mieux indiqué pour persuader vos concitoyens de les laisser s'y rendre. »

Le regard de Lincoln se perdit dans le lointain.

« Je suis un commerçant déplorable, fit-il enfin. Je dis toujours la vérité sur ce que je vends, et personne n'achète.

— Mais que valez-vous lorsqu'il s'agit de plaider pour les opprimés ? Surtout si chaque mot que vous dites sur eux est vrai ?

— Au cas où vous n'auriez pas remarqué, monsieur Cooper, les opprimés baissent en popularité à mesure que leur nombre augmente. Un passant abordé par un mendiant a des chances de lui donner une pièce. Le passant abordé par cinq mendiants le même jour ne donnera rien au dernier. Et le passant abordé par cinq mendiants à la fois prendra ses jambes à son cou et prétendra qu'on l'a volé.

— Voilà pourquoi il nous faut un refuge pour ces gens avant qu'on se rende compte de leur nombre.

— Oh, je sais combien font cinq mille. C'est à peu près quatre fois la population de Springfield et à peu près l'équivalent de celle de tout le comté.

— Il n'y a donc pas la place pour eux ici, dit En-Vérité.

— Ni dans aucune autre localité le long du Mizzippy. Et j'imagine, si on leur fait remonter le fleuve par bateaux, que vous voulez un village qui soit près d'un appontage.

— Pas par bateaux.

— À pied ? S'ils peuvent arriver jusqu'à la Noisy River alors que les milices de tous les comtés esclavagistes se sont levées contre eux, ils n'ont besoin d'aucune aide de ma part.

— Ils ne remontent pas à pied la rive gauche du fleuve. »

Lincoln eut un grand sourire. « Oh, alors vous me dites que cet Alvin a convaincu les Rouges de les laisser passer.

— De les laisser passer mais pas de les laisser prendre leur temps.

— Oui, j'imagine. Il suffit qu'on laisse entrer cinq mille personnes un jour pour que dix mille se présentent le lendemain.

— Monsieur Lincoln, dit En-Vérité, je sais que vous ne vous croyez pas capable d'accomplir cette tâche, mais Margaret Larner le croit, elle, et, d'après ce que j'ai vu de vous, je le crois aussi, alors tout ce qui manque pour l'instant, c'est votre accord pour essayer.

— Sachant que je risque fort d'échouer.

— L'échec avec votre aide ne peut pas être pire que l'échec que je connaîtrais forcément sans elle.

— Vous savez que Couz va vouloir donner un coup de main, et il est encore plus bête que moi.

— Je ne connais pas ce Couz, mais son aide est la bienvenue tant que je peux compter sur vous.

— Il faut que je vous dise… fit Lincoln.

— Vous voulez quelque chose en retour ?

— Oh, je le ferai quand même, ou j'essayerai du mieux que je peux, plutôt. Mais comme vous et moi allons rester ensemble un moment et sûrement passer beaucoup d'heures sur les routes, que diriez-vous de consacrer votre temps à m'enseigner les principes du droit ?

— Le droit, on n'en parle pas, dit En-Vérité Cooper, on le lit.

— On lit la loi une fois qu'on a choisi de devenir avocat, fit Lincoln. Mais avant de se décider, on en parle afin de savoir où on s'engage et si on veut passer sa vie à exercer ce métier.

— Je ne pense pas que vous passerez toute votre vie à faire une seule chose. Je connais bien les hommes, et je ne sens rien de tel en vous. Mais je crois que si vous décidez de vous lancer dans le droit, vous ferez un bon avocat. Entre autres parce que vous n'avez pas une chance au monde qu'on vous prenne, même une seconde, pour un homme de loi.

— Vous ne trouvez pas que c'est un inconvénient ?

— J'ai idée que pendant un bon bout de temps tous les avocats qui s'opposeront à vous au tribunal vous prendront pour un rustre et croiront qu'ils n'auront aucun mal à vous battre.

— Mais je suis un rustre.

— Et moi un tonnelier. Un tonnelier qui gagne la plupart de ses affaires au tribunal. »

Lincoln se mit à rire. « Vous me dites donc qu'en restant moi-même, tel que je suis, sans me prendre pour un autre, je bernerai mieux ces avocats prétentieux que si je cherchais à leur mentir.

— Difficile d'empêcher les gens de croire ce qu'ils veulent à votre sujet tant qu'ils n'ont pas les preuves sous les yeux. »

Lincoln tendit la main. « Je suis avec vous, alors, jusqu'à ce qu'on trouve où installer cette tribu qu'a recrutée Alvin. Je dois pourtant dire, il n'aura pas besoin d'un camp en bordure d'une ville. Sauf s'il compte répartir son monde entre au moins une vingtaine de villages, personne n'en voudra.

— Ce ne sera pas nécessaire de les répartir, dit En-Vérité. Mais ça risque d'être dangereux. Vous savez que des chasseurs d'esclaves vont arriver dès qu'on apprendra où ils sont.

— Il faut donc tous les installer ensemble quelque part où les chasseurs d'esclaves ne pourront pas les reprendre pour les remmener dans le Sud un par un.

— Quelque part qui leur offrira protection, oui, dit En-Vérité.

— Un comté entièrement abolitionniste alors, voilà ce qu'il vous faut. Avec son propre juge, pas un juge itinérant, de façon à savoir comment il statue sur chaque affaire d'esclave.

— Un goût prononcé pour l'habeas corpus serait un avantage, oui.

— Un comté où on peut faire confiance aux juges de paix pour ne pas collaborer avec les chasseurs d'esclaves.

— Un tel comté existe-t-il ? demanda En-Vérité.

— Pas encore », répondit Lincoln avec un grand sourire.

XII
La mission

Ils avaient tout préparé aussi soigneusement qu'une fête paroissiale, et Arthur Stuart se sentait une vive admiration pour ce qu'ils avaient accompli. Toutes les histoires sur les Rouges qu'on racontait ces temps-ci parlaient de sauvages qui vivaient selon la nature, cueillaient des fruits dans les arbres, appelaient les cerfs qui venaient aussitôt pour recevoir un coup sur la tête. Ou alors de sauvages qui assassinaient, violaient, scalpaient, capturaient des Blancs qu'ils gardaient comme esclaves jusqu'à ce qu'ils s'échappent ou que des soldats les retrouvent mais qu'ils refusent de rentrer chez eux. On prétendait aussi qu'il suffisait de donner de l'alcool à un Rouge pour qu'il se soûle comme un cochon en l'espace de cinq minutes pile et passe le restant de ses jours à en chercher d'autre.

Bien entendu, Arthur Stuart savait au fond de lui que ces histoires ne reflétaient qu'en partie la réalité. La période qu'Alvin avait passée avec les Rouges datait d'avant sa naissance, mais il savait que le forgeron était l'ami du mystique prophète rouge, qu'il avait connu Ta-Kumsaw, voyagé avec lui, et qu'on l'avait tenu pour un renégat parce qu'il se trouvait avec les Rouges pendant la guerre.

Arthur avait vu beaucoup de Rouges ici et là – mais c'étaient des Irrakwas ou des Cherrikys, ils portaient des costumes d'hommes d'affaires comme tout le monde, se présentaient au Congrès, supervisaient des constructions de voies ferrées, dirigeaient des banques et occupaient toutes sortes d'autres postes, si bien qu'il n'y avait pas de différence entre eux et les Blancs en dehors de leur couleur de peau et de leur tendance à l'obésité quand ils prenaient de l'âge, parce que certains d'entre eux pouvaient devenir énormes.

Alvin sombrait parfois dans la mélancolie après en avoir rencontré un. « Un mayère vaillant bougre, avait-il un jour dit à Arthur Stuart. Prospère et malin. Mais il a renoncé à beaucoup pour venir un richard. »

Arthur Stuart avait compris qu'Alvin parlait du chant vert. Il se disait que les Rouges étaient peut-être censés vivre dans le chant vert toute la sainte journée, et c'était à ça qu'avait renoncé l'Irrakwa du chemin de fer.

Mais quand on pensait à ceux qui occupaient l'autre côté du Mizzippy, on s'imaginait qu'ils vivaient à la façon traditionnelle, qu'ils chassaient, péchaient et logeaient dans des wigwams. Aussi Arthur Stuart éprouva-t-il d'abord une vive irritation en découvrant qu'ils bâtissaient des cabanes en rondins, quadrillaient leurs villages de rues et plantaient acres sur acres de maïs et de haricots.

« J'sens pas d'chant vert dans tout ça, dit-il à Marie la Mort. J'sens jusse une ville. »

Marie la Mort se moqua de lui. « Quofaire les Rouges auraient pas d'villes ? Et des grandes ? Tu crois qu'les Blancs sont les seuls à connaître ce qu'est une ville ? »

Et quand il fallut nourrir les six mille fugitifs, eh bien, les Rouges organisèrent l'opération aussi efficacement qu'un pique-nique paroissial. Ils avaient dressé cinquante tables, chaque colonel et chaque commandant amenait ses cinquante maisonnées qui passaient devant les tables, entassaient des vivres dans des paniers et les emportaient vers les pâturages qu'on leur avait attribués pour y installer leur campement, et le système était si au point que tout le monde eut son petit-déjeuner avant même que le soleil se mette à cogner trop dur. Pendant tout ce temps, des femmes rouges réapprovisionnaient les tables – pains de maïs, galettes, purée de pois, cidre, pommes, papayes et grosses grappes de raisin.

Arthur ne put s'empêcher de poser une question. « Si les Rouges ont du raisin, comment ça s'fait qu'ils ont pas inventionné l'vin ?

— Ils avaient pas d'raisin avant que les Blancs leur apprennent à l'cultiver, répondit Alvin.

— Alors ils font quoi asteure ? Du vin ?

— Leur cidre et leur vin ont tellement peu d'alcool qu'on serait forcé de l'pisser bien avant d'être mortzivre. Tenskwa-Tawa veille là-d'sus. Mais c'est la meilleure mayère de garder en réserve de l'eau saine, et il veut aussi augmenter la tolérance des Rouges pour que son peuple vienne pas esclave de l'alcool comme lui et beaucoup d'autres l'étaient.

— Difficile d'imaginer ce bougre-là en esclave de quèque chose, fit Arthur Stuart.

— Pourtant il l'était, dit Alvin. Esclave de la gnôle, esclave de la rage et d'la haine. Mais asteure il est en paix avec tout l'monde qui veut bien et il passe sa vie à lire, à étudier et apprendre tout ce qu'il peut sus tout.

— Alors les Rouges ont des livres ?

— Il les ramène de not' bord du Mizzippy. Et pis du Canada et du Mexique. Il voyage des tas, tout comme voyageait son frère. C'est pour ça qu'il cause si bien anglais. Et aussi l'français, l'espagnol et une trentaine de langues rouges. D'après lui, un jour y aura plus d'barrière, alors les Blancs et les Rouges seront forcés de s'mélanger, et il veut qu'son peuple soit prêt pour pouvoir l'faire sans perdre le chant vert comme les Cherrikys et les Irrakwas l'ont perdu. »

Toute la matinée, Tenskwa-Tawa se terra avec La Tia et une douzaine de vieux Rouges, hommes et femmes, et quand Arthur voulut savoir ce qu'ils faisaient, Alvin lui conseilla de s'occuper de ses affaires. Mais à midi, lorsqu'ils attaquèrent un nouveau repas, cette fois avec de la viande – surtout de la dinde fumée, car les Rouges paraissaient élever des troupeaux de ce volatile comme d'autres des moutons –, Alvin fut invité dans la grande salle où le conseil rouge et La Tia se réunissaient, puis il ressortit au bout de quelques minutes pour aller chercher Arthur et le ramener à l'intérieur.

C'était une salle fraîche et sombre, avec un feu au centre et un trou dans le toit, même si les Rouges savaient parfaitement bâtir une cheminée, ainsi qu'en attestaient toutes les cabanes du village. C'était sans doute une façon de conserver les traditions. Les Rouges se tenaient assis par terre, sur des couvertures, mais ils avaient prévu un fauteuil pour La Tia, tout comme celui qu'elle occupait à Barcy. Elle était donc ce qu'il y avait de plus

haut dans la salle, tel un pin solitaire dressé au milieu d'un bouquet de hêtres.

« Assieds-toi avec nous, Arthur Stuart, dit Tenskwa-Tawa. On a une mission à te confier, si tu veux bien. »

C'était la dernière chose à laquelle s'attendait le jeune métis. Une mission à lui confier ? Il s'attendait à suivre Alvin pendant qu'il conduirait les réfugiés vers le nord le long du fleuve. La journée passée comme Faiseur de second ordre à maintenir péniblement le brouillard autour du camp l'avait convaincu qu'il n'était vraiment pas prêt à se lancer tout seul. Il n'était rien arrivé de grave, mais ç'aurait pu, et il n'avait dominé ce qu'il faisait que de justesse. Il était fier d'avoir mené sa tâche à bien et serait grandement soulagé s'il n'avait plus jamais à recommencer.

« J'ferai ma part d'ouvrage, dit Arthur Stuart, mais vous connaissez que j'suis pas un Faiseux, j'espère.

— C'est pas pour ça qu'ils ont b'soin de toi, dit Alvin. Pas vraiment, toujours bien. C'est pour ton talent avec les langues et par rapport que t'es malin, qu'on peut t'faire confiance et que t'es… toi. »

Arthur Stuart ne comprenait pas, mais il voulait écouter – non, il tenait à entendre pour quelle tâche ils avaient besoin de lui personnellement.

Tenskwa-Tawa lui exposa ce qui se passait au Mexique, lui parla du volcan sur le point d'entrer en éruption, surtout maintenant que La Tia s'en occupait. « J'avais prévu d'envoyer des gens de mon peuple prévenir les Mexicas, et ils vont y aller quand même, dit-il. Certains sont déjà là-bas. Mais il y a une complication. Un groupe de Blancs se dirige vers Mexico. Ils vont certainement se faire tuer, soit par les Mexicas, soit par le volcan.

— Ou par les deux, dit La Tia. Certains doivent mourir deux fois pour comprendre.

— Nous avons donc besoin de toi pour deux choses, reprit Tenskwa-Tawa. Tu dois prévenir les Blancs et les aider à repartir, s'ils le veulent bien. »

Arthur Stuart éclata de rire. « Vous allez envoyer un abâtardi d'mon âge prévenir des Blancs pour qu'ils s'en repartent ?

— Mon frère Calvin est avec eux autres, dit Alvin.

— Mais il m'aime pas.

— Mais il va connaître que tu t'en viens d'ma part. Et c'est à lui d'convaincre les autres.

— Il s'agit donc d'sauver la vie de Calvin », fit Arthur Stuart d'un air de doute. Il savait pertinemment que sa sœur Margaret n'avait pas haute opinion de Calvin, et il soupçonnait plus ou moins, si Calvin mourait, qu'elle en éprouverait un soulagement. Mais Alvin n'avait pas les mêmes sentiments, évidemment. Il ne voyait toujours rien de plus méchant dans Calvin qu'un petit frère turbulent qui allait un jour grandir et devenir un homme digne de ce nom.

« Et tous les autres, fit le forgeron, s'ils ont assez d'comprenure pour être sauvés.

— Mais comment j'vais arriver là-bas à temps pour les prévenir ?

— Y a deux mayères. D'abord, tu vas courir avec le chant vert.

— Mais c'est l'désert entre icitte et là-bas.

— L'chant vert dépend pas d'la couleur verte, en réalité, dit Alvin. Il vient d'la vie et, tu vas voir, l'désert est foulé d'affaires vivantes. Elles ont plusse soif, c'est tout.

— Mais j'peux pas faire l'chant vert tout seul. »

La Tia prit la parole. « J'vais te donner l'charme que j'ai déjà fabriqué, mais en mieux.

— Et j'vais courir avec toi durant à peu près la première heure pour te lancer. Arthur Stuart, t'as passé l'cap, tu comprends pas ? T'es l'premier qu'arrive à ça. T'es un drôle qu'est pas né pour être Faiseux mais qu'a tout d'même appris à Faire.

— J'suis pas aussi bon qu'toi. Loin d'là.

— P't-être, mais assez bon – et l'chant vert, c'est pas une affaire de Faiseux, de toute mayère. Je l'ai appris tout comme tu vas l'apprendre, et plusse tu t'en serviras, plusse tu l'sentiras. Tu verras.

— Et j'arriverai à trouver ma route ?

— Quand tu vas t'rapprocher du Mexique, tout l'monde connaîtra par ousque tu dois aller.

— Et si quèqu'un décide que mon tcheur ferait un joli sacrifice ?

— Alors tu t'serviras des pouvoirs que t'as appris pour t'ensauver. J'veux pas seulement que tu apportes le message, j'veux que tu t'en r'viennes sain et sauf.

— Oh, fit Arthur Stuart en comprenant. Tu veux que j'ramène ces Blancs avec moi.

— J'veux que tu les ramènes aussi loin qu'il faut pour qu'ils s'trouvent en sécurité, dit Alvin, mais surtout pas icitte avec nous autres. Conduis-les sus la côte et mets-les dedans un bateau – tous les bougres qui t'auront suivi –, et après tu t'en reviens.

— J'crois que personne voudra m'écouter, fit Arthur Stuart. Calvin t'a déjà écouté, des fois ?

— Calvin fera comme il veut. Mais j'vais pas le laisser mourir à cause qu'il connaissait pas une affaire que j'aurais pu lui dire.

— J'espère seulement que j'arriverai là-bas avant que le volcan entre en éruption. Et si je m'perds ?

— Tracasse-toi donc pas, dit La Tia. T'emporteras le volcan avec toi. »

L'autre partie de la mission ? « Comment j'peux faire *ça* ? »

Tenskwa-Tawa répondit. « Nous avons réveillé le géant sous la terre. Ses flots sont de plus en plus chauds. Pourtant nous n'avons pas pu déterminer l'instant de son éruption. Ni où. Mais La Tia, elle connaît les anciennes coutumes africaines pour appeler la terre. Elle a fabriqué deux charmes. Ils n'agiront pas tant qu'on ne les brûlera pas. Mais là où on les brûle et les paroles à prononcer quand on les brûle, il faudra t'en souvenir et en informer mon peuple qui se trouve là-bas.

— Pourquoi deux charmes ? demanda Arthur.

— L'premier fait sortir la fumée du sol, répondit La Tia. L'autre appelle le sang rouge ardent de la terre.

— Mon peuple, fit Tenskwa-Tawa, dira aux Mexicas quel jour la fumée apparaîtra, et à ce moment-là ils croiront. Nous voulons leur donner beaucoup de temps pour partir. Le but n'est pas de tuer des Mexicas. Le but, c'est de leur montrer qu'un pouvoir plus grand rejette leurs mensonges sur ce que Dieu veut qu'ils fassent.

— On veut casser l'pouvoir des prêtres qui sacrifient des êtres humains, dit Alvin.

— Trois jours après le premier charme, reprit Tenskwa-Tawa, ils se serviront du deuxième.

— Et l'volcan va éclater.

— Nous ne savons pas quels dégâts il causera. Nous ne pouvons pas diriger ce que fait le géant une fois qu'il est réveillé.

— Et les Rouges qui font marcher l'charme ? demanda Arthur Stuart.

— Nous espérons qu'ils pourront s'échapper à temps, répondit Tenskwa-Tawa.

— J'connais pas à quelle vitesse il marche, dit La Tia. J'en ai encore jamais fait d'cette sorte-là.

— Comment vous connaissez qu'il marchera, alors ? » fit Arthur Stuart.

La question paraissait d'ordre pratique au jeune métis, mais La Tia lui jeta un regard noir.

« J'suis La Tia, moi, dit-elle. Les charmes des autres, p't-être qu'ils marchent pas. »

Arthur Stuart lui fit un grand sourire. « J'espère être aussi parfait qu'vous quand j'serai grand. »

Elle n'eut pas l'air de percevoir l'ironie de la réplique. « Ça serait une chance pour toi », dit-elle.

Arthur Stuart passa l'heure suivante à étudier le charme afin de comprendre comment il était assemblé – « des fois qu'il se démantibulerait en cours de route », dit La Tia – puis à apprendre les mots à dire et les gestes à faire.

« Et si je m'y prends pas exactement comme il faut ? demanda-t-il. Si j'en oublie un bout ? Il marchera un brin moins vite ou pas du tout ? »

La Tia lui jeta un autre regard mauvais. « Oublie arien. On connaîtra jamais ce qu'a pas bien marché si un maudit jeune couillon oublie. »

Aussi, quand bien même elle était satisfaite en voyant qu'il connaissait le processus, Arthur Stuart s'en alla tout seul à l'écart vers un bouquet d'arbres près du fleuve afin de tout réviser.

C'est là que Marie la Mort le trouva. Mais à ce moment-là il dormait, épuisé par tout le travail accompli depuis des jours. Le chant vert l'avait aidé comme tout le monde à rester vigoureux durant la nuit et la matinée, mais le besoin de sommeil l'avait rattrapé, c'était indéniable.

Arthur Stuart sentit une main sur son épaule et se redressa sur son séant, droit comme un piquet. Il se sentait gêné de voir que c'était Marie la Mort qui se tenait agenouillée près de lui, parce qu'il l'avait aussi vue dans son rêve.

« Alvin m'envoie t'chercher, dit-elle. Pardon de t'réveiller. » Arthur secoua la tête. « Ça va. J'voulais pas m'endormir.

— Sus quoi t'étais couché ? »

Arthur Stuart baissa les yeux et vit avec horreur qu'il avait roulé sur le plus petit charme et l'avait tordu. Il lâcha un juron, s'en excusa, et quand Marie la Mort dit que ce n'était rien, il la remercia et répéta son juron. « Elle va m'tuer si j'répare pas ça comme il faut.

— La Tia ? fit Marie la Mort. Des fois, j'ai l'impression qu'elle tuerait pour s'faire la main. Elle a tellement d'pouvoir !

— J'suis rudement content de l'avoir de not' côté.

— De not' côté pour le moment.

— On peut dire pareil pour toi. Et quand on sera en sécurité, qu'esse qui s'passera ? Ousqu'on ira ?

— Ousqu'on peut aller ? fit Marie la Mort. Tous ces esclaves marrons, ousqu'ils seront en sécurité ? Et ceux de mon peuple, les Français – on parle pas comme à Paris, tu crois qu'ils voudront d'nous au Canada ? On sera des étrangers partout ousqu'on ira. On pourra p't-être rester aux États-Unis. P't-être qu'on va rester avec Alvin.

— Alvin est toujours en voyage, dit Arthur Stuart. Il dort rarement deux fois dedans l'même lit.

— Alors p't-être qu'on voyagera aussi. »

Oh oui, Alvin allait sûrement vouloir qu'elle l'accompagne dans ses déplacements. « Il est marié, tu connais. »

Elle le regarda comme s'il était fou. « J'connais ça, espèce d'ignorant.

— J'suis ignorant, moi ?

— Quand tu causes comme ça, oui, fit Marie. Tu crois que j'veux un mari ? Tu crois que toutes les femmes elles veulent un homme comme mari ou pas du tout ?

— Ben, t'as pas d'mari, toi, fit Arthur Stuart.

— Et quand j'en voudrai un, répondit-elle, c'est à lui que je l'dirai et ça sera pas tes affaires. »

Tant pis pour le rêve du jeune métis. « C'est pas mes affaires asteure. »

Il examina le petit charme sous toutes les coutures. Il n'y voyait rien d'anormal, et pourtant il ne le sentait pas tout à fait conforme.

« Ça en fait p't-être partie, ça, non ? » dit Marie. Elle tendit un grain de maïs séché – un grain rouge.

« Oui, oui, merci. » Il le renfonça en place entre deux morceaux d'écorce de bouleau. « C'est dur de s'rappeler ce qu'on voit pas. J'vais tout saloper, j'connais ça. C'est important, et ils sont cranques d'envoyer un ignorant pour une mission d'même. »

Elle lui posa une main rassurante sur l'épaule. « T'es pas vraiment un ignorant, dit-elle.

— Si, t'as bien compris.

— T'es un garçon ignorant quand t'essayes de deviner ce que pense une femme, dit Marie. Mais t'es pas un garçon ignorant quand il s'agit d'faire de l'ouvrage d'homme.

— M'est avis que j'suis un homme ignorant, alors », grommela-t-il. Mais il aimait sentir son contact sur son épaule, même si elle avait le béguin pour un homme marié.

« Je t'ai vu dedans la boule de cristal, dit-elle. Je t'ai vu courir et courir. Dans l'désert, en haut d'une montagne. Jusqu'à une grande vallée entourée de grandes montagnes, avec un lac dans l'mitan et une ville dessus le lac. Je t'ai vu courir jusqu'au mitan et allumer un feu, alors les montagnes sont v'nues de grandes cheminées d'où montait d'la fumée, pis la terre a commencé à trembler et les montagnes à saigner.

— Ben, j'espère pus être là-bas quand tout ça va arriver.

— La boule montre pas ce qui va réellement s'passer, dit Marie. Elle montre le sens de ce qui risque de s'passer. Mais tu vas courir, hein ? Et des milliers d'genses seront sauvés du feu.

— Un feu qui arriverait pas sans ça. » Il brandit le plus gros charme. « Tu veux connaître comment elle fait peur, La Tia ?

— J'ai vu ma mam monter sus l'dos d'un requin. Je l'ai vue nager avec eux, jouer avec eux comme avec des p'tits chiens. J'ai pas peur de La Tia.

— Pourquoi des genses ont du pouvoir et d'autres à peine un talent ? demanda Arthur.

— Quofaire j'vois la maladie et la mort et que j'peux arien y changer ? répliqua Marie. Quofaire tu parles toutes les langues que tu veux mais que tu connais pas quoi dire ? Avoir un talent, c'est un fardeau ; pas en avoir aussi ; y a que l'bon Djeu que ça intéresse de voir ce qu'on en fait, de not' fardeau.

— Asteure tu causes pour l'bon Djeu ?

— J'dis la vérité, fit Marie, et tu connais que j'ai raison. » Elle se mit debout. « Alvin veut t'voir et j'suis venue t'chercher.

— Je m'souviens, dit Arthur Stuart. Mais j'voulais pas v'nir avant d'avoir réparé ça.

— J'connais, fit-elle. Mais asteure c'est réparé et on est toujours icitte. Qu'esse t'attends, Arthur Stuart ?

— On causait, c'est tout. »

Puis, à la grande surprise d'Arthur Stuart, elle lui posa les mains sur les épaules, prit appui dessus et l'embrassa carrément sur la bouche. « C'est ça que t'attendais, dit-elle.

— M'est avis, reconnut-il. J'en attendais p't-être deux, non ? »

Elle l'embrassa une seconde fois.

« T'es pas en amour avec Alvin, alors ? »

Elle éclata de rire. « J'veux qu'il m'apprenne tout ce qu'il connaît, dit-elle. Mais toi… j'veux t'apprendre tout ce que, moi, j'connais. »

Puis elle partit en courant devant lui, vers la ville rouge.

Quand Arthur Stuart revint au campement, La Tia demanda immédiatement à voir les charmes, et même si elle tiqua et redressa quelques bricoles ici et là, elle infligea le même sort aussi bien à celui qu'il n'avait pas écrasé qu'à l'autre, aussi se dit-il qu'elle s'agitait pour rien et qu'il ne s'était pas trompé en le réparant.

Alvin l'emmena hors du village aussitôt après le dîner. « T'as fait ta sieste, dit-il, et l'chant vert va de toute mayère te soutenir.

— Tu vas m'aider à prendre le départ, fit Arthur Stuart, mais va falloir que je m'arrête en route, pour demander mon chemin, par exemple, et qui m'fera repartir alors ?

— Tu peux t'arrêter sans perdre le chant vert, dit Alvin. T'as jusse à t'accrocher à lui, à continuer de l'entendre. Tu vas voir. Mais c'est plusse facile si tu restes loin des machines.

— J'oublierai pas.

— C'est une des affaires qui m'rendent la vie difficile, dit Alvin. Par rapport que j'aime les machines et que j'aime le chant vert, et souventes fois j'peux pas avoir les deux en même temps. Tenskwa-Tawa s'moque et méprise les Irrakwas qui préfèrent le chemin d'fer à la musique de la terre, mais moi je te l'dis, Arthur Stuart, le chemin d'fer a sa musique à lui et elle me plaît bien. Les machines à vapeur, les roues et les engrenages, les pistons et les feux, la vitesse sus les rails… Des fois, j'voudrais m'installer et v'nir un mécanicien.

— Les mécaniciens, ça peut aller seulement là ousqu'on a posé des rails, dit Arthur Stuart.

— T'as raison, fit Alvin. J'suis un compagnon, voilà la vérité.

— C'est pour ça que tu devrais faire ce voyage et pas moi, dit Arthur Stuart. J'vais tout gâter, et tout l'monde va regretter de pas t'avoir envoyé, toi.

— Personne a regretté que j'les conduise pas à travers le pays du delta.

— Moi si.

— Tu y arriveras très bien, dit Alvin. Asteure on devrait arrêter d'causer et s'mettre en route. »

Ils se lancèrent au pas de course, et Arthur se sentit bientôt pris dans le chant vert, un chant vert plus intense qu'il ne l'avait jamais entendu. Les terres cultivées des Rouges ne ressemblaient pas aux fermes des Blancs. Le maïs et les haricots poussaient ensemble pêle-mêle, et d'autres plantes et d'autres animaux vivaient dans les cultures, aussi le chant ne disparaissait-il pas là où on avait labouré et semé. Peut-être existait-il un moyen pour que les machines s'harmonisent avec

la terre comme y parvenaient ces fermes. Alvin n'aurait plus alors à choisir.

Au bout d'un moment, Arthur Stuart s'aperçut que le forgeron n'était plus avec lui, et il se fit quelques instants de mauvais sang. Mais il savait que s'inquiéter n'y changerait rien, voire risquait de lui faire perdre le chant vert, aussi s'abandonna-t-il entièrement à la musique de la vie et courut-il sans relâche vers le sud-ouest, par-dessus les collines, à travers les taillis, au milieu des éclaboussures des cours d'eau, le plus en ligne droite que le permettait le terrain, alors que tout ce qui vivait lui ouvrait la voie ou l'aidait à suivre son chemin.

Il se dit qu'il pouvait même avancer plus vite, et il le fit. Encore plus vite, et il se mit presque à voler. Mais ses pieds savaient toujours où se poser, quand il bondissait il franchissait tous les obstacles, chacune de ses inspirations l'emplissait de plaisir et chacune de ses expirations était un gazouillis de joie.

XIV
Le soc

« Quofaire tu regardes pas dedans ma boule de cristal, Alvin ? demanda Marie la Mort un matin.

— Ça montre arien que j'veux voir, répondit le forgeron.

— On regarde dedans et on voit des affaires importantes.

— Mais on peut pas en être sûr, hein ?

— Ça donne une idée de c'qui va arriver.

— Non, fit Alvin. Ça donne une idée de ce qu'on croit déjà qui va arriver. Déformé par ce qu'on craint et ce qu'on espère qui va arriver. Mais si on connaît déjà ce qu'on cherche…

— Pour quèqu'un qui refuse de regarder, dit Marie la Mort, t'en connais long.

— J'aime pas ce que j'y vois.

— Moi non pus. Mais j'crois pas que c'est pour ça que tu refuses de regarder.

— Oh ?

— J'crois que tu regardes pas par rapport que c'est ta femme qui voit l'avenir, pas toi. Et si tu regardais dedans la boule, t'aurais pus b'soin d'elle.

— M'est avis que tu causes d'affaires que tu connais pas, dit Alvin qui se détourna pour s'en aller.

— J'aime pas non pus ce que j'vois pas », fit Marie la Mort.

Il fallait qu'Alvin sache. Il ne pouvait pas partir ainsi. « Qu'esse tu vois pas ?

— Un bon mari pour moi, déjà, répondit-elle. Ou des enfants. Ou une vie heureuse. C'est pas ça qu'les boules de cristal sont supposées montrer ?

— C'est pas une boule de bonne aventure comme à la fête foraine.

— Non, elle est faite avec l'eau des marais de Nueva Barcelona, dit Marie la Mort. Et elle me montre que t'aimes ta femme et que tu la quitteras jamais. »

Il pivota pour lui refaire face. « Esse qu'elle te montre que c'est mal de jouer avec Arthur Stuart et d'y faire accroire que t'es en amour avec lui ?

— C'est pas mal, fit Marie la Mort, si c'est vrai.

— Vrai que tu joues avec lui ? Ou vrai que t'es en amour avec lui ?

— Vrai qu'il m'attire. Qu'il me plaît. Que j'avais envie de l'becquer avant son départ.

— Pourquoi ?

— Par rapport que c'est un vaillant garçon et qu'il devrait pas mourir sans avoir jamais été becqué.

— La boule de cristal t'a montré qu'il allait mourir, c'est ça ?

— Il va pas mourir ?

— La boule répète ce qu'on croit déjà, rappela Alvin. C'est pour ça que j'regarde pas dedans.

— J'vais te dire ce que la boule de cristal me montre, fit Marie la Mort. Une ville dessus une colline près d'un fleuve et, au mitan d'la ville, un palais de cristal, comme la boule, de l'eau en hauteur qui brille tellement au soleil qu'on arrive pas à la regarder.

— Seulement une bâtisse en cristal. Et les autres sont que des bâtiments ordinaires d'une ville ? »

Elle opina. « Et le nom d'la ville, c'est la Cité des Faiseux, la Cité Radieuse et la Cité de Cristal.

— Ça fait une tapée d'noms pour un seul rêve.

— C'est là que tu nous conduis, hein ? fit Marie la Mort.

— P't-être que la boule te montre pas que tes rêves, alors.

— J'ai vu l'rêve de qui, d'après toi ?

— L'mien.

— J'vais te dire quèque chose, m'sieur le Faiseux, déclara Marie la Mort. Ces genses-là, ils ont pas b'soin d'jolis bâtiments en cristal. Ils ont b'soin de bonnes terres ousqu'ils pourront enfoncer leur soc, bâtir une maison, élever une famille, et alors ils se débrouilleront. »

Dans le sac d'Alvin, le soc frémit.

*

Quand En-Vérité Cooper retrouva Abe Lincoln dans le magasin de Cheaper à midi, quelqu'un d'autre l'attendait. Le petit employé pointilleux du palais de justice.

« Hors de votre juridiction, non ? demanda En-Vérité.

— J'suis dans l'exercice de mes fonctions, figurez-vous, répondit l'employé.

— Alors vos fonctions sont plus nombreuses que je pensais. »

L'employé s'approcha d'En-Vérité et lui tendit un papier plié et scellé. « C'est pour vous. »

En-Vérité y jeta un coup d'œil. « Non, fit-il.

— Vous êtes bien l'avocat d'un certain Alvin Smith connu aussi sous le nom d'Alvin Miller junior, de Vigor Church dans l'État d'la Wobbish ?

— Oui, reconnut En-Vérité Cooper.

— Alors, à ce titre, vous pouvez recevoir les papiers adressés à monsieur Smith.

— Mais, dit En-Vérité en touchant l'épaule de l'homme pour lui faire comprendre qu'il ne devait pas se ruer hors du magasin comme il en avait visiblement l'envie pressante, nous ne sommes pas dans l'État de l'Hio ni dans l'État de la Wobbish où je suis habilité à exercer. Dans ces États, je suis effectivement l'avocat de monsieur Smith. Mais dans celui de la Noisy River, je suis un citoyen ordinaire venu voir monsieur Abraham Lincoln pour une affaire personnelle, et je ne suis l'avocat de personne. C'est la loi, monsieur, et ces papiers n'ont pas été remis légalement. »

Il les rendit à l'employé.

Qui lui lança un regard noir. « J'crois que c'est d'la pisse d'âne pure et simple, monsieur.

— Êtes-vous homme de loi ? demanda En-Vérité Cooper.

— On dirait qu'vous en êtes pas un non pus dans cet État, fit l'employé.

— Si vous n'êtes pas homme de loi, monsieur, vous ne devriez pas donner d'avis juridique.

— J'ai fait ça quand ?

— Quand vous avez qualifié ce que je disais de pisse d'âne pure et simple. Il faut un homme de loi pour émettre un avis sur le degré de pureté d'un échantillon de pisse d'âne. Doit-on en déduire que vous exercez cette profession sans avoir été admis au barreau de l'État de la Noisy River ?

— Vous êtes tout d'même pas venu chez nous autres jusse pour me gâter la vie ? demanda l'employé.

— C'est vous ou moi. Mais je vais vous répéter quelque chose que j'ai eu un jour le plaisir de dire au Protecteur et à tous ses hommes de loi en Angleterre.

— Quoi donc ?

— Au revoir. » En-Vérité se claqua le chapeau sur la tête, se dirigea vers la porte et sortit à grandes enjambées dans la rue.

L'employé l'imita aussitôt d'un pas lourd et continua ainsi sur sa lancée, ce qui souleva un nuage de poussière dans son sillage car la journée était chaude et sèche.

Puis Abe Lincoln sortit nonchalamment, suivi de son fidèle compagnon, Couz. « Qu'est-ce que tu en penses, Couz ? Je crois qu'il faut en convenir, c'était une belle argumentation. Mais une fois encore, chaque fois qu'un avocat dit qu'il n'en est pas un, est-ce que ça n'améliore pas en quelque sorte la condition de l'humanité ? »

Couz se fendit d'un grand sourire puis cracha dans la poussière, ce qui fit une petite bille de boue qui roula brièvement avant de s'immobiliser et de disparaître. « Mais on aime bien monsieur Cooper, dit-il. Et c'est un bon avocat.

— C'est un homme bon, précisa Abe. Et un bon avocat. Mais peut-il être les deux en même temps ?

— Continuez comme ça, dit En-Vérité, et je ne vous apprends plus rien sur le droit.

— Je crois qu'Abe est déjà un bon juriste, fit Couz.

— Comment ça ? dit En-Vérité.

— Eh bien, regardez-vous. Vous allez et venez à pied, pas vrai ? Et personne vous paye, pas vrai ?

— Si, reconnut En-Vérité.

— C'est ce que fait Abe la plupart du temps.

— Tu sais que je travaille dur, Couz, dit Abe. J'ai taillé la moitié des barrières de Springfield, j'ai fait toutes sortes

d'ouvrages domestiques pour rembourser les dettes de ma boutique. J'ai creusé des fossés, charroyé du fumier, tout ce qui me tombait sous la main.

— Oh, allons, Abe, fit Couz. On peut bien plaisanter aussi, non ?

— J'voudrais pas que monsieur Cooper me prenne pour un fainéant. »

Comme En-Vérité avait passé ces derniers jours à tâcher de ne pas se laisser distancer par un monsieur Lincoln aux grandes jambes et à la marche rapide, il ne le sentait pas particulièrement fainéant.

Mais aujourd'hui ils n'allaient pas marcher. Lincoln avait demandé à En-Vérité de louer deux chevaux pour Couz et lui, même si, pour être franc, l'avocat voyait mal en quoi la compagnie de Couz méritait qu'on paye une deuxième monture. Mais Lincoln y tenait, aussi En-Vérité sortit-il la somme d'un portefeuille de plus en plus plat. Ils vérifièrent les selles et les harnais, puis En-Vérité vérifia personnellement ceux de ses deux compagnons parce qu'ils n'avaient aucune idée de ce qu'il fallait regarder dans ces cas-là.

« Vous ne montez pas souvent à cheval, vous deux, j'ai l'impression, dit-il.

— Nous sommes pauvres, dit Abe.

— Moi encore davantage, fit Couz.

— Parce que vous dépensez chaque sou que vous gagnez dans une vie de débauche.

— Un homme amoureux est enclin à offrir des cadeaux à sa dame.

— Et à boire.

— Elle avait soif.

— Et perdu conscience, ajouta Abe. Ensuite tu lui as payé une chambre à la taverne pour qu'elle y dorme et se remette, sûrement dans l'espoir que sa reconnaissance le lendemain matin serait plus forte que son mal de tête, seulement le lendemain matin…

— Ma vie sentimentale regarde pas monsieur Cooper.

— Ta vie sentimentale est imaginaire, sauf pour ce qui est de la masse d'argent qu'elle te fait perdre », dit Abe.

Il en fut ainsi durant tout le chemin de Springfield jusqu'au Mizzippy.

Ils laissèrent les champs de maïs derrière eux au bout de deux heures, franchirent à gué la Noisy puis suivirent une piste de plus en plus étroite à travers des prairies parsemées d'arbres, où personne ne cultivait à part une rare ferme ici ci là. Pour rappeler qu'on était à la frontière, en fin de compte. Et aussi que les fermiers préféraient ne pas s'établir trop près du Mizzippy et de son brouillard.

Ils parvinrent à une falaise couverte d'arbres qui dominait le grand fleuve juste avant la tombée de la nuit. Il n'y avait pas grand-chose à voir. Beaucoup d'arbres en dessous d'eux et, au-delà des arbres, un aperçu du fleuve qui réfléchissait un clair de lune diffus. Puis le brouillard qui obscurcissait toute vision du pays de l'autre côté.

« C'est ici que nous allons passer la nuit, dit Lincoln.

— Et dîner, j'espère, fit Couz.

— Dîner ? » lança En-Vérité.

Abe lui jeta un regard attentif. « J'ai dit qu'il nous fallait des provisions.

— Vous n'avez pas dit qu'il nous fallait à manger, objecta En-Vérité.

— Par tous les diables, "provisions", ça veut dire "à manger" ! répliqua Abe avec mauvaise humeur.

— Si c'était à manger que vous vouliez, vous auriez dû le dire.

— Si vous vous figurez que j'vais chasser le lapin aussi tard avec le ventre vide, vous êtes cinglé, fit Couz.

— En ce qui me concerne, dit Abe, je me demande si je ne vais pas me convertir au cannibalisme. »

En-Vérité sourit. « Je sais maintenant pourquoi vous avez amené Couz. »

Couz se mit les mains aux hanches et leur jeta successivement des regards noirs. « Doucement, personne mangera qui que ce soit, surtout pas moi. J'ai peut-être l'air costaud, mais j'vous assure, c'est que du gras partout, pas une once de muscle, alors si vous vouliez me frire comme du bacon, vous finiriez par avoir des haut-le-cœur parce qu'y a pas de maigre. »

En-Vérité soupira. « C'est difficile de blaguer avec des gens qui ne comprennent pas la plaisanterie.

— On blaguait aussi, dit Couz. On savait que vous aviez à manger.

— Oh non, je n'ai rien, dit En-Vérité. C'était quand je parlais de vous manger que je blaguais. »

Ses deux compagnons lâchèrent des bruits dégoûtés, puis l'avocat éclata de rire. « Bon, d'accord, j'imagine qu'il me reste peut-être quelque chose de mon voyage jusqu'ici dans mes sacoches de selle. »

Il sortait le pain de voyage et le bœuf salé d'une sacoche quand Abe fit une observation. « Vous savez, je me sens un tantinet mal à l'aise de voir que le feu de camp qui brûlait près du fleuve à notre arrivée est maintenant éteint.

— Ils ont peut-être fini de manger, fit Couz.

— Je n'ai pas vu de feu de camp, dit En-Vérité.

— Ils veulent peut-être pas de feu parce que la nuit est chaude.

— Ou alors ils ont remarqué des voyageurs à cheval qui sortaient du bois au bord de cette falaise et se sont dit que nous avions l'air faciles à dévaliser. »

Une voix puissante sortit des broussailles derrière les chevaux. « Il est grand temps d'penser à ça, m'sieur. » Surgit des buissons un costaud qui donnait l'impression d'avoir participé à des tas de bagarres sans en perdre aucune. Il était armé jusqu'aux dents de pistolets et de couteaux, aurait-on dit, et tenait dans les mains un fusil prêt à tirer.

C'était la première fois qu'En-Vérité voyait Lincoln effrayé. « Si vous espérez dévaliser quelqu'un facilement, dit Abe, vous avez à moitié raison. Vous n'allez pas avoir de mal avec nous, seulement nous n'avons rien à voler.

— Parle pour toi, Abe, fit Couz. J'parie que monsieur Cooper a tout ce qu'il possède sur ce cheval. »

Abe poussa Couz du coude. « Dis donc, ce n'est pas très malin d'attirer l'attention de cet homme sur notre ami monsieur Cooper !

— Ben, môssieur Cooper comptait me frire comme du bacon ! répliqua Couz en poussant à son tour Abe du coude.

— C'était une blague, Couz, fit Abe en lui redonnant un coup de coude plus fort.

— Il dit ça *maintenant* », dit Couz en renvoyant son coude encore plus fort.

Mais quand Abe se jeta en avant pour un nouveau un coup de coude, ce ne fut pas à Couz qu'il le donna. Il vola littéralement dans les plumes de l'inconnu et tous deux roulèrent dans les buissons.

« Vous tracassez donc pas, m'sieur Cooper, dit Couz. Abe sait pas bien se battre, mais il y met tout son cœur et il abandonne pas facilement.

— En-Vérité ! » lança le costaud depuis les buissons. Sa voix donnait l'impression qu'on lui martelait la poitrine.

« Il connaît votre nom ? s'étonna Couz.

— En-Vérité, vous allez dire quèque chose ou vous voulez que j'tue vot' vilain ami filandrin ?

— Il devrait pas traiter Abe de vilain comme ça, fit Couz.

— Abe, dit En-Vérité, cet homme n'est pas venu nous dévaliser. »

La bagarre se calma. « Vous vous connaissez ? fit Abe.

— Abe Lincoln, je vous présente Mike Fink. Mike Fink, Abe Lincoln.

— Laissez tomber la parlure d'avocat, m'sieur Cooper, dit Mike. Ça me met en boule et après faut que j'tue quèqu'un.

— Eh bien, ne tuez pas monsieur Lincoln. Il ne m'a toujours pas dit pourquoi il m'a amené dans ce pays perdu.

— J'connais pas non pus mais, accordant Peggy, c'est icitte que vous seriez as'soir, j'suis donc v'nu vous voir.

— Ne me dites pas que vous avez ramé jusqu'ici à contre-courant depuis la rivière Hatrack, fit En-Vérité.

— J'dirais jamais une menterie d'même, mais j'vous trouve flatteur si vous m'avez cru capable de ça. Et puis un peu couillon itou par rapport que durant la moitié du trajet faudrait descendre l'Hio et c'est pas à contre-courant.

— Ah. Vous n'êtes pas parti de Hatrack River, reprit En-Vérité.

— De Vigor Church, et j'ai pris l'train vers Moline à l'ouest pis j'ai trouvé un bateau et j'ai descendu l'fleuve. J'suis arrivé

icitte asmatin. Vous avez mis l'temps pour vous en v'nir. Springfield, c'est pas si loin.

— Mon derrière est pas d'cet avis, dit Couz. On m'a donné à monter l'cheval le moins bien.

— Avec toi, aucun cheval ne peut se sentir bien, dit Abe.

— Donc Peggy savait que nous serions ici, fit En-Vérité.

— Qui est cette Peggy ? demanda Abe. Et comment a-t-elle su il y a des jours, apparemment, quelque chose que nous ne connaissons, nous, que depuis hier ?

— Un bougre qui se piguenoche comme un bébé qu'aurait d'grands abattis devrait pas insinuer que çui qui vient de l'dérouiller est un menteux, fit Mike.

— Je n'accuse personne, dit Abe. Je pose une question.

— Peggy, c'est Margaret Larner, expliqua En-Vérité. La femme d'Alvin. Je vous en ai parlé.

— Elle n'a pas dit, par hasard, si c'était une bonne idée de venir ici ?

— J'suis pas icitte pour vous, reprit Mike. Sans vouloir vous offenser. Ni pour En-Vérité non plus.

— Ben, j'espère bien que vous êtes pas venu pour moi, dit Couz, parce que j'ai pissé dans mon pantalon rien qu'en vous regardant, et si on se bagarre tous les deux, vous allez vous en mettre partout.

— Merci de m'prévenir, fit Mike. Mais j'suis v'nu pour Alvin.

— Je croyais que Peggy vous avait envoyé, dit En-Vérité.

— Peggy m'a envoyé retrouver Alvin icitte. Et Alvin s'en vient icitte pour vous retrouver. »

Couz était ravi. « Alvin va venir ici ! Tu t'en doutais, Abe ? Ou bien ça faisait partie de ton plan ?

— Nous sommes donc ici à l'endroit idéal, dit Abe.

— Pas du tout, intervint En-Vérité. Margaret n'aurait pas envoyé Mike Fink si Alvin ne courait pas un danger.

— D'après Peggy, comme ni Alvin ni son avocat se sont présentés au tribunal, l'juge a rendu un jugement saumure contre Alvin et demandé qu'on l'arrête pour vol et qu'on l'ramène à Carthage City où il devra présenter l'objet en or incriminel ou s'faire jeter en prison pour ouvrage à la cour.

— Laissez-moi deviner. Il y a une récompense ?

— Quèqu'un a offert cinq cents piastres, répondit Mike.

— Et vous êtes venu aider Alvin à ne pas se faire arrêter ?

— J'suis icitte pour mettre les pattes sus l'premier qui voudra empocher cette récompense, pis l'moudre en farine et l'tchuire comme du pain.

— Nous, on cherche pas à faire ça, dit Couz.

— Cinq cents piastres, c'est beaucoup d'argent », dit Abe. Mike fit un pas vers Abe – qui, c'est tout à son honneur, ne broncha pas.

« Du calme, Mike, lança En-Vérité. Abe Lincoln aime plaisanter. C'est un ami qui a la confiance d'Al.

— Il a pas la mienne, fit Mike.

— Je m'pose une question, dit Couz. S'il veut que vous l'protégiez, comment ça s'fait qu'il court tout l'temps de droite et d'gauche avec son p'tit beau-frère maigrechin ?

— Il a pas b'soin d'moi pour le protéger des dangers qu'on rencontre en route, répondit Mike. Il peut s'défendre tout seul contre ces affaires-là. C'est quand ils vont s'en v'nir avec leurs papiers officiels, qu'il va s'montrer respectueux d'la loi et s'dire qu'il doit s'laisser emmener en prison ousqu'il va rester quand même on connaît qu'aucune prison peut l'retenir – c'est là qu'il aura b'soin de moi. Par rapport que ça m'gêne pas de bûcher la figure d'un bougre qui fait arien qu'son ouvrage.

— Ni d'lui arracher l'oreille avec les dents, ajouta Couz d'un ton encourageant.

— J'mords pus les oreilles depuis longtemps, dit Mike. J'arrache pus les yeux non pus. Alvin m'a obligé à l'promesser.

— Vous a obligé ? » s'étonna Abe.

Mike prit un air embarrassé. « C'est un forgeron, vous connaissez. Vous avez vu ses épaules ? Sans parler qu'il peut m'casser la patte seulement en la regardant.

— Je crois que la bagarre, une bagarre légendaire, était déloyale des deux côtés, fit En-Vérité.

— Ah, c'est comme ça. J'étais pas après accuser Alvin. J'expliquais jusse qu'il peut battre un bougre aussi mauvais qu'moi. » Il fit un autre pas et regarda Couz de haut. « Par rapport que j'suis mauvais, vous connaissez. C'est pas que pour

l'spectacle. J'aime ça, entendre crisser une figure que j'écrase dedans la terre.

— Ha, ha, fit Couz sans conviction. Quel bêtiseux vous êtes !

— Quand Alvin va-t-il arriver ? demanda En-Vérité.

— Ben, vous connaissez que Peggy reste tout l'temps dans l'vague sus ce que fait Alvin. J'crois qu'elle connaît jusse qu'il va arriver durant qu'vous êtes icitte, c'est pour ça que j'suis venu aussi.

— Et en train. J'aurais apprécié d'en faire autant, moi.

— Alors je m'demandais si vous autres aviez déjà mangé, fit Mike. Par rapport que j'vois pas à quoi ça sert d'chauffer une casserole jusse pour moi, et pis j'ai pas très envie d'manger mes haricots froids. »

Un feu se mit bientôt à brûler sur la falaise. Deux casseroles étaient à côté, la première pleine de ragoût, la seconde d'eau qui attendait de bouillir.

« J'imagine, dit Abe, que nous faisons ce feu en terrain découvert pour que tous les amateurs de récompense ne perdent pas leur temps à trébucher sur des renards et des castors dans le noir.

— Alvin est pas 'core icitte, fit Mike, alors y a pas d'récompense, pas vrai ? »

Mais Mike Fink n'était tout de même pas complètement irréfléchi. Il se proposa pour prendre le premier tour de garde et prévint En-Vérité que ce serait à lui de le relever.

Ce fut donc En-Vérité Cooper qui était adossé à un arbre dominant le fleuve lorsqu'un homme apparut soudain près de lui. « L'fleuve est beau la nuit », dit doucement Alvin.

En-Vérité ne sourcilla même pas. « Un jour, j'aimerais le voir sans brouillard.

— Un jour, fit Alvin. Quand y en aura plus b'soin.

— Content de te voir, dit En-Vérité.

— Content que tu m'voies.

— Où sont tes cinq mille réfugiés ?

— Six mille asteure. Ils remontent vers le nord. J'ai couru devant eux autres pour te r'trouver et voir si tu fais ce que j'espère.

— Dénicher un coin où accueillir tout ton monde.

— Ça y est ? T'en as déniché un ?

— Abe Lincoln et moi avons sillonné tout le pays, dit En-Vérité. Certains villages abolitionnistes sont prêts à en prendre une centaine. Mais je ne crois pas qu'on en trouvera soixante dans tout l'État.

— Mauvaise nouvelle, fit Alvin.

— Donne-moi de bonnes nouvelles, toi. Dis-moi que personne n'est dans les parages pour que je n'aie plus à monter la garde et que je puisse retourner dormir. »

Alvin sourit. « Y a personne, dit-il. Retourne-t'en dormir.

— Avant, dis-moi une chose. Est-ce que tu es venu cette nuit parce que c'est ici le bon emplacement que nous cherchons ?

— J'suis venu icitte cette nuit par rapport que j'ai b'soin de toi demain pour faire les poignées d'mon soc. »

*

Lorsque Marie la Mort lui avait révélé sa vision de la Cité de Cristal, Alvin s'était senti empli d'espoir. Il ne lui avait jamais parlé de la ville, si ? Et la description qu'elle lui en avait faite ne ressemblait pas à ce qu'il avait aperçu dans la trombe de Tenskwa-Tawa. Ou plutôt, c'était davantage que ce qu'il avait aperçu.

Tout ce que lui-même avait entrevu ou imaginé, c'était la partie de la cité faite de cristal, celle qui renfermait des rêves et des visions comme la boule, comme le pont, comme le barrage. Et il s'était toujours dit que, pour vivre dans une telle ville, tous les citoyens devaient être des Faiseurs comme lui. Raison pour laquelle il avait donné des cours, ou essayé, à tous ces impatients qui n'arrivaient à rien. Tous avaient accompli quelque chose, avaient vaguement amélioré une conscience ou une aptitude. En-Vérité Cooper, bien entendu, avait déjà certaines qualités de Faiseur dans son talent, et Calvin en était un à sa manière. Quant à Arthur Stuart, lui… une merveille. Après toutes ces années, il se révélait au grand jour et découvrait ses pouvoirs. Mais ça faisait… quoi, quatre personnes ? Et on ne pouvait guère se fier à Calvin. On ne pouvait pas bâtir une cité de cristal sur de telles bases.

Voilà pourquoi la vision de la Cité de Cristal de Marie la Mort changeait tout. Parce que tout le monde ne vivait pas dans le palais, ainsi qu'elle l'appelait. À vrai dire, personne n'y vivait sans doute. Les habitants vivaient dans des maisons normales, le long de rues normales, la plupart exerçaient des professions normales et menaient des existences normales, en dehors de quelques heures de la semaine où ils donnaient un coup de main à édifier cet extraordinaire palais ou… bibliothèque, ou théâtre ou autre chose… Une fois qu'il serait achevé, on le visiterait quelques heures par semaine pour observer ce qu'il donnerait à voir, ce que ses murs révéleraient, on en apprendrait ce qu'on pourrait et on essayerait d'en saisir le sens. Rien de forcément renversant, on apprendrait peut-être simplement… qui est vraiment sa femme, ce que vont peut-être devenir ses enfants, quel danger éviter ou pourquoi ce qu'on endure dans la vie est en fin de compte supportable. Ou pourquoi ça ne l'est pas. Tout ne serait pas rose. Mais on ferait des découvertes dont on n'aurait pas idée autrement. Même si tout ce qu'on verrait, ce seraient ses espoirs et ses rêves, ses peurs, ses sentiments de culpabilité et sa honte reçus en pleine figure, ça vaudrait malgré tout la peine qu'on y entre, sinon comment arriver à se connaître soi-même, à moins d'avoir à sa disposition une espèce de miroir fidèle qui montre davantage que les seuls visages ?

C'est une ville de Faiseurs, non seulement parce que tous ceux qui l'occupent sont des Faiseurs, mais parce que toute la cité coopère pour qu'ils puissent Faire et qu'elle s'investit dans leur belle entreprise.

Tellement évident maintenant. Qui est le bâtisseur d'une grande cathédrale ? L'architecte peut véritablement dire que c'est lui, même s'il n'a jamais soulevé une pierre. Les tailleurs de pierre aussi, même si ce ne sont pas leurs mains qui ont mis les moellons en place. Les maçons, les vitriers, les charpentiers, les tapissiers, tous participent à la construction. Et l'évêque qui les a poussés à la bâtir, et les riches citoyens qui l'ont financée, les femmes qui ont porté à manger aux ouvriers, les fermiers qui ont fourni les aliments, tous les habitants de la cité ont permis à l'édifice d'exister. Et cinquante ans plus tard, alors que ceux

dont les mains ont fait le travail sont tous morts ou vieux et gâteux, leurs petits-enfants peuvent y pénétrer et dire : « C'est notre cathédrale, c'est nous qui l'avons construite », parce que c'est la ville qui l'a édifiée, et encore elle qui la fréquente pour son usage personnel, et le bâtiment appartient de plein droit à chaque nouvelle génération qui maintient la cité en vie et qui entre sous ses voûtes avec vénération et fierté.

Je peux toujours enseigner à devenir Faiseur, se dit Alvin. Mais je ne suis pas obligé d'attendre qu'ils deviennent des maîtres. Parce que je peux faire les blocs de cristal un à un et d'autres les mettre en place. En-Vérité Cooper peut les mettre en place parce qu'il sait comment les ajuster. Et d'autres doués de talents différents peuvent apporter leur aide. Il n'est pas impossible même qu'Arthur Stuart fabrique certains composants.

Et comme tout le monde aura d'une manière ou d'une autre apporté sa pierre à l'édifice de cristal, ils en feront partie, non ? Partie de la Cité de Cristal. Et le Faiseur fait partie de ce qu'il crée. Donc… ce sont tous des Faiseurs, non ? Des Faiseurs de la Cité de Cristal. Ce qui signifie que la Cité de Cristal sera véritablement la Cité des Faiseurs.

Toute la matinée il regarda, puis s'obligea à ne pas regarder, puis regarda encore En-Vérité Cooper caresser le bois et, de ses mains nues, le façonner selon son bon vouloir. En-Vérité ne se servit pas d'outils sur le bois. Pas plus qu'il n'avait choisi une souche à terre ni abattu d'arbre. Il avait trouvé deux jeunes branches de la même taille et les avait caressées jusqu'à ce qu'elles se séparent du tronc. Il ne pétrissait pas le bois comme de l'argile, mais l'effet était le même. L'écorce se détachait de la matière vivante, et le bois se modela, se courba jusqu'à ce que chacune des pousses adopte la forme d'un mancheron et d'une poignée de soc.

Abe, Couz et Mike le regardèrent aussi un moment. Avec un respect mêlé de crainte au début. Mais, tout miraculeux qu'il était, son travail se révélait lent et répétitif, et ils finirent par s'en aller vers d'autres tâches – surveiller le coin, prétendit Abe.

Aussi, quand En-Vérité en eut terminé, il ne restait plus qu'Alvin et lui. Les deux pousses étaient à présent soudées à leur base aussi fermement que si elles avaient grandi ainsi.

« Il est temps de sortir le soc de ton sac, dit En-Vérité.

— L'bois est toujours vivant, fit Alvin.

— Je sais.

— T'avais déjà fait quèque chose avec du bois vivant avant aujourd'hui ?

— Non.

— Alors comment tu connaissais ce qu'il fallait faire ?

— Tu me l'as demandé, et je n'avais pas d'outils. Mais tout ce travail que tu m'as imposé pour que j'apprenne à bien voir et comprendre ce qui se passait dans le bois quand je fabriquais des douves de tonneau et que je les cerclais… ma foi, Al, qui aurait dit que je finirais par apprendre ? »

Alvin éclata de rire. « J'connaissais que t'apprenais, Véry. Seulement… j'connaissais pas que ça s'passerait d'même.

— Alors voyons si ça va. »

Alvin déposa son sac et en retroussa l'ouverture jusqu'à ce qu'il forme un cercle épais de toile autour du sommet du soc d'or. Il souleva ensuite l'outil et s'agenouilla devant les mancherons qu'avait fabriqués En-Vérité.

« L'or, c'est mou, dit l'avocat. Il va s'user rapidement dans les sols durs, non ?

— Un soc vivant, ça s'adapte pas au monde comme les socs ordinaires, et m'est avis qu'il sera dur comme il faut. » Alvin tournait l'outil de tous côtés, se demandant comment s'y prendre avec seulement deux mains. « Alors j'aboute le soc aux mancherons ou les mancherons au soc ? » lança-t-il.

En-Vérité éclata de rire. « Je vais tenir les mancherons en place, et tu te charges du reste. »

Alvin se mit à rire aussi. Puis il approcha le soc de l'extrémité où il devait se fixer. Son intention était de voir s'il s'ajustait bien et comment exactement l'insérer en place. Mais il s'agissait d'un soc vivant, les mancherons étaient en bois tout aussi vivant, et, une fois suffisamment près, ce fut comme s'ils se reconnaissaient à la façon des aimants, ils s'alignèrent parfaitement puis bondirent l'un vers les autres.

Ils bondirent, s'unirent, le soc se glissa précisément à la place prévue – le bois s'écarta légèrement pour le laisser passer puis se referma sur lui –, si bien qu'on aurait cru les mancherons taillés dans un arbre qui avait déjà le soc d'or incrusté en lui.

Mais aucun des deux hommes n'eut le loisir de s'émerveiller ni d'admirer le résultat, car à l'instant où le soc bondit en place une musique s'éleva, telle qu'Alvin n'en avait encore jamais entendu. C'était le chant vert – le chant du bois vivant, du monde vivant, le forgeron le reconnut et sentit les poignées vibrer en harmonie. Pourtant, c'était aussi une autre musique. La musique du métal travaillé, de la mécanique, des outils créés pour réaliser les besoins de l'homme et effectuer son travail. C'étaient les pulsations du moteur d'un bateau à vapeur, les sifflements et crachotements d'une locomotive, les gémissements des roues tournant à pleine vitesse, les claquements et chocs sourds des métiers à tisser mécaniques. Seulement, au lieu de la cacophonie de l'usine, tous les sons fusionnaient en un unique chant puissant qui, à la grande joie d'Alvin, s'adaptait parfaitement au chant vert pour ne plus former qu'une musique dans laquelle baignait tout ce qui l'entourait.

Là encore, il eut à peine le temps de comprendre ce qu'était la musique avant que le soc se mette à lancer des ruades et à faire des bonds. Il était clair que la charrue ne tenait plus en place, et En-Vérité, loin de la maîtriser, parvint tout juste à se cramponner tandis qu'elle avançait par embardées – sans aucun bœuf ni cheval pour la tirer, n'obéissant qu'à sa propre volonté. Le soc sautilla sur quelques pas puis s'enfonça dans le chaume de pâturin, trancha dedans comme une lame chaude de couteau dans du beurre puis fonça en avant, tandis que l'avocat s'accrochait de toutes ses forces, qu'il courait et louvoyait pour se maintenir à sa hauteur.

Quelle que fût l'intention du soc, la notion de ligne droite en matière de sillon lui restait parfaitement étrangère. Il zigzaguait et virait en tous sens dans la prairie, comme une baguette de sourcier en quête d'eau.

Ce qui était peut-être le cas, à la réflexion, se dit Alvin. Non pas en quête d'eau, mais une baguette de sourcier tout de

même. En-Vérité n'avait-il pas formé un seul morceau de bois vivant ? La charrue ne ressemblait-elle pas à une baguette de sourcier avec ses deux mancherons joints à leur base ?

« Je ne peux plus le retenir ! » cria En-Vérité qui s'affala par terre alors que le soc louvoyait encore sur deux ou trois pas et… s'arrêtait.

Le soc restait là, enfoncé dans la prairie, immobile.

Alvin se précipita tandis que son ami se relevait.

Prudemment, En-Vérité tendit la main vers l'outil. À l'instant même où il la toucha, la charrue fit une nouvelle ruade et repartit en avant.

« J'ai une idée, dit Alvin. T'agrappes la poignée droite et moi la gauche.

— Tous les deux en même temps, fit En-Vérité.

— Un », dit Alvin. L'avocat compta avec lui le « deux » et le « trois ».

« Une minute, fit alors En-Vérité. Tu veux compter jusqu'à combien ?

— Je m'disais jusqu'à trois, mais ça m'a pas l'air de te convenir.

— En même temps que trois ou à la place de quatre ?

— Quand on dit trois, on l'agrappe », dit Alvin.

Un.

Deux.

Et la charrue se mit en branle avec les deux hommes. Seulement, cette fois, il n'y eut pas de ruade. Le soc avançait, oui, tranchait la prairie en profondeur et retournait la terre tout comme il se doit. Mais le sillon n'était plus aussi biscornu.

Et son intention était manifestement de sortir de la prairie, de passer à travers les arbres et de remonter sur la falaise.

Le trajet était escarpé – ce n'était pas une pente si douce qu'on aurait cru – et des branches basses paraissaient avoir été conçues pour arracher la tête de quiconque assez fou pour s'accrocher derrière un soc vivant.

Mais le chant vert dans la musique de la charrue était puissant, et les branches avaient l'air de se soulever ou de s'écarter, si bien que ni Alvin ni En-Vérité n'eurent à endurer la

moindre égratignure, éraflure ni bosse. Pas plus qu'ils ne se fatiguèrent à grimper la colline au pas de course derrière le soc.

Lorsqu'il parvint au sommet, le soc vira légèrement et fonça sur le plateau. Alvin prit alors vaguement conscience des voix de Mike, Abe et Couz, quelque part au loin, qui poussaient des cris et des vivats comme des petits garçons. Mais il n'était pas question d'attendre qu'ils les rattrapent. Car le soc piquait droit sur son but et accélérait à mesure qu'il s'en rapprochait.

Qu'il se rapprochait d'un affleurement rocheux à une vingtaine de mètres en retrait du bord de la falaise, un espace dépourvu d'arbres parce que la roche qui se prolongeait sous la prairie leur laissait trop peu de terre pour y enfoncer suffisamment des racines et résister à une tempête.

Ils se dirigèrent tout droit vers la roche à nu au milieu de la clairière, et Alvin ne fut aucunement surpris quand le soc trancha carrément la pierre sans sourciller. Il traça un sillon dans la roche comme il l'avait fait dans la terre, mais à la différence de la terre qu'il laissait meuble et chaude derrière lui, la pierre retournée se durcissait sur place, comme une sculpture de sillon.

Et lorsqu'il parvint à une mare d'eau qui occupait une dépression dans la pierre, il en gagna aussitôt le milieu et s'immobilisa.

L'eau s'écoula dans le sillon qu'avait tracé le soc. Un fin ruisseau d'eau pure qui suivit le sillon de pierre, puis le sillon dans la terre jusqu'au bord de la falaise dont il dévala la pente pour arriver dans la prairie où En-Vérité avait fait les mancherons.

La charrue ne bougeait pas.

Alvin et En-Vérité décollèrent les mains des poignées.

La musique s'estompa.

« M'est avis que c'est icitte, dit Alvin.

— Qu'avons-nous fait ? demanda En-Vérité.

— On a trouvé ousque sera la Cité de Cristal.

— C'était ce que nous cherchions ?

— M'est avis que c'est ça que cherchait l'soc depuis l'jour ousqu'il a été fait. »

Alvin s'agenouilla près du soc qu'il avait si longtemps porté. Toutes ces années à le trimballer, et aujourd'hui l'outil avait accompli sa tâche. La grimpée joyeuse et endiablée de la colline n'avait pas duré longtemps. Pas plus de quelques minutes. Mais quand Alvin tendit la main et posa un doigt sur la lame dorée, le soc frissonna puis les deux mancherons soudés s'en détachèrent et tombèrent. Par terre.

En-Vérité ramassa son œuvre. « Toujours vivant, dit-il.

— Mais ça fait plus partie du soc. »

La musique s'en était allée elle aussi. Le chant vert subsistait encore, comme toujours, dans la tête d'Alvin. Mais la musique des machines s'était complètement tue.

Alvin tira sur le soc qui se dégagea facilement de la pierre. Il le remit dans son sac. La vie frémissait toujours en lui, ni plus ni moins que d'habitude. Comme s'il n'avait aucun souvenir de ce qu'il venait d'accomplir.

*

Ils burent tous à la source qui jaillissait désormais au bout du sillon. L'eau était douce et limpide. « On pourrait la mettre en fût et la vendre pour du vin, suggéra Abe, et personne ne s'estimerait lésé.

— Mais nous n'allons pas le faire », dit En-Vérité.

Abe lui lança un regard qui voulait dire « je ne suis pas idiot à ce point ». « Alors, à votre avis, votre soc a choisi ce site pour votre cité.

— P't-être bien, fit Alvin. Si on arrive à connaître à qui appartient ce terrain et comment l'acheter.

— Eh bien, vous avez de la chance, dit Abe. C'est pour cette raison que je vous ai amenés ici. C'est une partie de ce que le gouvernement de la Noisy River appelle le comté River. C'est le secteur sauvage qui longe le Mizzippy entre Moline et Cairo. Il existe une vieille loi datant de l'époque où c'était encore un territoire et qui offre le statut de comté à toute partie du comté River en mesure de prouver la présence de deux mille colons et d'au moins un village de trois cents habitants.

— Un comté ? demanda En-Vérité.

— Un comté, fit Abe.

— Mais un comté a le droit d'élire ses propres juges.

— Et son propre shérif.

— Alors, si quelqu'un vient dans le comté de Sillon-la-Source avec un mandat d'un quelconque tribunal de l'Hio, dit En-Vérité, le tribunal du comté de Sillon-la-Source peut annuler le mandat.

— C'est ce que j'avais compris, fit Abe.

— Vous écoutiez vraiment quand j'expliquais la loi.

— Et je me rappelle mon vieux père, il essayait de cultiver une terre marécageuse le long de l'Hio quand quelqu'un de passage lui a parlé du comté River, comme quoi la terre attendait qu'on la prenne, qu'il suffisait que deux mille personnes se rassemblent et s'y rendent, et mon père lui a répondu qu'il en bavait bien assez comme ça à cultiver un marécage pour ne pas s'encombrer de brouillard par-dessus le marché.

— Si on a not' propre comté, reprit Alvin, alors on peut y bâtir une ville et la peupler d'couleur, d'Français et tous ceux qu'on voudra inviter, et personne pourra nous en empêcher.

— Ma foi, dit Abe, ce n'est pas aussi simple.

— Vous voulez dire qu'y a une loi contre l'monde qui veut s'installer icitte ?

— Il y en a une contre les esclaves marrons, mais je crois que l'affaire est réglée car le juge peut annuler des tas d'autres ordres, et le shérif expulser du village tous les chasseurs d'esclaves ou du moins leur compliquer terriblement la tâche de retrouver d'anciens esclaves. Mais ce que je voulais dire, c'est que n'importe qui pourra venir. Pas seulement les gens que vous inviterez.

— Ben, on invitera tout l'monde », dit Alvin.

Abe éclata de rire. « Eh bien, allez-y, mais la nouvelle de ce soc d'or qui fend carrément la pierre et qui a fait jaillir de l'eau de la roche comme Moïse va se répandre, et vos six mille habitants ne seront plus qu'une goutte dans le seau pour les milliers de chasseurs d'or et d'amateurs de miracles qui vont arpenter le pays. Et j'ai l'impression que ce sont eux qui éliront

le shérif et le juge, et peut-être que quelqu'un touchera la récompense, après tout.

— J'vois, fit Alvin. C'est pas si simple, finalement.

— Si j'vous tue tous, dit Mike, y aura plus personne pour causer de ce coin-là.

— Sauf toi.

— Ben, j'ai pas dit que c'était un plan parfait.

— Ce qu'il nous faut, intervint En-Vérité, c'est une charte de l'État. Qui nous garantisse les frontières dont nous avons envie pour notre pays. Et il faut ensuite nous assurer que nous avons toute autorité sur le terrain afin qu'il ne puisse être vendu qu'à des gens de notre choix. Des gens qui sont avec nous et qui ne causeront pas d'ennuis.

— Des genses qui veulent donner la main à bâtir icitte une cité d'Faiseux, dit Alvin.

— Je sais comment écrire une telle charte, fit l'avocat. Mais je ne sais pas si je serai capable de me débrouiller avec le gouvernement de l'État.

— Hé, ne me regardez pas, dit Abe. Je ne suis pas un politicien.

— Mais vous êtes du pays. Vous ne parlez pas comme un Anglais prétentieux. Et vous avez le don de vous faire aimer des gens.

— Vous aussi.

— Tu sais bien que tout l'monde le déteste, fit Couz.

— Ma foi, oui, reconnut Abe, mais seulement parce qu'ils savent les Anglais plus malins que d'autres et que ça leur déplaît.

— M'aiderez-vous à obtenir cette charte pour le comté de Sillon-la-Source ? demanda En-Vérité.

— Je note que vous avez pris sur vous de donner un nom au comté, fit Abe.

— Vous en avez un meilleur ?

— J'avais un faible pour le comté Lincoln, dit Abe.

— Et pourquoi pas le comté Lincoln-Fink ? suggéra Mike.

— Là, c'est de la vanité pure et simple, dit Abe. Donner votre nom au comté.

— Qu'esse vous faisiez, vous ?

— Je lui donnais le nom du comté en Angleterre, bien entendu.

— D'accord pour Sillon-la-Source, alors, dit Alvin. Voté à l'unanimité. » Il se tourna vers Abe. « Mais, en attendant, les colons peuvent s'en venir librement sus les terres du comté River, c'est ça ? Et cultiver et bâtir partout ousqu'ils veulent ?

— C'est la loi. Pas besoin de permission. Dès lors que vous n'empiétez pas sur la ferme de quelqu'un d'autre, et je n'en vois pas dans les environs.

— Vous connaissez, dit Alvin, je m'demandais pourquoi y avait pas au moins une ou deux fermes appartenant au genre de monde qui croit que six maisons ça fait une ville trop grande pour aimer y vivre.

— Peut-être parce que ce pays est destiné à mieux qu'un petit bout de ferme.

— Et qui décide de ce destin-là ? demanda Alvin.

— Peut-être que la pierre avait de l'ambition, répondit En-Vérité. Ou peut-être l'eau, qui suppliait de sortir de sous la roche.

— Ou le soleil qui voulait pas sus cette place d'arbres qui feraient de l'ombre, dit Alvin. Ou le vent qu'avait b'soin d'une p'tite prairie pour souffler d'sus. Messieurs, j'crois pas que les éléments ont un but…

— Le soc si », dit En-Vérité.

Alvin devait le reconnaître.

Ils posèrent les mancherons de la charrue sur le dos d'un des chevaux d'En-Vérité, et ils ramenèrent ensemble les trois bêtes à Springfield sans les monter. Ils se déplacèrent avec le chant vert, tous, et arrivèrent à destination en une heure seulement de course régulière. Les chevaux n'étaient pas couverts d'écume ni hors d'haleine, et les hommes ne ressentaient pas la fatigue ni la faim. Quant à la soif, ils avaient tous bu à la source claire et répugnaient à consommer une autre eau, parce qu'ils savaient qu'elle aurait goût de fer-blanc, de vase ou de rien du tout, tout comme ils savaient désormais qu'elle devrait avoir goût de sirop.

XV
Le Popocatépetl

Le trajet à cheval de la côte jusqu'à la ville de Mexico fut très agréable. Tout se passait exactement comme l'avait prédit Steve Austin – et comme ne s'y était pas attendu Calvin. Leur bateau avait fait relâche dans le port franc de La Vraie-Croix, où les Blancs pouvaient venir commercer sans crainte qu'on les offre en sacrifice. Ils avaient passé trois jours à trouver des interprètes, acheter des provisions, charger les mules, puis s'étaient rendus à la porte de la ville qui donnait accès à l'intérieur du pays.

« Pas prudent de sortir, fit le gardien de la porte.

— On sort quand même, dit Steve Austin. Écartez-vous.

— Je vous laisserai pas passer. Les Blancs meurent dehors, ça fait mauvaise réputation à la ville de La Vraie-Croix. »

Austin braqua un pistolet sur la tête de l'homme.

« Non, non, fit Calvin d'un ton impatient. À quoi ça sert de m'avoir amené si vous vous mettez à tuer l'monde ? Et si on a b'soin de revenir icitte et que grâce à vous ils nous tirent dessus à vue ?

— Quand on reviendra, on sera les maîtres du Mexique.

— Très bien, dit Calvin. Mais laissez-moi m'occuper d'ça. »

Austin rabaissa son pistolet. Calvin étudia les portes un moment en se demandant si ça valait la peine d'en faire un événement à grand spectacle ou s'il valait mieux rester dans le domaine pratique. Il se dit qu'une opération tape-à-l'œil, comme les portes qui prennent feu et tombent en cendres, serait dans le cas présent du gâchis. C'étaient les Rouges hors de la ville qu'il fallait impressionner.

Il fit donc fondre les pivots des gonds puis, d'une légère poussée, s'assura que les portes s'abattaient vers l'extérieur et non vers l'intérieur.

Le gardien – qui n'avait plus rien à garder – haussa les épaules et s'écarta. Et les cavaliers sortirent, une centaine de Blancs puissamment armés, pour aller attaquer les Mexicas.

Presque aussitôt ils se heurtèrent à des soldats mexicas. Il ne s'agissait pas des guerriers armés de massues que Cortez avait affrontés trois siècles plus tôt. Ceux-ci étaient à cheval et portaient des fusils sans doute achetés aux États-Unis, vu que Philadelphie – la cité de l'amour fraternel – avait une industrie d'armement florissante. Ils entourèrent tout de suite l'armée d'Austin qui se hérissa d'armes prêtes à tirer.

« Patience », dit Calvin à Austin. Ce n'était pas difficile de faire du feu, mais plus compliqué de l'allumer en cercle, et il roussit quelques chevaux mexicas lorsque les flammes n'allèrent pas vraiment là où il l'avait prévu. Mais la démonstration n'en fut que plus efficace. Les Mexicas reculèrent sur leurs chevaux qui bronchaient et hennissaient, mais ils mirent pied à terre et se préparèrent à tirer à travers les flammes.

Calvin était prêt. Il savait comment Alvin se sortait d'une telle situation : il recourbait l'extrémité des canons, si bien que l'ennemi ne se risquait pas à tirer. Mais Calvin tenait à ce qu'ils tirent. Aussi resserra-t-il l'intérieur de chaque canon, pas beaucoup, mais suffisamment pour empêcher la balle de sortir. Il dut se décarcasser pour trouver tous les fusils et les obstruer avant que le tir commence mais, grâce au capitaine mexica qui n'arrêtait pas de leur crier de se rendre pendant que les chevaux paniqués mettaient la pagaie dans les rangs des soldats, il eut le temps de mener sa tâche à bien.

« Tirez pas, dit-il.

— Mais ils vont nous lâcher une salve, fit Austin.

— C'est ce qu'ils croient. »

Le capitaine mexica donna l'ordre, et les soldats pressèrent la détente de leurs fusils.

Sur quoi toutes leurs armes explosèrent sans exception, tuant ou aveuglant la plupart des soldats, et leur emportant souvent la tête.

Le capitaine mexica se retrouva seul debout, son épée de cérémonie en obsidienne à la main, tandis qu'un petit nombre de ses hommes vivaient encore assez pour se tortiller par terre en gémissant ou en hurlant de douleur.

« Abattez-le ! brailla Austin.

— Non ! s'écria Calvin. Laissez-le partir ! Vous voulez que quèqu'un raconte cette histoire, non ? »

Austin n'aimait pas qu'on le contredise, mais il était évident que Calvin avait raison. À quoi bon donner un tel spectacle s'il ne restait plus personne pour aller raconter au reste des Mexicas l'arrivée de ces Blancs à la puissance formidable ? Si Austin avait pris ombrage du contrordre donné par Calvin, tant pis. S'il ne voulait pas que ça arrive, il n'avait qu'à éviter de donner des ordres ridicules. Et puis ça ne faisait pas de mal à Austin de se rappeler qui détenait réellement le pouvoir. Austin comptait peut-être devenir empereur du Mexique, mais, s'il y parvenait, ce serait parce qu'il avait Calvin le Faiseur avec lui.

Calvin avait cru qu'il lui faudrait recourir à d'autres démonstrations, mais tout se passa mieux qu'il l'avait espéré. À la première ville où ils arrivèrent, l'alcade sortit à leur rencontre, signala avec insistance que la population n'était pas mexica et supplia le puissant prêtre qui les accompagnait de ne pas leur faire de mal.

Austin fit un discours affirmant qu'ils venaient redonner un bon gouvernement au pays et le libérer du joug des Mexicas sauvages, meurtriers et sanguinaires. À la suite de quoi la population l'acclama, et l'alcade insista pour adjoindre cinq cents hommes à leur expédition vers Mexico. Comme il ne s'agissait pas de vrais soldats mais de simples civils, dont beaucoup de vieux, seulement armés de gourdins et d'épées de cérémonie, Austin voulut bien les laisser venir. Mais il tint à ce qu'ils apportent leurs propres vivres et qu'ils obéissent à ses ordres.

Si bien qu'à son arrivée dans l'agglomération suivante l'expédition ne se composait plus uniquement d'une centaine de Blancs, mais aussi d'une bande de Rouges aux tenues chamarrées qui chantaient et psalmodiaient. Là encore, l'alcade sortit et les supplia de poursuivre leur route en leur donnant des

provisions, de l'eau et lui aussi cinq cents hommes pour les accompagner. Comme Calvin se sentait un peu frustré, il fit s'ébouler une partie du mur de pierre du village afin que les autochtones aient davantage à raconter. L'alcade tomba à genoux et leur offrit tout ce qu'ils voulaient, mais Austin se contenta de lancer un regard noir à Calvin et lui dit qu'il n'y aurait plus de murs d'enceinte lorsqu'il régnerait à Mexico, parce que tout le pays serait en paix.

« Pourquoi vous avez fait ça alors qu'ils s'étaient déjà rendus ? demanda plus tard Austin.

— Il faut qu'ils voient qu'on vient armés d'un grand pouvoir, répondit Calvin.

— Eh bien, ce que vous leur avez montré, c'est qu'on vient détruire.

— J'trouverai quèque chose de mieux à faire la prochaine fois. Qui détruira rien.

— Merci infiniment », fit Austin d'un ton débordant de sarcasme.

L'aventure se poursuivit ainsi jusque sur le haut plateau mexica, dans chaque ville et chaque village, et lorsqu'ils parvinrent en vue des grandes montagnes volcaniques qui entouraient Mexico, ils avaient au moins quinze mille Rouges avec eux, l'équivalent d'une forte armée, qui marchaient devant et derrière eux, qui psalmodiaient, chantaient et dansaient à la moindre occasion.

Ce fut une entrée glorieuse qu'ils effectuèrent dans la vallée de Mexico. Mais Calvin se sentait de moins en moins à l'aise.

« Ousque sont les soldats mexicas ? demanda-t-il à Austin.

— Tous en fuite s'ils ont un peu de cervelle », répondit Austin.

Jim Bowie, qui chevauchait non loin de là, soutint Calvin.

« C'est trop facile, dit-il. J'aime pas ça.

— On a soulevé le peuple conquis contre l'oppresseur. Les soldats mexicas vont pas risquer leur vie en résistant à l'irrésistible.

— On nous tend un piège », trancha Bowie.

Aussi, pendant qu'Austin affichait un visage rayonnant et saluait de temps en temps de la main, Calvin, Bowie et une

poignée d'autres membres de l'expédition gardaient l'œil ouvert, à la recherche d'une troupe qui se tiendrait cachée. Calvin envoya sa bestiole en éclaireur aussi loin en avant qu'il put, mais il ne trouva que des civils, la plupart parfaitement en vue, qui regardaient passer l'armée dans la large avenue menant au lac du centre de la vallée.

C'est seulement lorsqu'ils atteignirent la longue chaussée qui aboutissait à la cité de cérémonie au milieu du lac qu'ils rencontrèrent enfin une espèce d'opposition mexica. Des hommes en grande pompe, aux tenues bigarrées, arborant une profusion de bannières et de plumes, dont très peu avaient l'air de soldats. À vrai dire, il n'y avait pas grand-monde peut-être trois cents hommes dans tout le groupe qui venait à leur rencontre sur la chaussée.

« Ils croient qu'on va en pique-nique ? lança Bowie.

— Il faut combien d'hommes, à votre avis, pour qu'ils capitulent ? fit Austin. Calvin le Faiseur, vous valez votre pesant d'or. On n'a pas eu besoin de tirer un seul coup de feu, et nous voilà victorieux ! » Austin éperonna son cheval et s'avança dans la cohue, suivi des autres Blancs. Ils se retrouvèrent près de la tête de l'immense armée, à portée de voix des dignitaires venant de la ville.

« Nous vous demandons de vous rendre ! brailla Austin. Si vous vous rendez, vous aurez la vie sauve ! »

Il se retourna, en quête d'un interprète, mais aucun ne paraissait avoir suivi les cavaliers jusque dans les premiers rangs. Si, il y en avait un, et Austin lui fit signe de s'approcher. « Dis-leur de se rendre, ordonna-t-il. Répète-lui ce que j'ai dit. »

Mais avant que l'interprète puisse s'avancer avec le message, un Mexica emplumé, debout sur une immense litière portée par une douzaine d'hommes, se mit à parler.

« Qu'est-ce qu'il dit ? » demanda Austin.

L'interprète écouta. « C'est le grand prêtre, et il remercie les membres de… toutes ces tribus… d'amener autant de beaux sacrifices au dieu. »

Austin éclata de rire. « Il se figure vraiment que ces gens sont venus offrir des sacrifices ?

— Oui, répondit l'interprète.

— Quel imbécile ! fit Austin.

— Oui, quel imbécile, dit Bowie. Mais pas lui. »

Tous en même temps, les Rouges qui entouraient les Blancs poussèrent une grande clameur et les tirèrent à bas de leurs chevaux. Bowie réussit à en poignarder deux avant qu'on lui fasse vider les étriers. Et Calvin s'efforçait d'allumer des flammes, mais le temps lui manqua : on le jeta à terre et on lui asséna un coup de gourdin sur la tête.

*

Il se réveilla perclus de douleurs, et pas seulement à la tête, laquelle l'élançait. Il était aussi ficelé serré, couché sur un sol de pierre. Et il avait les yeux bandés.

Il pouvait rompre ses liens, mais il se dit qu'il fallait d'abord découvrir où il était et ce qui se passait. Il s'occupa donc des fils de son bandeau à l'aide de sa bestiole et obtint bientôt une ouverture par où regarder. Il se trouvait étendu par terre dans une grande salle faiblement éclairée – une quelconque église catholique à première vue, mais peu fréquentée. Deux statues de saints se dressaient contre un mur, ainsi qu'un autel près du fond, mais l'ensemble des lieux avait l'air miteux et poussiéreux.

Tous les Blancs étaient assis ou couchés par terre, et des soldats mexicas lourdement armés gardaient les portes.

Calvin envoya sa bestiole dans son dos, et il découvrit de fait quatre hommes debout au-dessus de lui. Il était le seul Blanc à bénéficier d'une garde spéciale. Les Mexicas savaient donc que c'était lui qui détenait le pouvoir. Il s'étonna qu'ils ne l'aient pas tué tout de suite – mais non, c'était lui le gros lot, celui qu'ils seraient le plus fiers de sacrifier.

Ça ne m'arrivera pas, se dit-il.

Il garda son immobilité et vérifia la condition de ses compagnons. Il devait être encore possible de se tirer de ce mauvais pas et d'arracher la victoire à la barbe de la défaite.

Puis une porte s'ouvrit, projetant un coin de lumière dans la salle, et quatre femmes entrèrent qui portaient des coupes d'or. Elles entreprirent d'offrir à boire aux hommes qui acceptèrent avidement, certains allant jusqu'à les remercier. Calvin faillit

lancer un cri pour les prévenir que la boisson était droguée, mais il se dit qu'il valait mieux s'en occuper tout seul. Il passa dans chacune des tasses et sépara l'eau de la drogue qu'il fit tomber et rester au fond, sous l'eau pure. En dehors des premiers Blancs qui avaient déjà bu, aucun des autres n'absorba une goutte de drogue.

Aussi n'opposa-t-il pas de résistance lorsqu'elles s'approchèrent de lui. Il feignit d'être sonné – ce qui ne lui fut pas difficile tant la tête lui faisait mal. La douleur lui transperça le crâne au moment de s'asseoir et il regretta de n'avoir pas mieux écouté quand Alvin essayait de lui apprendre à guérir de telles blessures. Mais après les dégâts qu'il avait causés dans le pied de Pap Orignal, il hésitait à se bricoler la tête.

On lui porta la coupe aux lèvres et il but avidement.

Les Mexicas n'allaient sûrement pas tarder à se sentir sûrs d'eux à l'idée qu'ils avaient maté même le grand sorcier.

Sauf, bien sûr, que seuls les premiers hommes qui avaient bu réagissaient en drogués. Les femmes commençaient à se poser des questions, se parlaient entre elles, se demandaient pourquoi la plupart des prisonniers restaient éveillés.

Calvin les endormit donc un à un, jusqu'à ce qu'ils gisent tous inconscients par terre. C'était ce que voulaient les femmes, et elles sortirent. Les soldats les imitèrent, même ceux qui gardaient Calvin.

Dès qu'ils furent partis, Calvin réveilla tous ceux qu'il avait endormis. Mais les drogués, c'était une autre affaire. Il était facile de séparer la drogue de l'eau dans les tasses, mais impossible quand elle se trouvait déjà dans le sang d'un individu. Ils continuèrent donc de dormir tandis que les autres se redressaient sur leur séant et regardaient autour d'eux.

« Causez doucement, dit Calvin. Y a encore des gardes devant la porte et on veut pas qu'ils nous entendent.

— Salaud, fit un homme.

— Nous dis pas quoi faire. »

Mais ils parlaient doucement.

« Vous êtes donc si couillons pour m'faire porter l'blâme ? reprit Calvin. J'ai jamais dit que j'lisais dedans les pensées.

Comment j'aurais connu durant l'voyage qu'on serait prisonniers ? Vous aviez deviné, vous autres ? »

Aucun ne répondit.

« Mais c'est grâce à moi que l'poison a pas pris sus vous autres quand j'ai compris que l'eau était droguée. Alors soyez pas encrèles après moi, on va chercher comment sortir d'icitte.

— Vaudrait mieux chercher vite, fit Bowie, vu que c'est toi qu'ils comptent sacrifier cet après-midi.

— J'suis blessé. J'aurais cru qu'ils me garderaient pour la fin.

— C'est pas des couillons. Et si tu veux connaître, ils nous ont dit aussi – par nos propres interprètes – que si t'allais pas de bon gré te faire sacrifier, ils nous tueraient tous mais nous enverraient pas chez leur dieu.

— Ç'arrivera pas, assura Calvin.

— Ce qu'on s'dit, fit encore Bowie, c'est qu'on s'enfuira durant qu'ils t'arracheront l'tcheur.

— L'plan est bon. 'videmment, sans moi, vous connaîtrez pas ousque vos armes sont remisées. Vous connaîtrez pas comment sortir d'icitte sans vous faire prendre. M'est avis que vous serez pas une foule à aller plusse loin que deux ou trois cents pas. »

Les prisonniers réfléchissaient à ce que venait de leur dire Calvin lorsque la terre se mit soudain à trembler. Aussitôt, de la ville au-dehors leur parvinrent des cris et des clameurs.

Calvin rompit ses liens et se mit debout. Personne d'autre n'était attaché, et tout le monde se releva. Mais les fenêtres étaient percées trop haut dans les murs pour qu'on puisse jeter un coup d'œil à l'extérieur.

La terre trembla encore.

« J'crois qu'on devrait se rallonger, des fois qu'ils viendraient nous voir.

— Ils vont pas revenir, dit Calvin.

— Comment tu connais ça ?

— Par rapport que les gardes à la porte viennent de s'ensauver. »

La porte s'ouvrit.

Bowie lançait déjà une remarque désagréable sur la confiance qu'il fallait accorder à Calvin quand il s'aperçut que

l'homme debout à l'entrée n'était pas un Mexica. C'était un jeune métis vêtu à l'américaine.

« Soyez parés à vous ensauver, dit le nouvel arrivant. On a pas plusse d'un jour pour s'en partir de la ville avant que le Popocatépetl explose.

— Avant que le quoi ? fit un homme.

— Le Popocatépetl, répéta le métis. Le grand volcan. Les huchements dehors, l'sol qui tremble, c'est par rapport qu'on l'a poussé à vomir d'la fumée et d'la cendre. Et demain, tous ceux qu'auront pas quitté la ville seront tués quand l'volcan va vraiment entrer en éruption.

— Qui ça, "on" ? demanda Bowie.

— M'est avis que c'est mon frère Alvin qu'a fait tout ça, intervint Calvin. Par rapport que c'est là son beau-frère, Arthur Stuart. »

Des cris de réprobation s'élevèrent aussitôt.

« Ton frère a marié une noiraude ?

— On y a donné l'nom du roi ?

— On est supposés écouter c'que nous dit d'faire un esclave ? »

Mais la voix d'Arthur trancha dans le tumulte.

« C'est pas Alvin, dit-il. C'est Tenskwa-Tawa. Il fait entrer le volcan en éruption pour empêcher les Mexicas d'offrir des sacrifices humains. C'est entre les Rouges, Tenskwa-Tawa contre les Mexicas.

— Alors qu'esse tu fais icitte, toi ? demanda Calvin.

— J'viens te sauver, répondit Arthur Stuart. Et tous ceux qui veulent s'en venir avec nous autres.

— J'ai pas b'soin que tu m'sauves, fit Calvin d'un air dédaigneux.

— J'connais que t'as pas b'soin d'moi pour sortir de cette vieille église. Mais comment tu vas sortir d'la ville ? J'parle l'espagnol, et la plupart des genses d'icitte le parlent assez bien. J'ai aussi appris un brin de nahuatl – c'est la langue des Mexicas. Vous connaissez, vous autres, comment demander vot' chemin ou à manger ? Et bonne chance pour trouver comment sortir de cette vallée avec tout l'monde paniqué qui va s'ensauver sus les routes. Et pis m'est avis qu'une foule de

genses vont penser que c'est vous autres qui leur avez fait tomber ça sus la tête, et ils seront pas beaucoup contents d'vous voir.

— Mais pourquoi on s'en partirait ?

— Pour pas finir fin grillés et couverts de lave. Pas b'soin de s'appeler Aristote pour comprendre ça, Calvin.

— Tu causes pas d'même à un Blanc ! » cria un homme, et deux autres se levèrent pour mettre le jeune métis à mal.

Pour sa part, Calvin ne demandait pas mieux qu'ils le corrigent. Il fallait apprendre au gamin qui était le patron et lui inculquer le sens du respect.

Mais les hommes n'arrivèrent pas jusqu'à lui. Ils se mirent à glisser, à trébucher les uns sur les autres comme si le sol était soudain du marbre lisse enduit de beurre, et il devint évident au bout d'une minute que le premier qui voudrait s'en prendre à Arthur Stuart se retrouverait le derrière par terre.

Le jeune métis avait réellement appris quelques ficelles de Faiseur mais sans doute pas autant qu'il le croyait. Calvin caressa l'idée de lui déclarer là, maintenant, une guerre totale de sorciers afin de lui montrer les limites à ne pas dépasser – mais quel intérêt ? Il n'y avait pas de temps à perdre.

« Oubliez-le, dit-il. Il est venu nous sauver, alors tant mieux. Tous ceux qui veulent s'en aller, qu'ils partent avec lui tout d'suite. C'est pas un grand Faiseux mais il a un talent avec les langues et p't-être qu'il pourra vous mener en sécurité. Mais moi, j'crois qu'on peut virer ça à notre avantage. On est venus icitte pour régner sus l'Mexique, non ? Alors on va laisser l'volcan tuer les Mexicas, pis on dira que c'est nous autres qui lui avons commandé d'faire ça et on dirigera l'pays à leur place !

— Il en dit quoi, Steve ? » demanda un homme.

Alors seulement il s'aperçut qu'Austin comptait au nombre des drogués.

« Vous connaissez ce qu'il dirait, fit Calvin. Il s'en est pas venu icitte pour abandonner. Ni pour galoper derrière un p'tit noiraud qui s'croit beaucoup fort par rapport qu'il peut rendre le sol glissant. On s'en est venus dans ce pays pour nous emparer d'un empire et j'espère bien y arriver.

— Tout l'monde connaît déjà que c'est Tenskwa-Tawa qu'a fait ça, objecta Arthur Stuart. Son peuple est déjà icitte. Il a dit quand la fumée s'mettrait à monter, et elle est montée comme il disait.

— Mais Tenskwa-Tawa va pas débarquer icitte pour régner sus l'Mexique, tout d'même. Non, j'crois pas. Quèqu'un va l'faire, alors autant qu'ça soit nous autres. Et quand tout sera fini, quand on dira aux genses que mon frère Alvin a conseillé Tenskwa-Tawa et qu'ils m'ont laissé icitte pour aider Steve Austin à devenir empereur du Mexique…

— Tous ceux qu'ont envie d'sortir vivants de cette vallée, venez-vous-en tout d'suite avec moi, lança encore Arthur Stuart.

— Plutôt crever que s'lier à un esclave ! s'écria un des hommes qu'il avait expédiés à terre.

— À vous d'choisir ! » fit Arthur Stuart.

La terre trembla encore. Et encore. Une troisième secousse fut si forte que plusieurs hommes s'effondrèrent.

« C'est pas toi qui fais ça, quand même ? demanda Bowie à Calvin.

— J'peux l'faire quand j'veux, dit Calvin.

— T'es un vrai bêtiseur, fit Arthur Stuart. Un conseil de chamans a mis une année pour amener ce volcan au point d'éruption. Même Alvin peut pas faire entrer un volcan en éruption quand il veut.

— Y a p't-être des affaires que j'réussis mieux qu'Alvin. »

Arthur Stuart se tourna vers les autres hommes. « Vous courez vite, vous autres ? Vous croyez aller loin ? Quand l'Popocatépetl va exploser demain, partout ousque vous serez dedans la vallée, vous mourrez. Vous comprenez ? Si on s'en va aujourd'hui, tout d'suite, on en sortira à temps. Mais seulement si j'vous accompagne pour vous aider à courir vite et loin. Et lui, là, vous croyez que ça l'tracasse si vous vivez ou mourez ? Vous croyez qu'il a l'pouvoir de vous sauver d'un volcan ? Il sera chanceux s'il arrive à se sauver lui-même. » Certains hommes hésitaient. « On pourra pas prendre le Mexique si on est morts.

— On pourra si on sort de cette vallée. »

Calvin éclata de rire. « Vous avez vu ce que j'ai fait à La Vraie-Croix, non ? Vous avez oublié qui j'suis et ce que j'suis ?

Ce drôle-là, c'est pas un sorcier, c'est arien, le p'tit chien que garde mon frère pour faire des tours. » Sur ces mots, Calvin poussa la porte derrière Arthur Stuart à s'envoler hors de ses gonds et à s'écraser dans la rue. Puis il créa un vent qui souleva le jeune métis et l'expédia par l'entrée.

« Tous ceux qu'en ont envie sont libres de l'suivre. Vous avez vu tout l'pouvoir qu'il a. »

Arthur Stuart réapparut à l'entrée. « Je m'suis jamais clamé plusse fort que Calvin. Mais tout son pouvoir lui donne pas un seul mot d'espagnol ni de nahuatl. Et il connaît arien sus la mayère des Rouges de courir plusse vite que tout l'monde. Venez-vous-en avec moi si vous voulez vivre. J'peux vous ramener à La Vraie-Croix, et de là vous pourrez rentrer chez vous sains et saufs. Regardez-le, il s'tracasse pas d'vous autres !

— Si, je m'tracasse surtout d'la vie d'ces hommes », dit Calvin. Puis il s'adressa directement à eux. « Vous m'avez fait confiance et j'vous donnerai ce que j'ai promessé : le Mexique. Tout l'or et toutes les richesses du Mexique. Tous les résidents seront vos sujets, tout l'pays sera vot' propriété. Mais quand vous entendrez causer d'nous autres après gouverner avec magnificence alors que vous serez assis dedans vot' cabane misérable au ras d'un bayou à Barcy, oubliez pas d'remercier ce drôle de vous avoir sauvés. »

Jim Bowie s'approcha d'Arthur Stuart à grands pas. « Ce drôle-là, je l'connais, dit-il. J'vais avec lui. »

Calvin n'aimait pas ça. Bowie jouissait d'un immense prestige auprès des hommes.

« Comme ça, Steve Austin aurait pas dû t'faire confiance, finalement, dit-il.

— Austin dort, repartit Bowie, et toi t'es çui qui nous a conduits icitte. Qui veut venir ?

— Oui, où sont les capons qui refusent la chance de diriger un empire ?

— Tout d'suite, dit Arthur Stuart. Pas de deuxième chance. C'est tout d'suite, si vous voulez venir avec moi. »

Une douzaine d'hommes se levèrent et vinrent rejoindre non pas Arthur Stuart, mais Jim Bowie.

« Et ceux-là qu'ils ont empoisonnés ? demanda un homme.

— Pas d'chance pour eux autres », répondit Bowie.

Mais Arthur Stuart tourna les yeux vers les hommes près de la porte, les drogués qui avaient bu les premiers. Et, sous son regard, un à un, ils se réveillèrent.

Calvin était mortifié. Cet imbécile de métis sans talent avait d'une manière ou d'une autre appris à contrecarrer le poison dans leur sang. Et il fallait qu'il en fasse maintenant étalage et s'arrange pour que Calvin ne l'oublie pas. Ignore-t-il que j'aurais pu tout apprendre si j'avais voulu ? Mais pourquoi me serais-je embêté à réveiller des hommes assez bêtes pour se laisser droguer ?

En fin de compte, aucun des hommes drogués ne voulut partir ; l'un d'eux réussit même à faire changer d'avis son frère qui voulait suivre Arthur Stuart et Jim Bowie.

Aussi, lorsque Arthur Stuart s'en alla, dix hommes l'accompagnaient. Tous les autres restèrent dans l'église. Avec Calvin.

« Asteure, tout ce qu'il nous reste à faire, dit celui-ci, c'est trouver ousqu'ils ont mis nos armes.

— Comment vous allez vous y prendre ?

— En regardant ousque va l'drôle. Vous croyez que Bowie se laisserait sortir de la vallée sans d'abord aller chercher son couteau porte-bonheur ? »

Plusieurs hommes se mirent à rire.

Effectivement, alors que Calvin suivait la flamme de vie de Bowie, il vit le petit groupe gagner un bâtiment voisin, Arthur Stuart ouvrir la porte, Bowie récupérer son couteau et leurs compagnons s'armer.

« C'est à une rue, jusse de l'autre côté des murs de cette église, dit-il.

— Allons-y, alors, dit Steve Austin. Mais on va s'organiser d'abord.

— On va s'armer d'abord, répliqua Calvin.

— Ça sert à rien d'avoir des fusils si on a pas d'plan ! »

Dix minutes plus tard, ils discutaient encore lorsque les soldats mexicas pénétrèrent en masse par l'entrée béante.

« Pauv' couillons ! s'écria Calvin. J'vous avais dit d'partir ! »

Deux Mexicas pointèrent leurs fusils sur lui et firent feu.

Leurs armes leur explosèrent à la figure.

Mais les autres épaulaient trop vite les leurs pour que Calvin en obture tous les canons.

Il opta donc pour la seule solution raisonnable. Il recula à travers le mur.

Il avait déjà recouru à ce tour la fois où Napoléon l'avait emprisonné à Paris. Il fallait ramollir suffisamment la pierre pour se glisser au travers, comme quand on enfonce la main dans de l'argile, puis la durcir à nouveau derrière soi. Il entendit les balles percuter le mur qui se solidifiait au même instant, aussi se noyèrent-elles avec un bruit mou dans la pierre, laquelle reprit sa consistance première sans même qu'on y voie la moindre marque.

Et Calvin se retrouva hors de l'église.

Où était Arthur Stuart ? Il repéra sa flamme de vie, après tout de même des recherches acharnées, mais presque hors de portée. Bah, le gamin prétendait savoir comment sortir de la ville, et c'était ce que voulait Calvin, maintenant que les autres imbéciles avaient perdu l'occasion qu'il leur avait offerte. Ils ne méritaient pas de vivre.

Il se lança au pas de course. Il lui fallut passer près des Mexicas qui traînaient les Blancs hors de l'église, mais il n'eut pas besoin de lever un brouillard ni rien – nul ne le vit.

Pourquoi se seraient-ils méfiés, d'ailleurs ? Lui disparu, ils n'avaient rien à craindre de ces hommes désarmés. Et, sur la place devant l'église, les attendait le même grand prêtre qui était venu à leur rencontre sur la chaussée. Un à un on traînait les hommes devant lui et on les jetait sur un autel de bois dressé sur la place. Là, deux prêtres leur coupaient les vêtements pour leur mettre la poitrine à nu, et Calvin entendit leurs hurlements tandis qu'on leur arrachait l'un après l'autre le cœur avant de le brandir en offrande au dieu que les Mexicas croyaient en mesure d'empêcher l'éruption du Popocatépetl.

Quelle fin lamentable au rêve de Steve Austin ! Mais l'homme n'était rien d'autre qu'un rêveur, un planificateur. Même tout à l'heure, alors qu'il aurait pu retourner la situation en victoire, il avait choisi de dresser des plans au lieu de passer

à l'action, et il allait maintenant en mourir, ce qui était fort dommage.

Calvin porta son attention vers les rues de la ville. Des gens couraient de tous côtés, et, comme Arthur Stuart était très loin, il n'avait pas d'autre moyen de le localiser. Il ignorait aussi laquelle de ces rues pourrait l'en rapprocher, il risquait donc toujours de faire un mauvais choix et de prendre une direction qui le mettrait hors de portée.

Mais il eut de la chance et ne se trompa pas une seule fois, ou du moins ne se trompa pas trop, et, au lieu de s'affaiblir, sa vision de la flamme de vie d'Arthur Stuart se renforça. Il rattrapait le petit groupe d'hommes.

Lorsqu'ils atteignirent l'enceinte de la ville, les fuyards s'arrêtèrent. Du coup, chacune de ses foulées rapprocha Calvin. Arthur Stuart ouvrait une brèche dans le mur et, du fait de sa maladresse, mettait dix fois plus de temps que nécessaire. Bah, tant mieux pour moi, se dit Calvin. Et il arriva au mur juste au moment où le dernier fuyard passait par la brèche. Il fonça droit dessus et plongea à son tour par l'ouverture.

De l'autre côté de l'enceinte s'étendait un verger où couraient Arthur Stuart, Bowie et les autres. Mais ils couraient curieusement – ils se tenaient tous la main, bon sang, l'idée la plus ridicule qui soit de l'avis de Calvin. Personne ne peut atteindre sa vitesse de pointe en tenant la main de ses voisins.

Seulement, ils couraient terriblement vite. Aucun ne trébuchait. Aucun ne titubait. Ils prenaient même de la vitesse, accéléraient sans cesse, et, malgré tous ses efforts, Calvin n'arrivait pas à les rattraper. Sans parler que le terrain se révélait moins égal pour lui que pour eux. Des branches lui fouettaient la figure, puis il trébucha contre une racine, tomba, et lorsqu'il se releva les autres étaient hors de vue. Il chercha la flamme de vie d'Arthur et ne la retrouva pas. Ne retrouva personne. C'était comme s'ils avaient cessé d'exister. Il n'y avait plus que les arbres, les oiseaux, les insectes et les échos lointains des cris venant de la ville et des routes.

Calvin s'arrêta et se retourna. Le terrain devant la ville s'était élevé, et il avait couru suffisamment loin pour voir par-dessus les murs de la cité, quoique pas jusque dans les rues. Quelque

part là-bas, la plupart de ses compagnons de voyage se faisaient arracher le cœur, tandis que de l'autre côté Arthur Stuart s'enfuyait avec les dix meilleurs d'entre eux – ceux assez malins pour agir au lieu de dresser des plans. Pourquoi est-ce que j'hérite toujours des imbéciles ? se demanda Calvin.

Au-delà de la ville, le Popocatépetl vomissait d'épais panaches de cendres blanches. Elles commençaient maintenant à retomber sur la cité comme de la neige grise et chaude. Elles pénétrèrent dans les poumons de Calvin presque aussitôt et il eut l'impression qu'elles le brûlaient. Aussi consacra-t-il son attention à chasser les cendres devant sa figure tandis qu'il se lançait au pas de course dans la direction prise par le groupe d'Arthur Stuart la dernière fois qu'il l'avait vu.

Il courut, trotta puis, faute de mieux à cause de la fatigue, marcha et tituba sans apercevoir une seule fois le groupe du jeune métis ni déceler le moindre indice du chemin qu'ils avaient pris. Mais il monta de plus en plus haut sur les pentes de la vallée, jusque dans les collines, et trouva à la tombée de la nuit une maison en pisé vide de ses occupants. Il la scella afin d'empêcher les cendres de s'infiltrer, en gardant quelques trous d'aération dans les murs épais. Puis il s'écroula sur une natte de tiges de maïs posée par terre et s'endormit.

Lorsqu'il se réveilla il faisait toujours nuit. Sauf que ce n'était pas la nuit. Le soleil était levé – mais il se réduisait à un disque rougeâtre et pâlot au milieu des cendres qui saturaient l'atmosphère. Le matin. Combien de temps s'était-il écoulé depuis l'éruption ? À quel moment de la journée la fumée était-elle apparue ?

Sans importance. Peux rien y faire. Continue de marcher. Il n'avait plus envie de galoper aujourd'hui, surtout depuis que son chemin montait inexorablement et que les secousses incessantes de la terre l'auraient fait tomber s'il avait voulu courir.

Il était encore loin du sommet lorsque le volcan entra en éruption. Il eut juste le temps de se creuser un chemin dans un affleurement rocheux qui encaissa le plus gros de l'onde de choc. La secousse fut si violente que le rocher où il se cachait aurait dû céder, s'ébouler et basculer dans la vallée, mais il

assura sa solidité, le maintint parfaitement en place en dehors de quelques tessons et éclats de pierre. Et lorsque le souffle ardent arriva en calcinant toute vie sur sa route, Calvin préserva autour de lui une bulle d'air assez fraîche pour y résister, aussi ne mourut-il pas.

Une fois le choc passé, il sortit dans le monde brûlant en conservant la bulle fraîche autour de lui et se retourna pour voir la lave dévaler les pentes de la montagne comme les flots jaillissant d'un barrage défoncé. Seulement elle ne se dirigeait pas vers la ville, parce qu'il n'y avait plus de ville. Le souffle en avait balayé tous les bâtiments. Restaient encore debout des structures de pierre, mais en ruines, la plupart des murs s'étant écroulés. Il n'y avait aucun signe de vie. Et le lac bouillait.

Calvin se demanda un instant si aucun homme de l'expédition d'Austin avait vécu assez longtemps pour se faire tuer par l'éruption. Sans doute que non. Qui pouvait dire quelle était la meilleure mort ? Il n'y avait pas de bonne mort. Et Calvin l'avait vue de près.

Mais la voir de près n'était pas la mort.

Refroidissant le terrain sous ses pieds afin que ses chaussures ne brûlent pas, il gravit lentement la pente, finit par atteindre le sommet avant la tombée de la nuit et se mit à descendre le versant non calciné. Les cendres étaient également tombées ici, mais le secteur avait été protégé du souffle, et il put manger les fruits dans les arbres après les avoir nettoyés de la couche cendreuse. Les fruits étaient en partie cuits – la pluie de cendres avait été à ce point chaude – mais Calvin leur trouva un goût de nectar divin.

On m'a encore une fois épargné la vie. Ma tâche n'est pas encore accomplie dans le monde.

Autant me diriger vers le nord et voir ce que fait Alvin. Il est peut-être temps pour moi d'apprendre ce qu'il a enseigné à Arthur Stuart. Ce qu'un petit métis peut apprendre, je le peux aussi, et dix fois plus vite.

XVI
Le Travail

Tenskwa-Tawa observait depuis les arbres Marie la Mort, Rien et La Tia qui découvraient la boule de cristal. « Faut faire quèque chose pour Alvin, il en fait beaucoup pour nous autres, disait La Tia.

— On devrait p't-être lui demander ce qu'il veut, suggéra Marie la Mort.

— L'est pas là.

— Les hommes, ça connaît jamais c'que ça veut, dit Rien. Ça croit vouloir quèque chose, pis quand ils l'ont, ils en veulent pus.

— T'as vécu ça, mam ? demanda Marie la Mort.

— Je l'appelle Marie l'Espoir, dit Rien à La Tia. Mais Marie la Mort lui va p't-être mieux. Elle est ma mort, La Tia.

— J'crois pas, fit La Tia. Les hommes sont ta mort, m'est avis, et c'est pas la boule de cristal qui dit ça, non.

— J'suis trop vieille pour les hommes, protesta Rien.

— Mais ils sont jamais trop vieux pour toi, Caterina. Asteure on s'en va regarder ce que veut l'plusse Alvin dedans l'fond d'son tcheur.

— Tu peux commander à la boule de montrer ce que tu veux ? demanda Marie la Mort.

— Elle me montre toujours ce qu'il faut, répondit La Tia.

Mais moi j'trouverais toujours mayère de faire ce qu'il faut pas, dit Marie la Mort.

— Tu vois ? lança Rien. Ma fille est sans espoir.

— Si, j'ai de l'espoir, mam. Mais j'ai aussi de l'expérience.

— Regardez, dit La Tia. Vous voyez ce que j'vois ?

— On voit jamais comme toi, répliqua Marie la Mort.

— J'vois Alvin avec un fils. C'est ça qu'il veut l'plusse.

— Moi, je l'vois avec une femme, fit Rien. C'est ça qui lui manque le plusse.

— Et moi je l'vois sus les genoux devant une tombe d'enfant, dit Marie la Mort. C'est ça qu'il craint l'plusse.

— J'peux fabriquer un charme pour ça », proposa La Tia.

Tenskwa-Tawa sortit de sous les arbres. « Ne faites pas de charme pour lui, La Tia.

— J'connaissais que t'étais là, prophète rouge.

— Je savais que vous le saviez. Ce cristal vous montre ce que vous voulez voir, vous, pas toujours la vérité.

— Mais c'est la vérité j'veux voir.

— Tout le monde croit vouloir voir la vérité, dit Tenskwa-Tawa. C'est un des mensonges qu'on se raconte.

— Son tcheur plusse noir que Marie la Mort.

— Alvin s'est agenouillé sur la tombe de son premier-né. Le bébé est arrivé trop tôt pour vivre. Ne vous en mêlez pas, cette fois.

— Donne-lui la femme qu'il aime, dit Rien. J'connais t'as le charme pour ça.

— Il a la femme qu'il aime, fit Tenskwa-Tawa. En ce moment elle porte son enfant.

— Donnez-lui l'pouvoir d'empêcher l'bébé d'mourir, dit Marie la Mort.

— Il a déjà ce pouvoir. Il avait trouvé ce qu'il fallait au bébé. Seulement il n'a pas pu intervenir assez vite. Le bébé s'est étouffé avant qu'il arrive à faire respirer ses poumons.

— Ah, dit La Tia. Le temps, toujours b'soin. Le temps.

— T'as un charme pour ça ? demanda Rien.

— Dois réfléchir.

— Laissez-le tranquille, reprit Tenskwa-Tawa. Laissez sa vie telle qu'elle est. Qu'elle soit ce qu'il en fait.

— Il a laissé nos vies telles qu'elles étaient, lui ? dit Marie la Mort. Ou il a guéri ma mère ?

— M'a guérie mieux que j'étais avant, fit Rien. J'avais l'mal italien, longtemps, bien avant la fièvre jaune, mais il a guéri ça aussi.

— Il a laissé la couleur dedans les chaînes, lui ? demanda La Tia.

— Mais lui savait ce qu'il faisait », dit Tenskwa-Tawa.

La Tia se cabra en arrière et rugit de rire. « Lui ? Il connaît pas ce qu'il fait ! Il fait le mieux qu'il croit, et quand ça marche pas, il fait le mieux qu'il pense à ce moment-là. Tout comme nous, lui ! »

Tenskwa-Tawa secoua la tête. « Ne vous occupez pas de son bébé ni de sa femme, dit-il. Ne faites pas ça.

— L'prophète rouge commande à la reine noire ? demanda La Tia.

— Lolla-Wossiky était esclave de la haine, la rage l'aveuglait, et Alvin m'a libéré, Alvin m'a redonné la vue. Je ne l'ai jamais libéré, lui. Je ne lui ai jamais redonné la vue. Il est dans ce monde pour nous apporter le bonheur et non l'inverse.

— Vous faites avec lui comme vous voulez, dit La Tia. Mais moi, j'vais y apporter aussi l'bonheur. »

*

Margaret passa la journée à se préparer pour son voyage vers Vigor Church. Elle ne possédait pourtant pas grand-chose – faire ses bagages n'était rien. Mais elle avait des lettres à écrire. Des gens d'un peu partout à convoquer. Ceux qui devaient absolument savoir qu'Alvin allait bâtir maintenant sa Cité de Cristal. Ceux qui devaient venir prendre place à ses côtés s'ils en avaient envie, s'ils pouvaient s'échapper.

Et puis il y avait la voiture à aménager. Elle avait vu beaucoup de chemins où le voyage se révélait au-dessus de ses forces et précipitait la naissance du bébé. Elle ne voulait pas pour lui de naissance prématurée. Elle l'avait déjà depuis plus longtemps dans son ventre que son premier, mais c'était encore insuffisant. Si l'enfant naissait pendant le voyage, il mourrait.

Elle loua donc la meilleure voiture de la ville, celle qui appartenait au jeune docteur. Il avait tenté de refuser, de la convaincre que tout véhicule était hors de question dans son état. « Restez ici et accouchez de votre bébé, avait-il dit. Voyager en ce moment n'aboutirait qu'à mettre en danger votre vie et celle de votre enfant. Vous croyez-vous faite en acier ? »

Non, elle ne s'imaginait rien de tel. Et sa vision de torche ne lui montrait pas tout clairement. Les avenirs de son bébé étaient aussi embrumés et embrouillés, ou peu s'en fallait, que ceux d'Alvin. Il y avait de grandes lacunes. Si bien que l'enfant, qui n'avait pourtant rien des talents d'Alvin, se trouvait engagé dans le même mystère, le même défi aux lois des causes et des effets. Elle ne savait absolument pas ce qui lui arriverait si elle restait ou partait. Mais elle savait qu'Alvin avait besoin d'elle dans l'État de la Noisy River, et elle voyait de l'autre côté du brouillard quelques chemins où elle portait un bébé dans les bras, debout près d'Alvin, sur une falaise dominant un fleuve pris dans le brouillard. C'étaient les seuls chemins où elle se voyait porter ce bébé. Elle allait donc à Vigor Church, dans la famille d'Alvin, pour en inviter les membres – et tous les autres de l'école des Faiseurs à venir dans la Noisy River aider Alvin à bâtir la Cité de Cristal. Ainsi ferait-elle le reste de son voyage bien accompagnée.

Mesure, le frère d'Alvin, était celui qui lui ressemblait le plus au monde. Non pas sur le plan des pouvoirs – même s'il était un bon élève Faiseur dans son domaine limité. Il ressemblait à Alvin pour la bonté. Il le surpassait peut-être en compassion et en patience. Et même de loin quand il s'agissait de juger les personnalités. Avec Mesure à ses côtés, Alvin ne manquait jamais de sagesse. Qui saurait mieux que moi que la connaissance anticipée ne fait pas toujours le bon choix, parce qu'elle accorde une trop grande importance à la peur. Tandis qu'une âme courageuse opérera des choix qui, au pire, ne l'empoisonneront pas.

Voilà peut-être pourquoi elle était sûre qu'il lui fallait se rendre à Vigor Church, puis ensuite auprès d'Alvin. Parce que la peur lui conseillait de rester mais l'espoir de partir. L'espoir d'être une bonne épouse pour Alvin et une bonne mère pour son bébé. Une bonne mère étant, pour le moins, celle qui donne naissance à un enfant en vie. Elle qui avait accouché d'un bébé trop prématuré pour vivre était assurément bien placée pour porter un tel jugement.

Elle passa donc son temps à rembourrer la voiture pendant que des ouvriers en refaisaient la suspension. À choisir un

équipage de chevaux qui tireraient sans à-coups et ne courraient pas à une vitesse insupportable. À faire ses maigres bagages, à écrire son courrier. Jusqu'à en tomber presque d'épuisement à la fin de la journée. Ce qui était une bonne chose, elle dormirait sans se tourmenter, elle se lèverait tôt et reposée, puis se mettrait en route pour rejoindre son mari et lui déposer un bébé dans les bras.

Elle se déshabillait pour se mettre au lit quand les premières contractions se produisirent.

« Non, s'écria-t-elle tout bas. Oh, je vous en prie, mon Dieu, non, pas déjà, pas maintenant. » Elle s'appliqua les mains sur le ventre et vit que le bébé arrivait bel et bien. Il se présentait dans le bon sens, tout était normal, mais elle ne lui voyait aucun avenir. Il allait naître, comme son frère, uniquement pour mourir.

« Non », souffla-t-elle.

Elle gagna la porte de sa chambre. « Papa », lança-t-elle.

Horace Guester servait la dernière tournée de boissons aux clients de la soirée. Mais il avait des oreilles d'aubergiste qui entendaient toutes les envies et exigences des pensionnaires, et il arriva peu de temps après.

« Le bébé va naître, dit-elle.

— Je m'en vais quérir la sage-femme.

— C'est trop tôt. La naissance sera facile, mais le bébé mourra. »

Des larmes perlèrent aux yeux du père. « Ah, Peggy, j'connais ce que ç'a coûté à ta mère, le couple de p'tites tombes sus la colline en arrière d'la maison. J'ai jamais souhaité pour toi d'en avoir deux aussi.

— Ni moi, dit-elle.

— Mais je m'en vais tout d'même la quérir, fit le père. Faut pas qu'tu restes toute seule dans un moment pareil, et c'est pas convenable pour un père d'voir sa fille en plein travail.

— Oui, va la chercher, dit Margaret.

— Mais j'vais pas l'amener icitte. Faut pas faire ça dans la chambre ousqu'est né l'père du bébé.

— Il n'y a pas mieux. C'est une chambre où l'espoir a un jour triomphé du désespoir.

— Alors espère, ma p'tite Peggy. » Son père lui posa un baiser sur la joue et partit en hâte.

Il l'avait appelée « ma p'tite Peggy ». Dans cette chambre, c'est ce que je suis. Peggy. Le nom de ma mère. Où est-elle maintenant, cette femme implacable, sage, puissante ? Elle était trop forte pour moi comme pour tous ceux d'ici, je m'en rends compte aujourd'hui. Trop forte pour son mari, cette femme si volontaire que même le destin n'osait pas la défier. Voilà peut-être pourquoi j'ai réussi à voir comment sauver la vie d'Alvin – parce que ma mère voulait qu'il en soit ainsi.

Peut-être était-ce la perte de deux bébés contre sa volonté qui l'avait rendue si indomptable.

Ou peut-être sa vie a-t-elle tout simplement laissé une empreinte si indélébile sur la mienne que, moi aussi, je dois mettre en terre mes deux premiers-nés avant de donner naissance à un enfant en mesure de vivre.

Les larmes lui coulaient sur les joues. Je ne supporterai pas une fois de plus cette épreuve. Je ne suis pas aussi solide que ma mère. Je n'en sortirai pas plus forte. Il m'a déjà fallu tout mon courage pour laisser Alvin me faire ce deuxième enfant, et si je le perds aussi, comment pourrai-je essayer encore ? Je n'ai pas cette énergie. Je ne pourrai pas.

La sage-femme la trouva en pleurs sur son lit. « Ah, maîtresse Larner, qu'esse vous avez fait ? Taché les draps, la couverture et aussi vos beaux d'sous, vous auriez pas pu les enlever ? Quel gâchis, quel gâchis.

— Que m'importent mes vêtements ? répliqua violemment Margaret. Mon bébé va mourir.

— Quoi ? Comment vous pouvez… ? » Mais la sage-femme savait pertinemment que Margaret pouvait dire une chose pareille, aussi préféra-t-elle se taire.

« Brailler sus ses couches, grommela la femme, brailler sus l'bébé avant d'y donner l'occasion d'vivre, c'est pas normal.

— J'aurais voulu ne rien savoir, fit Margaret. Oh, je vous en prie, mon Dieu, faites que je me trompe ! »

Et, dès la première poussée, le bébé, petit et maigrelet, glissa jusque dans les mains tendues de la sage-femme.

Le vide dans son ventre fit davantage de mal à Margaret que les douleurs du travail. « Non ! s'écria-t-elle. Ne coupez pas le cordon ! Ne le nouez pas, non !

— Mais l'bébé a b'soin de…

— Tant que le cordon le relie à moi, mon bébé n'est pas mort ! »

*

Ils commençaient maintenant à traverser le fleuve, mais sans effets spectaculaires. Les gens s'étaient peut-être attendus à autre chose, mais Alvin avait insisté pour qu'ils viennent par bateau, radeau, canoë, tout ce qui flottait.

« Ça va prendre des semaines, lui dit En-Vérité.

— J'connais, fit Alvin.

— Alors pourquoi…

— Les premiers arrivants vont abattre des arbres et bâtir des abris. Quèque chose pour les p'tits quand ils vont traverser l'fleuve. Six mille genses, tous à la même place ousque c'est pas construit ni même débroussaillé ? C'est pas une charge trop lourde pour l'peuple de Tenskwa-Tawa d'en garder une grosse part de son bord du fleuve durant un moment. Ils ont d'quoi manger – et du temps. Et de not' bord, ben, En-Vérité, c'est toi qui connais comment les affaires s'accordent bien ensemble.

— Mais je devrais être avec Abe Lincoln en train de travailler sur la charte.

— À qui j'vais confier l'ouvrage, alors, sinon à toi, En-Vérité ? T'as dessiné l'plan d'la cité. Qui d'autre la connaît aussi bien que toi ? Arthur Stuart s'en est pas encore revenu de Mexico et pis il est trop jeune pour dire au monde où bâtir les maisons et où cultiver. La Tia, c'est pas une bâtisseuse de ville. Mike Fink ? Rien ? À qui donc faire confiance ?

— Tu peux te faire confiance à toi, dit En-Vérité.

— Non, fit Alvin. C'est pas mon ouvrage.

— C'est ta ville.

— Pas aujourd'hui. J'ai pas d'ville aujourd'hui. L'bébé s'prépare à naître. »

Il fallut un instant à En-Vérité pour comprendre de quel bébé il parlait. « Maintenant ?

— Bétôt, répondit Alvin. Tu crois que je m'tracasse d'un seul de ces genses quand mon bébé va mourir ? »

En-Vérité regarda son ami comme s'il venait de recevoir une gifle.

« Mourir, répéta-t-il. Et toi qui as guéri beaucoup de monde…

— Beaucoup, mais pas tout l'monde, dit Alvin. Not' premier est mort. Çui-là arrive moins tôt, mais…

— Mais tu vas essayer.

— J'vais faire ce qu'il faut. Commence la ville, En-Vérité. C'est autant la tienne qu'la mienne. T'as tenu l'soc autant qu'moi. »

L'argument porta, et En-Vérité hocha la tête d'un air grave. « C'est vrai. » Il fit demi-tour et s'en alla.

Alvin resta seul assis sur l'affleurement rocheux, juste au-dessus de la source. Il baissa les mains et les remplit d'eau. Il porta l'eau à sa bouche et se mit à boire, mais il s'aspergea soudain la figure et pleura dans ses paumes.

Puis, dans le lointain village qui monopolisait son attention, dans la chambre où lui-même était sorti du ventre de sa mère, sa femme donna une poussée énergique, le bébé apparut soudain à l'air libre, et l'heure n'était plus à se lamenter car, même s'il se savait impuissant à sauver l'enfant, il lui fallait essayer.

Cette fois, au moins, il n'y eut ni tâtonnements ni hésitation. Il savait exactement ce qui n'allait pas : les poumons, pas entièrement achevés à l'intérieur, dont les toutes petites alvéoles n'étaient pas encore prêtes à filtrer l'air avant son admission dans le sang. Les tissus étaient un peu mieux formés ce coup-ci, un peu d'air passait. Et, pour une raison inconnue, on n'avait pas encore noué le cordon ombilical. Le placenta n'allait pas tarder à se détacher de la paroi de l'utérus, mais pour le moment le sang du bébé recevait encore de l'air. Il restait donc un peu de temps. Pas assez pourtant, il faudrait des heures et des heures pour préparer les poumons, et le placenta ne durerait pas jusque-là.

Mais Alvin ne s'appesantit pas sur ce qu'il ne pouvait pas faire. Il le fit, voilà tout, donna à chaque petit élément des poumons la marche à suivre, l'aida dans sa tâche, puis passa à l'élément suivant, et encore au suivant, chaque fois un peu plus aisément parce que les tissus se modifiaient plus volontiers quand ils en voisinaient d'autres déjà assez matures pour transformer l'air en ce dont le sang avait besoin.

C'était presque comme si le cœur du bébé ralentissait – Alvin crut même un instant qu'il s'était arrêté. Mais non, il battait très, très lentement, et Alvin travailla avec une véhémence fébrile, regrettant de ne pas pouvoir badigeonner les tissus matures comme un peintre étale du blanc de chaux au lieu d'avancer à pas de fourmi, comme une ouvrière qui fait ses nœuds un à un pour les transformer petit à petit en dentelle.

*

« Faut qu'je noue ce cordon, insista la sage-femme. Vous connaissez vot' affaire, sûrement, mais j'connais la mienne, et on attend pas que l'placenta arrive tout seul !

— Regardez-le inspirer l'air, dit Margaret. Regardez, comme s'il avait espoir de vivre. »

Et alors qu'elle observait sa respiration saccadée, qu'elle sentait les battements rapides de son cœur, elle se mit à voir des chemins émerger de l'obscurité. Il n'allait pas mourir. Il allait vivre. Il serait mentalement handicapé à cause du manque d'air au moment de sa naissance, mais il vivrait. Elle n'avait pas peur d'un tel handicap – Alvin arriverait peut-être à résoudre le problème, oui, si Alvin regardait, il pourrait…

D'autres routes s'ouvrirent, puis d'autres et d'autres encore, et sur certaines le bébé n'était maintenant plus handicapé, il apprenait à marcher comme n'importe quel enfant, à parler, à…

Tous les chemins étaient à présent ouverts, comme pour une vie normale, sauf qu'il restait une chose qu'elle devait accomplir.

« Coupez le cordon, dit-elle. Il peut respirer tout seul maintenant.

— Pas trop tôt », fit la sage-femme. Elle passa autour du cordon un fil qu'elle serra fort, ensuite un deuxième un peu plus loin, puis elle plaça un couteau effilé dessous, entre les nœuds, et remonta la lame d'un coup sec.

Le placenta s'échappa et tomba sur les chiffons propres qui couvraient le lit.

Le bébé poussa un cri, un geignement plutôt que le cri vigoureux de l'enfant né à terme. Le pauvre était toujours aussi décharné, mais il respirait, et presque tous les chemins de sa vie d'enfant le montraient désormais dans les bras paternels tandis que tous les trois – le père, la mère et le fils – se tenaient ensemble sur la falaise surplombant le fleuve.

*

Le choc d'une hache s'abattant sur du bois retentit et Alvin émergea des profondeurs de sa concentration. Il avait travaillé des heures et des heures sur les poumons du bébé, mais l'enfant avait trouvé moyen de survivre et c'était à présent terminé. Le nouveau-né respirait tout seul. Le cordon était coupé. Et Alvin était surpris qu'il fasse encore jour. Il y avait sûrement passé la journée.

Il se releva de la pierre, tout ankylosé d'avoir gardé si longtemps la même position. Il s'approcha du bord de la falaise, s'attendant à voir un grand nombre d'arbres abattus.

Mais il ne vit qu'En-Vérité qui descendait la colline. À quoi avait-il consacré son temps ? À monter voir sans arrêt ce que faisait son ami ? Alvin ne pouvait-il pas se débrouiller tout seul ? Et au lieu des équipes de bûcherons qui auraient dû abattre des arbres, une seule hache était à l'œuvre, et maniée par un homme qui ne participait visiblement pas d'un plan de travail organisé.

Qu'avait donc fait En-Vérité de sa journée pendant qu'Alvin se démenait pour garder son bébé en vie ?

C'est seulement à l'instant où il allait lancer un cri impatient à l'avocat qu'il nota l'ombre d'En-Vérité, toujours aussi longue devant lui, vers le pied de la colline, vers l'ouest.

C'était encore le matin. Le petit matin. Quelques minutes seulement après qu'En-Vérité eut quitté Alvin. Étrangement, toutes ces heures de travail – et ses muscles endoloris lui disaient qu'il s'agissait forcément d'heures – avaient été comprimées en quelques minutes.

« En-Vérité ! lança-t-il. Attends ! »

L'avocat se retourna et suivit des yeux Alvin qui bondissait, glissait et dérapait le long de la pente pour le rejoindre.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

— Y a longtemps qu'on a causé ? »

En-Vérité le regarda comme s'il était fou. « Trois minutes.

— J'ai réussi, dit Alvin. J'connais pas comment j'ai fait ça, mais durant ces minutes je l'ai fait.

— Fait quoi ?

— L'bébé est né. Il respire. Il est vivant. »

En-Vérité comprit alors. « Que Dieu en soit remercié. Alvin.

— Oui, dit le forgeron. J'remercie Djeu. »

Puis il fondit en larmes et pleura dans les bras de son ami.

XVII
La Fondation

Alvin, adossé à la cheminée, regardait Margaret allaiter le petit Vigor. « Il tête rudement fort, dit-il.

— Une vraie tique, fit Margaret. Je n'arrive pas à le détacher tant qu'il n'est pas repu.

— Il vient costaud, tu crois pas ?

— Il commence à prendre du muscle. Mais je ne pense pas qu'il sera un gros bébé.

— Tant mieux. J'veux pas élever un p'tit gâté.

— Tu l'élèveras comme il est. Et si jamais quelqu'un le gâte, ce sera toi.

— C'est à peu près ça que j'compte faire, dit Alvin.

— Tu ne veux pas qu'il soit gâté, mais tu comptes le gâter.

— Peux pas m'en empêcher. La seule mayère de sauver ce p'tit c'est d'en avoir un autre pour diviser mon gâtisme pour lui.

— Je ferai de mon mieux, dit Margaret.

— Ça t'embête de pus voyager, de pas être dedans l'monde des affaires ?

— Je ne regarde pas plus loin que cette ville maintenant. Je m'efforce d'oublier que le monde extérieur se prépare à la guerre. Je fais comme si elle allait, je ne sais comment, rester en dehors de notre petit comté.

— Pas si p'tit qu'ça. En-Vérité et Abe nous ont obtenu de bonnes frontières. Une masse d'espace où grandir.

— Ce qui m'intéresse davantage, c'est comment nos gens grandissent en eux-mêmes.

— Moi, j'y peux arien, dit Alvin.

— Je sais. »

Vigor avait terminé son repas, aussi Alvin éplucha-t-il les œufs durs et les trancha-t-il sur une assiette pour leur propre petit-déjeuner, à Margaret et à lui.

« Maire de la ville à la croissance la plus rapide de la Noisy River, et il faut que tu te prépares ton petit-déjeuner.

— C'est ton p'tit-déjeuner à toi que j'prépare, et ça change tout.

— Bon sang, mais c'est de l'amour », dit Margaret.

D'anciens sentiments de douleur et de solitude planaient entre eux.

« Alvin, dit Margaret, j'ai toujours essayé d'agir au mieux.

— J'connais, fit Alvin.

— Et le mieux était parfois de ne pas te dire tout ce que je savais. »

Alvin resta silencieux.

« Tu ne serais jamais allé à Barcy, reprit-elle. Nous n'aurions jamais eu tous ces gens, le noyau de cette ville de Faiseurs.

— J'aurais tout d'même pu aller à Barcy, fit Alvin.

— Mais tu ne te serais jamais approché de Rien.

— T'es sûre qu'en la sauvant j'ai aidé à répandre la fièvre ?

— Sur tous les autres chemins où tu ne la rencontrais pas, elle mourait sans que personne d'autre n'attrape la maladie. »

Alvin sourit faiblement et s'enfourna un œuf entier dans la bouche. « Au moins, j'ai d'bonnes mayères, fit-il en pulvérisant des morceaux de jaune d'œuf sur la table.

— Oui, je vois que toutes les leçons que je t'ai données ont porté leurs fruits. Je ne peux pas te sortir dans le monde.

— M'est avis qu'il faudra rester chez nous autres, alors.

— Tu ne m'écouteras jamais plus, n'est-ce pas ? fit-elle.

— Je t'écoute en ce moment.

— Mais tu ne feras jamais rien uniquement parce que je te dis que tu dois le faire.

— Esse t'as changé ? demanda Alvin. Ou esse tu t'crois encore la plusse capable de décider si j'dois connaître les conséquences de mes actes ?

— J'ai déjà promis plus d'une douzaine de fois.

— Mais j'te crois pas, dit Alvin. J'crois que t'es sincère asteure, mais au moment où tu décides ce que tu vas m'dire ou

pas, m'est avis que tu gardes pour toi les affaires que j'veux l'plusse connaître si t'as peur que les connaître risque de m'faire du mal.

— Tu n'es plus maintenant ce que j'ai de plus important au monde, tu sais, fit Margaret.

— Si.

— C'est le bébé.

— L'bébé est tout p'tit et il peut pas encore s'mettre dans beaucoup de tracas.

— Tu t'y es bien mis, toi.

— T'as l'habitude de m'guetter trop chevillée au corps. J'peux pas t'faire confiance pour me laisser décider tout seul.

— Si, tu peux. Et puis tu n'as plus besoin de moi maintenant pour tout te dire.

— J'suis pas maître de ce que me montre la boule de cristal. C'est pas comme ton talent.

— C'est mieux.

— M'est avis que l'sang et l'eau, ça ressemble plusse à un miroir qu'à une fenêtre.

— Je pense que la boule montre aux braves gens comment faire le bien et aux gens mauvais comment faire le mal. Tu ne viendras plus me demander conseil quand tu verras ce qui est bien et mal dans les murs de la maison que tu bâtis.

— J'connais pas si on doit bien appeler ça une maison, fit Alvin.

— Ce n'est pas une chapelle – personne n'y fera de sermon.

— Une usine, p't-être. Ou une maison d'miroirs comme à ce carnaval de La Nouvelle-Amsterdam.

— C'est donc une maison, après tout, dit Margaret. Et j'avais raison.

— Jamais dit que t'avais pas raison. Seulement que j'aimerais avoir choisi tout seul.

— Tu aurais préféré faire le mauvais choix en sachant plutôt que le bon en ne sachant pas.

— Ben, dit d'cette mayère, tu m'fais passer pour un… âne.

— Tout juste.

— Faut que j'sois maire ? demanda Alvin. J'aimerais mieux user d'mon temps à bâtir le… cristal.

— Ils comptent tous sur toi, de toute façon, que tu aies le titre ou non. Tu es celui qui s'occupe d'eux, qui surveille les frontières. Tu es celui qui fait perdre leur chemin aux chasseurs d'esclaves qui viennent trop près. Tu es celui qui a trouvé que l'assèchement des marais arrêterait la malaria.

— C'est Mesure qui l'a suggéré, dit Alvin.

— Tu es celui qui veille sur tout le monde comme une mère poule.

— Alors j'vais m'présenter comme mère poule.

— Alvin, fit Margaret, qu'est-ce que ça change que tu te fiches du titre ? Tu feras quand même le travail, et ce serait cruel de ta part de laisser le titre à quelqu'un quand tout le monde sait que c'est toi le vrai patron. Accepte-le et ne le mets pas sur le dos d'un autre qui n'en aura jamais le pouvoir.

— J'ai jamais pensé qu'un autre devait l'prendre, dit Alvin.

— Je le sais, fit Margaret d'un air compassé. Parce que tu restes un compagnon forgeron désespérément ignorant.

— C'est ce que j'suis, tu connais.

— Tu sais bien que je te taquine.

— Je l'suis tout d'même. Par rapport que ma bâtisse, c'est pas une cathédrale faite de cristal visionnaire. C'est la cité. C'est les genses. Et j'peux donner aux blocs de cristal une pureté absolue, j'peux rendre les réseaux de sang qui les maintiennent forts et sûrs, on peut dresser les murs bien droits, on peut habiter dedans toute la sainte journée, voir de grandes visions et de p'tits souvenirs suivant nos envies. Mais j'peux pas rendre bonne une mauvaise personne.

— Tu peux rendre meilleure une bonne personne.

— Non, dit Alvin. C'est à elles autres de l'faire toutes seules.

— Oui, évidemment, mais tu les aides.

— J'essaye d'unir tout l'monde en un seul peuple, et j'crois pas ça faisable. Asteure que l'voyage est fini, les Français veulent tout d'un coup pus avoir affaire avec les anciens esclaves. Et les anciens esclaves de maison regardent de haut les anciens esclaves des champs, la couleur qu'était déjà libre à Barcy les regarde tous de haut, et ceux qui s'rappellent encore l'Afrique se prennent pour les rois d'la création…

— Pour les reines, sûrement, fit Margaret.

— Et pis y a tous ceux qui sont restés près d'moi durant des années, ils s'en viennent icitte et croient tout connaître, mais ils ont pas fait l'voyage, ils ont pas croisé l'Pontchartrain dessus l'pont de cristal, ils ont pas campé dans un cercle de brouillard, ils ont pas couru devant l'barrage du Mizzippy, ils ont pas été nourris par les Rouges de l'aut' bord du fleuve. Tu vois ? Ils se croient proches de moi, mais ils s'en sont venus par une autre route. Y a que des divisions entre les genses et j'peux pas les rabouter ensemble. Même En-Vérité peut pas faire mieux que racmoder des accrocs par-ci par-là dedans l'tissu, et c'est pourtant son talent.

— Il faut du temps.

— Esse ça va tenir, Margaret ? Ce que j'bâtis, ça va m'survivre ?

— Je n'ai pas regardé.

— Et tu t'figures que j'te crois ?

— Je ne vois pas toujours quand il s'agit de toi et de ton œuvre.

— T'as regardé et t'as vu. Mais tu veux pas m'dire. »

Une larme unique perla à sa paupière et Margaret détourna les yeux. « Certaines des choses que tu construis te survivront.

— Lesquelles ?

— Arthur Stuart, répondit Margaret. Tu le construis et tu as fait du bon travail.

— Il se construit tout seul.

— Alvin, fit-elle sèchement avant de reprendre plus doucement : Alvin, mon amour, s'il y a un être au monde qui comprend ces choses-là, c'est toi. Tout ce que tu fais se fabrique tout seul ou se l'imagine. C'est ça être Faiseur, non ? Persuader les choses de vouloir devenir ce qu'elles doivent être. C'est plus difficile de persuader les gens, voilà tout.

— Dans ce que j'ai créé, y a qu'Arthur Stuart qui me survivra ? »

Elle secoua la tête. « Je vois maintenant que tu avais raison.

Je ne peux pas tenir ma promesse. Je ne peux pas tout te dire. » Elle lui fit face. Elle avait maintenant les joues inondées de larmes et son regard exprimait la peine et le regret.

« Mais pas parce que j'essaye de te manipuler, de te diriger ou de te pousser à faire ce que tu ne ferais pas de toi-même, je t'en fais la promesse et je la tiendrai.

— Alors pourquoi tu veux pas m'dire ?

— Parce que j'ai horreur de connaître l'avenir, répondit Margaret. Ça enlève tout plaisir au présent. Et je ne veux pas te forcer à vivre comme moi, à voir la fin de tout ce qui est encore jeune et prometteur pour tout le monde.

— Alors la cité va échouer.

— Ta vie, dit Margaret, est une vie de grandes réalisations, et tes meilleures œuvres dureront pendant toutes les vies que je vois. » Puis elle souleva le petit Vigor endormi contre elle, s'enfouit le visage dans la couverture qui l'enveloppait et se mit à pleurer.

Alvin s'agenouilla près d'elle, l'entoura d'un bras et se frotta le nez contre son épaule. « J'suis un mauvais mari, j'te rends la vie impossible.

— Non, fit-elle d'une voix assourdie par le bébé et les pleurs.

— Si.

— Tu es le mari que je veux.

— Pas une bonne idée.

— Je sais.

— Tu m'dis ce que j'ai b'soin d'connaître pour être un homme bon, fit Alvin.

— Mais tu es bon, toujours, même quand je ne te dis rien.

— Tu m'dis ce qu'il faut, j'en demande pas plusse. » Il l'embrassa. « Et j'te plains de porter un fardeau d'même.

— Moi, je ne me plains pas, dit-elle. Je suis ainsi. Mais je ne souhaite à personne de le porter, c'est tout. »

*

Arthur Stuart regardait les hommes creuser les fondations de l'observatoire – comme tenait à l'appeler En-Vérité, et le nom plaisait à Arthur. Ils creusaient jusqu'au soubassement autour de l'affleurement rocheux d'où jaillissait l'eau. On ne toucherait pas à la source – elle resterait à l'intérieur, se déverserait en un cours d'eau claire et fraîche le long de la falaise pour se jeter

dans le Mizzippy. C'était actuellement la saison sèche, et d'autres cours d'eau avaient réduit leur débit ou s'étaient taris, mais celui-ci coulait exactement comme durant tout l'été.

Les hommes qui creusaient le fossé des fondations – savaient-ils qu'Alvin aurait pu tout déblayer en quelques minutes ? Qu'il aurait pu faire sauter en l'air la couche arable et le sous-sol rocheux pour la faire retomber sur le bord de la tranchée rien qu'en montrant à la terre ce qu'il attendait d'elle ?

C'était une des perversités dont Alvin était coutumier, il faisait trimer Arthur de ses mains alors que lui-même aurait pu obtenir la même chose en un rien de temps. Comme la fois où, pendant la moitié d'un été, il l'avait mis à fabriquer un canoë, à brûler et creuser une grosse souche jusqu'à l'évider entièrement. Arthur avait désormais suffisamment appris l'art du Faiseur pour arriver au même résultat en dix minutes ; ça n'était pas très grave si Alvin, lui, y parvenait en dix secondes, Arthur Stuart se satisfaisait des dix minutes.

Mais il commençait aujourd'hui à saisir où voulait en venir Alvin pendant tout ce temps. L'évidage du canoë n'aidait pas Arthur à apprendre comment se servir des pouvoirs cachés du Faiseur, pas du tout. La leçon était plus profonde, plus réelle ; le Faiseur est celui qui fait partie de ce qu'il crée. Si Alvin l'avait réalisé lui-même, le canoë serait devenu le sien. Mais parce qu'Arthur Stuart avait travaillé dur pour l'avoir, le canoë était à lui. Arthur faisait partie du canoë. Et s'il n'avait pas appris à connaître le bois – sa forme dans l'arbre, les parties dures et tendres, sa lenteur à brûler, la solidité qu'il conservait voire qui s'accroissait quand on le passait à la flamme – serait-il aujourd'hui capable d'envoyer sa bestiole à l'intérieur et de comprendre les vertus du bois vivant ? Serait-il le Faiseur actuel s'il n'avait pas été le gamin maladroit, la figure et le dos dégoulinants de sueur, qui travaillait dur de ses mains ?

Ces hommes qui passaient leur journée à creuser les fondations, ils ne pouvaient pas laisser goutter leur sang dans le Mizzippy pour en ramener des blocs de cristal visionnaire. Mais ils pouvaient terrasser. Aussi, quand l'observatoire achevé s'élèverait vers le ciel et qu'on se rendrait à l'intérieur pour y regarder ce qu'il y avait à voir, pour y apprendre ce qu'on

deviendrait peut-être, ces hommes seraient en mesure de dire : Cet édifice se dresse sur des fondations que j'ai creusées. J'ai aidé à réaliser ce bâtiment miraculeux. J'ai mis ma sueur dedans avec le sang d'Alvin le Faiseur.

Un homme debout de l'autre côté du terrain débroussaillé observait, non pas les terrassiers, mais Arthur Stuart. Le jeune métis mit un moment à le reconnaître.

« Mot-pour-mot ! » s'écria-t-il, puis il courut à fond de train vers lui, bondit par-dessus la tranchée à l'instant où un ouvrier allait jeter une pelletée de terre, ce qui valut à Arthur un juron d'irritation de la part de l'homme, qui dut s'interrompre au milieu de sa volée et refaire tomber la moitié de la terre dans le trou.

« Mot-pour-mot, j'te croyais mort ! »

Mot-pour-mot l'accueillit d'une embrassade, et ses bras étaient plus solides que le craignait Arthur, mais tout de même faibles à côté de ce qu'ils étaient des années plus tôt, lors de leur dernière rencontre.

« Quand je serai mort, tu le sauras, dit Mot-pour-mot. Parce que les blagues se tariront soudain, que tous les ragots se tairont et que les gens resteront assis sans bouger, l'air triste parce qu'ils n'auront plus d'histoires à raconter.

— M'est avis que t'as entendu causer de ce qu'on fait icitte alors t'as voulu t'en venir pour ajouter ça dedans ton livre.

— Je ne crois pas. Je l'ai déjà rempli. » Il sortit un épais volume de l'intérieur de sa veste en peau de daim. « Toutes les pages du fichu bouquin, toutes noircies, j'ai même ajouté quelques bouts de papier pour en augmenter le nombre. Non, je suis ici, je crois, parce que le bâtiment que vous érigez remplacera les livres comme le mien.

— J'espère que non, fit Arthur Stuart. J'espère jamais.

— Ma foi, nous verrons, dit Mot-pour-mot. Tu as beaucoup grandi, mais tu n'es pas plus dégourdi, à ce que je vois.

— Ça s'voit pas quand on est dégourdi.

— Moi, je le vois.

— Bon, ça va, fit Arthur Stuart. Même moi, j'suis assez dégourdi pour connaître qu'Alvin et Peggy vont vouloir te voir séance tenante.

— Séance tenante ? s'étonna Mot-pour-mot.

— Abe Lincoln lit la loi avec En-Vérité Cooper, et ils me laissent écouter.

— J'aimerais mieux que tu continues de parler anglais comme tout le monde.

— La loi, c'est l'pire méli-mélo d'langues. Deux qualités d'latin, deux d'français et trois d'anglais, tout ça mélaillé pour faire une soupe que personne arrive à comprendre sauf les hommes de loi.

— C'est le but recherché, dit Mot-pour-mot. Comme ça les avocats sont sûrs d'avoir du travail, parce que personne ne comprend ce qu'ils ont écrit à part un autre avocat. »

Arthur le conduisit au pied de la falaise, sur le terrain plat qui menait au fleuve. Les arbres avaient presque tous disparu du secteur, on les avait abattus, on en avait fait des cabanes et des barrières. « Huit mille habitants qui vivent icitte asteure, dit Arthur.

— Mais la moitié d'entre eux sont encore des esclaves marrons, pas vrai ? fit Mot-pour-mot. Donc susceptibles d'être ramenés dans le Sud ?

— Tous des citoyens icitte, dit Arthur Stuart. Aucun chasseur d'esclaves a encore pu en réclamer un seul.

— Le bruit court à l'extérieur que le comté de Sillon-la-Source est virtuellement en rébellion contre les lois des États-Unis, qu'il refuse d'appliquer le règlement de la Cour suprême autorisant les propriétaires d'esclaves à récupérer leurs biens en fuite.

— M'étonne pas, dit fièrement Arthur Stuart.

— La guerre est dans les esprits, et ceux qui veulent l'empêcher pourraient décider de sacrifier cette ville.

— Comme s'ils pouvaient. Avec Alvin qui veille sus nous autres ! »

Mot-pour-mot se contenta de secouer la tête.

Ils trouvèrent Alvin près du fleuve, dans la boue jusqu'aux genoux, qui donnait un coup de main à enfoncer les pilotis d'un quai pour les bateaux. « Salut, Mot-pour-mot ! s'écria le forgeron. L'est temps que tu t'en viennes ! T'as déjà manqué les

meilleures histoires, mon pauvre. Trop vieux pour nous suivre, nous autres les jeunes, m'est avis !

— M'est avis, répliqua Mot-pour-mot. Mais j'ai assez de bon sens pour ne pas me mettre jusqu'au cou dans la vase.

— C'est pas d'la vase ordinaire, dit Alvin. C'est de l'argile du Mizzippy. Elle t'attrape et te chipe tes souliers directement sus les pieds.

— Ma foi, c'est appréciable. Si tu fais une tasse dans cette argile, elle t'aspire le thé directement de la bouche, c'est ça ? »

Alvin et ses compagnons éclatèrent de rire. « Si t'en fais un pot, il te trouvera de l'eau dans de l'air sec.

— Comme ça tu transportes avec toi un peu du Mizzippy même dans les régions sèches, reprit Mot-pour-mot. Dis donc, avec une telle réclame, je crois que tu pourrais vendre des pots pareils une piastre pièce et te faire cinquante piastres dans chaque village, à condition de prendre le large à toute vitesse avant qu'on découvre que les pots ne remplissent pas leur fonction.

— Ils la rempliraient si c'était Alvin qui les faisait ! » cria un homme. La réflexion suscita des acclamations pour Alvin le Faiseur, à sa grande gêne.

« Ben, si vous voulez gaspiller vot' temps à applaudir un bougre couvert de boue, m'est avis que j'vais vous laisser à vot' ouvrage et montrer à mon bon ami à quoi ça r'semble, un beau bébé.

— Montre-lui aussi ton fils, tant qu'tu y es ! » lança un ouvrier, ce qui donna lieu à d'autres éclats de rire et d'autres acclamations.

Alvin sortit avec peine de l'eau et remonta la berge. Arthur nota que la boue glissait de ses vêtements et que l'eau séchait à vue d'œil, et, à trente pas du fleuve, nul n'aurait pu deviner où le forgeron travaillait moins de deux minutes plus tôt. Il refuse de se servir de son talent pour éviter du travail aux hommes, mais il s'en sert pour s'éviter un bain. Du moins pour éviter à Peggy la corvée de nettoyer la cabane derrière un mari tout crotté… alors, ça va.

Ils croisèrent Mesure à la tête d'une équipe d'hommes et de chevaux chargée de déblayer des souches. Arthur Stuart savait

très bien que Mesure utilisait toutes les techniques de Faiseur qu'il avait assimilées pour faciliter l'arrachage des racines profondément ancrées dans la terre. Mais comme les hommes et les équipes avaient encore à travailler dur pendant un bon moment, Alvin ne lui en fit pas la réflexion, et tant que Mesure garderait secrètes ses techniques de Faiseur, se dit le jeune métis, personne ne lui attribuerait le mérite du défrichement rapide du terrain.

Mais Mesure laissa tomber son travail pour les accompagner.

À leur arrivée dans la cabane d'Alvin, ils la trouvèrent occupée par toute une bande de femmes. La Tia avait l'air de présider les femmes du comté de Sillon-la-Source, et celles qui s'étaient rassemblées là devaient former le grand conseil : les femmes de premier plan de l'exode, y compris Marie l'Espoir, Rien, Mam Écureuil et certaines autres qui avaient connu Alvin et Peggy des années plus tôt, venues grossir la population de la cité attendue depuis longtemps. Purity, une jeune prêcheuse de Nouvelle-Angleterre contre le puritanisme, qui avait encore l'air amoureuse d'En-Vérité Cooper – lequel remarquait à peine sa présence –, et Poissarde, une ancienne esclave de Camelot devenue une figure marquante chez les abolitionnistes du Nord dans les années qui avaient suivi sa fuite. Et, bien entendu, Peggy.

« Je ne peux pas rester dans cette pièce, dit Mot-pour-mot. Tant de femmes glorieuses, je n'ai pas d'autre choix que tomber amoureux de vous toutes à la fois. Je me sens déchiré.

— Faudra vous y faire, répliqua sèchement Peggy. Je crois que vous connaissez tout le monde.

— Celles que je ne connais pas, j'espère les connaître bientôt, dit Mot-pour-mot. Si je ne meurs pas d'une minute à l'autre de pur bonheur.

— Ce bougre-là a l'palais bien fendu, fit La Tia avec satisfaction.

— J'connaissais pas qu'y avait une réunion, dit Alvin.

— T'étais pas invité, fit La Tia. C'est ma réunion. Mais tu peux rester, t'es l'bienvenu.

— C'est quoi, l'objet d'la réunion ? demanda Alvin.

— Le nom de cette affaire que tu bâtis, répondit La Tia. J'aime pas l'nom qu'y a donné En-Vérité, moi. »

Peggy se mit à rire. « Personne n'aime aucun des noms qu'on lui a donnés, dit-elle. Mais La Tia, qui lisait la Bible, en a trouvé un.

— Tu nous as conduits comme Moïse, expliqua La Tia. Et Arthur Stuart, il nous a conduits comme Josué quand t'es parti. Pas comme Aaron, non ! On a pas d'veau d'or ! Mais c'est comme le livre de l'Exode, nous autres. Alors, cette affaire que tu bâtis, j'ai trouvé ça dedans la Bible, c'est un tabernacle. »

Alvin fronça les sourcils. « Ça rappelle la salle de réunion d'une église.

— Oui ! s'écria Rien. Seulement on y va pas pour voir un prêtre faire semblant d'être Djeu, on y va pour trouver ousqu'il reste dedans not' tcheur !

— Pour un bâtiment qu'existe pas 'core, tout l'monde a l'air de connaître comment il va marcher », fit Alvin.

Évidemment que tout le monde le savait. Alvin avait déjà fabriqué trente-deux blocs de cristal – gros, lourds, difficiles à déplacer. Empilés, ils attendaient qu'on les dispose comme pierres de fondations, mais rares étaient ceux dans le comté de Sillon-la-Source qui n'avaient pas emprunté le couloir entre ces blocs et regardé dans leurs profondeurs infinies. Marcher parmi eux donnait l'impression de se trouver dans un espace plus vaste que le monde entier, on sentait de part et d'autre de soi tout ce qui avait été, était et serait, et le monde habituel paraissait si exigu quand on le voyait au bout de ce couloir luisant. Mais quand on s'en éloignait, les blocs empilés redevenaient petits, parfaitement ordinaires. Ils scintillaient, oui, réfléchissaient les arbres, le ciel, les nuages et le fleuve quand on se tenait là où se voyait le reflet du Mizzippy. Petit à l'extérieur, immense à l'intérieur – oh, tout le monde savait à quoi allait ressembler ce bâtiment une fois terminé.

« Dans la Bible, dit Marie l'Espoir, le tabernacle, c'était un lieu où seul le prêtre pouvait aller. Quand il en ressortait, il disait aux genses ce qu'il avait vu. Mais avec not' tabernacle, tout l'monde est l'prêtre, tout l'monde peut y aller, hommes et femmes, pour voir ce qu'il voit et entendre ce qu'il entend.

— Moi, j'suis d'accord, dit Alvin. J'connais que j'veux pas d'une espèce d'église, d'école ni d'aut' chose. Tabernacle, c'est un nom qui va bien, mieux que beaucoup d'autres. M'est avis, tout d'même, qu'En-Vérité sera déçu que vous aimiez pas "observatoire".

— Je l'aime bien, moi, fit La Tia. Mais j'peux pas l'dire. »

La question réglée, les femmes continuèrent de discuter pour savoir quelles familles n'avaient pas assez de vêtements pour leurs enfants, quelles maisons n'étaient pas assez grandes ni assez chaudes, qui était malade et avait besoin d'aide. Elles faisaient du bon travail, mais les hommes n'étaient pas indispensables dans la discussion, aussi Arthur Stuart ne tarda pas à se retrouver dehors. Mais pas avec Alvin et Mot-pour-mot – ils étaient partis jeter un coup d'œil à la grande maison où vivait la famille de Pap Orignal et Mam Écureuil alors qu'elle était encore en construction.

« Cinquante-sept enfants, fit Mot-pour-mot. Et tous nés de cette Mam Écureuil.

— On a les actes authentiques, dit Alvin. Mieux qu'ça, y en a 'core une demi-douzaine en route.

— Une grossesse remarquable. Surtout pour une femme aussi petite, d'après ce que j'en ai vu. »

Devant la maison, Arthur Stuart leva les yeux vers la falaise. La bâtisse était bien située. La porte de derrière donnait sur le fleuve et tous les bateaux qui viendraient s'amarrer au nouveau quai. Et celle de devant ouvrait sur le site du futur… tabernacle, dont on voyait déjà les deux rangées de blocs de cristal empilés qui attendaient d'être mis en place.

Il sentit une main sur son épaule.

Il bondit en l'air. « Marie, dit-il. Tu m'as fait peur.

— C'est ce que j'voulais, fit-elle. Ça joue au Faiseux, mais ça fait pas attention aux femmes.

— Oh, j'fais attention à toi.

— J'connais. Tu fais tout l'temps attention à moi. Tu t'arranges pour connaître ousque j'suis, comme ça tu peux aller ailleurs.

— Oh, j'crois pas que j'fais… » Mais c'était bien ce qu'il faisait. Seulement il ne s'en était jamais aperçu.

« T'as peur que je t'embrasse encore ? demanda Marie.

— C'était pas exprès, tu connais, fit-il.

— Ou bien t'as peur que je t'embrasse pas ?

— J'peux m'en passer, si tu veux connaître.

— P'tit ignorant, dit Marie. T'es supposé dire que tu peux pas t'passer d'mes baisers.

— Mais si, fit Arthur Stuart.

— D'accord. » Marie lui tapota l'épaule d'une main enjouée comme si elle l'époussetait. Puis elle fit mine de repartir vers la maison.

« Mais j'veux pas », lança-t-il.

Il s'étonna d'avoir trouvé le courage de le dire. Peut-être l'explication tenait-elle au fait que c'était vrai, qu'il ne se passait pas une heure sans qu'il pense à elle, sans qu'il se demande si elle l'avait embrassé pour le taquiner ou si ça signifiait quelque chose, et comment il devrait s'y prendre pour le savoir. La phrase avait donc jailli toute seule.

Elle se retourna et revint vers lui. « Tu veux pas t'passer d'mes baisers jusqu'à quel point ? »

Il la serra contre lui et l'embrassa avec peut-être davantage de ferveur que de savoir-faire, mais elle ne donna pas l'impression de vouloir critiquer. « Jusqu'à en vouloir d'autres devant l'bon Djeu et tout l'monde, dit-il.

— Ah, regarde ce que t'as fait asteure, répliqua Marie.

— Quoi donc ?

— Tu m'as embrassée si fort, asteure j'vais avoir un enfant. »

Il lui fallut un moment pour comprendre qu'elle blaguait, mais il resta pendant ce court laps de temps l'air tellement bête qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle éclate de rire. « Quofaire t'es toujours si sérieux ? demanda-t-elle.

— Par rapport que c'est pas un jeu pour moi quand je t'embrasse, répondit-il.

— La vie, c'est un jeu. Mais toi et moi, j'crois qu'on peut l'gagner ensemble.

— Tu m'proposes quèque chose ?

— P't-être.

— Comme le mariage ? demanda Arthur Stuart.

— C'est p't-être à un homme d'proposer une affaire de même, répondit Marie.

— Et si je l'faisais, tu dirais oui ?

— J'dirai oui dès que Purity dira oui à En-Vérité Cooper.

— Mais il lui a pas demandé », fit Arthur Stuart.

Marie éclata encore de rire et repartit en flèche dans la cabane.

Et laissa Arthur Stuart convaincu que quelque chose de fort les liait tous les deux, Marie l'Espoir et lui, mais il n'avait pas la moindre idée de ce dont il s'agissait.

Il se retourna, leva les yeux vers les rangées de blocs de cristal sur la falaise et vit deux hommes debout entre elles, qui regardaient dans les parois. Il les reconnut tout de suite sans même envoyer sa bestiole pour confirmer leur identité. Jim Bowie et Calvin Miller.

« Alvin », murmura-t-il tout bas, puis il fit le tour de la cabane au petit trot jusqu'à ce qu'il voie la nouvelle maison d'Écureuil et Orignal. Alvin et Mot-pour-mot étaient devant en compagnie de Pap Orignal qui leur donnait des explications sur ceci et cela il avait tant de projets pour la maison qu'il fallait parfois lui rappeler qu'il ne s'agissait que d'un bâtiment –, mais Arthur Stuart nota qu'Alvin avait la tête tournée vers les blocs de cristal et qu'il voyait la même chose que lui.

Le forgeron s'éloigna peu à peu de ses compagnons et partit à petites foulées vers la falaise. Mot-pour-mot et Pap Orignal le suivirent plus lentement.

Arthur Stuart fonça de nouveau dans la cabane. « Peggy, lança-t-il en lui faisant signe de s'approcher.

— Non, faut pas faire de même, dit La Tia. Si elle va avec toi, on va passer not' temps à causer et s'demander quofaire elle est partie. On y va toutes !

— Calvin est revenu, dit Arthur Stuart. Et l'bougre qu'est avec lui, c'est un tueur. Je l'ai rencontré sus l'fleuve et à Mexico. J'aurais dû connaître quand je l'ai laissé à La Vraie-Croix qu'il s'en retournerait avec Calvin. »

Les femmes sortirent de la cabane derrière lui, mais il ne les attendit pas. Il gravit la falaise au pas de course et arriva au

sommet en même temps qu'Alvin. Ils s'arrêtèrent au bout du couloir entre les blocs.

« Calvin, fit doucement Alvin. Content de t'voir icitte.

— Tu pourrais pas m'donner un coup d'main ? demanda son frère. On dirait que l'Jim Bowie, il arrive pas à s'détacher de ce qu'il voit dans tes miroirs.

— C'est lui qu'il voit. Comme tu t'es vu, toi.

— J'crois qu'il voit plusse que ça. Mais j'comprends pas quoi. »

Calvin ne voyait-il donc rien d'autre que son propre reflet, comme dans un miroir ordinaire, quand il regardait dans les parois ? Arthur Stuart se dit que c'était bien possible – Calvin n'avait pas une réputation de grand penseur, et les parois n'avaient peut-être pas plus de profondeur que celui qui regardait dedans. Il paraissait pourtant plus probable qu'il avait le même type de visions que tout le monde mais qu'il ne pouvait pas se résoudre à y voir la vérité, pas plus qu'il ne voyait la vérité dans presque tout ce qu'il regardait.

Alvin avança entre les blocs, s'approcha de Jim Bowie et lui posa la main sur l'épaule. Aussitôt, Jim Bowie tourna la tête vers le forgeron et sourit. « Dis donc, j'te voyais là-dedans, asteure j'te vois là, et c'est comme la même vision. Avec jusse un p'tite différence.

— J'veux pas connaître, fit Alvin. Sortez donc d'icitte, vous deux. » Il voulut les entraîner hors du couloir.

« La différence, c'est que dans l'mur je t'ai vu criblé d'balles, dit Jim Bowie. Mais comment ça peut arriver, une affaire de même ? On imagine pas qu'une balle puisse t'atteindre !

— T'as pris tes désirs pour la réalité, c'est tout, répliqua Alvin.

— Criblé d'balles ! s'écria Calvin. C'est pas une peinture murale très gaie à montrer aux genses, Alvin. »

Ils atteignirent le bout du couloir où attendait Arthur Stuart.

« Salut, Calvin, fit Arthur. J'vois que t'as réussi à t'ensauver d'Mexico, en fin d'compte.

— Pas grâce à toi, dit Calvin. Tu m'as laissé là-bas pour que j'meure comme les autres. »

Arthur ne prit pas la peine de discuter. Il savait qu'Alvin connaissait déjà la vérité et qu'il ne serait pas enclin à croire la version de son frère, évidemment destinée à déclencher une bagarre entre le forgeron et Arthur Stuart.

« J'connais qu'Alvin est content de t'voir en vie », fit le jeune métis. Inutile de préciser qu'il devait être le seul en dehors de leurs père et mère.

« Et j'ai pardonné à Jim de m'avoir laissé pour *qu'on* m'arrache le tcheur. »

Jim Bowie ne mordit pas à l'hameçon non plus. Toute son attention se portait sur Alvin. « Calvin m'a appris ce que tu construis icitte, dit-il. J'veux en faire partie.

— Oui, renchérit Calvin. Si c'est une ville de Faiseux, comment t'as pu penser la bâtir sans l'seul autre Faiseux vivant ? » Il sourit en direction d'Arthur.

« On est tous des Faiseux, icitte, dit Alvin en ignorant que Calvin savait déjà combien ses paroles étaient blessantes. Venez, ma maison est là, en bas. »

Ils rencontrèrent les femmes en cours de route, et Alvin présenta tout le monde. Jim Bowie, à la grande surprise d'Arthur, était plutôt charmeur, capable de prendre les manières élégantes de Camelot quand il y avait du monde à impressionner. Calvin joua de son impertinence habituelle – Rien parut pourtant apprécier son badinage, écœurant pour Arthur, et quand il fit assaut de flatteries envers Marie l'Espoir, le jeune métis se sentit l'envie de lui causer une blessure interne subtile mais permanente, mais il se retint évidemment. On ne se lance pas dans un duel avec un Faiseur qui a davantage de pouvoir et moins de scrupules que soi.

Ils arrivèrent à la maison où Alvin les invita à entrer puis à s'asseoir. Les sièges, en dehors du fauteuil à bascule de Peggy, se réduisaient à des bancs et des tabourets grossièrement taillés, mais on n'avait pas besoin de mieux pour s'asseoir dessus – et Arthur avait entendu Peggy dire qu'elle ne tenait pas à davantage de confort, parce que les visiteurs, sur des sièges plus moelleux, auraient tendance à rester plus longtemps.

Calvin, visiblement, voulait parler de sa fuite de Mexico réussie de justesse, mais comme Tenskwa-Tawa avait déjà tout

raconté à Alvin et Arthur Stuart dès le retour du jeune métis de sa mission là-bas, ils n'avaient pas envie d'en entendre une version qui présenterait Calvin en héros. « J'suis content si tu t'en es sorti », fit Alvin en le pensant sincèrement – et Arthur n'aurait pas pu en dire autant. « Et, Jim, tu connais, j'crois, que d'avoir suivi Arthur Stuart a sûrement sauvé la vie de tous les aut' bougres qui sont partis avec vous autres, par rapport qu'ils seraient restés si t'avais refusé.

— J'ai pas l'intention d'mourir pour aucune cause, dit Jim Bowie. Ni pour aucun homme sauf moi-même. J'connais que c'est guère noble, mais ça rallonge mes jours, et ça m'suffit comme philosophie. »

Il s'attendait, se dit Arthur Stuart, à ce que son attitude suscite un peu plus de regards amusés ou admiratifs – mais on n'était pas dans une taverne et personne n'était soûl, aussi ses paroles tombèrent-elles à plat. Il y avait là des gens qui seraient morts pour une cause, eux, ou pour sauver quelqu'un d'autre.

Ce fut la brave Peggy qui en vint au fait. « Alors, où vas-tu aller maintenant, Calvin ?

— Ousque j'vais aller ? Dites, c'est la ville des Faiseux icitte, alors me v'là. J'suis passé par des épreuves – j'allais y venir, mais j'connais quand c'est pas l'moment d'conter une histoire –, des épreuves, donc, qui m'ont fait comprendre combien j'regrettais de pas avoir fait plusse attention à Alvin quand il essayait de m'apprendre. J'suis pas un élève patient, m'est avis, alors c'est pas étonnant s'il m'a fichu dehors à coups d'pied dans l'darrière ! »

Même ça était un mensonge, toute l'assistance le savait, et Arthur Stuart trouva une fois encore que Calvin avait l'air de se conduire ainsi parce qu'il aimait s'entendre mentir et non pour qu'on le croie.

« J'suis content de t'avoir avec nous autres, fit Alvin. J'serai content de t'apprendre tout c'que tu veux si j'connais, ou d'autres le feront si c'est des affaires qu'ils connaissent mieux qu'moi.

— Ça fait une liste réduite », dit Calvin en gloussant. Sa réflexion aurait dû s'entendre comme un compliment pour

l'étendue du talent d'Alvin – mais elle fit l'effet d'une accusation de vanité.

Arthur n'avait pas besoin qu'on lui dise que sa sœur était furieuse de voir Calvin rester et Alvin l'accueillir à bras ouverts. Il le savait, Peggy pensait que Calvin causerait un jour la mort de son frère. Mais elle garda le silence là-dessus et se tourna vers Jim Bowie. « Et vous, monsieur ? Où allez-vous ?

— M'est avis que j'vais rester aussi, répondit Bowie. Ce que j'ai vu là-haut, ça m'a plu. Enfin, non, pas ce que j'ai vu dans l'verre – te méprends pas, Alvin – mais la mayère de voir. Extraordinaire ! Y a des rois et des reines qui donneraient leur royaume pour passer une heure dans ton bâtiment.

— J'crains, fit Alvin, que tu sois pas l'bienvenu dans le tabernacle quand il sera construit. »

La mine de Bowie s'assombrit. « Ben, ça m'peine de l'apprendre, dit-il. J'peux demander pourquoi ?

— Certains voient l'avenir dans l'cristal, répondit Alvin. Mais celui qui tue ses ennemis doit pas avoir accès dedans un bâtiment qui va peut-être lui montrer ousque sont ses futures victimes. »

Bowie éructa un grand rire. « Oh, j'suis un trop grand tueur pour ton tabernacle, c'est ça ? Ben, il m'vient une idée. Tous ceux icitte qu'ont déjà tué quèqu'un par colère, levez-vous avec moi ! » Bowie se mit debout et promena un regard à la ronde. « Quoi ? J'suis l'seul ? » Puis il sourit à Alvin. « Esse que j'suis l'seul ? »

À contrecœur, Alvin se mit debout à son tour.

« Ah, fit Bowie. Content d'voir que tu l'reconnais. J'ai tout d'suite senti ça chez toi. T'as tué, et avec grand plaisir. Ça t'a plu.

— Il a tué l'homme qui avait tué ma mère ! s'écria Peggy.

— Et ça lui a plu, répéta Bowie. Mais c'est ton bâtiment d'visions, Al, j'vais pas te contester ça. Tu peux inviter qui ça t'chante. Mais ça s'applique qu'au bâtiment, Al. On est en pays libre, et un citoyen peut se rendre dans n'importe quel comté, n'importe quelle ville, s'y installer, et personne peut l'en empêcher. J'ai pas raison ?

— Je vous croyais sujet du roi, originaire des colonies de la Couronne, fit Peggy.

— Vous connaissez qu'il suffit à un Anglais de traverser la frontière pour être citoyen des États-Unis, répondit Bowie. Mais j'ai fait 'core mieux et j'ai prêté serment tout comme… un Français. » Il adressa un grand sourire à Rien. « J'crois que j'vous connais, m'dame », lui dit-il.

Elle posa sur lui un regard minéral.

« J'serai vot' voisin que ça vous plaise ou non, reprit Bowie. Mais j'espère que ça vous plaira, par rapport que j'compte être un citoyen paisible et m'faire une foule d'amis. Dites, j'pourrais même me présenter à un poste. J'ai du goût pour la politique, j'ai déjà essayé d'être empereur du Mexique.

— Comme t'as dit, répliqua doucement Alvin, on est en pays libre.

— J'dois reconnaître que je m'attendais à un accueil plusse chaleureux d'la part de vieux amis. » Il sourit à Arthur Stuart. « Ce p'tit m'a sauvé la vie au Mexique. Quand même il regrette sûrement d'avoir fait ça. J'oublierai jamais. »

Arthur Stuart hocha la tête. Il savait ce que Bowie n'oublierait jamais.

« Bon, reprit Bowie. L'accueil et la chaude ambiance de cette maison, c'est trop pour moi. Faut que je m'en aille ousque j'trouverai moins d'chaleur et plusse d'alcool, si vous m'suivez. J'ai entendu dire qu'il faut p't-être pousser jusque dans l'comté de Varsovie pour satisfaire une soif de même. Mais j'vais m'en revenir bâtir une cabane sus un bout de terrain. Bien l'bonjour à vous tous. »

Il se leva et sortit.

« Odieux, ce bougre-là, lança Calvin d'une voix forte que Bowie entendit certainement, même du dehors. J'connais pas comment j'ai réussi à venir de Barcy jusqu'icitte sans m'chicaner avec lui. C'est p't-être son grand couteau qu'a maintenu la paix. » Calvin avait la capacité remarquable de s'esclaffer à ses propres blagues avec un tel enthousiasme qu'on pouvait ne pas remarquer qu'il était le seul à rire.

Puis il se tourna vers Arthur Stuart. « 'videmment, j'aurais pu arriver plusse vite icitte si quèqu'un avait pris la peine de

m'emmener comme tu l'as fait avec Jim et ses hommes. Il a dit que t'as pu les faire courir comme s'ils volaient, comme si la terre montait à la rencontre de leurs pieds et que les arbres s'écartaient d'leur route. Mais sans doute que j'suis pas digne d'un moyen d'transport de même.

— Je t'ai offert de venir », rappela Arthur Stuart, qui regretta aussitôt ses paroles. Contester les mensonges de Calvin n'aboutissait qu'à décupler son enthousiasme.

« Si tu m'avais causé de ce… chant vert, c'est ça ? je serais tout d'suite parti avec toi. Mais t'suivre seulement à cause des menaces du prophète rouge… M'est avis qu'il voulait conquérir le Mexique tout autant qu'nous autres et qu'il est arrivé l'premier. Asteure il a l'empire, et moi j'suis qu'un bougre ordinaire – enfin, aussi ordinaire que peut l'être un Faiseux. Toi, Alvin, tu t'prétends ordinaire, pas vrai ? Mais tu t'arranges toujours pour laisser voir aux genses des bribes de c'que tu connais faire. J'comprends ça ! Tu veux qu'on t'croie modeste mais, en même temps, pour juger que quèqu'un est modeste, faut connaître les grandes choses qu'il a faites, hein ? »

Suite à cette remarque, Calvin fut pris d'un rire inextinguible.

*

Le bébé était grincheux ce soir-là, et comme Margaret l'avait déjà allaité et Alvin changé ses couches, il ne restait plus qu'à le promener dans les bras en lui chantant des chansons. Alvin l'avait depuis longtemps compris, c'était sa voix que voulait Vigor – les accents mâles et profonds qui vibraient dans la poitrine paternelle, tout contre sa tête. Il laissa donc Margaret retourner se coucher et sortit dans l'air chaud de cette soirée de septembre.

Il s'attendait à être tout seul dehors dans le noir, à l'exception des veilleurs de nuit avec leurs lanternes qui patrouillaient davantage aux limites du village, le premier le long du fleuve et le second au bord de la falaise. Mais, à sa grande surprise, quelqu'un d'autre se mit bientôt à son pas près de lui. Son frère Mesure.

« B'soir, Al, dit Mesure.

— B'soir aussi, fit Alvin. L'bébé était grognon.

— C'est moi qu'étais grognon à la maison. Je m'suis fichu dehors pour embêter personne.

— Calvin reste chez toi, alors ?

— J'ai jamais compris pourquoi mam et pap ont eu b'soin d'avoir cet enfant-là en plusse. C'est pas comme s'ils en avaient manqué.

— Ils connaissaient pas comment il serait, dit Alvin. Y a jamais trop d'enfants dans la maison, Mesure. Mais t'es pas responsable de ce qu'ils veulent, seulement de ce que tu leur apprends.

— Alvin, j'ai peur, fit Mesure.

— Un grand bougre comme toi. C'est couillon.

— Ce qu'on fait icitte, c'est merveilleux. Mais l'monde qui nous déteste, qui nous craint, qui débagoule sus nous autres, c'est beaucoup déplaisant. On a la loi contre nous – oh, j'connais, la charte, c'est bien joli, mais ça tiendra jamais, surtout si on s'oppose à la loi sur les esclaves en fuite. Et avec Calvin icitte… j'connais pas comment, mais il va nous causer du tracas.

— C'est l'Défaiseur, dit Alvin. Comme toujours. On peut construire aussi vite qu'on veut, il est là qu'essaye de tout démolir encore plusse vite.

— Alors il va gagner, non ?

— C'est ça qu'est drôle. J'ai vu durant ma vie que tout ce que je bâtis, c'est pas grand-chose, et lui détruit tellement. Et pourtant y a quand même des constructions, non ? De bonnes constructions. Et j'ai fini par comprendre icitte, dans cette ville, en regardant tout ce monde : la raison pourquoi l'Défaiseur va perdre à la longue, c'est pas à cause qu'un bougre comme toi ou moi fait un acte héroïque et lui en met plein la vue. C'est à cause de tous ces genses, par centaines, par milliers, qui créeront tous un p'tit rien, chacun à sa mayère – une famille, un mariage, une maison, une ferme, une machine solide, un tabernacle, une salle de classe pleine d'élèves un peu plus sages qu'ils étaient eux-mêmes. Un p'tit rien, quoi. Et, au bout d'un moment, on finit par s'apercevoir que tous ces p'tits riens ça fait un grand tout,

alors que les riens du Défaiseur, on a beau les rassembler, ça reste toujours rien. Tu vois ce que j'veux dire ?

— T'es sûrement plusse malin que Platon, fit Mesure, par rapport que lui, je l'comprends.

— Oh, tu m'as compris, dit Alvin. La question, c'est : quand on s'en ira sur cette route dangereuse, avec une foule de monde contre nous autres, esse tu viendras avec moi, Mesure ? Esse tu seras à mes côtés ?

— Oui, jusqu'au bout. Et pas seulement par rapport que tu m'as sauvé la vie autrefois, tu connais.

— Oh, c'était pas grand-chose. T'essayais d'sauver la mienne si je m'souviens bien, alors c'était un échange honnête sur l'moment.

— C'est ce que j'pense aussi.

— Alors pourquoi tu seras avec moi ? À cause que tu m'aimes tellement ? » Alvin posa la question sur le ton de la plaisanterie, mais il se disait que c'était la vérité.

« Non, répondit Mesure. J'aime tous mes frères, tu connais. Même Calvin.

— Pourquoi, alors ?

— Ce que tu fais, j'veux qu'ce soit fait. Tu vois ? J'aime l'ouvrage fait. J'veux qu'il existe.

— Et tu veux payer pour ça, tout comme moi ?

— Tu verras », dit Mesure.

Ils faisaient face aux rangées de blocs prêts à devenir le tabernacle étincelant de la Cité de Cristal. Le bébé dormait. Mais Alvin l'inclina quand même, juste assez pour que son petit visage ensommeillé soit tourné vers les blocs. « Regarde ça, dit-il à Vigor – ainsi qu'à Mesure. C'est pas moi qu'ai choisi l'emplacement. J'ai pas choisi ma vie non plus, ni mes pouvoirs, ni même la plupart des affaires qui m'sont arrivées. Mais malgré tout ce qu'on m'a imposé, j'suis toujours un homme libre. Et tu connais pourquoi ? Par rapport que j'les choisis quand même. Ce qu'on m'impose, je l'choisis quand même. » Il se tourna vers Mesure. « Comme toi, Mesure. Je choisis d'être un Faiseux par rapport que j'aime faire. »

REMERCIEMENTS

Une grande part du travail d'un romancier s'effectue au moment de la rédaction – détails sur les milieux et les personnages, questions auxquelles il faut répondre, espoirs et craintes d'un personnage secondaire – si bien qu'il est impossible, au fil des années qui séparent les tomes d'une série en cours comme celle-ci, de tout se rappeler. S'ensuivent des contradictions d'un volume à l'autre (voire dans le même), des pistes inabouties, des questions restées sans réponse.

À moins que le romancier ait la chance de connaître un groupe de lecteurs désireux d'apporter leur contribution en comparant la rédaction en cours avec les épisodes précédents. Dans la communauté d'internautes qui s'est formée sur notre site Hatrack River *(*http ://www hatrack com*),* plusieurs lecteurs aussi généreux que consciencieux se sont proposés pour éviter de telles erreurs à mon manuscrit.

Il ne fait pas de doute que des problèmes subsistent néanmoins. Durant mes années de correcteur professionnel et de secrétaire de rédaction, j'ai appris une chose : dans toute œuvre d'une certaine longueur, quel que soit le nombre de correcteurs et de rédacteurs et malgré tout le soin qu'ils y apportent, des erreurs passent entre les mailles. Celles qui restent sont entièrement de ma faute, mais celles que vous ne voyez pas ont été corrigées grâce au travail de Michael Sloan (« Pap Orignal » sur Hatrack), Noah Siegel (« Calvin Maker »), Adam Spieckermann, Anna Jo Isabell (« BannaOj »), « Kayla » et, le plus consciencieux de tous, Andy Wahr (« Hobbes »).

De plus, Michael Sloan a remporté un concours à la convention Ender en juillet 2002, dont le prix consistait à donner le nom du gagnant à un personnage d'un de mes futurs romans. Mon intention – que tout le monde comprenait – était

de faire apparaître brièvement ce personnage. Mais il se trouve que Michael Sloan a envoyé au forum de Hatrack River un commentaire autobiographique fascinant (son « millième courrier ») qui m'a fait entrevoir des possibilités intéressantes, en conséquence de quoi le protagoniste qui porte son nom – « Pap Orignal », son identité d'internaute – est devenu beaucoup plus important dans l'histoire que nous ne nous y attendions, lui comme moi. Comme sa femme était depuis longtemps surnommée Écureuil, faisant ainsi tous deux référence au célèbre duo d'orignal et d'écureuil héros du dessin animé de la télévision, j'ai tout naturellement appelé ainsi l'épouse du personnage. Pap Orignal et Mam Écureuil, le couple du roman, ne doivent donc pas leurs noms à l'écureuil Rocky ni à l'orignal Bullwinkle, mais à deux de mes fidèles lecteurs et collaborateurs à la bonne marche de la communauté de Hatrack River.

Bon, d'accord, je m'avoue ravi d'avoir placé des références à Rocky et Bullwinkle dans mon livre. J'aurais parfaitement pu faire décapiter George Washington dans le premier volume et faire rêver à Alvin l'intrigue du *Seigneur des Anneaux* dans un suivant, alors pourquoi ne pas profiter de l'occasion d'évoquer un chef-d'œuvre de la fiction comique de mon enfance ?

Roland Brown a lu le roman aussitôt terminé et m'a soufflé des suggestions judicieuses pour le personnage du vieux Bart et plusieurs autres passages que j'ai acceptées avec reconnaissance.

Ma directrice de collection, Beth Meacham, et mon éditeur Tom Doherty, méritent de grands mercis pour leur patience fortement éprouvée par mes dates imprévisibles de remise de manuscrit et pour les merveilles qu'ils réalisent envers et avec mes livres une fois qu'ils les ont reçus. C'est parce que Tom et Beth ont pris le risque de publier cette série de *fantasy* américaine depuis 1983 – d'après, entre autres, un poème épique que j'avais écrit – que j'ai pu quitter un emploi à plein temps pour la deuxième fois et que je vis à nouveau du métier d'écrivain indépendant depuis maintenant vingt ans.

Barbara Bova, mon agente depuis 1978, veille sans relâche sur ma carrière. Elle et son mari – le directeur *d'Analog* qui m'a

découvert en 1976 – sont des amis proches depuis cette époque. Ce roman, comme tous les autres que j'ai écrits, existe parce que Barbara m'a gagné dans le commerce de la littérature une place qui m'offre assez de temps pour écrire.

Ma famille et mes amis ont aussi lu ce roman, chapitre par chapitre, à mesure que je l'écrivais, ont relevé des erreurs, m'ont rappelé des questions toujours sans réponse et m'ont fait de temps en temps des suggestions qui ont ouvert des portes à mon imagination. Erin et Phillip Absher, Kathryn H. Kidd et mon fils Geoffrey m'ont tous été d'une aide précieuse.

Ma femme, Kristine, reste ma première lectrice, celle qui reçoit mes pages à son chevet quand je descends enfin à quatre pattes me coucher à trois, cinq ou sept heures du matin après une nouvelle séance d'écriture nocturne. Elle s'occupe aussi des questions familiales et professionnelles qui, si je devais m'en charger, affecteraient sérieusement ma capacité de me concentrer sur mon texte. L'œuvre la plus importante de ma vie a été et reste ma famille, et Kristine est ma collaboratrice et ma partenaire à chaque étape de cette œuvre.

Mes remerciements vont aussi à Zina, notre fille de neuf ans, pour sa patience envers un père qui disparaît des heures et des jours à la fois, pour réapparaître avec des livres qu'elle ne prend pas encore plaisir à lire. Je la laisse donc aux joies de Lemony Snicket, Harry Potter, Avalon et les nombreux autres ouvrages qui l'accompagnent dans l'existence, en espérant gagner un jour ma place dans cette liste prestigieuse.

J'ai commencé à écrire ce roman sur mon portable pendant que ma fille Emily roulait sur la I-40 vers Los Angeles. J'ai continué d'écrire chez mon cousin Mark à Los Angeles, chez moi à Greensboro, en Caroline du Nord, et sur l'autoroute entre Greensboro et Buena Vista en Virginie, tandis que Kristine conduisait la voiture. J'ai terminé à Avon, une ville de l'île Hatteras, sur le cordon littoral de la Caroline du Nord. J'ai traversé beaucoup d'eau, mais toujours en empruntant des ponts.

AINSI S'ACHÈVE
LA CITÉ DE CRISTAL

SXIÈME LIVRE DES
CHRONIQUES D'ALVIN LE FAISEUR